
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00398061 2

ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE

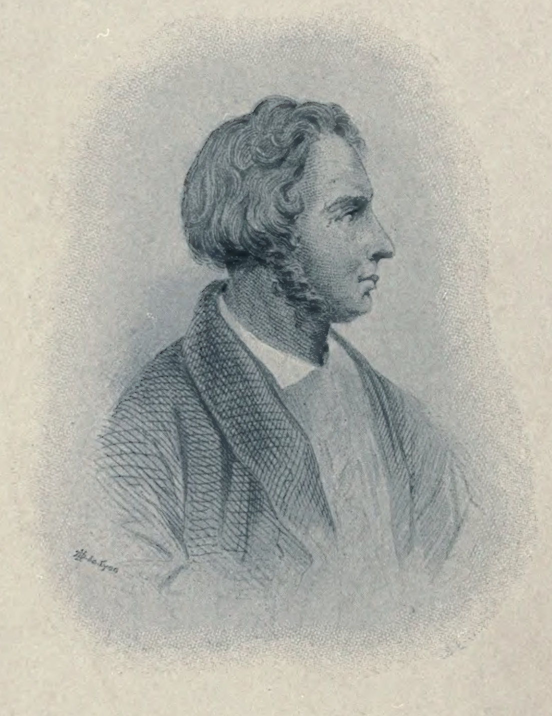
DE

PIERRE-SIMON BALLANCHE

PRÉCÉDÉ D'UNE

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

PSYCHOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE



P.-S. Ballanche (1776-1847)

D'après une gravure extraite de la *Galerie des Contemporains illustres.*

ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE

DE

PIERRE-SIMON BALLANCHE

PRÉCÉDÉ D'UNE

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

PSYCHOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

PAR

Gaston FRAINNET

Docteur ès lettres,
Professeur de Philosophie.

**Avec deux portraits de Ballanche, une vue des Halles de la Grenette,
Un portrait de Mme Récamier et trois fac-similés de l'écriture de Ballanche.**

PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

—

1903

A mon Maître vénéré

M. C.-CH. CHARAUX

Professeur honoraire de Philosophie à l'Université de Grenoble.

Hommage de respectueuse et profonde gratitude.

G. F.

ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE

DE

PIERRE-SIMON BALLANCHE

PRÉCÉDÉ D'UNE

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

PSYCHOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

INTRODUCTION

La vie d'un auteur aide souvent à mieux comprendre ses œuvres.

Si cette pensée n'est pas indistinctement vraie de tous les écrivains, elle peut s'appliquer cependant à la plupart d'entre eux. Pour n'en citer que quelques preuves, de combien d'aperçus ne se priverait-on pas, par exemple, avec Jean-Jacques Rousseau, si l'on ne cherchait à expliquer ses œuvres par sa vie? De même, qui oserait soutenir que l'existence aventureuse de Bernardin de Saint-Pierre n'a pas sérieusement influé sur la composition de *Paul et Virginie*, ce chef-d'œuvre d'une grâce exquise? Or, il n'y a rien là qui doive nous étonner. C'est une des conditions originelles de notre nature d'être tous plus ou moins semblables à la plante, laquelle se ressent des conditions climatériques dans lesquelles elle naît, grandit, et tire du sol avec la sève qui l'alimente le goût propre du terroir.

L'homme qui, d'une part, devient tel ou tel, en vertu de ses dispositions natives, subit incontestablement, d'autre part, et d'une manière plus ou moins profonde, l'influence du contact de la vie. Il nous a donc semblé que, abstraction faite de l'intérêt de curiosité qu'on peut trouver à connaître un penseur d'une façon plus intime que par la seule étude de ses ouvrages, il y a une utilité réelle à esquisser, du moins dans ses grandes lignes, la vie de Ballanche.

Avouons-le cependant sans détours : s'il y a une chose qui n'a pas manqué à l'auteur de la *Palingénésie sociale*, ce sont bien les biographies. Du vivant même du philosophe lyonnais, Sainte-Beuve et Louis de Loménie lui consacrèrent chacun un article, le premier, dans la *Revue des Deux-Mondes* de 1834 ; le second, en 1841, dans la *Galerie des Contemporains illustres*, sous le pseudonyme d'*un Homme de rien.* Au lendemain de la mort de Ballanche (1847), les feuilles publiques s'emparèrent de sa mémoire[1], et dans la seule année 1848, divers opuscules parurent, où l'on trouve, sur notre philosophe, des études marquées au coin d'une vive admiration. Jean-Jacques Ampère et Victor de Laprade publièrent notamment, l'un et l'autre, en 1848, un petit travail sur *La vie et les écrits de P.-S. Ballanche.* Or, l'empressement de tous ces publicistes, à mettre en évidence l'homme et son œuvre, tend au moins à prouver que Ballanche était beaucoup aimé.

Ne resterait-il rien pourtant à glaner après eux? — Tel n'est pas notre humble avis. Outre que leur témoignage

[1] Article nécrologique de Ch. Lenormand dans le *Correspondant* du 25 juin 1847 ; article nécrologique de Ott, dans la *Revue nationale* du 1er septembre 1847 ; notice nécrologique d'Albert Aubert dans le *Nécrologe universel du* XIXe *siècle*, Paris, 1847.

relève du contrôle de la critique, il n'est peut-être pas impossible de chercher à compléter la documentation qu'ils nous ont laissée. Divers renseignements, trop rares, il est vrai, à notre gré, mais recueillis avec soin : par exemple, des lettres inédites de Ballanche à l'un de ses amis[1], conservées à la Bibliothèque Nationale; quelques informations orales, puisées à bonne source : voilà, sans doute, des matériaux utiles pour tenter d'instruire une nouvelle enquête. Essayons donc de la mener à bien : peut-être, de la mise en œuvre de tous ces documents, se dégagera-t-il une *Psychologie* d'autant plus intéressante que nous connaîtrons mieux, en effet, les divers agents qui ont pu contribuer, chez Ballanche, à la formation du penseur.

[1] Beuchot, journaliste, bibliographe (1777-1851). Les lettres de Ballanche à Beuchot, que possède la Bibliothèque Nationale, sont très nombreuses et vont de 1801 (an IX, 22 thermidor) à 1841.

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE, PSYCHOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE

« On ne peut connaître Ballanche sans l'aimer, car ce philosophe de talent fut aussi une belle âme, mais timide, repliée sur elle-même, connue seulement de quelques initiés qui ont si dévotement gardé sa mémoire qu'ils semblent l'avoir emportée avec eux et cachée au plus grand nombre ; il n'est peut-être pas inutile de la faire paraître au grand jour. »

(E. Blum, *Critique philosophique* du 30 juin 1897.)

CHAPITRE PREMIER

La famille de P.-S. Ballanche.
Histoire de la librairie des Halles de la Grenette.

C'est à Morteau, à quelques heures de Besançon, dans le hameau désigné par les habitants sous le nom de la *Combe d'Abondance*, qu'est le berceau de la famille Ballanche. Ce charmant village confine à la Suisse, dont il rappelle un peu l'aspect pittoresque. Il semble aujourd'hui s'ouvrir à l'industrie (fabrication d'horlogerie); mais le travail de la terre était certainement, il y a deux siècles, l'occupation principale, sinon unique, des habitants. Les ancêtres de Ballanche furent donc presque tous des laboureurs, gens de vie sédentaire qui longtemps habitèrent le pays, où d'ailleurs l'accoutumance et le labeur quotidien les avaient en quelque sorte immobilisés.

Les registres de l'état-civil de Morteau ne remontent guère au delà des premières années du XVIIIe siècle. Mais, dans l'*Annuaire du Doubs* de 1889, on trouve quelques renseignements généalogiques sur Blaise Ballanche-Richarde[1], peintre de fresques (1622-1685) qui, né dans le hameau de la Combe d'Abondance, et artiste assez estimé en son temps, ne brilla point cependant par un talent de premier ordre. On peut, sans trop

[1] Suivant une coutume locale très répandue, ce peintre avait ajouté à son nom celui de sa mère pour se mieux distinguer des nombreuses branches de sa famille.

de témérité, conjecturer que ce fut un des ancêtres du philosophe lyonnais.

Hugues-Jean Ballanche, le père de Pierre-Simon, était né à Morteau, le 21 janvier 1748, de Guillaume-François Ballanche-Jacquot, de la Combe d'Abondance, et de Gertrude Jolis, son épouse [1]. Bien qu'il ne fût ni l'aîné, ni le dernier enfant de la famille, puisque deux sœurs naquirent après lui, il ne tarda pas néanmoins, par suite de la mort de ses frères ou sœurs plus âgés, à en devenir le chef. Guillaume-François Ballanche-Jacquot étant décédé plus que septuagénaire, le 26 octobre 1751, Gertrude Jolis lui survécut de onze ans et mourut elle-même à quarante-quatre ans, le 6 avril 1762 ; tous deux s'endormirent paisiblement au « pays », qu'ils ne semblent guère avoir quitté, et furent inhumés à Morteau, dans le cimetière de la paroisse [2].

On ne trouve pas de traces de la présence d'Hugues-Jean Ballanche, au pays natal, après 1759. On le voit, à cette date, assister, à l'âge de onze ans, à un mariage, en qualité de témoin. Il est à croire cependant qu'il y demeura jusqu'à la mort de sa mère, et que, orphelin à quatorze ans, il ne tarda guère alors à quitter la province où il avait vu le jour.

Quoi qu'il en soit, nous le retrouvons, dix ans plus tard, à Lyon, sur la paroisse Saint-Nizier, sans savoir pourtant ce qui motiva son arrivée dans cette ville. Si l'on s'en rapporte à son acte de mariage du 9 août 1772 [3], il y exerçait la profession de marchand de grains. Sa femme, Claudine Poulat, était originaire de Grigny, où habitaient encore, à la même date, son père et sa mère.

Cet acte de mariage est intéressant à consulter. Nous y

[1] Etat civil de Morteau, registre GG, XI, p. 1, v°.

[2] Etat civil de Morteau, registres GG, X ; GG, XI ; GG, XII, *passim*.

[3] Hôtel de Ville de Lyon, registres de la paroisse Saint-Nizier, année 1772, n° 200, f° 151.

voyons que Aimé Delaroche, imprimeur des Halles de la Grenette, protégeait, en quelque sorte, la minorité d'Hugues-Jean Ballanche, puisqu'il intervint dans la pièce comme fondé de pouvoir pour autoriser l'union : sans doute, il existait déjà quelque intimité entre l'imprimeur des Halles de la Grenette et celui qui devait bientôt lui succéder. Au surplus, on en trouve une preuve dans l'acte de baptême [1] du premier enfant issu de ce mariage, Anne Ballanche dont Aimé Delaroche fut le parrain, et son épouse, Anne-Clémence Delaroche, la marraine.

Hugues-Jean Ballanche mit quelque temps à trouver sa voie : il exerça tour à tour les professions de marchand de grains et de marchand de drap[2], avant de devenir, avec un associé, titulaire de l'imprimerie des Halles de la Grenette, numéro 66[3]. Les biographes de Pierre-Simon ne nous apprennent rien sur son père, sinon qu'il fut un imprimeur très riche et très intelligent. Le tour d'esprit de ses lettres, et jusqu'à la calligraphie qui les distingue, semblent effectivement révéler une certaine culture intellectuelle ; et, s'il est probable que ses parents laissèrent, à leur lit de mort, quelque fortune à l'orphelin de Morteau, sans doute aussi ses qualités d'esprit et de cœur contribuèrent à rendre favorables les circonstances qui lui permirent de l'augmenter.

L'imprimerie des Halles de la Grenette avait, à Lyon, une très haute importance. Sa petite histoire, à laquelle font parfois allusion les lettres de P.-S. Ballanche, mérite d'être rapidement esquissée. Aimé Delaroche, qui la fonda en 1736, exerça, comme imprimeur libraire, jusqu'en 1792. A cette époque, il eut pour successeur Vator Dela-

[1] Hôtel de Ville de Lyon, registres de la paroisse de Saint-Nizier, année 1773, n° 120, v. 87.

[2] Acte de baptême de P.-S. Ballanche, registres de la paroisse Saint-Nizier, année 1776, f° 127.

[3] Bibliothèque Nationale, dép[t] des Mss. f[s] fr., nouv. acq. n° 5194, p. 119.

roche, son fils. Titulaire une année à peine, celui-ci périt en combattant dans les rangs des insurgés, le 4 septembre 1793, et l'imprimerie des Halles de la Grenette prit alors la raison sociale BALLANCHE ET FRANÇOIS MILLANAIS. Ce dernier avait combattu, en qualité de lieutenant-colonel d'artillerie, avec les contre-révolutionnaires; dénoncé après le siège, il fut fusillé, aux Brotteaux, à l'âge de quarante-neuf ans[1]. Par délibération de la Commission temporaire du 13 décembre 1793, l'imprimerie fut donnée alors à l'un des employés de la maison, au sans-culotte Destefanis, originaire du Piémont, qui devint l'imprimeur du Gouvernement[2]. Quant à Hugues-Jean Ballanche, compromis également comme royaliste, il fut, paraît-il, emprisonné : s'il échappa à la mort et recouvra sa liberté, ce fut grâce aux instances de ses ouvriers, qui le regardaient comme un père et qui vinrent le réclamer par reconnaissance pour sa bonté[3].

Bénéficiant, sur ces entrefaites, du décret de Barrère[4], qui déclarait que les biens des rebelles seraient assimilés aux biens des émigrés, Destefanis demeura titulaire de l'imprimerie pendant plusieurs années. Ce fut seulement au retour du calme, en l'an IV (1796)[5], qu'Hugues-Jean Ballanche s'associa à Barret et à la veuve de Ch.-François Millanais. L'imprimerie prit alors la raison sociale BALLANCHE ET BARRET. Mais Barret n'était pas d'un caractère agréable; il se fit détester des ouvriers[6], et, peut-être aussi, de la famille Ballanche, qui eut à souffrir de son

[1] Il subit sa peine le 18 novembre 1793. *Tablettes chronologiques* de Péricaud, année 1793. Lyon, Rusand, 1833.

[2] Vingtrinier, *Histoire de l'Imprimerie à Lyon*, pp. 316, 317, 402, 403.

[3] V. de Laprade, *Ballanche, sa vie et ses écrits*, Paris, 1848.

[4] Péricaud, *Tablettes chronologiques*, année 1793, 19 août.

[5] Bibliothèque Nationale, f^s fr. nouv. acq., manuscrit 5194, pp. 119, 137, 138.

[6] *Ibidem*, f^s fr. nouv. acq., manuscrit 5195, p. 12.



Ruines des Halles de la Grenette

où se trouvait l'imprimerie Ballanche père et fils.

D'après un tableau conservé au Musée de la ville de Lyon. Mai 1858.

humeur. L'acte d'association ne fut donc pas renouvelé à son expiration; et, le 12 germinal de l'an X (1802), l'imprimerie prit une nouvelle et dernière raison sociale, celle de Ballanche, Père et Fils.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'après la dure expropriation dont nous avons parlé, l'imprimerie des Halles de la Grenette entra tout de suite dans une période de tranquillité. P.-S. Ballanche fait allusion, dans une de ses lettres, à une « fameuse affaire des fleurs de lys[1] » qui nuisit beaucoup à la prospérité de l'établissement, en lui ôtant la confiance des administrations, dont il avait bénéficié jusqu'à ce jour. Le 21 août 1796, le bureau central de Lyon rendait, en effet, un arrêté aux termes duquel « ceux qui porteraient gances blanches, cadenettes ou nattes retroussées, faces pendantes, ou oreilles de chien, cravates ou collets verts ou noirs, boutons en triangle formant une espèce de fleur de lys... seraient considérés comme porteurs de signes de ralliement et perturbateurs de la tranquillité publique, et, comme tels, poursuivis et punis[2] ». Quelques années après, en l'an VII, et très probablement à l'instigation de quelques concurrents, notamment de Tournachon et de Périsse-Dulac, libraires de la même ville, une accusation semblable fut portée contre la maison Ballanche et Barret: il s'ensuivit des désordres, faciles du reste à susciter dans une période de troubles; et l'imprimerie des Halles de la Grenette en souffrit un tel préjudice, que le philosophe et son père mirent longtemps à s'en consoler[3].

[1] Bibliothèque Nationale, fs fr. nouv. acq., manuscrit 5197, p. 136.

[2] Péricaud, *Tablettes chronologiques*, année 1796, Lyon, Rusand.

[3] Comparer quelques passages des lettres suivantes: Bibliothèque Nationale, fs fr. nouv. acq., manuscrit 5194, pp. 119 et 186; manuscrit 5195, pp. 55 et 56; manuscrit 5197, p. 136.

CHAPITRE II

« Dès que l'homme commence à sourire; voilà le malheur, voilà les maladies, voilà la mort qui choisit une victime à côté de lui et dans son cœur. Les douleurs du corps sont finies, mais les tristesses de l'âme et les ennuis du cœur n'ont point de bornes. » (Ballanche, *Troisième Fragment.)*

(1776-1805)

Premières années de P.-S. Ballanche. — Ses études littéraires. — Sociétés académiques dont il fit partie. — Le livre *Du Sentiment dans ses rapports avec la littérature et les arts.* — La critique sévère du *Journal des Débats.* — Mariage de sa sœur et mort de sa mère. — Etat d'esprit de Pierre-Simon au point de vue religieux.

Pierre-Simon Ballanche naquit à Lyon, le 4 août 1776, sur la paroisse Saint-Nizier, où il reçut le baptême[1]. C'était le troisième enfant de Hugues-Jean Ballanche, car deux sœurs l'avaient immédiatement précédé : Anne Ballanche, l'aînée, née le 4 mai 1773[2], qui vécut peu de temps, et Aimée Ballanche, née le 16 mars 1775[3] qui mourut le 23 juillet 1836[4].

L'enfance de Pierre-Simon fut maladive : aussi, fut-il astreint pendant longtemps à mener une vie triste et casanière, dont les jours lui parurent bien longs. Heureusement « les attentions d'un père, d'une mère, d'une sœur,

[1] Hôtel de Ville de Lyon. Registres paroissiaux de Saint-Nizier, vol. Baptêmes, année 1776, f° 127.

[2] Hôtel de Ville de Lyon. Registres paroissiaux de Saint-Nizier, vol. Baptêmes, année 1773. v° 87,

[3] *Ibidem*, année 1775, v° 55.

[4] Palais de Justice de Lyon, vol. Décès, année 1836 ; n° 2757.

comme il nous le dit dans son premier ouvrage[1], adoucirent pour lui ces années de réclusion obligatoire. Pleine de mille égards pour le petit enfant, Claudine Ballanche, chaque fois qu'elle le pouvait, emmenait son fils à Grigny, où elle-même avait vu le jour. Il semble que Pierre-Simon ait voulu, dans les lignes suivantes, indiquer de quels soins affectueux il fut l'objet : « Le cœur d'une mère, dit-il, est continuellement dévoré de tendresse et d'amour... Capable de tous les sacrifices, trouvant faciles tous les dévouements les plus héroïques, une mère s'oublie elle-même, ne semble vivre que dans son enfant ; toutes les peines, toutes les fatigues lui paraissent légères, je ne dis pas pour préserver son enfant d'un danger, mais pour lui épargner une seule larme[2]. »

Les dures années de la Terreur, qui coïncident avec la prime adolescence de Ballanche, s'écoulèrent ainsi beaucoup plus douces auprès du grand-père et de la grand'mère maternels, en dépit de la maladie et d'assez nombreuses privations. Il avait gardé de son séjour passager dans cette campagne hospitalière, située à 15 kilomètres environ de Lyon, de charmants souvenirs. Son rêve d'alors eût été d'y vivre en paix le reste de ses jours, dans la culture des lettres et des muses, et de n'en sortir que pour venir faire part de ses travaux à quelques amis.

O Grigny, s'écrie-t-il, dans son premier ouvrage, aimable retraite où j'aime tant à retrouver les souvenirs si chers de mon enfance ! Quand pourrai-je, à l'abri de la tourmente politique, couler sous tes vieux ombrages des jours paisibles et sereins ? Dégagé de tout soin, de toute inquiétude, je réaliserais l'âge d'or des poètes : ma vie serait un songe doux et paisible, et, m'éveillant de ce songe heureux pour commencer une vie plus heureuse encore, je voudrais que la mort me trouvât nonchalant d'elle et plantant mes

[1] Ballanche, *Du Sentiment dans ses rapports avec la littérature et les arts*, p. 219.
[2] *Ibidem*, p. 58.

choux. Mes voyages ne seraient pas longs, car j'aimerais trop mon ermitage; je ne connaîtrais le tumulte de la ville que pour y venir embrasser quelquefois des amis qui me seraient toujours chers; je ferais part des productions que m'auraient inspirées les muses champêtres à cette aimable société, dont tous les membres, au sein de la plus parfaite harmonie, cultivent les lettres et l'amitié. Je me plairais aussi à venir m'égarer de temps en temps, parmi les riants ménales de Sainte-Foy, les grottes et les cascades de Fontanières, les rochers romantiques de l'Isle-Barbe, les amoureuses Tempés d'Ecully et de Rochecardon; j'errerais de l'une à l'autre des rives si magnifiques et si sentimentales de la Saône; je parcourrais tous les sites qui encadrent la ville antique de Lyon[1].

Malgré l'empressement qu'on avait mis à cacher à Pierre-Simon toutes les scènes d'horreur dont la ville de Lyon était alors le théâtre, il ne pouvait pourtant pas ignorer tout à fait ce qui se passait si près de lui. A voir l'émotion, avec laquelle l'auteur *Du Sentiment dans ses rapports avec la littérature et les arts* parle des malheurs de sa ville natale, on est, ce semble, en droit de supposer qu'il dut en être quelquefois le témoin. S'il célèbre, avec tant de sincérité, le bonheur de la solitude et les charmes de la campagne, c'est, sans doute, parce que son âme simple et sensible d'adolescent éprouvait un dégoût profond en face de la discorde et du tumulte.

Il n'était pas encore complètement rétabli, quand, après le 9 thermidor[2] (27 juillet 1794), date de la chute de Robespierre, il rentra à Lyon. Sa convalescence fut longue et pénible. Pour arrêter une carie des os de la mâchoire, provoquée par des remèdes violents, imprudemment employés dans le but de le guérir, on dut même avoir recours à la douloureuse opération du trépan. S'il faut en croire Sainte-Beuve, qui avait eu avec le philosophe certaines liaisons d'intimité, le jeune homme pos-

[1] Ballanche, *Du Sentiment dans ses rapports avec la littérature et les arts*, p. 103.

[2] Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*.

sédait déjà une telle fermeté d'âme, que plusieurs femmes de la société lyonnaise, qui « causaient près de la cheminée pendant que l'instrument opérait sur sa tête, ne s'en aperçurent pas[1] ». L'opération réussit. Toutefois, le malade en garda quelques traces regrettables, à savoir une difformité de visage assez prononcée, que corrigeait ou atténuait heureusement, l'expression générale de la physionomie. Comme l'a très justement remarqué Mme Lenormand, « des yeux magnifiques, un front élevé, une expression de rare douceur et je ne sais quoi d'inspiré compensaient la disgrâce et l'irrégularité de ses traits, et rendaient impossible de se méprendre sur ce que cette fâcheuse enveloppe renfermait de belles, nobles et divines facultés[2] ».

Or, quelles étaient, à cette date, les occupations de notre adolescent à qui n'était pas épargnée, comme on vient de le voir, la précoce et dure épreuve de la souffrance?

D'un côté, la maladie le força pendant plusieurs années à mener une vie casanière, dont il fallait bien cependant charmer les cruels loisirs[3]. D'autre part, la librairie de son père lui offrait, pour ses lectures, d'inappréciables ressources. Pierre-Simon sut, de toutes manières, mettre à profit les circonstances. Avec son goût précoce pour les choses de l'esprit, il rêva, comme d'instinct, de devenir, lui aussi, un auteur, et de faire ainsi passer dans les âmes des autres les émotions qu'il ressentait lui-même très vivement. Sa lecture, bien qu'un peu orientée toujours dans le même sens, ainsi que le ferait, au sortir du collège, un jeune homme abandonné à sa propre initiative et chez qui prédominerait la sensibilité, sa lecture, disons-

[1] Sainte-Beuve, *Portraits contemporains.*

[2] *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, 3e édition, p. 199.

[3] Ballanche, *Du Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*, pp. 219, 284.

nous, fut alors vraiment prodigieuse. On peut s'en rendre compte dès son premier ouvrage : *Du Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*, qu'il présenta au public, en 1801. L'on voit là manifestement quels sont ses auteurs préférés : sans trop de peine, il serait aisé d'en dresser la liste, et l'on se convaincrait que la littérature grecque, avec son cycle de poétiques légendes, l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, les œuvres dramatiques des grands tragiques, les récits de Plutarque, etc., ont été, pendant les heures d'accalmie que lui laissait la souffrance, ses livres de chevet. Mais, à côté et en plus des maîtres immortels qui avaient toute sa prédilection, Ballanche, qui n'était pas systématiquement exclusif, avait exploré, dans des sens divers, le champ si riche des belles-lettres : il avait su s'initier aux beautés des littératures étrangères, et Dante, le Tasse, Milton, etc., lui étaient familiers ; il avait pratiqué aussi les Latins et, en particulier, Lucain et Virgile ; il avait enfin et surtout aimé nos grands écrivains, Corneille, Racine, Pascal, Fénelon et, avec eux, tout spécialement, Bernardin de Saint-Pierre et J.-J. Rousseau. L'influence de ce dernier sur Ballanche, ou tout au moins l'impression profonde qu'il lui produisit, est sensible dans son premier ouvrage : il y épanche, sans réserve, sa vive admiration pour le philosophe genevois[1].

Cependant, d'autres influences non moins puissantes s'exercèrent encore sur P.-S. Ballanche : ce furent celles des hommes de lettres qui l'accueillirent parmi eux et chez qui il eut l'occasion de fréquenter.

La première Société littéraire dont on le voit faire partie fut celle qu'avaient fondée, le 9 mai 1778, Riboud, Delandine, Béraud, Gerson et Geoffroy. Réunion d'amis

[1] Ballanche, *Du Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts (passim).*

passionnés pour les productions de l'intelligence, cette petite Académie avait choisi pour devise, le 4 mai 1782, à la place de l'ancienne épigraphe tirée de Tite-Live, *Quod quisque didicit et consuevit faciet*, cette sentence qui met plus explicitement en relief l'esprit qui l'anime et le but qu'elle poursuit : *Amicitiae et litteris.* Sans s'interdire de toucher à presque toutes les branches des connaissances humaines, la plupart des jeunes sociétaires étaient peut-être pourtant, avant tout, de galants adorateurs des Muses ; ils raffolaient à l'envi de poésies légères et badines et de bouquets à Chloris. Les documents qui nous restent sur la Société témoignent de la fécondité de ses membres dans ce genre particulier de productions. Malheureusement, on n'a presque plus aucun renseignement sur eux, à partir de 1783 [1]. Nous savons cependant que la Société n'était pas dissoute en l'an V (1797), puisque Ballanche, qui en faisait toujours partie, y lut alors la première ébauche de son livre *Du Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts* [2]. Quoi qu'il en soit, il se trouva là en contact avec quelques hommes de valeur, qui restèrent toujours ses amis fidèles, Camille Jordan, par exemple, plus âgé que lui et déjà célèbre ; Ampère qui ne tarda guère à le devenir ; Lenoir ; Dugas-Montbel, le futur et délicat traducteur d'Homère, etc. [3]. L'atmosphère d'un pareil milieu fut singulièrement propice au développement intellectuel de Ballanche : sa sensibilité, en particulier, s'y affina ; et, les circonstances politiques aidant, il s'essaya, vers la même époque, à une grande épopée lyonnaise qui devait, dans

[1] *Le Centenaire de la Société littéraire de Lyon*, par Léon Charvet, et les *Mémoires* de cette Société.

[2] Ballanche, *Du Sentiment...*, p. 284.

[3] J.-J. Ampère, *Ballanche*, p. 9. Originaire de Saint-Chamond, dont il est la gloire, Dugas-Montbel légua en mourant, à sa ville natale, sa magnifique bibliothèque.

sa pensée, transmettre à la postérité lointaine le souvenir des épouvantables malheurs dont il avait été le témoin attristé. Cette œuvre, l'auteur ne l'a pas imprimée, suivant le projet annoncé dans les annotations de son premier ouvrage : il en a même laissé perdre le manuscrit ; et, si l'on est curieux d'en connaître le plan, il est nécessaire de consulter la préface générale du premier volume de ses œuvres.

Ce fut probablement vers la fin de l'an V, que la Société littéraire se dispersa ; en tout cas, elle n'existait plus en l'an IX, puisqu'il fut alors question de la reconstituer [1]. Delandine, son principal fondateur, élu député de la Constituante, était revenu de Paris découragé : il avait « désiré le bien, sans l'avoir toujours vu opérer », et il ne trouvait, à son retour, que « l'indifférence, et, bientôt après, les fers et la proscription [2]». Sans doute, il se contenta de faire partie de l'Académie de Lyon, dont il était membre depuis l'année 1782 et à laquelle P.-S. Ballanche ne tarda pas d'appartenir.

Pierre-Simon fut admis en effet dans les rangs de l'Académie de Lyon, le 24 messidor de l'an X. Il avait pris soin auparavant de lui adresser, par l'intermédiaire de Dumas, l'un de ses membres, un des exemplaires *Du Sentiment*... auquel cette Compagnie fit un très gracieux accueil [3]. L'Académie de Lyon, déjà plus que séculaire, jouissait alors d'une grande considération. L'année de sa fondation coïncide, on le sait, avec la dernière année du XVIIe siècle (1700). D'abord composée de sept hommes de lettres, elle ne tarda pas à obtenir des privilèges et à connaître une période de grande prospérité. Mais la Révolution dispersa ses membres comme ceux de toutes les autres sociétés de l'époque : elle cessa ses travaux en 1793 ; et c'est en

[1] Bibliothèque Nationale, f^s^ fr. nouv. acq. manuscrit 5194, p. 125.
[2] *Journal de Pelzin*, an III, n° 69.
[3] *Petites affiches* de l'an X, n° 25, p. 217.

l'an VIII seulement, le 8 juillet 1800, qu'un arrêté de Verninac, préfet du Rhône, la rappela à l'existence, sous une dénomination nouvelle, celle d'« Athénée[1] ».

Il n'est pas douteux que P.-S. Ballanche fut très flatté d'en faire partie : Bonaparte[2], Cambacérès, Lebrun, Talleyrand-Périgord, etc..., la plupart des personnages les plus en vue de l'époque, étaient ses associés honoraires. Il s'y rencontrait, de plus, avec des amis également épris comme lui d'admiration pour les travaux de l'intelligence : Delandine, Ampère, Dumas, Dugas-Montbel. Bien que Pierre-Simon n'ait jamais joué qu'un rôle relativement effacé dans cette Compagnie, il lui conserva cependant un souvenir d'inaltérable reconnaissance ; à trente années de là, dans la dernière édition de ses ouvrages, il en parle encore en termes pleins de respect, et il s'honore de faire figurer, au frontispice des volumes, son titre de « Membre de l'Athénée de Lyon[3] ».

Une autre société, sorte de succursale de l'Académie de Lyon, et dans laquelle on peut voir, si l'on veut, une filiation directe de l'ancienne Société *Amicitiae et litteris* précédemment dissoute, se constitua, le 7 avril 1807, sous le nom de *Cercle littéraire*. Sa première séance officielle eut lieu, le 9 juillet de cette même année, chez E. Molard, professeur de belles-lettres assez en renom dans la ville. P.-S. Ballanche en fit partie, dès l'année 1808;

[1] L'*Almanach de Lyon*, années 1801 et 1802, p. 93. — Bréghot du Lut, *Mélanges*, pp. 51 et 254. — Péricaud, *Tablettes chronologiques*. — Dumas, *Histoire de l'Académie de Lyon*.

[2] En 1786, l'Académie de Lyon avait proposé le sujet suivant à l'émulation des écrivains : « *Quels sont les principes et les institutions à inculquer aux hommes pour les rendre le plus heureux possible* » Napoléon concourut sous le voile de l'anonyme, et remporta le prix. *Histoire de Napoléon*, par de Norvins, t. I, p. 24. Parvenu au faîte de la gloire et de la puissance, Napoléon aurait envoyé prendre ce manuscrit et l'aurait détruit en présence de Talleyrand, *Napoléon en exil*, par O'Méara.

[3] Ballanche, *Œuvres*, frontispice et préface générale, t. I.

et c'est à partir de ce moment que les réunions périodiques eurent lieu dans les salons de l'imprimerie des Halles de la Grenette. C'est dans ces séances littéraires qu'il faudrait chercher la genèse d'un ouvrage que Ballanche se proposait de continuer, mais dont il ne nous a donné, dans ses œuvres complètes, qu'un fragment de quelques pages, sous ce titre : *La Mort d'un philosophe platonicien, racontée par un de ses amis.*

Société « non reconnue » à l'origine, le Cercle littéraire fut autorisé par décret du ministre de l'intérieur, en date du 8 septembre 1843, à se constituer d'une manière légale. En 1831, il avait changé son nom contre l'ancien titre de *Société littéraire*, auquel on a ajouté, de nos jours, les qualificatifs d' « historique et archéologique », pour mieux indiquer la nature de ses travaux. Cette Société existe encore actuellement : elle tient ses réunions au Palais Saint-Pierre, dans l'ancien local de la bibliothèque de la Faculté des Lettres, lequel, en 1866, lui fut concédé à perpétuité [1].

Pierre-Simon, malgré une certaine timidité naturelle, sentit bientôt, sous l'influence du milieu, se développer en lui l'amour de la gloire littéraire. A vingt ans, il avait déjà tout prêts plusieurs manuscrits ; et cinq où six ans plus tard, en l'an X, au moment ou l'imprimerie paternelle allait changer de raison sociale pour prendre celle de Ballanche, Père et Fils, nous le voyons s'occuper en effet de la publication de son premier ouvrage : *Du Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts.*

Si l'âme d'un jeune homme, qui a connu sans doute la souffrance physique, mais que n'a pas encore fait trop

[1] *Le Centenaire de la Société littéraire de Lyon.* — *Mémoires de la Société littéraire de Lyon*, Ier vol. — *Archives de la ville de Lyon*, f° moderne R [2] Hôtel de Ville.

cruellement souffrir le désenchantement de la vie, s'ouvre tout naturellement à l'espérance, Pierre-Simon, entouré des tendresses de son père, de sa mère et de sa sœur, dans ce charmant intérieur familial qu'il n'avait jamais quitté, devait, plus que personne, être enclin à s'y abandonner. Ne soyons donc point surpris de sa joie confiante à escompter les succès prochains de ce « fils in-8° cicéro », à qui il venait de donner le jour. « Peut-être, écrivait-il à son ami Beuchot, peut-être mon ouvrage est-il un de ces *rari nantes in gurgite vasto!* » Les compliments très nombreux que la lecture partielle de son travail lui avait déjà attirés contribuaient aussi à entretenir cette espérance : n'avait-il pas reçu, de toutes parts, de « pompeux éloges de son fils » ?

Hélas ! malgré tous les soins apportés à préparer à l'ouvrage nouveau le plus favorable accueil ; malgré l'hommage gracieux que l'auteur en avait fait aux principaux journaux et sociétés en renom de l'époque ; malgré la « piécette » de poésie que Beuchot avait ajoutée lui-même à l'exemplaire adressé à La Harpe, considéré alors comme le prince de la critique, pour s'assurer de sa bienveillance [1], le volume resta, presque invendu, sur les rayons encombrés du libraire.

Matériellement et moralement, c'était un désastre ! Et, ce qui y mit le comble, ce fut un article de l'abbé de Féletz, au *Journal des Débats* [2]. L'auteur faisait alors ses débuts dans la critique littéraire. Il les fit par un coup de maître. Dans une causerie, où l'esprit le plus fin et le plus alerte tempère la gravité d'une discussion très serrée, de Féletz déclare net que, pour lui, l'auteur n'est qu'un

[1] Bibliothèque nationale, f^s fr. nouv. acq. manuscrits 5194 et 5208, *passim*.

[2] *Jugements historiques et littéraires* de l'abbé de Féletz, et *Journal des Débats*, 1802.

enfant qui n'entend rien, pour le moment, à l'art de composer un livre, mais qui peut-être pourra y parvenir. Il a, « pour l'enflure du style et la bouffissure des pensées, un penchant que rend plus sensible encore le contraste du genre niais dans lequel il tombe tout à coup. »

Combien j'aime à me représenter, dit-il, le père des poètes, assis au milieu de ses disciples, leur dévoilant les secrets du génie, se faisant payer ses leçons en laine, et épousant ensuite la meilleure fileuse de la ville ! — Le citoyen Ballanche a pris cela sans doute pour du sentiment ; mais il se relève bientôt et se perd encore dans les nues par une triple invocation à la Naïveté, à la Pudeur, et à l'Amour, qu'il appelle Chérubin immortel ; et alors, transporté, il s'écrie : Roule devant moi le fleuve du temps, gronde sur ma tête l'orage de l'adversité, que m'importe ? — Et il prétend que tout cela s'encadre parfaitement dans son plan ; mais rien ne l'empêchait aussi d'y encadrer un cours complet de morale ou d'histoire, ou de tout autre chose, car tout dans la nature a des points de contact.

Ballanche avait maladroitement écrit : « *Le cercle de Proculus* », au lieu de « Popilius » ; de Féletz, aussitôt, de relever la bévue, avec malice, et de dire :

Entre tous les cercles fameux, je n'ai jamais ouï nommer celui de « Proculus ». J'ai cherché si l'erratum n'indiquerait pas Popilius, mais il n'en dit rien. Je persiste cependant à croire qu'il fallait mettre le cercle de Popilius, et, assurément, s'il était aussi vaste que celui que le citoyen Ballanche a tracé autour de lui, Antiochus ne devait pas y être gêné.

Au surplus, pour de Féletz, cet ouvrage est un « fatras, sans ordre ni méthode », dans lequel l'auteur a ramassé les morceaux de déclamation composés au collège *unus et alter assuitur pannus*... Après cela, il n'y avait plus guère qu'à conclure, et l'impitoyable critique le fit sur un ton presque cavalier :

Monsieur Ballanche, dit-il, nous apprend qu'il est très jeune, ce dont il est aisé de s'apercevoir, puis il ajoute : « Laissons venir le

temps de la maturité, laissons rouler sur ma jeune tête encore vingt années ; peut-être alors que l'ouvrage que je publie aujourd'hui ne sera qu'un assemblage de matériaux que je rangerai dans un meilleur ordre et avec un goût plus sévère ; et, si le ciel ne m'a pas tout à fait dépourvu de cette flamme qui fait les grands artistes, j'élèverai un monument pour les siècles. « Laissons donc rouler vingt ans sur la tête du citoyen Ballanche, et attendons le monument qu'il doit élever pour les siècles ; car, nous l'avouons, il ne peut mettre pour épigraphe à l'ouvrage qu'il donne aujourd'hui au public : *Exegi monumentum ære perennius.*

Le critique, on le voit, n'était pas tendre. Peut-être pourrait-on dire que, à force d'être sévère, il ne restait plus juste, de tout point. Sans nous dissimuler les défauts qui déparent la première œuvre de Ballanche, vues hasardées, digressions oiseuses et le reste, nous inclinons à croire que de Féletz aurait pu faire, d'une main moins parcimonieuse, la part des qualités réelles de l'ouvrage. Il s'y trouve en effet d'ingénieux aperçus ; on y relève par exemple quelques idées originales sur la poésie de la religion chrétienne ; sur la part de la sensibilité dans le génie des grands hommes ; sur l'influence de la nature, du pays natal, de la solitude, des ruines, du malheur, pour la développer ; bref, tout n'y est pas — nous aurons l'occasion de le montrer — à condamner en bloc, sans appel, et comme de parti pris.

Ce qui est certain, c'est que la lecture de l'article des *Débats*, si inattendu de toute façon, produisit sur Ballanche l'effet d'un coup de foudre, et lui causa une peine profonde. « L'article des *Débats*, écrit-il à Beuchot, m'a terrifié un instant. Si quelque journal charitable voulait m'aider à me relever de ce fossé boueux dans lequel j'ai été culbuté, cela me ferait beaucoup de bien, parce que je sens qu'un silence sur cet article vaudrait une probation de l'âcre critique. » Et, plus loin : « Je crois que nul homme n'est entièrement content de sa condition sur

la terre, les jeunes gens surtout[1]. » Il va bientôt écrire aussi que « le métier d'auteur ne vaut pas le diable » et qu'il serait « très heureux de tirer ses frais d'impression[2] ». En fait, le plus grand nombre des volumes *Du Sentiment...* ne sortit pas des mains de l'éditeur. Aux souffrances physiques qu'il avait connues de bonne heure se surajoute alors, pour Ballanche, dont la santé commençait à se raffermir, l'aiguillon des souffrances morales. Cette période de sa vie en est pleine. D'autres eussent fléchi sous le poids. Il eut, lui, le courage de les supporter. Mais, en trempant son caractère, elles imprimèrent à son âme une teinte de mélancolie qu'elle gardera, quoique atténuée par la suite, jusqu'à la fin.

Il faut bien d'ailleurs le reconnaître, les circonstances extérieures favorisèrent elles-mêmes ce nouvel état d'âme. Peu à peu, les hôtes les plus aimés du foyer se dispersent. C'est d'abord Aimée Ballanche cette sœur chérie de Pierre-Simon, qui épouse, vers les derniers mois de l'an X, Me Polingue, notaire de Givors, lequel, « outre son état, avait des propriétés considérables dans le pays[3] ». A cette occasion, Dumas, André-Marie Ampère et Pierre-Simon composèrent des épithalames. Celui de Pierre-Simon est empreint d'une profonde tristesse. C'est, le cœur serré — on le devine — qu'il assiste à cette fête. Quelques années auparavant, lors du mariage de Julie Carron et d'André-Marie Ampère, le 6 août 1799, il parlait à son illustre ami de l'amour « ce puissant magicien qui fait éclore des jardins d'Armide au sein même des déserts[4] ». Aujourd'hui ce qui domine tout chez lui, c'est la douleur ; et il ne sait plus chanter le bonheur des époux. « Ma lyre,

[1] Bibliothèque Nationale, fs fr. nouv. acq., manuscrit 5194, p. 143 à 147.

[2] *Ibidem*,

[3] *Ibidem (passim)*.

[4] *André-Marie et J.-J. Ampère, Correspondance et souvenirs*, p. 123 à 129.

sans doute, s'est quelquefois montée pour des amis ; quelquefois des chants hyménéens sont sortis de mon cœur brûlant comme les premiers soupirs de l'amour..., mais aujourd'hui, je ne sais quel sentiment de mélancolie vient m'oppresser et m'empêcher de sentir les inspirations des muses... O ma sœur ! n'attends pas de moi le chant nuptial, puisque ce chant nuptial est un chant d'adieu[1] ! » Ce chant nuptial, il ne le chanta pas en effet, bien qu'il s'écrie, en donnant à l'époux de sa sœur le doux nom de frère : « Sombre mélancolie, fuis de mon cœur et que ma voix chante l'épithalame ! » Et ainsi, l'amertume de la séparation est une première tristesse contre laquelle se débat l'âme aimante de Ballanche. En voici toutefois une seconde, qui devait l'atteindre plus profondément encore.

Dès les premiers jours de l'an XI, sa mère devint « si languissante », que son état de santé inspira autour d'elle la plus vive inquiétude. Le mal empira rapidement. Bientôt, par une sorte de renversement des rôles en pareille occurrence, le médecin qui la soignait fut seul à conserver quelque espoir. Mais, le 24 vendémiaire, au commencement de l'an XII, la malade fut impitoyablement ravie à l'affection des siens[2]. Combien fut désolée et poignante la douleur de Ballanche, près des restes mortels de cette mère, dont l'amour délicat l'avait entouré de tant de sollicitude, on le devine aisément. « Ma mère ne peut se remplacer, écrivait-il, quelques jours plus tard, à son ami Beuchot. Tu sais combien j'ai coûté de peines, de sollicitudes à ma pauvre mère,... je veux t'en parler dans une prochaine lettre, cela me fera du bien de t'écrire

[1] Bibliothèque Nationale, fs fr. nouv. acq., manuscrit 5194, p. 125 à 127.

[2] *Palais de Justice de Lyon*, vol. Décès, an XII, n° 215. Cette mort arriva donc en 1804 (an XII, le 24 vendémiaire) et non en 1802, comme le dit Sainte-Beuve dans les *Portraits contemporains*.

sur ce pénible sujet[1]. » Ce « malheur affreux », comme s'exprime Ballanche, surexcita à tel point son système nerveux, que, au témoignage de Sainte-Beuve, Pierre-Simon crut voir sa mère, deux jours de suite, entrer dans sa chambre et lui demander comment il avait passé la nuit[2].

L'âme religieuse de Ballanche chercha-t-elle, au milieu de ces tristesses accumulées, un soulagement dans les espérances de la foi? Il est assez vraisemblable de le penser, en voyant l'énergie avec laquelle il s'attache alors à fortifier, par l'étude, ses croyances de la religion chrétienne. On avait fondé, en 1803, une « Société catholique » dans le but d'examiner scientifiquement les bases du christianisme. Cette Société, dont presque tous les membres eurent, depuis, quelque célébrité, nomma rapporteurs Pierre-Simon et son ami A.-M. Ampère[3], que la souffrance venait aussi de frôler de son aile, puisque, après trois ans de parfait bonheur conjugal, il avait perdu, le 14 juillet 1803, une épouse tendrement aimée. Egalement avides de consolations, les deux amis s'appliquèrent à creuser les problèmes métaphysiques. Mais, tandis que le savant mathématicien lyonnais devait presque voir sombrer sa foi au contact de l'école matérialiste d'Auteuil[4], celle de Pierre-Simon, au contraire, ne tarda guère à se fortifier de plus en plus. En 1805, par exemple, il étudie Pascal, et il prend plaisir à chercher, comme lui, une nouvelle preuve de l'immortalité dans les misères mêmes de notre nature.

L'homme est mal à son aise dans cette vie : il est chagrin ; il est

[1] Bibliothèque Nationale, f[s] fr. nouv. acq. manuscrit 5195, p. 48.

[2] Sainte Beuve, *Portraits contemporains*, t. I, p. 295.

[3] *André-Marie et J.-J. Ampère, Correspondance et souvenirs* de 1805 à 1864, préface.

[4] *Ibidem (passim).*

inquiet ; ne voilà-t-il pas une magnifique révélation d'un état qui n'est pas le sien ? Et si cette espérance est trompeuse, pourquoi ne dirais-je pas à la montagne de tomber sur moi et au fleuve de m'engloutir ? Pourquoi ne me briserais-je pas la tête contre le rocher, et ne fuirais-je pas la vie en la maudissant ? La faute en serait à Dieu d'avoir fait un ouvrage incomplet. Mais malheur à moi si j'osais proférer un tel blasphème... Le plus chétif artisan a un but en faisant un ouvrage quelconque, et tout homme qui agirait sans but serait regardé comme un fou .. Si l'homme ne peut rien faire sans se proposer un but, à plus forte raison Dieu... Notre empire est d'un jour, le lendemain de ce jour nous sommes dévorés par les vers, est-ce là tout ? Dans la création, chaque être marche invariablement suivant l'ordre de l'éternelle Providence. La plante, destinée comme nous à mourir, porte le germe de la plante qui doit lui succéder. Tout est arrangé dans l'ordre physique, pourquoi tout ne le serait-il pas aussi dans l'ordre moral ? Le juste est opprimé, et une pellée de terre jetée sur lui finit sa misère ; le méchant triomphe, et une pellée de terre jetée sur lui finit son triomphe. Voilà tout ce que les yeux de notre corps aperçoivent... Où donc est le but ? Dieu agirait-il comme un homme que nous accuserions de folie ? S'il en est autrement, qui nous révèlera l'économie des desseins de Dieu ? Homme orgueilleux ! fais comme Pascal, jette-toi dans la poussière, et confesse ton néant. Alors, il te sera révélé tout ce qu'il est bon que tu saches en attendant la grande révélation de la tombe...... Cet homme (Pascal) que l'on voit sur le bord de la tombe, jeune encore et méditant sur l'éternité, jette l'âme dans les rêveries de la solitude et révèle au cœur toutes les merveilles de la religion[1].

En cette même année 1805, Pierre-Simon publia une petite brochure, qu'il avait composée pour conserver le souvenir du passage de Pie VII à Lyon[2]. Les deux lettres qu'elle renferme, suivies de discours prononcés à cette occasion, relatent avec fidélité l'accueil enthousiaste que

[1] *Bulletin de Lyon*, année 1805 (12 brumaire, an XIII).

[2] *Lettres d'un jeune Lyonnais à l'un de ses amis sur le passage de notre Saint-Père le Pape Pie VII à Lyon, le 19 novembre 1804, et sur son séjour dans la même ville les 17, 18 et 19 avril 1805, à son retour de Paris, suivies des discours adressés à Sa Sainteté et d'une instruction sur les indulgences.* (Imprimerie Ballanche, père et fils, an XIII.)

les Lyonnais firent au Souverain Pontife. La langue s'y ressent un peu de la rapidité de la composition ; mais on y sent vibrer les sentiments religieux que l'éducation familiale avait déposés au fond de son cœur. Or, un détail mérite d'être noté, car, si la religion catholique est, et reste toujours, pour Ballanche, l'objet de ses affections; s'il croit fermement à l'immortalité de l'âme et à la récompense de nos bonnes actions en une autre vie ; cependant quelques doutes cruels s'élèvent, par moments, au fond de son esprit et le mettent à la torture. Dans ces heures d'angoisse, il envie, en les admirant, ceux qui ont la foi des simples, ou encore ceux qui, plus instruits du dogme, peuvent, mieux que lui, se rendre compte à eux-mêmes de l'objet de leurs croyances. Un de ses amis, Noël Jourdan, qui était aussi l'ami d'Ampère, était récemment entré dans les ordres[1]. Ballanche, un jour qu'il venait de le voir, écrivait à Ampère : « Quelle différence il y a entre nous et Noël ! J'ai retrouvé ici les jeunes gens qui appartiennent, comme moi, à la Société que vous savez. Combien ils sont heureux! Combien je désirerais leur ressembler! Nul trouble, nulle inquiétude, leur âme est parfaitement tranquille[2]. » Il est clair que celle de Pierre-Simon ne l'était pas toujours. « Sachez donc, écrit-il à ce même ami, quelle vie on mène au séminaire de Paris, quel en est à peu près le régime intérieur, non pas pour le boire et le manger, car cela m'est égal. Je voudrais seulement savoir quelle somme d'exercices de piété on exige dans la journée, quelle somme de temps on a pour être seul avec soi-même, quelles sont les études qu'on y suit, à part la théologie et la philosophie, etc... ? Je vou-

[1] En l'an XI. Bibliothèque Nationale, fˢ fr. nouv. acq. manuscrit 5194, pp. 201 et 202.

[2] *André-Marie Ampère et J.-J. Ampère, Correspondance et souvenirs de 1805 à 1864*, lettre du 13 floréal 1805, t. I, p. 18.

drais savoir si on ne peut pas mêler à tout cela quelque étude étrangère, comme par exemple le grec et l'hébreu. Il me passe par la tête d'étudier les preuves de la religion dans les sources mêmes. Je ne puis le faire qu'en m'y livrant entièrement et exclusivement. Il faut donc que je quitte le monde et que j'embrasse l'état ecclésiastique. Croyez-moi, mon cher, je pourrais faire quelque bien dans cet état-là, et c'est une considération qui ne peut pas être indifférente. Je pourrais trouver la lumière... Si une fois je venais à être convaincu, je pourrais en convaincre bien d'autres, car il y a une inspiration qui tient à la conviction intime[1]. » Assurément, il ne saurait exister de motif plus louable de s'engager dans l'état ecclésiastique que celui de s'éclairer profondément soi-même, pour être mieux en mesure de convaincre ensuite les autres : l'éloquence, toujours si puissante sur les hommes est, avant tout, on le sait, fille de la persuasion.

Ballanche, en caressant ce rêve, nous montre donc, tout ensemble, la générosité native de son âme et le profit immédiat qu'il avait retiré de ce commencement d'études religieuses. Mais ce rêve où entrait, du reste, une assez forte dose de philanthropie, ne dura guère que ce que durent les rêves. Il s'était évanoui, l'année suivante, au choc de quelques préoccupations nouvelles, sur lesquelles nous devons maintenant un peu insister.

[1] *André-Marie Ampère et J.-J. Ampère, Correspondance et souvenirs* de 1805 à 1864, lettre de juillet 1805, t. I, pp. 20 et 21.

CHAPITRE III

> « Comme que nous fassions, quelle que soit la route que nous ayons choisie, nous sommes toujours déçus : la douleur, sentinelle vigilante, garde toutes les avenues du bonheur, c'est l'épée de feu du chérubin qui défend l'entrée de l'Eden. »
>
> (Ballanche ; *Œuvres, Sixième Fragment.*)

(1805-1808)

P.-S. Ballanche entre en rapports avec Chateaubriand. — Les publications périodiques de l'imprimerie des Halles de la Grenette. — Mlle Bertille d'Avèze. — Les *Fragments* et l'état d'esprit de Pierre-Simon à l'époque où il les composa.

Depuis son changement de raison sociale, l'imprimerie des Halles de la Grenette avait peu à peu connu des jours prospères ; on avait cru même nécessaire d'en agrandir le local [1]. Pierre-Simon, qui la dirigeait, s'acquittait de ses devoirs professionnels avec toute l'intelligence et l'activité dont il était capable. Si, au lendemain de la publication du livre *Du Sentiment*... et de son insuccès, il connut, pendant quelques jours, le découragement, ce ne fut que pour reprendre ensuite, avec une ardeur nouvelle, sa tâche d'imprimeur. Chateaubriand avait donné, en 1801, le *Génie du christianisme*, dont le retentissement avait été prodigieux. Ballanche désira voir l'auteur ; et, l'année suivante, il se rendit dans ce but à Paris, où, accueilli avec bienveillance, il proposa

[1] Bibliothèque Nationale, fs fr. nouv. acq., manuscrit 5194, pp. 165, 166 et *passim*.

à Chateaubriand de publier une « Bible française » enrichie de discours. Le projet fut accepté. S'il n'aboutit point, en pratique, du moins cette rencontre eut-elle pour résultat de former, entre l'illustre écrivain et Ballanche, une liaison étroite, dont l'aimable intimité s'accusa ensuite, dans plusieurs occasions. Ainsi, outre que Chateaubriand céda bientôt à l'imprimeur lyonnais, la propriété du *Génie* [1]..., nous le voyons, en 1804, visiter avec Ballanche le monastère de la Grande-Chartreuse [2]; puis en 1806 [3], lors du voyage à Jérusalem, se faire rejoindre par lui, à Venise, où il lui confie le soin de ramener en France Mme de Chateaubriand [3].

L'excursion de la Grande-Chartreuse, le voyage à Venise, et quelques courses dans le but de rechercher les contrefaçons du *Génie du christianisme* que des libraires du Midi avaient subrepticement répandues dans le public, voilà, à peu près, les seuls évènements qui interrompirent, pour Ballanche, la monotonie d'une vie ordinairement sédentaire, consacrée, par devoir, à relire la rédaction des organes de publicité de l'imprimerie des Halles de la Grenette, ou à en surveiller la composition typographique. Pour ingrat qu'il fût, le labeur ne tarda pas cependant à porter ses fruits: bientôt, l'*Almanach*, les *Petites Affiches*, et le *Bulletin de Lyon*, sortis tous des presses de la Maison Ballanche père et fils furent extrêmement lus et goûtés

[1] Bibliothèque Nationale, f^s fr. nouv. acq., manuscrit 5207, pp. 71 et 72 et *passim* dans le manuscrit 5194.

[2] Ballanche parle à ce propos de ces hommes « si différents de goûts, d'habitudes, de caractère, qui ont renoncé à la parole... et n'ont de voix que pour chanter les louanges de Dieu. » Les impressions de ce voyage sont écrites en quelques pages dans les *Œuvres* de Ballanche t. I; c'est Sainte-Beuve qui, dans les *Portraits contemporains*, dit que Chateaubriand y était avec lui.

[3] Bibliothèque Nationale, f^s fr. nouv. acq., manuscrit 5195, p. 186. Lettres de Ballanche père à Beuchot. — Voir aussi Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis (passim)*.

des Lyonnais [1]. Les deux dernières publications avaient, l'une et l'autre, un tirage bi-hebdomadaire : toutes deux, pendant longtemps, tinrent lieu, à Lyon, de tout autre périodique. Le *Bulletin* donnait, presque dans chaque numéro, avec des entrefilets bibliographiques, des fragments littéraires, en vers ou en prose. Les vers émanaient, en général, de quelqu'un des hommes de lettres en vue, Béranger, Delandine, Dumas, Beuchot, etc. Parfois, quoique assez rarement, l'article de prose portait la signature de Ballanche [2].

Est-ce à l'occasion d'une de ses tournées dans le Midi, ou encore, est-ce à propos de la publicité du *Bulletin de Lyon*, que Ballanche entra en relations avec Mazade d'Avèze, de Montpellier, dont la fille devait jouer, pendant quelques mois, un rôle assez important dans son existence? Nous ne saurions exactement le dire. Mais, outre que les deux hypothèses sont l'une et l'autre vraisemblables, deux faits restent acquis. Le premier, c'est que, après avoir découvert une écorce qu'il reconnut riche de propriétés médicales et qu'il désigna sous le nom d'*Angustura*, d'Avèze entrevit une fortune dans la vente de la merveilleuse écorce, et s'endetta joyeusement avec l'espoir d'arrondir bientôt ses revenus. Le second, c'est que le *Bulletin* fit une énorme réclame à cette panacée, et que la Maison Ballanche s'ingénia à liquider la situation du spéculateur malheureux, que la mévente de l'écorce, en dépit des annonces retentissantes, avait mis de jour en jour en plus fâcheuse posture. Pierre-Simon, qui croyait voir, en d'Avèze, un futur beau-père, accepta, dans une large mesure, la responsabilité de ses dettes. « Je t'ai annoncé », écrivait-il, le 24 juillet 1806, à son ami Beuchot, « je t'ai annoncé la visite de M. Mazade

[1] Bibliothèque Nationale, f[s] fr. nouv. acq., manuscrit 5195 *(passim)*.
[2] *Bulletin de Lyon*, années 1805, 1806, 1808, 1809, etc.

d'Avèze. Il aura l'occasion de te voir au sujet de l'angustura, tu lui rendras tous les services que tu pourras. C'est le père de la demoiselle de Montpellier dont je t'ai parlé à mon dernier voyage. Silence, trois fois silence [1] ! » Et ailleurs : « Aujourd'hui, je t'annoncerai que toute l'affaire de l'angustura va te tomber sur le dos. Nous en sommes définitivement chargés, c'est une liquidation à faire de notre côté pour l'acquit des dettes que cette affaire a fait contracter à M. d'Avèze... Je t'ai dit un mot dans ma dernière lettre, lequel mot a dû te mettre au courant de ce qui se passe. Tu sens bien, mon cher Beuchot, que nous ne prendrions pas sur nous les fardeaux et les risques de l'angustura, si les affaires de M. d'Avèze n'étaient à la veille de devenir les nôtres ou plutôt les miennes... A présent, je te dirai que je te prie de m'éviter le voyage de Paris. Il me gênerait beaucoup en ce moment, à la veille d'un mariage qui me donnera et beaucoup d'occupations de différentes sortes et beaucoup de règlements d'affaires. Il me serait assez pénible de faire ce voyage ; celui de Montpellier me paraît indispensable [2]. » Cette lettre, écrite le 26 novembre 1807, est fort significative : elle montre clairement combien ce mariage fut près d'être contracté.

Mlle d'Avèze était le premier amour de P.-S. Ballanche [3]. Il nous a peint, quelque part [4], son état d'esprit antérieur. Las, depuis quelque temps, de la compagnie des hommes,

[1] Bibliothèque Nationale, f^s^ fr. nouv. acq., manuscrit 5195, p. 183. Les *Tablettes chronologiques* de Pericaud indiquent souvent des publications de circonstance que Mazade d'Avèze entreprenait. Il se croyait donc quelque talent littéraire.

[2] Bibliothèque Nationale, f^s^ fr. nouv. acq., manuscrit 5195, pp. 245 et 246.

[3] C'est sans doute par erreur que Mme Cheuvreuse donne comme antérieure à 1805 une lettre non datée d'A.-M. Ampère, annonçant le prochain mariage de P.-S. Ballanche. — *Cf. A.-M. Ampère, Correspondance et souvenirs* de 1793 à 1805, pp. 146 et 147.

[4] Ballanche, *Œuvres, Premier Fragment.*

et las aussi de lui-même, il croyait que le remède à ses maux serait peut-être « cette douce société établie par Dieu, cette société qui est le charme de la solitude et qui est en même temps une solitude aimable et animée ». Il avait donc « jeté les yeux autour de lui » et cherché, avant de fixer ses préférences, « la femme selon le cœur de l'homme de bien » : mais il s'était enfin découragé. Il se comparait alors au « palmier du désert, destiné à avoir une existence stérile et à mourir ignoré après avoir bu pendant quelques jours les larmes de l'aurore », quand, soudain, il fit la rencontre de la jeune fille que nous avons nommée. « La voilà, s'écria-t-il aussitôt avec transport, la voilà celle que Dieu m'a promise. Elle a été mise sur la terre pour partager ma bonne et ma mauvaise fortune, pour donner un motif à mes actions et un but à mes pensées. Mes jours lui seront consacrés, elle saura tous les secrets de mon âme. Mes ennuis s'évanouiront devant le charme de ses paroles. Je la mettrai entre le Ciel et moi pour conjurer le malheur [1]. »

Pierre-Simon, qui rêvait souvent d'elle, alla plusieurs fois à Montpellier pour la voir ; elle vint elle-même à Lyon et fit avec lui une promenade au mont Cindre. De cette promenade, comme aussi d'une visite faite à Nîmes en compagnie de celui qu'elle appelait « son bon ange », il nous reste quelques souvenirs, fixés au courant de la plume par Mlle d'Avèze. Les deux pensées que nous allons transcrire suffiront peut-être à la faire connaître assez exactement. Après avoir contemplé les arênes, la Tour-Magne et la Maison-Carrée de Nîmes, elle écrivait ces lignes mélancoliques, que devait justifier trop vite une mort prématurée : « Que suis-je, moi qui parais pleine de vie, de force, de jeunesse, si ce n'est cette fleur qui mourra peut-être avant le temps ; que suis-je, si ce

[1] Ballanche, *Œuvres, Premier Fragment (passim)*.

n'est une jeune et fragile ruine[1] ? » Un autre jour, au retour du mont Cindre, elle disait, avec autant de grâce que de piété : « Presque toutes les fleurs que nous vîmes étaient de petites cloches. N'est-ce point parce qu'étant privées d'eau sur les lieux élevés et exposés à l'ardeur du soleil, cette divine Providence, qui donne sa parure aux lis des champs, a voulu que leur calice pût retenir la rosée du matin, et que la fleur épanouie rendît à sa tige le bienfait qu'elle en avait reçu avant d'éclore[2]? »

Cette jeune fille, à l'esprit mélancolique et au cœur pieux, semblait bien devoir convenir à Ballanche. Mais elle ne lui fut point unie. Entre eux, des obstacles surgirent, que ni l'un ni l'autre n'avait prévus. Egalement inexpérimentés, ils ignoraient que « l'amour ne suffit pas pour assurer le bonheur... » Lorsqu'ils connurent les obstacles qui s'opposaient à leur union, « ils s'en affligèrent, mais ne murmurèrent point... La sagesse du siècle ne leur avait point révélé cette haute doctrine qui nous enseigne à douter de la tendresse de nos parents et à nous méfier de leur prudence ». Mlle Bertille d'Avèze, dont la vie devait être de courte durée[3], était née vers 1790, dans un petit village des Cévennes qui porte son nom. Elle épousa le fils d'un homme célèbre, du vicomte de Bonald, et devint le modèle des épouses chrétiennes[4].

Cet événement causa à Ballanche une déception douloureuse. S'il ne « murmura point », il ne laissa pas pour autant de « s'affliger ». Sous le voile discret de l'ano-

[1] J.-J. Ampère, *Ballanche*, p. 27.

[2] Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. I. Ce petit récit fut imprimé à Paris sous le titre suivant : *L'Ermitage du mont Cindre, près Lyon, par une jeune Languedocienne âgée de seize ans.*. — *Cf.* Pericaud, *Tablettes chronologiques*, année 1825.

[3] Elle mourut le 14 août 1825, dans sa trente-quatrième ou trente-cinquième année.

[4] J.-J. Ampère, *Ballanche*, p. 26. — Et. Pericaud, *Tablettes chronologiques*, 14 août 1825.

nyme, il ne put se retenir d'exhaler sa peine, dans huit *Fragments* qu'il donna au *Bulletin de Lyon*, en 1808 et 1809[1]. Ces fragments en prose sont empreints d'une poésie mélancolique et saisissante : ils sont bien supérieurs, comme valeur littéraire, à tout ce que l'auteur avait encore produit. Nous en avons cité déjà quelques passages. « Si ces huit *Fragments*, a dit Sainte-Beuve, étaient en vers ce qu'ils sont en prose, Ballanche aurait ravi à Lamartine la création de l'élégie méditative[2]. » Ils traduisent en perfection le triste état psychologique de Pierre-Simon à cette époque. Lui, dont l'âme s'était ouverte jadis à Grigny, sous le charme des plaisirs champêtres, il ne sent maintenant plus rien vibrer en son cœur, en face des beautés de la Nature frémissante, aux premiers jours de mai ; la joie même, quand par hasard il l'éprouve, lui semble être une ironie :

> Souffle du printemps, écrit-il le 28 mai 1808, pourquoi viens-tu murmurer à mon oreille le bonjour matinal ! Tu m'apportes bien les douces émanations des fleurs : mais tu as oublié les riantes illusions de l'avenir. J'ai reconnu que le bonheur est une plante étrangère qui croît dans les champs du ciel, et qui ne peut s'acclimater sur la terre. Souffle du printemps, laisse-moi[3].

Il revient alors, avec la complaisance de la tristesse, sur les souvenirs du passé, souvenirs personnellement vécus et souvenirs de l'amitié. N'a-t-il pas vu, il y a quelques années, A.-M. Ampère trompé, lui aussi, dans ses espérances de bonheur intime et privé, par la cruelle mort, de celle qu'il chérissait plus que lui-même ? Ne le voit-il pas, aujourd'hui, malheureux encore pour avoir contracté une nouvelle union dans laquelle il avait cru

[1] Voir ces huit fragments dans le *Bulletin de Lyon* aux dates marquées en tête de chacun d'eux dans l'édition des *Œuvres* de Ballanche.

[2] *Portraits contemporains*, t. I.

[3] Ballanche, *Premier Fragment*. Début.

trouver un remède à sa douleur ? Et ainsi de bien d'autres. Aussi, s'écrie-t-il, avec l'accent de la désillusion :

Montrez-moi celui qui a pu arriver jusqu'à trente ans sans être détrompé..... O combien sont insensés les projets de l'homme et combien sont misérables ses espérances ! Combien est vrai ce que disait autrefois le vieux Jacob au premier des Pharaons : « L'homme, né de la femme, ne vit que peu de jours, et ces jours sont remplis d'amertume [1]. »

Mais cette tristesse, si poignante qu'elle soit, ne jette pas néanmoins Ballanche dans le pessimisme : une soumission sans défaillance à la volonté du Créateur suffit à en tempérer l'expression. Non, il ne maudira pas la Providence qui le frappe. Elle lui répondrait, comme au patriarche de l'Idumée : « Dieu sait mieux ce qu'il faut à l'homme que l'homme ne le sait lui-même » [2]. Il acceptera donc résigné, avec l'espoir d'être dédommagé un jour dans une vie sans fin, les cuisantes douleurs sous l'étreinte desquelles s'est débattue son âme :

Maintenant donc, dit-il, puisque tout enchantement est détruit, que me reste-t-il à faire sur ce grain de sable qu'on appelle la terre? Il me reste à me confier doucement aux promesses immortelles qui sont faites à l'homme, et qui doivent s'accomplir par delà le tombeau [3].

[1] Ballanche, *Septième Fragment (passim.)*

[2] *Ibidem, Quatrième Fragment.*

[3] *Ibidem, Septième Fragment.*

CHAPITRE IV

« Je le sens, il manque déjà des cordes à ma lyre. La poésie et les arts ne m'offrent plus que de faibles enchantements, et ont perdu tout pouvoir de me distraire et de m'exalter. Ma vie s'est comme réfugiée dans mes affections ; elles seules peuvent me faire jouir ou souffrir. »

(Ballanche, *Adieux à Rome*, juillet 1813. *Œuvres*, t. I.)

« Nous ne sommes point isolés sur cette terre de deuil ; non, Dieu jamais n'abandonne sa noble créature ; à côté des erreurs, de l'infortune, même de l'opprobre, il plaça l'innocence, la vertu, le dévouement ; et l'homme, ce roi détrôné, traverse son exil, toujours accompagné de l'Antigone que le ciel lui envoya. »

(Ballanche, *Epilogue d'Antigone.*)

(1808-1817)

La nouvelle d'*Inès de Castro.* — Pourquoi P.-S. Ballanche choisit-il le sujet d'*Antigone ?* — Caractère de Madame Récamier. — Comment elle rentre en relation avec lui. — P.-S. Ballanche va la rejoindre à Rome. — Ses adieux à la Ville Eternelle. — Impression et dédicace d'*Antigone*. — Vraie manière d'entendre cet ouvrage. — La principale raison du départ de P.-S. Ballanche pour Paris. — Mort de son père.

P.-S. Ballanche ne démentit point, par sa conduite, les beaux sentiments de chrétienne résignation qui s'exhalaient si naturellement de son âme. Après s'être vu contraint de réprimer des désirs qui n'auraient pu désormais que le torturer ; après avoir constaté par lui-même, une fois de plus, que les projets de l'homme « ressemblent à ces toiles légèrement tissues qu'un insecte industrieux tend quelquefois dans nos demeures et qu'une esclave vigilante vient détruire aussitôt[1] », il se remit courageu-

[1] Ballanche, *Antigone*, liv. II, Œuvres, édit. in-8° p. 94.

sement à la gestion des affaires de l'imprimerie, se débarrassa peu à peu de l'ennuyeuse entreprise de l'angustura et chercha dans la culture des lettres, plus ou moins délaissées depuis près de dix ans, une consolation aux chagrins qu'il venait de ressentir. L'insuccès de son livre *Du Sentiment*... l'avait atteint dans le vif : il ne se croyait pas de talent littéraire ; et il pensait devoir « se contenter de méditer dans le silence jusqu'à la fin [1]. » Les *Fragments* qui marquent un grand progrès sur son œuvre antérieure, au point de vue du style et de la vérité du sentiment, furent pour lui « une occasion tout à fait involontaire de reprendre la plume [2]. » Or, il ne la quittera plus désormais. Cependant, comme son âme, toute résignée qu'elle soit, conserve dans le fond un douloureux souvenir de la récente infortune d'amour, les premières de ses nouvelles compositions vont se ressentir d'une désillusion si pleine d'amertume et en porter les traces.

Après tout, cela n'est-il pas bien naturel? L'homme recherche ce qui est en harmonie avec les sentiments qu'il éprouve. La joie des êtres qui l'entourent est importune à qui gémit sous le poids du malheur. Pierre-Simon, lorsqu'il refuse, dans son *Premier Fragment*, de s'associer au sourire de la Nature verdoyante du mois de mai, ne nous offre-t-il pas une image fidèle de l'homme « ondoyant et divers » qui, tour à tour, plein d'espoir et trompé dans son attente, repousse tout ce qui ne fait point écho à ses propres douleurs?

Ce méditatif, qui, après avoir expérimenté tant de fois combien sont trompeurs nos rêves de félicité humaine, avait pris plaisir à savourer dans les *Fragments* le souvenir de ses propres infortunes, va maintenant chercher

[1] Ballanche, *Œuvres*, préface générale, t. I.
[2] *Ibidem*.

à dépeindre l'amour malheureux. Ce sont les déchirements de notre cœur qui nous portent parfois à croire que « le hasard seul préside au gouvernement des choses » et que « l'univers est destiné à rentrer dans le néant ; » car, « quelle garantie l'homme peut-il avoir de la durée de l'ordre qui existe, lorsqu'il voit ses plus chères affections immolées [1]? » S'essayer à une telle peinture, n'était-ce point ce qui s'harmonisait le mieux avec les dispositions, dans lesquelles Ballanche se trouvait alors?

Le premier ouvrage que Pierre-Simon composa, à cette époque, fut une nouvelle : *Inès de Castro*, dont les *Lusiades* de Camoëns lui fournirent l'inspiration. Inès de Castro, jeune fille d'une beauté ravissante, mais de naissance obscure, a épousé secrètement Dom Pèdre, fils d'Alphonse IV, roi de Portugal, destiné à l'infante Clémence de Castille. Les Maures ont envahi le royaume ; Dom Pèdre est allé les écraser. Pendant qu'il lutte courageusement, son amour et son mariage sont révélés au roi qui, n'écoutant que sa sévérité, fait mourir l'infortunée Inès.

Ce malheur d'une jeune fille, tout d'abord radieuse d'espérance et bientôt si cruellement déçue, le chagrin de l'inconsolable Dom Pèdre, tout ici n'était-il pas fait pour tenter ce « René » que nous ont montré les *Fragments*, plus résigné que le frère d'Amélie, quoique non moins désenchanté? Dans cette petite nouvelle, lue à l'Académie de Lyon, au commencement de 1811, il ne faut assurément chercher ni une peinture de sentiments qui trouble l'âme comme certaines pages de Chateaubriand, ni le riche coloris que l'auteur d'*Atala* et de *René* a si bien su donner à ses productions. Pierre-Simon n'avait pas le même talent littéraire : la palette d'un homme,

[1] Ballanche, *Inès de Castro*, Manuscrits de la ville de Lyon, carton III, nº 16.

dont l'existence avait été celle d'un reclus, ne pouvait évidemment avoir ni la même richesse ni la même variété de tons. Malgré cette infériorité, le récit est empreint d'une grâce et d'une mélancolie fort touchantes. Le caractère d'Inès, bien que tracé avec calme, reproduit très fidèlement les diverses phases du sentiment de l'amour, que l'auteur venait de traverser. « Il y a dans le sentiment de l'amour, lorsqu'il ne fait que de naître, une sorte de sécurité et d'imprévoyance qui rassure sur les événements un peu éloignés. Toutes les difficultés, comme une ombre légère, s'évanouissent devant l'imagination. On se trouve dans un tel état d'enivrement et d'exaltation, que l'on est disposé à croire que tout sur la terre doit concourir au succès de nos vœux[1]. » Parfois, il s'émeut et imite Chateaubriand, son illustre ami, en attribuant aux objets inanimés les émotions qu'il éprouve lui-même.

Flots du Mondégo, s'écrie-t-il, après le mariage secret de la malheureuse Inès, vous vous réjouissiez en baignant les murs du château habité par l'heureux couple, et vous receviez avec plaisir les eaux pures et limpides de la fontaine qui alors s'appelait Fontaine d'Inès, et qui depuis a pris le nom de Fontaine des larmes[1].

Peut être eut-il tort de donner à sa composition l'étrange dénouement rapporté par l'histoire, mais dont Camoëns n'avait pas osé se faire l'écho. Dom Pèdre, devenu roi du Portugal, après la mort de son père Alphonse IV, en 1357, deux ans après l'assassinat d'Inès, fit couronner du diadème les restes défigurés de sa malheureuse épouse, et ordonna de lui rendre les honneurs dus à la royauté.

Voici comment Pierre-Simon termine sa *Nouvelle* :

Lorsque Dom Pèdre reçut le sceptre de ses pères, on vit un spectacle qui avait quelque chose de sublime et d'insensé. Ce ne

[1] Ballanche, *Inès de Castro*, Manuscrits de la ville de Lyon, carton III, nº 16.

fut point sur l'image d'Inès que le roi mit une couronne, ce fut sur Inès elle-même, sur Inès telle que la mort la lui avait laissée. « Voilà mon épouse, dit-il, peuples, voilà votre reine. » Et il présenta aux grands du royaume la main hideuse du squelette à baiser. Ainsi, les pompes de la grandeur et de la puissance prirent la place du linceul funèbre; la beauté, l'amour, la gloire furent trouvées n'être qu'un peu de poussière. L'assemblée frémit de terreur et de pitié, car, en ce jour, on avait vu à découvert le tableau de toutes les misères humaines[1].

Pierre-Simon qui, dans le but de rendre le caractère de son héros plus noble et plus digne d'intérêt, avait si bien su passer sous silence la rancune de Dom Pèdre pour son père et les vengeances, auxquelles il se livra vis-à-vis des conseillers du roi, aurait dû, ce semble, ne pas rappeler cette scène de folie. Mais il lui plaisait, sans doute, à ce moment, de revoir combien en réalité sont peu de chose ce qu'il nomme les « misères humaines », la beauté, l'amour, la gloire, qui l'avaient déjà tant fait souffrir!

Ce travail, qui n'a que quelques pages ne fut jamais imprimé. Pierre-Simon, encouragé par Delandine, l'un de ses plus distingués collègues de l'Académie de Lyon, qui offrait de fournir la peau de velin pour la confection de trois exemplaires, à condition qu'il y en aurait un pour lui, eut toutefois, pendant quelque temps, l'intention de publier la *Nouvelle*. On ne l'aurait tirée qu'à vingt-cinq exemplaires, exclusivement réservés à des amis, car, toujours sous l'impression du peu de succès de son premier ouvrage, l'auteur voulait se soustraire au public[2]. Mais ce projet, après avoir langui, fut ensuite complètement abandonné. Le manuscrit d'*Inès de Castro* était égaré, lorsque Ballanche publia la dernière édition de ses œuvres; il désavoua même l'œuvre, mais pas cepen-

[1] Ballanche, *Inès de Castro*, Manuscrits de la ville de Lyon, carton III, n° 16.

[2] Bibliothèque Nationale, f^s fr. nouv. acq. manuscrit 5196, pp. 242, 243, 248, 249.

dant très catégoriquement. « Je fis vers le même temps, dit-il dans sa préface générale, une nouvelle d'*Inès de Castro* qui s'est égarée; si elle existait, je pense qu'elle devrait être exclue de la présente publication. » Ce n'est donc pas trop s'avancer de dire qu'il lui aurait donné une place dans ses œuvres, au même titre que les *Fragments*, s'il avait eu la facilité de la revoir. Après *Inès de Castro*, Pierre-Simon dominé toujours par les mêmes pensées mélancoliques, chercha de nouveau dans l'histoire un autre tableau à tracer de ces « misères humaines » inséparables de notre existence ici-bas.

Peindre la mort innocente de notre infortunée Jeanne d'Arc fut un projet qui le tenta quelque temps, mais auquel il renonça bientôt pour s'arrêter à Antigone, plus infortunée encore que notre héroïne française et dont les malheurs semblaient mieux s'harmoniser avec son état d'âme. L'histoire navrante de la famille d'Œdipe, éprouvée par tant de revers, n'offre-t-elle point, comme en raccourci, le tableau varié des misères de toute sorte, des courtes joies suivies de longues peines, dont il a parlé dans les *Fragments? Inès de Castro* était le récit d'un seul genre d'infortune. Ici, au contraire, quelle variété! Que de personnages, innocents ou coupables, voués aux malheurs : Laïus, Jocaste, Œdipe, Antigone, Etéocle, Polynice, Hémon! Œdipe, poursuivi par la fatalité, qui expie quelques jours de bonheur par d'affreuses souffrances! La douce, compatissante et pieuse Antigone, modèle achevé de piété filiale, brûlante d'amour et non épargnée par l'adversité! Le noble et fidèle Hémon, qui « ignorait que l'homme n'était pas né pour de grandes félicités, et que les larmes et la douleur fussent son seul partage[1] », et qui meurt d'amour! Tout cela, c'est l'image de la vie, telle que la conçoit, maintenant qu'il est désen-

[1] Ballanche, *Antigone*, liv. IV.

chanté, notre pessimiste chrétien. Il ne restera plus qu'à donner aux personnages une foi inébranlable dans l'immortalité, pour rendre ce sombre tableau plus compréhensible et en concilier la donnée avec la bonté du Créateur.

Ballanche aurait commencé cette nouvelle composition dès la fin de l'année 1811[1]. Plein encore des souvenirs vivants d'un amour mort en sa fleur, il s'efforçait de donner à son héroïne quelques-unes des belles qualités qui lui étaient apparues dans sa charmante et trop fugitive vision, lorsque Mme Récamier vint exercer sur lui, à son tour, une influence bénigne, mais beaucoup plus durable et occuper, dans l'existence de l'auteur d'*Antigone*, une place qu'elle y devait toujours conserver.

Ce fut au mois de juin 1812 que Pierre-Simon fit la connaissance de Mme Récamier. L'Empereur, irrité des relations qu'avait cette femme charmante avec Mme de Staël et quelques autres personnages plus ou moins suspects au Gouvernement, lui fit signifier, le 11 août 1811, alors qu'elle était allée en Suisse visiter son amie, d'avoir à se tenir désormais à 40 lieues de Paris. Or, ce fut en cherchant, dans les distractions du changement de séjour, une diversion aux chagrins que lui causait cet exil, qu'elle entra en relation avec le fils de l'imprimeur des Halles de la Grenette.

Camille Jordan, intime ami de Pierre-Simon Ballanche, connaissait Mme Récamier de longue date, depuis 1797[2], et correspondait avec elle de temps en temps. Retiré de la vie politique, depuis que Bonaparte avait en mains le souverain pouvoir, il se livrait à des études littéraires dans sa ville natale, lorsque sa « chère Juliette », comme il appelait Mme Récamier, encouragée par Mme de Staël

[1] De Laprade, *Ballanche, sa vie et ses écrits*, p. 22.

[2] *Mme Récamier et les amis de sa jeunesse*, par Mme Ch. Lenormant.



Photographie du buste de Mme Récamier

par A. Canova (1757-1832)

D'après une sculpture conservée au Musée du Palais des Arts de Lyon.

qu'elle espérait aussi revoir, lui annonça son départ de Châlons-sur-Marne et sa prochaine arrivée à Lyon, où demeurait encore Mme Delphin, sa belle-sœur.

Mme Récamier était un très noble caractère. Sans avoir fait preuve de génie littéraire, comme quelques autres de ses amies, puisque, à part ses lettres, elle ne laisse rien pour la postérité[1], elle était éprise d'une enthousiaste admiration pour les travaux de l'esprit. « L'instinct du beau, a dit d'elle Benjamin Constant, lui faisait aimer d'avance, sans les connaître, les hommes distingués par une réputation de talent ou de génie[2]. » Sa beauté était éclatante et fascinatrice, et son esprit, aussi distingué que délicat, rehaussait encore le charme de sa beauté. Elle possédait à un haut degré la sensibilité d'une âme bonne et compatissante. Son affection pour ses amis n'allait-elle pas grandissante avec leurs malheurs, comme le prouve le très vif intérêt qu'elle porta à Mme de Staël dans sa disgrâce? Enfin, son empressement à soulager, dans la mesure du possible, les souffrances qu'elle rencontrait sur son chemin; les secours qu'elle donna à cette petite bohémienne, que des bateleurs avaient enlevée à ses parents; la démarche qu'elle fit auprès de M. de Norvins en faveur d'un pauvre pêcheur d'Albano, condamné à mort sous l'accusation de complicité avec les soldats du pape, voilà quelques exemples pris au hasard, pour montrer la tendresse de son cœur.

Dès l'arrivée de Mme Récamier à Lyon (juin 1812), Camille Jordan vint la voir, à l'hôtel de l'Europe, où elle était descendue. « Il lui parla, avec l'enthousiasme qui lui était ordinaire, de son ami Ballanche et sollicita la permission de le lui présenter : mais, avant de le lui amener,

[1] Mme Récamier avait composé des mémoires; elle les fit brûler avant de mourir.

[2] Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*.

il lui fit lire ce qui avait paru de ses *Fragments*. Puis, il lui raconta comment Ballanche était devenu éperdument amoureux d'une fille noble et sans fortune; comment, la gêne de la famille, prenant sa source dans un procès long et ruineux, le bon Ballanche avait fait des propositions très élevées à la partie adverse pour en obtenir la cession de ses prétendus droits, objets du litige, dans l'intention de rendre ainsi à cette famille repos et fortune; comment, accueilli avec bienveillance par le père, il avait aspiré à la main de la jeune fille et comment ses espérances avaient été déçues. Le désespoir de cet amour rebuté s'exhalait dans les belles et harmonieuses pages qu'il a intitulées les *Fragments*.

Ballanche, ainsi annoncé, fut présenté par Camille Jordan. « A partir de ce jour, son âme et sa vie furent enchaînées; dès ce moment, il appartint à Mme Récamier[1]. » Le lendemain de sa présentation, Pierre-Simon revint à l'hôtel de l'Europe, et ne déplut pas, malgré une petite aventure étonnante de simplicité[2]. Cette femme, éprouvée elle aussi par le malheur, la perte de sa fortune en 1806, l'exil en 1811, ressentit pour le mélancolique imprimeur, pendant les sept mois qu'elle passa à Lyon, une sympathie toujours croissante. Pierre-Simon la payait largement de retour. Elle lui avait permis de la voir tous les jours, et il se rendait très assidûment à l'hôtel de l'Europe[2]. En partant, elle lui avait manifesté le désir

[1] *Souvenirs et Correspondance de Mme Récamier*, par Mme Lenormant: t I, p. 198.

[2] *Ibidem*, t. I, pp. 200 et 201. Voici ce que raconte Mme Lenormant: « Les souliers de M. Ballanche avaient été passés à je ne sais quel affreux cirage infect, dont l'odeur d'abord très désagréable à Mme Récamier, finit par l'incommoder tout à fait. Surmontant, non sans difficulté, l'embarras qu'elle éprouvait à lui parler de ce prosaïque événement, elle lui avoua timidement que l'odeur de ses souliers lui faisait mal. M. Ballanche s'excusa humblement en regrettant qu'elle ne l'ait pas averti plus tôt, et sortit; au bout de deux minutes, il rentrait sans

de recevoir de ses nouvelles au plus tôt, et, le surlendemain du jour où elle quitta Lyon, il lui écrivit avec autant d'empressement que de plaisir : « Je ne sais pas si vous savez combien a été aimable la promesse que vous avez exigée de moi, de vous écrire le soir même du jour de votre départ. Vous avez senti combien votre absence m'allait être pénible, après la si douce habitude que vous aviez bien voulu me laisser contracter de vous voir tous les jours[1]. »

Mme Récamier avait certainement fait disparaître en grande partie chez Ballanche l'amertume de l'ancien désenchantement : un dictame inespéré avait presque guéri les anciennes blessures de son cœur. Aussi, encouragé par la noble exilée, Pierre-Simon se remit-il plus ardemment à la composition de son *Antigone*, dont elle avait entendu quelques chants. Maintenant, il possédait un idéal nouveau pour tracer, avec plus de beauté, le caractère de l'intéressante fille d'Œdipe. « Tous les soirs, écrit-il à Mme Récamier, je consacrerai quelques instants à *Antigone ;* je tâcherai de la faire un peu semblable à vous ; ce sera un moyen de me distraire du souvenir des soirées que j'avais coutume de passer auprès de vous, sans me distraire de vous, ce qui serait impossible[2]. » Et lorsque Mme Récamier, voyageant à petites étapes, se fut

souliers et reprenait sa place et la conversation où elle avait été interrompue. Quelques personnes qui survinrent le trouvèrent dans cet équipage et lui demandèrent ce qui lui était arrivé. L'odeur de mes souliers incommodait Mme Récamier, dit-il, je les ai quittés dans l'antichambre. »

[1] L'Hôtel de l'Europe était situé dans la rue Bonaparte, désignée aujourd'hui sous le nom de rue Bellecour, entre la rue Saint-Dominique et le pont Tilsitt. C'était l'ancien hôtel Montribloud. On l'avait construit avec la plus grande magnificence. *(Indicateur de Lyon de 1810*, Périsse frères.)

[2] *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, par Mme Ch. Lenormant, t. I, pp. 201 et 202.

installée à Rome depuis quelque temps, elle demanda à Ballanche, qui avait à peu près terminé *Antigone*, de venir la voir. Camille Jordan fut bien, un instant, quelque peu jaloux, mais Mme Récamier arrangea les choses avec sa délicatesse ordinaire[1]. Et Pierre-Simon, tout heureux, vint, en effet, aux premiers jours de juillet 1813, passer une semaine à Rome[2] auprès de la belle exilée qui possédait son cœur. C'est là, nous dit-il, qu'il acheva le dernier chant de son *Antigone*[3]. Nous devons, en outre, à ce voyage un court et mélancolique fragment d'adieux adressés à la Ville Éternelle, dont le texte se trouve dans le premier volume de l'édition complète des Œuvres.

La séparation, comme on le suppose aisément, n'eut pas lieu sans que Ballanche ressentît un vif serrement de

[1] *Mme Récamier et les amis de sa jeunesse*, lettre à Camille Jordan, p. 144.

[2] Mme Lenormant dans les *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier* raconte l'anecdote suivante au sujet de ce voyage : « M. Ballanche vint dans les premiers jours de juillet passer une semaine à Rome, pour y voir Mme Récamier. Il fit la route par le courrier, sans s'arrêter ni jour ni nuit, dans la crainte de perdre quelques-uns des moments dont il disposait. La joie de voir arriver ce parfait ami fut grande, et le soir même, après dîner, Mme Récamier voulut lui faire les honneurs de Rome. On était assez nombreux, et on partit en trois voitures; il s'agissait de faire une promenade au Colisée et à Saint-Pierre. La soirée était resplendissante; chacun, selon son humeur, exprimait ou contenait ses impressions. Canova s'enveloppait de son mieux dans un grand manteau dont il avait relevé le collet, et, tremblant que le serein ne lui fît mal, il trouvait que les dames françaises avaient de singulières fantaisies de se promener ainsi à l'air du soir. Pour M. Ballanche, heureux de retrouver la personne qui disposait de sa vie, exalté par l'aspect des lieux et par les graves souvenirs qui s'y rattachent, il se promenait à grands pas, sans mot dire, les mains derrière le dos. (Cette attitude lui était familière.) Tout à coup, Mme Récamier s'aperçoit qu'il a la tête nue : « M. Ballanche, lui dit-elle, et votre chapeau? » — « Ah! répondit-il, il est resté à Alexandrie. » Il y avait en effet oublié son chapeau et n'avait pas depuis songé à le remplacer, tellement sa pensée s'abaissait peu à ces détails de la vie extérieure. »

[3] Ballanche, *Œuvres*, préface générale, t. I.

cœur. Mais ne fallait-il pas qu'il rentrât à Lyon au plus vite, pour seconder son père dans les affaires de l'imprimerie? Pierre-Simon était encore en route qu'il décrivait déjà, à celle que lui rappelaient de charmants et ineffaçables souvenirs, toute la profondeur de sa tristesse : « Pauvre et triste nature que je suis; ils sont passés ces jours de Rome; ils ne reviendront plus ! Que ne puis-je les recommencer! » Les ruines de la ville des grands souvenirs, veuve alors de son Pontife et déserte, ne lui avaient plu que par leur rapport avec la misère des destinées humaines. Mais, comme ce n'était pas ces ruines qu'il était venu contempler, ce n'était pas elles non plus qu'il regrettait [1]. Mme Récamier était déjà, pour le timide et mélancolique écrivain, une source de joie et d'inspiration : elle l'encourageait, et l'admiration qu'elle témoignait pour ses œuvres lui était souverainement bienfaisante. Nons avons, en effet, constaté que, depuis l'impression du livre *Du Sentiment...*, Ballanche était persuadé « qu'il n'y avait en lui aucun talent réel [2]. Il avait donc fallu qu'il ressentît bien vivement le besoin d'exhaler sa douleur pour se décider à reprendre la plume. Encore les *Fragments* avaient-ils paru dans le *Bulletin de Lyon* sous le voile de l'anonyme. Quant à *Inès de Castro*, il n'avait pas osé en tenter la publication.

De retour à Lyon, il s'occupa sérieusement de l'impression de son *Antigone*. Ne devait-il pas à Mme Récamier de se montrer digne de l'intérêt et de l'estime qu'elle lui avait manifestés? Cependant, quand il la revit à Lyon, au mois de mai 1814, après la chute de Bonaparte qui « le combla de joie [3] », l'édition était loin d'être achevée. Au mois de juillet, cinq livres seulement étaient impri-

[1] Ballanche, *Adieux à Rome*, *Œuvres*, t. I.

[2] *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier;* Ballanche, *Œuvres*, éd. in-8°, t. I, p. 9.

[3] Bibliothèque Nationale, fs fr. nouv. acq. manuscrit 5197, p. 123.

més[1]. L'auteur revoyait lentement son travail, indécis sur le nombre d'exemplaires qu'il livrerait au public. Un moment, il eut encore l'idée de n'en faire tirer qu'un très petit nombre qu'il réserverait exclusivement à ses amis. Mais, l'annonce du prochain passage de la Duchesse d'Angoulême à Lyon le fit changer d'avis et se hâter. L'infortunée Princesse arriva à Lyon, le 6 août 1814, et en repartit le 9 du même mois. On organisa, pour la recevoir, des fêtes magnifiques ; un bal lui fut offert dans lequel, suivant Louis de Loménie[2], Ballanche fut commissaire. D'innombrables cris d'allégresse manifestèrent les sentiments enthousiastes et sympathiques de la population[3]. Camille Jordan eut libre accès auprès de la malheureuse fille de Louis XVI. Il lui conduisit son ami, et Ballanche s'empressa d'offrir à la Princesse l'hommage du poème qu'il venait de terminer[4]. C'est ce qui explique la Dédicace qu'on remarque en tête de la première édition de l'ouvrage.

On s'est donc mépris, en cherchant dans cette page des allusions politiques : Ballanche n'y avait pas songé ; il s'était simplement plié aux circonstances. Comme il le dit lui-même[5], — et cela s'accorde bien avec sa disposition d'esprit du moment, — l'auteur d'*Antigone* ne s'était proposé d'autre but que de rajeunir, en l'adaptant aux croyances de notre siècle, le tableau que Sophocle avait

[1] Bibliothèque Nationale, f^s fr. nouv. acq. manuscrit 5197, p. 123.

[2] *Galerie des contemporains illustres,* t. III,. p. 21.

[3] Péricaud, *Tablettes chronologiques,* 6 août 1814. – Un opuscule du compte rendu de ces fêtes parut le 22 novembre 1814 sous ce titre : *Madame la Duchesse d'Angoulême à l'Ile-Barbe près Lyon,* par le marquis Mazade d'Avèze, Paris, L. G. Michaud, in-8°, de 84 pages. Ce marquis d'Avèze était le père de la jeune fille dont il a été question précédemment. *Cf.* Péricaud, *ibid.*, 22 nov. 1814.

[4] *Mme Récamier et les amis de sa jeunesse* (lettre de Camille Jordan), p. 21.

[5] Ballanche, *Episode d'Antigone, Œuvres* t. I.

tracé, en son temps, des misères humaines. Dans sa pensée primitive, l'amour sans bonheur de la pieuse Antigone et du généreux Hémon influa sans doute beaucoup sur le choix du sujet. Mais pourquoi, au lieu de croire l'auteur sur parole, pourquoi dire, avec Sainte-Beuve, que « peu à peu sa pensée se généralisa[1] »? Dès le début, sa pensée était « générale ». Pierre-Simon n'avait-il pas déjà, lorsqu'il composait les *Fragments*, jeté les yeux autour de lui pour contempler les misères de l'humanité? N'inclinait-il pas déjà à croire que l'espoir du bonheur est une illusion de jeunesse, que l'âge mûr ne peut longtemps garder? S'il choisit un tel sujet, ce fut donc précisément à cause de cet ensemble de malheurs qu'il était si bien prédisposé à peindre. D'autre part, si l'ouvrage n'est assurément pas dépourvu d'idées philosophiques, si même il s'accorde assez bien avec le système que Ballanche construira plus tard, il n'y faut pas voir cependant, avec Victor de Laprade et quelques autres, des pensées théosophiques[2] que l'auteur ne pouvait avoir alors. L'idée dominante qui s'en dégage, celle d'une consolation de nos souffrances par delà la mort, est une pensée chrétienne qui ne doit pas nous étonner chez Ballanche, et dont la seule originalité est d'avoir été placée dans un poème grec. L'âme du poète-philosophe, qui conservera jusqu'à la fin le même fond de poésie, ne songeait alors à rien autre chose qu'à se consoler de tous les chagrins de la vie, en reproduisant, avec des couleurs à la fois gracieuses et mélancoliques, un tableau où la tristesse se trouvait tempérée par l'espérance.

Le public fut préparé, avec des soins infinis, à faire bon accueil à *Antigone*. Quelques-uns des principaux journaux

[1] Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*.

[2] Victor de Laprade, *Ballanche*, p. 25. « Les destinées des individus, des familles, des nations, y sont jugées surtout du haut des lois cosmogoniques et religieuses relevant de la théosophie. »

de Paris en firent l'éloge[1] et, s'il y eut, comme on le devine, plusieurs articles de commande[2], la plupart cependant louèrent l'auteur avec impartialité.

Nous devons indiquer toutefois l'appréciation suivante extraite d'un article anonyme de la *Biographie des hommes vivants* : « Antigone est une espèce de roman historique qui, malgré les pompeux éloges des journalistes, n'est certainement pas un ouvrage de premier ordre et ne peut être comparé ni à *Télémaque*, ni aux *Martyrs*. » Ces lignes parurent en septembre 1816[3]; Ballanche, qui en eut connaissance, en fut peiné et, le 22 mars 1817, il écrivait à son ami Beuchot : « On a été un peu sévère à mon égard dans la *Biographie des hommes vivants*..., je ne sais pas ce que que j'ai fait à Michaud. Au reste, tant pis pour lui, s'il me veut du mal; quant à moi, je ne lui en veux point. » Puis engageant Beuchot à ne pas s'en chagriner, il ajoutait : « C'est un très petit malheur, Michaud vient un peu tard[4]. » C'était vrai. Sans avoir eu un succès éclatant, l'ouvrage avait eu du succès : la note discordante d'un article de critique ne pouvait guère lui porter préjudice, après les éloges qu'en avait fait la presse.

Le 8 novembre 1816, l'ami d'enfance A.-M. Ampère écrivait à Pierre-Simon : « Comment ton âme ne brûle-t-elle pas d'ardeur pour élever un autre monument aux lettres, quand tu vois ce que tu peux par ce que tu as pu? Pense que *Phèdre* doit venir après *Andromaque*. *Antigone* est un ouvrage excellent. En répandant le même charme sur un sujet relatif à l'état actuel des sociétés, quel

[1] *La Quotidienne*, du 9 décembre 1815, article de Malte Brun. — *Le Constitutionnel* du 2 février 1816. — Le *Journal des Débats* donna trois articles rédigés par Ch. Nodier, qui furent réimprimés dans les *Mélanges de littérature et de critique*, du même auteur, t. I, pp, 267, 297.

[2] Bibliothèque Nationale, f^s fr. nouv. acq. manuscrit 5197, *passim*.

[3] *Biographie des hommes vivants*, t. I, septembre 1816, article Ballanche.

[4] Bibliothèque Nationale, f^s fr. nouv. acq. manuscrit 5197, p. 203.

bien ne ferais-tu pas? Ecrire dans le bon sens. il faut en convenir, serait une grande singularité à l'heure qu'il est[1]. » Ces encouragements de l'amitié, qui lui vinrent en assez grand nombre, étaient de nature à réjouir l'auteur et à le réconforter.

Il n'est pas nécessaire d'analyser longuement *Antigone*. C'est la reprise de la fable grecque bien connue des malheurs d'Œdipe et de sa famille, du pieux dévouement d'Antigone à son père et à ses frères, et de l'amour sans bonheur du généreux Hémon. Le récit est mis dans la bouche du devin Tirésias qui, recevant avec sa fille Daphné l'hospitalité dans la famille de Priam, est interrogé sur ces lamentables infortunes. Le poème est partagé en six livres ; chacune de ces divisions correspond à une reprise du récit laissé en suspens pour permettre à Tirésias de se reposer de ses émotions, tandis que sa fille Daphné, prêtresse d'Apollon et jadis aimée d'Antigone, chante en s'accompagnant de la lyre. Ch. Nodier semble avoir très bien caractérisé l'ouvrage, quand il a dit : « C'est une plainte du cœur, un chant de soupirs et de larmes, une espèce particulière de poème qui tient du poème épique par l'invention du sujet, de l'hymne par l'élévation des pensées, et de l'élégie par la douceur des sentiments. » Sous une autre forme, c'est encore ici la poésie des *Fragments*, mais plus calme, quoique non moins mélancolique. On sent, comme nous l'avons déjà montré, que l'œuvre est tributaire de la même source d'inspiration. Mais, toute gracieuse et intéressante qu'elle puisse paraître, elle devait forcément pâlir à côté des productions grandioses du génie de Chateaubriand.

Depuis sa première rencontre avec Mme Récamier, P.-S. Ballanche était sous l'empire d'une irrésistible

[1] *André-Marie et Jean-Jacques Ampère, Correspondance et souvenirs* de 1803 à 1864, t. I, p. 102.

séduction. Ne sont-ce pas ses sentiments personnels qu'il semble avoir exprimés dans *Antigone*, quand il a écrit :

Parole de l'homme, comment dirais-tu le charme et la puissance de la beauté? Comment dirais-tu ce qu'il y a en elle de si vague et de si positif, de si faible et en même temps de si fort? Saurais-tu définir cet attrait victorieux qui subjugue les sens, qui captive le cœur, qui entraîne l'imagination, qui ôte toute liberté à la pensée? Si tu ne peux peindre ni le regard, ni le son de la voix, ni l'expression de la figure, ni ces reflets de l'âme qui brillent dans tous les traits, qui donnent la vie à tous les contours, à tous les mouvements, parole de l'homme, pourrais-tu dire le charme et la puissance de la beauté? Timide, pleine de délicatesse et de douceur, elle paraît faite pour recevoir des lois; et c'est elle qui en donne; elle maîtrise à l'égal de la nécessité; souvent elle fait la destinée des hommes et même des empires : devant elle, toute force cède et devient faiblesse[1].

Assurément, il serait demeuré imprimeur à Lyon longtemps encore; ou, à supposer qu'il eût abandonné son imprimerie, il serait resté dans sa ville natale, si le souvenir de la femme enchanterese n'eût hanté son imagination. Mme Récamier était partie de Lyon pour l'Italie, au mois de février 1813. Ballanche, qui lui écrivit presque aussitôt, comme on l'a vu précédemment, disait entre autres choses dans cette lettre : « Permettez-moi à votre égard les sentiments d'un frère pour sa sœur. J'aspire après l'instant où je pourrai vous offrir, avec ce sentiment fraternel, l'hommage du peu que je suis. Mon dévouement sera entier et sans réserve. Je voudrais votre bonheur aux dépens du mien : et il y a justice à cela, car vous valez mieux que moi[2]. » Voici, d'autre part, les lignes confidentielles qu'il adressait à son ami Beuchot, le 19 du même mois, en lui recommandant de lui répondre courrier par

[1] Ballanche, *Antigone*, livre II, *Œuvres*, éd. in-8°, p. 245.

[2] *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, par Mme Ch. Lenormant, t. I, p. 202.

courrier et de libeller une adresse fictive sur sa lettre, pour ne pas mettre son père au courant de ses projets : « Il y a bien longtemps, mon cher ami, que je n'ai point reçu de tes nouvelles. Je te prie de répondre à cette lettre courrier par courrier ; mais il y a des choses que je ne voudrais pas montrer à mon père ; ainsi tu peux mettre dans ta lettre une autre lettre pour Mme R..... [1], je saurai que c'est pour moi en particulier. — Je voulais éviter de te parler d'une chose qui m'occupe beaucoup ; je ne voulais pas t'en rompre la tête. Mais il faut bien que je t'en parle, puisque Montbel garde un silence si obstiné. Voici de quoi il est question. Je ne puis supporter de rester imprimeur. L'établissement que nous avons est trop minutieux et trop assujettissant pour moi. Voici trois ans et demi que je ne suis point allé à Paris. Je ne suis point sorti de Lyon depuis le même temps, pour aller nulle part. Actuellement la responsabilité est trop grande pour que je puisse me permettre des absences. Mon père devient vieux ; je vois avec peine qu'il est toujours à la chaîne. Nous sommes mal placés pour les spéculations de librairie. Je voudrais donc me défaire de mon établissement aux meilleures conditions possibles. Je me propose de ne pas me marier ; le temps est passé ; d'ailleurs, j'ai beaucoup de raisons pour m'en abstenir. Voici le genre de vie que je voudrais adopter. Je soignerais quelques spéculations isolées de librairie ; je ferais quelques entreprises littéraires que je surveillerais, que je soignerais, et auxquelles je travaillerais moi-même. Ceci améliorerait ma position de fortune, sans me gêner et sans contrarier mes goûts..... Je ferais quelques petits voyages : je me livrerais à quelques études. Je partagerais mon temps de vie sédentaire entre Lyon et Paris [2] ».

[1] Mme Récamier, sans doute.

[2] Bibliothèque Nationale, fs fr. nouv. acq. manuscrit 5197, pp. 53 et 54.

L'imprimerie Ballanche était, à cette époque, en grande prospérité; la clientèle affluait, aussi choisie que nombreuse; et le succès s'affirmait avec une telle évidence que la Préfecture voulut établir un impôt exagéré[1] sur le *Bulletin de Lyon*, que les Lyonnais tenaient en si haute estime. Cette mesure le fit tomber[2]. Mais ni les tracasseries administratives, ni l'asservissement auquel condamnent les affaires, ni même le désir de la gloire ne furent la cause déterminante du projet que Pierre-Simon conçut d'établir sa résidence à Paris. Sa pensée la plus intime se devine aisément, ne nous l'eût-il point d'ailleurs tout à fait dévoilée dans une autre lettre. Au mois de mars 1815[3], il vint à Paris faire une visite à Mme Récamier. Timide et peu rompu aux manières du monde, il fut reçu dans ce salon célèbre, où fréquentait déjà la haute aristocratie; et, quelques mois plus tard, il écrivait ces lignes significatives : « Parmi les motifs que vous avez eu la bonté de me présenter pour fixer mon séjour à Paris, je n'admets point du tout les intérêts de ce que vous appelez mon talent. Il n'a besoin en aucune façon du séjour de la capitale. Il existe tout entier dans mes affections et dans mes sentiments. Paris n'est pas plus nécessaire à mon talent qu'à moi-même : c'est vous et non point Paris qui m'êtes nécessaire[4] .» Dans cette même lettre, l'auteur annonce ensuite que son père et sa sœur[5] ne sont guère éloignés du dessein de « transporter ailleurs leurs pénates »,

[1] Bibliothèque Nationale, f^s^ fr. nouv. acq. manuscrits 5196 et 5197, *passim*.

[2] Le *Bulletin de Lyon* avait commencé à paraître le 3 vendémiaire de l'an XI (25 septembre 1802), le dernier numéro s'imprima le 30 décembre 1809. *Cf.* Vingtrinier, *Histoire des Journaux de Lyon*.

[3] Bibliothèque Nationale, f^s^ fr. nouv. acq. manuscrit 5197.

[4] *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, t. I.

[5] Monsieur Polingue était mort en juillet 1812. Depuis cette époque, la sœur de Pierre-Simon Ballanche était revenue dans sa famille (Bibliothèque Nationale, f^s^ fr. nouv. acq. manuscrit 5197, p. 28.)

pourvu que la famille soit réunie. On voit donc qu'il avait assez promptement, sinon assez facilement, réussi à gagner toute la famille à sa détermination.

Cependant, Pierre-Simon devait partir seul. Le 20 octobre 1816 [1], il perdit son père. Le nombreux concours d'amis et de connaissances qui assistèrent aux funérailles, montra de quelle estime jouissait l'imprimeur. « L'homme le plus modeste et le plus dépourvu d'ambition, écrivit Pierre-Simon à Mme Récamier, a eu le cercueil le plus entouré d'hommages. Il avait vécu comme un homme de bien ; il est mort comme un juste. Il s'est connu jusqu'au dernier moment, et les portes de l'éternité se sont ouvertes en même temps que celles de la vie se fermaient [2]. » Cette mort détourna Mme Polingue du projet qu'elle avait primitivement formé, de partir avec son frère. Elle demeura à Lyon où elle mourut le 23 juillet 1836 [3].

Au mois de juin 1817 [4], la douleur de sa sœur étant apaisée, Ballanche se rendit à Paris pour s'y fixer d'une manière définitive. L'imprimerie conserva encore le nom de Ballanche fils ; mais elle avait été vendue à Rusand, imprimeur de la même ville. Ce dernier la fit d'abord gérer par son gendre Durand, jusqu'en 1823 [5], époque à

[1] Palais de Justice de Lyon, *Archives*, n° 3035.

[2] *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, t. I.

[3] Palais de Justice de Lyon, *Archives*, n° 2757.

[4] Bibliothèque Nationale, fs fr. nouv. acq. manuscrit 5197, p. 213.

[5] A cette époque, une seule rue, la rue Mercière, partait de la place des Jacobins, (dite alors place Confort), dans la direction des Terreaux. Les rues Thomassin, Ferrandière, Tupin étaient percées jusqu'à la rue Mercière; mais la rue des Halles de la Grenette, parallèle aux précédentes, ne le fut que beaucoup plus tard, c'est-à-dire sous le second Empire. Elle partait de la place des Cordeliers (désignée alors sous les noms de place du Méridien, place aux vins) et, quelques mètres avant la rue Mercière, faisait un coude qui, sous les noms successifs de rue des Drapiers, rue Basse-Grenette et rue des Trois Carreaux, aboutissait sur la place Saint-Nizier. Sous le second Empire, on prolongea la rue

laquelle il vint s'établir lui-même aux Halles de la Grenette.

des Halles de la Grenette jusqu'au quai Saint-Antoine, et l'on perça la rue des Drapiers ou des Trois-Carreaux jusqu'à la place des Jacobins. Cette rue est désignée aujourd'hui sous le nom de rue Centrale. Au numéro 21 actuel de cette même rue, dans ce massif de magasins voûtés, se trouvaient les anciennes Halles de la Grenette. Une simple inspection des lieux permet aisément de le reconnaître encore de nos jours. L'imprimerie Ballanche, père et fils, n° 66, rue des Halles de la Grenette, devait se trouver dans ce massif de maisons, dans l'emplacement occupé par la rue Grenette actuelle, entre la rue de l'Hôtel-de-Ville et la rue Centrale. *(Indicateur de Lyon* de 1810 ; Perisse frères et la carte attenante à cet indicateur, ainsi que les plans subséquents de la ville.)

CHAPITRE V

« Le spectacle des affaires humaines ne vaut-il pas mieux que la contemplation de nos propres douleurs, de nos douleurs anciennes et nouvelles ? Il me semble qu'aujourd'hui, le spectacle des affaires humaines est beau dans le beau pays de France. »

(Ballanche, *Neuvième et dernier Fragment.*)

(1817-1823)

Ballanche s'installe à Paris. — Etat de la Société à cette époque. — Raisons qui le poussent à publier l'*Essai sur les Institutions sociales* et analyse de cet ouvrage. — *Le Vieillard et le Jeune Homme. — L'Homme sans nom.* — L'*Elégie.* — L'Abbaye aux Bois. — Relations de Chateaubriand et de Mme Récamier. — Sentiments réciproques de Ballanche et de Mme Récamier.

Arrivé à Paris, Ballanche s'installa rue du Mont-Blanc [1], tout près de Mme Récamier qui ne tarda pas à venir habiter son petit hôtel de la rue d'Anjou. L'auteur d'*Antigone*, comme l'appelaient alors les habitués de cet intéressant salon, allait y dîner chaque jour [2] et passait les soirées avec sa charmante idole. Il puisait dans ces entretiens journaliers, outre une très grande satisfaction personnelle, le courage nécessaire pour continuer son travail. A cette époque, Mme Récamier loua, de moitié avec Mathieu de Montmorency, la maison de campagne de Chateaubriand, la « Vallée

[1] La rue du Mont-Blanc était celle où logeait Mme de Staël, qui, en l'an VII, vendit son hôtel à M. Récamier, depuis longtemps déjà en rapport avec la banque Necker. A la suite d'une catastrophe financière, M. Récamier, presque ruiné, mit cet hôtel en vente. Il fut acheté le 1er septembre 1808. *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier* t. I, p. 129.

[2] *Ibidem*, t. I, p. 308.

aux Loups » ; elle passa une partie des années 1818 et 1819, dans cette gracieuse solitude[1]. Si Ballanche ne s'y installa pas encore avec elle, il n'est pas douteux toutefois qu'il vint plusieurs fois l'y voir.

Depuis le commencement des malheurs de l'Empire, toute la France avait les yeux attentivement fixés sur les affaires publiques. De ces préoccupations ardentes était résultée une grande divergence d'opinions.

En politique, les ultra-royalistes, plus royalistes que le roi, luttaient contre les libéraux avec tout l'acharnement de leurs convictions aveugles. Par leurs exigences intempestives, ils mettaient la Restauration aux prises avec d'énormes difficultés. Ce n'était pas tout à fait sans raison qu'on prêtait au roi, éloigné de la France depuis trop longtemps pour avoir pu se rendre compte des changements survenus dans les idées et les mœurs de la société, l'intention de ramener le pays aux choses de l'ancien régime. La royauté l'aurait pleinement rétabli, si elle eût prêté l'oreille aux conseils des ultra-royalistes ; on est d'ailleurs autorisé à dire qu'ils avaient ses plus profondes sympathies. Le retour de l'Ile d'Elbe, conséquence d'un mécontentement général, doit pour beaucoup être attribué à ces conflits qui désunissaient notre malheureuse patrie. La seconde Restauration, à laquelle Chateaubriand avait entrepris de tracer sa ligne de conduite dans une brochure mal accueillie par le roi, menaçait de ressembler à la première. Aussi, était-ce avec une arrière-pensée de détruire l'état actuel des choses que l'on discutait toujours sur les questions les plus graves de conséquences, l'origine du pouvoir, par exemple, son étendue, et le reste... Tout le règne de Louis XVIII fut rempli des troubles qu'excitèrent les agissements des différents partis.

En religion, la bonne harmonie était loin d'exister

[1] *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, t. I, p. 138.

davantage. Les vieilles controverses au sujet des libertés de l'Eglise gallicane renaissaient. D'un côté, on pouvait voir des hommes de talent faire, pour réveiller le sentiment religieux plus ou moins étouffé par les haines révolutionnaires, de grands et généreux efforts, qui, d'ailleurs, aboutissaient à d'heureux résultats. De l'autre, la presse ennemie de la religion catholique, représentée quelquefois par des journaux très répandus, le *Journal du commerce*, etc., alimentait l'esprit antichrétien, fort en faveur dans certains milieux.

Sur tous les points, il y avait donc effervescence des intelligences, et la même constatation peut s'appliquer à la littérature. Comment n'aurait-elle pas ressenti le contrecoup du grand bouleversement social au milieu duquel avait grandi la nouvelle génération d'écrivains? On sentait bien, déjà depuis plusieurs années, se préparer une révolution littéraire. Les romantiques, champions des idées nouvelles, luttaient plus ou moins énergiquement contre les classiques qui représentaient les idées anciennes. On ne voulait plus ni règles, ni sujets antiques ; pour la plupart des écrivains, toute notre littérature était à régénérer.

Quand les hommes discutent avec passion, il est rare qu'ils ne tombent pas dans quelque exagération qui les éloigne de la vérité. Et dès lors, on risque d'autant moins de s'entendre que l'on discute davantage. L'auteur d'*Antigone*, presque de nouveau disposé à se renfermer dans le silence et à « croire sa carrière littéraire terminée[1] », ne put s'empêcher cependant de contempler « les destinées de sa patrie s'agitant dans les balances de l'Eternel[2] ». On avait essayé déjà, par plusieurs tentatives, de calmer l'agitation des esprits. Des hommes qui occupaient, comme

[1] *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, t. I, lettre de Ballanche à Mme Récamier.

[2] Ballanche, *Epilogue d'Antigone*.

Chateaubriand, une haute situation politique, s'étaient vivement intéressés à la question. Mais tous avaient manqué de calme. Pour être beaucoup moins violente que la brochure sur Bonaparte[1], la *Monarchie selon la charte*, n'était-elle pas encore un pamphlet? Persuadé que « six mois de son temps valaient mieux que bien des années d'un autre » au point de vue de l'expérience à acquérir, Ballanche, que ses méditations habituelles sur les misères humaines avaient incliné vers une très grande philanthropie, voulut, dans un ouvrage plein de modération, tenter de concilier les différents partis. « Simple particulier, perdu dans la foule où il s'était fait une véritable solitude..., étranger à toutes les carrières et à toutes les coteries », il crut que jamais écrivain n'avait été placé dans des conditions plus heureuses sous le rapport de l'indépendance, « puisqu'il ne tenait ses opinions ni des hommes, ni des choses, ni de sa position dans le monde, ni d'un sentiment personnel et intéressé[2] » pour apaiser les dissensions. Non, il ne venait pas encore appliquer ses théories aux évènements, comme le fait entendre Victor de Laprade[3], car, s'il savait réfléchir, il était loin d'avoir découvert son système dont quelques germes apparaissent seulement. Mais, « semblable à la colombe qui rapporte un rameau d'olivier dans l'arche et annonce qu'il existe déjà sur la terre un lieu abandonné par le déluge où les débris du genre humain peuvent se réparer[4] », il se proposait, en abordant l'examen des différents points de litige, d'apporter la conciliation. C'est à ce dessein que

[1] La maison Ballanche père et fils publia la brochure *De Bonaparte et des Bourbons*, en même temps que celle de Paris était présentée au public en mars 1814. *Cf.* Péricaud, *Tablettes chronologiques de l'Histoire de Lyon.*

[2] Ballanche, *Essai sur les Institutions sociales... (passim.)*

[3] De Laprade, *Ballanche, sa vie et ses écrits*, p. 28.

[4] *Journal des Débats*, 15 décembre 1818, article de Ch. Nodier.

nous devons d'abord l'*Essai sur les Institutions sociales dans leur rapport avec les idées nouvelles*, publié en 1818.

Dans cet ouvrage, l'auteur expose ses idées d'une manière didactique, bien que cependant un peu irrégulière. Comme les traditionnalistes, J. de Maistre, de Bonald et l'ancien Lamennais, il croit que la parole a nécessairement été révélée par Dieu, que le pouvoir a la même origine, et que les institutions du passé ont eu une grande utilité. Les castes, les classes de l'antiquité et du Moyen âge lui semblent même avoir rendu à l'humanité de signalés services. Mais, plus pénétré que ses devanciers du sentiment de la perfectibilité humaine, il ne veut pas que l'humanité demeure pétrifiée dans les formes mortes et inertes qu'elle avait revêtues jadis. Au lieu de montrer, comme eux, un attachement exagéré pour le passé, il reconnaît donc que, par suite de la marche indéfiniment progressive de l'esprit humain, nous avions alors besoin de nouvelles institutions. Des changements sont survenus dans l'état social, soit au triple point de vue auquel l'*Essai* se place, religieux, littéraire et artistique, soit au point de vue de nos idées politiques. Mais on a eu le tort de joindre à une révolution faite par le temps, et qui devait infailliblement se produire, une révolution faite par les hommes. Les mœurs ont suivi la première ; les opinions ont marché avec la seconde. De cette marche trop rapide, il est résulté un désaccord entre les mœurs et les opinions, auquel correspond le dissentiment qui existe entre les amis du passé (archéophiles) et les novateurs (néophiles). Malgré cela, il semble à Ballanche qu'il ne doit sortir de cet état momentané de trouble que les conclusions un peu vaticinatrices de son livre, conclusions vers la réalisation desquelles il voudrait voir s'efforcer de tendre les deux camps ennemis.

Tout d'abord, au point de vue religieux, aucun changement intégral n'est possible dans notre France chré-

tienne, car « le christianisme est la perfection même des institutions religieuses », et, pour cette doctrine, « la parole traditionnelle a conservé toute sa puissance et sa fécondité ». On peut seulement mettre une sorte de séparation entre l'Etat et l'Eglise, d'abord parce que « le sentiment religieux s'est tellement identifié par le christianisme avec les institutions sociales que ces institutions peuvent désormais se passer de sa direction immédiate ; et, ensuite, parce que « la religion ne sera plus troublée dans la paix du sanctuaire. Selon l'auteur de l'*Essai*, il y aura même bientôt un tel épanouissement du christianisme, dans l'ère nouvelle qu'a inaugurée la Révolution, que toute dissidence finira par disparaître du sein de la religion chrétienne.

Mais au point de vue littéraire et artistique, la rénovation sera complète. « L'antiquité, qui nous a formés n'a plus rien à nous apprendre ; le génie classique est usé comme les autres traditions » ; notre littérature tendra donc à devenir nationale. On réformera même l'enseignement. L'éloquence parlementaire et l'histoire ne manqueront pas de se développer : « L'histoire n'est-elle pas la plus jeune des muses ? »

Enfin, en politique, la Monarchie constitutionnelle est désormais établie : c'est le meilleur gouvernement possible ; la Charte a été « une formule pour dégager l'inconnu », c'est-à-dire pour résoudre le problème du gouvernement nouveau, qu'il fallait substituer à l'ancien. Sous l'influence d'une telle organisation politique, animée de l'amour de l'humanité, apparaîtront des institutions de détail ; la guerre, le duel, la peine de mort seront abolis. Ce ne sera pas encore le bonheur pour l'individu, car le bonheur n'est pas de ce monde ; mais ce sera une amélioration notable de l'état actuel de la société.

L'ouvrage intitulé *le Vieillard et le Jeune homme* parut l'année suivante (1819). Il se compose de sept

entretiens dans lesquels, « les mêmes pensées, développées déjà dans l'*Essai*, sont présentées, nous dit Ballanche, d'une manière différente, plus capable d'être comprise par un plus grand nombre de lecteurs [1] ». Remarquons cependant que l'auteur se place ici plus exclusivement au point de vue politique. Ce n'est pas un dialogue qu'il nous présente, comme on pourrait être tenté de le croire à la simple lecture du titre de l'ouvrage. Le vieillard garde toujours la parole et n'a qu'un interlocuteur indirect : c'est lui qui se sent animé des sentiments d'espérance, tandis que le jeune homme est en proie au découragement. Comme J.-J. Ampère l'a fait remarquer, le début de l'ouvrage est particulièrement d'un grand charme, et dépeint avec beaucoup d'exactitude l'état de malaise dans lequel la société se trouvait aux premiers jours de la Restauration, état de souffrance que Ballanche avait dû certainement ressentir pendant la longue période de trouble dans laquelle il avait vécu :

Mon fils, — et il m'est permis de vous appeler de ce nom depuis que vous n'avez plus votre vénérable père, — mon fils, vous portez dans votre sein une secrète inquiétude qui vous dévore.

Mais, chose étrange, le sentiment qui d'ordinaire agite l'homme à votre âge, ce sentiment qui double l'existence, qui embellit l'avenir, ce sentiment vous laisse paisible. Ne dirait-on pas que, dégoûté de toutes choses, la vie n'a plus rien à vous offrir! Vous avez à peine quelques souvenirs fugitifs, et déjà vous trouvez qu'ils vous suffisent, que vous n'avez pas besoin d'en recueillir d'autres.

L'amour n'est point venu troubler votre âme; vous n'avez point encore vécu avec vos semblables, vous ne connaissez point les hommes; les livres, mais les livres seuls vous ont tout appris. Vous cherchez la solitude comme l'infortuné qui a essuyé mille maux, qui a épuisé toutes les illusions, qui a connu la vanité de toutes les promesses de l'espérance. Caractère bien singulier de l'époque où nous sommes placés! Le jeune homme n'a pas le temps de former

[1] Ballanche, *le Vieillard et le Jeune homme*, avant-propos de la première édition.

des affections ; il franchit sans l'apercevoir le moment fugitif où elles devaient naître en lui ; le sourire de la beauté n'atteindra point son cœur, n'enchantera point son imagination. Eh quoi ! il lui faut les sentiments et les passions de l'âge mûr : il ne se plaît que dans les pensées austères et sérieuses. C'est ou l'ambition, qui déjà lui présente sa coupe amère, ou la cause de la patrie, qui déjà le plonge dans de graves méditations au-dessus de ses jeunes facultés. Ce n'est point encore assez : il veut embrasser d'un coup d'œil toutes les destinées du genre humain. Tous les peuples deviennent ses amis, tous les hommes sont ses frères, les opprimés de tous les pays et de tous les temps ont droit à sa profonde commisération. Le sentiment égaré de l'amour erre dans l'univers entier pour chercher quelque aliment à sa flamme dévorante. Les plus hautes conceptions des sages, qui pour y parvenir ont eu besoin de vivre de longs jours, sont devenues le lait des enfants.

Ainsi donc, mon fils, l'aurore n'ouvre ses rideaux de pourpre que pour éclairer vos pas solitaires, et non point pour vous pénétrer d'une innocente et naïve admiration. Votre vue dédaignerait presque le tableau si varié, si riche, si merveilleux de la création en vain déployée devant vous. La nuit ne vient que pour vous donner le signal d'allumer la lampe studieuse qui doit vous aider à prolonger vos veilles précoces. Les fleurs sont sans parfum pour vous ; pour vous, les nuages n'ont point de rêveries : la poésie elle-même, cette fille aimable du ciel, ne peut doucement vous distraire dans les heures silencieuses que vous consacrez à l'étude.

Je veux essayer, mon fils, de guérir en vous une si triste maladie, état fâcheux de l'âme, qui intervertit les saisons de la vie et place l'hiver dans un printemps privé de fleurs.

Cette double tentative de conciliation réunit-elle les différents partis ? Non. Les deux ouvrages n'eurent pas même un grand retentissement. Ce traditionalisme éclairé, si profondément empreint d'espérance et qui ne s'effrayait pas des innovations, ne contenta aucun des divers combattants. Joseph de Maistre, qui représentait, avec le vicomte de Bonald, le traditionalisme rigide et ennemi des nouveautés, écrivit à Ballanche, après quelques compliments préliminaires, qu'il n'avait qu'un pied dans la bonne voie, que son système était d'un caractère

hybride, mais qu'il espérait cependant le voir bientôt arriver dans son camp [1]. Lemontey, ami et compatriote de l'auteur de l'*Essai sur les Institutions sociales* crut lui aussi que ces efforts de conciliation étaient l'indice d'un état d'esprit transitoire : il compara J. de Maistre à Zwingle, de Bonald à Luther, Ballanche à Mélanchton, et manifesta pareillement l'espérance de voir partager ses idées par celui qu'il appelait « le libéral à son insu et le royaliste malgré lui [2] » !

L'Homme sans nom et l'*Élégie* qui est à la suite, parurent en 1820 et furent tirés seulement à cent exemplaires. Ballanche ne voulait pas compromettre sa propre tranquillité en livrant la pureté de sa pensée à des souvenirs implacables, à d'ombrageuses méfiances, à ces inquiétudes terribles qui agitaient en mille sens divers toutes les classes et tous les partis.

Si certaines vérités de l'ordre le plus élevé avaient besoin d'être dites, il ne pouvait pas les aventurer au milieu de si vives et quelquefois de si coupables récriminations; il eût fallu, pour le satisfaire, qu'elles parvinssent aux oreilles de ceux seulement à qui il eût été bon de les faire entendre[3]. Il suffit de se rappeler les conjonctures de désunion si pénibles que l'auteur n'a pas voulu retracer, conjonctures où se trouvait alors la France et même l'Europe entière, pour comprendre sa prudence à ne pas trop répandre un ouvrage qui contenait l'enthousiaste panégyrique de Louis XVI et la flétrissure de l'Assemblée qui le condamna. C'est un mythe assurément que l'auteur, comme il le dit lui-même, a voulu raconter [4];

[1] Cette lettre est reproduite dans les *Portraits contemporains* de Sainte-Beuve, t. I.

[2] Le *Courrier du commerce* du 26 novembre 1818,

[3] Ballanche, Préface de *l'Homme sans nom, passim.*

[4] Voici ce que dit Sainte-Beuve dans les *Portraits contemporains*, t. I, p. 318. Il y a un fond étonnant de réalité dans une partie de l'*Homme*

mais, dans ce mythe, il semble s'être proposé un but plein de philanthropie.

L'Homme sans nom est divisé en deux parties. Dans la première, Ballanche nous fait la peinture saisissante d'un Conventionnel, coupable d'avoir voté la mort de Louis XVI et devenu la proie de ses remords. Cet homme s'est retiré au pied des Alpes, dans un hameau perdu au fond des ravins et des fondrières. Il n'a pour horizon qu'un mur circulaire de rochers nus et pelés, semblables aux monts de Gelboé, maudits par le prophète et que la rosée du ciel refusait de fertiliser. Là, dans un pays déjà naturellement déshérité de toutes les douceurs de l'existence, il a choisi pour domicile une mauvaise petite masure, isolée au milieu d'une plaine aride : dans cette masure, il n'a qu'une seule chambre dont tout le mobilier consiste en une chaise grossière, une pauvre table, un vieux bahut pour serrer du linge et des vêtements, et de méchantes gerbes de paille pour servir de lit. Une femme du village, à laquelle il ne parle jamais, lui apporte chaque jour sa chétive nourriture, la dépose sur la table où elle trouve le prix convenu, et se retire en silence. L'homme sans nom s'est dépouillé du nom de sa famille, nom reçu sans tâche de ses nobles parents, pour prendre celui de régicide qu'il doit désormais traîner jusqu'à la fin, flétri de la haine et de l'horreur. Ballanche feint d'avoir rencontré cet homme par hasard, en 1814, en passant dans ce hameau ; il écoute le récit que le régicide lui fait d'une faute, commise involontairement en présence

sans nom... Un conventionnel régicide Lecointe-Puyraveau, des Deux-Sèvres, aurait pu raconter la séance du vote exactement comme l'Homme sans nom la raconte. Comme celui-ci, Lecointe-Puyraveau assistait en frémissant aux votes qui précédaient le sien .. Il appelait impatiemment son tour, il avait hâte de dire une parole de justice. Son tour arriva... ; il se troubla, et, par degré, ses paroles changèrent de sens ; jusqu'à ce qu'enfin une parole qui n'était pas la sienne vint se placer sur ses lèvres.

de la Convention tumultueuse et sanguinaire ; puis, il se retire, sans avoir pu parvenir à le consoler.

La seconde partie de l'œuvre est plus sereine et produit sur le lecteur une moins douloureuse impression. Ce régicide dont nous venons de voir les austérités, qui ne parlait qu'au fossoyeur, pour lui dire de l'inhumer après sa mort dans une fosse creusée sous la paille à demi pourrie qui lui servait de couche, et de démolir ensuite sa maison pour couvrir la fosse de ses débris, a été enfin accidentellement amené à diminuer la rigueur excessive de son expiation. Deux vénérables prêtres ont opéré ce changement. Aussi, maintenant, consent-il à souffrir qu'on l'aborde et se décide-t-il à causer ; il s'approche parfois de la Table sainte pour y puiser des consolations ; et il s'occupe à écrire sur des sujets de politique dont quelques notes nous sont restées, qui ne sont autre chose qu'un panégyrique fort élogieux du malheureux Louis XVI. Ballanche suppose que ces nouvelles lui ont été apprises trois ans après sa rencontre avec le régicide, lorsqu'il repassa dans ce même village afin de le revoir. L'Homme sans nom était mort ; la vie, qui lui fut laissée tant qu'elle fut un tourment, lui fut enlevée sitôt qu'elle vint à être de quelque douceur pour lui.

Dans les *Considérations sur la France* de Joseph de Maistre, publiées en 1796, on lit que la Révolution française était devenue un mystère, que, dans leurs méditations profondes, les plus belles intelligences cherchaient à éclaircir. « Je n'y comprends rien, » était le mot du jour. Comment donc, s'écriait-on de tous côtés, les hommes les plus coupables de l'univers, ont-ils pu triompher de l'univers? Un régicide affreux a eu tout le succès que ceux qui l'ont commis pouvaient en attendre[1] ! L'ancien imprimeur des Halles de la Grenette, sur qui la lecture de cet

[1] Joseph de Maistre, *Considérations sur la France*, chapitre I.

ouvrage avait produit la plus profonde impression, avait vu de trop près pour jamais les oublier ces terribles désordres dont la ville de Lyon ressentit l'épouvantable contre-coup. On s'en préoccupait encore ; et la royauté, malgré ses attestations de ne plus se souvenir du passé, montrait trop souvent que le crime du 21 janvier était toujours présent à sa mémoire [1].

Par ses idées d'un progrès fatal des sociétés humaines et d'un respect pour les traditions non moins nécessaires à la vitalité des peuples, Ballanche s'était efforcé dans l'*Essai*... de rendre la royauté libérale, et, les libéraux, amis de la royauté. Par ses idées d'épreuves inattendues auxquelles parfois l'homme involontairement succombe ; par celle d'une expiation qui réhabilite, ce philanthrope voulait tenter encore — la chose est bien certaine — une nouvelle conciliation.

En présentant au public ce sympathique régicide, devenu la proie de ses remords, qui a voté comme un automate, puisqu'il est près de croire qu'une « parole qui n'était pas la sienne s'est placée sur ses lèvres iniques [2] », l'auteur montrait aux royalistes, trop peu oublieux du passé, que la Providence avait conduit la Révolution elle-même, et qu'il n'était pas juste d'en vouloir mortellement aux hommes qui l'avaient dirigée. « Hommes doux et pacifiques, leur dit-il — car c'est bien à eux qu'il s'adresse — ne frémissez pas ; mais, qu'il me soit permis de le dire à présent, si cette crise horrible n'eût point été nécessaire, elle n'aurait pas eu lieu. Rien d'inutile ne s'accomplit dans le monde des expiations, du progrès [3]. » Il ne faut donc pas que l'on impose à la France une expiation pour

[1] Thiers, *le Consulat et l'Empire (passim)*, t. XVIII ; Pasquier, *Mémoires*, t. IV.

[2] Ballanche, *l'Homme sans nom* et la préface de la seconde édition *(passim)*.

[3] *Ibidem.*

cet affreux délit : « Non, la nation française n'a plus rien à expier ; elle n'a point de pardon à implorer..... Elle a trop souffert des crimes des factions diverses. Elle a subi des fléaux de tous genres. » Sans doute, le peuple français « avait trop à expier pour que le sang innocent ne fût pas versé pour lui [1], » et l'infortuné monarque « Louis XVI avait peut-être été condamné par Dieu, pour le salut de la France qu'il aime. Ce Dieu n'avait-il pas voulu que son Fils payât la dette de l'humanité ? Le roi a racheté la France comme Jésus-Christ a racheté le genre humain [2]. »

Aux autres, il rappelait les admirables exemples de ces rois qu'on avait cependant payés d'ingratitude. Tout d'abord, Louis XVI ne marcha-t-il pas à la tête du progrès européen ; n'entreprit-il pas les réformes les plus humanitaires, comme le prouvent mille faits de son gouvernement ? Le duc de Berry fut pareillement un modèle de charité chrétienne. A-t-il proféré un seul mot de vengeance contre son lâche assassin ? Non, mais ses dernières paroles ont été, au contraire, pour le pardonner. « Il est digne de sa famille, sa famille est digne de lui ; tous sont ce qu'ils doivent être, et ils le sont sans faste, car ce qu'il y a de plus excellent et de plus élevé dans la nature humaine fut toujours leur partage [3] ». Tous les Français doivent donc désirer que désormais aucun d'entre eux ne donne plus à la nation de tels sujets de cruelle angoisse. « Apprenez, leur dit l'auteur de l'*Elégie*, apprenez qu'une dynastie est établie par Dieu pour diriger la société, mais la société telle que Dieu la lui a confiée, et non point la société telle que vous la faites dans vos rêves d'autrefois, telle que vous la concevez dans vos théories frappées de désuétude [3]. »

[1] Ballanche, *l'Homme sans nom*, 2e partie : « Notes trouvées dans la maison du régicide. »

[2] *Elégie du duc de Berry (passim).*

[3] *Ibidem.*

Assurément, toutes ces idées de progressivité, d'épreuve, d'expiation, etc., sont bien des conceptions philosophiques : il n'y faut pas voir encore, néanmoins, le système de l'auteur. De plus amples réflexions dans le même ordre de pensées, l'influence de certaines circonstances inattendues seront encore nécessaires à Ballanche pour la pleine conception de la philosophie qu'il essayera bientôt de fonder.

Personne ne l'ignore, après que M. Récamier eut perdu sa fortune, Mme Récamier confia aveuglément à son époux la gestion de ses biens personnels. Mais le malheureux banquier, toujours trop prompt à s'engager dans des spéculations imprudentes, perdit encore, en 1819, une somme de 100.000 francs sur la dot de sa compagne. Mme Récamier, sentant bien qu'il n'était plus possible de continuer le même genre de vie avec les débris qui lui restaient de sa fortune, prit aussitôt l'énergique résolution de passer le reste de sa vie dans la retraite ; et ce fut l'Abbaye-aux-Bois, située rue de Sèvres, c'est-à-dire un pensionnat tenu par les Bernardines et dénué de toute notoriété, qu'elle choisit pour y terminer ses jours.

On connaît, par les descriptions de la duchesse d'Abrantès et de Chateaubriand ce qu'était l'humble logement du troisième étage de l'Abbaye-aux-Bois que Mme Récamier habita tout d'abord. Il était situé immédiatement sous les combles. On y accédait directement après avoir traversé la cour qui, aujourd'hui encore, sépare le couvent de la rue. « Quand, tout essoufflé après avoir grimpé trois étages, j'entrais dans la cellule aux approches du soir, j'étais ravi : la plongée des fenêtres était sur le jardin de l'Abbaye, dans la corbeille verdoyante duquel tournoyaient des religieuses et couraient des pensionnaires. La cime d'un acacia arrivait à la hauteur de l'œil. Des clochers pointus coupaient le ciel et l'on apercevait à l'horizon les collines de Sèvres. Le soleil couchant dorait le tableau et entrait par les fenê-

tres ouvertes. Mme Récamier était à son piano ; l'angelus tintait ; les sons de la cloche qui semblait pleurer le jour qui se mourait, *il giorno pianger che si muore*, se mêlaient aux derniers accents de l'invocation à la nuit de Roméo et Juliette de Steibelt. Quelques oiseaux se venaient coucher dans les jalousies relevées de la fenêtre ; je rejoignais au loin le silence et la solitude, par-dessus le tumulte et le bruit d'une grande cité [1]. » A travers cette belle description d'un génie qui se remémore avec bonheur les heures de paix et de tranquillité de son existence troublée, ne devine-t-on pas combien triste devait paraître cet ermitage à celle qui jadis avait habité l'hôtel de la rue d'Anjou et les salons, aux lambris dorés, de la rue du Mont-Blanc ?

Toutefois, la renommée ne tarda guère à découvrir le lieu de retraite de la célèbre et charmante recluse. Dans le voisinage de sa modeste habitation, Mme Récamier avait installé autour d'elle M. Bernard, son père ; son mari, M. Récamier ; son neveu, Paul David, et Ballanche. Le dîner réunissait chaque soir ce qu'elle se plaisait à désigner du nom de sa petite famille, avec laquelle, soit dépit, soit tristesse, son premier dessein eût été sans doute de vivre à peu près exclusivement [2]. Mais le fameux vers d'Ovide, à qui une expérience constante ne cesse de donner chaque jour un regain d'actualité, ne reçut pas cependant en l'occurrence une nouvelle confirmation : les amis des anciens jours de félicité voulurent demeurer aussi les amis de l'infortune ; et, cette fois, comme l'a remarqué spirituellement Ballanche, la fortune fut seule à se retirer [3].

Nous n'entreprendrons pas d'énumérer les nombreuses et hautes célébrités qui fréquentèrent l'Abbaye-aux-Bois :

[1] Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe.*

[2] *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier (passim).*

[3] Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe,* édit. Ed. Biré t. IV, p. 410, Paris, Garnier, 1898.

la plupart des sommités politiques et littéraires s'y coudoyaient, dans les grandes circonstances ; on était, dans ce salon, si tolérant pour toutes les opinions ! Qu'il suffise de dire que Chateaubriand commença à venir assidûment chez Mme Récamier dès l'année 1818, et que Ballanche y attira en 1820[1], son ami A.-M. Ampère, lequel y conduisit J.-J. Ampère son fils, dont la vive affection pour Mme Récamier ne perdit rien de son ardeur jusqu'au moment de la suprême séparation. Avec celui des Montmorency, ces trois noms sont bien, sans aucun doute, ceux qui représentèrent les plus vives amitiés de celle qu'on appela plus tard, avec une si gracieuse exactitude, l'ange de l'Abbaye-aux-Bois.

Chateaubriand ne se glissa point toutefois dans l'intimité de Mme Récamier, sans que Mathieu de Montmorency et Ballanche n'en ressentissent quelque ombrage. Le philosophe lyonnais essaya d'occuper l'esprit de sa chère idole, en lui faisant entreprendre une traduction des œuvres de Pétrarque qu'elle ne tarda pas du reste à abandonner. Mais l'illustre écrivain, à la gloire si éclatante, le gentilhomme aux manières si pleines de distinction, eut bien vite fait de triompher de ses rivaux. En quelques jours, il eut conquis la première place dans les affections de celle qui devait jouir de ses joies et souffrir de ses peines jusqu'à la mort. Il avait commencé ses visites à l'hôtel d'Anjou ; il les continua à l'Abbaye-aux-Bois, où elles devinrent quotidiennes. Il se rendait à 3 heures de l'après-midi dans la cellule de Mme Récamier, et causait avec elle, en tête à tête. Désormais, comme le dit Sainte-Beuve, il suffira d'entrer dans le salon pour s'apercevoir que Chateaubriand en est, sans conteste, véritablement le roi et l'orgueil[2].

[1] *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier (passim).*

[2] *Ibidem (passim)*, et Sainte-Beuve, *Causeries du lundi.*

Il ressort des divers documents qui ont été livrés au public sur l'Abbaye-aux-Bois que les heures de réunion étaient occupées tantôt par les soucis politiques de Chateaubriand, qui venait épancher dans le cœur de son amie quelques-uns de ces ennuis qu'agrandissait son étonnante imagination ; tantôt par la lecture de quelques-uns des nombreux ouvrages de l'illustre écrivain. Pour ne citer que quelques preuves à l'appui de l'assertion, c'est ainsi que la tragédie de *Moïse* et plusieurs fragments des *Mémoires d'outre-tombe*, etc, furent lus, dans la société d'élite qui se groupait autour de Mme Récamier. Voici une petite esquisse assez intéressante du rôle de Ballanche et de quelques-uns de ses illustres amis dans les réunions de l'Abbaye-aux-Bois :

« Tandis que le bon Ballanche, avec une innocence digne de l'âge d'or, essayait d'aiguiser le calembour, Ampère, toujours en verve, prodiguait sans compter les aperçus, les saillies, les traits ingénieux et vifs. Les heures s'écoulaient rapides et, certes, nul ne se fût avisé de les compter, alors même que, sur le marbre de la cheminée, la pendule absente n'eût pas été remplacée par un vase de fleurs, par une branche toujours verte de fraxinelle ou de chêne..... L'auteur de René assistait aux visites jusqu'à 6 heures, mais dans un silence presque absolu. Assis à l'un des angles de la cheminée, en face de Mme Récamier, il se tenait appuyé sur sa canne, écoutant tout avec intérêt, répondant quelquefois par une question ironique et découragée[1]. »

La belle recluse, qui excellait à employer ses relations, soit à protéger ses amis, soit à leur faire accorder des distinctions, des faveurs, des pensions, des places dans les bibliothèques tour à tour royales ou nationales, des

[1] Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, édit. Ed. Biré : Introduction I, pp. vi et vi, et Appendice VI, p. 566.

chaires dans l'enseignement, des fauteuils à l'Institut, etc. — comme l'ont remarqué, non sans quelque mauvaise humeur, des hommes de mérite placés en dehors du groupe dont nous parlons — avait aussi un don merveilleux pour les encourager dans le travail [1]. Ne semble-t-il pas qu'elle ait eu parfois plus qu'eux le souci de leur gloire? Ainsi, les emmenait-elle sur les bords de l'Océan, à Dieppe, dans ce logement de l'hôtel d'Albion, d'où l'on pouvait écouter le murmure monotone et mélancolique des vagues de la mer expirant sur les galets blanchis d'écume, elle ne souffrait pas qu'ils s'abandonnassent à l'oisiveté. Ballanche, qui lui servait souvent de secrétaire, écrivait à Mme Lenormand quelques lignes qui nous montrent comment se passait la vie des habitués du groupe de l'Abbaye-aux-Bois : « M. de Chateaubriand nous a lu le second chant de Milton ; nous espérons un de ces jours entendre le troisième. Cette traduction, vous en êtes bien persuadée, sera une chose merveilleuse. Mais, quelle que soit l'idée que vous formiez de ce beau travail, je puis vous assurer que vous ne courrez pas le risque d'être au-dessus. Je prétends que ce sera une ère tout à fait nouvelle pour les traductions. Ampère travaille. Moi, je me relis d'un bout à l'autre pour rentrer dans mes idées et me mettre en état de finir la *Palingénésie*. Mme Récamier nous encourage tous, et ne nous permet d'être auprès d'elle qu'aux moments où elle sait que nous ne pouvons nous occuper. Elle est assez souvent seule, en présence de la mer, qu'elle ne se lasse pas de contempler [2]. »

Quand les amis de Mme Récamier étaient momentanément éloignés d'elle, les lettres fréquentes qu'ils lui adressaient nous sont des témoins qui montrent le vif intérêt qu'elle prenait à leurs travaux. Ils savaient bien

[1] Ancelot, *Vie de Chateaubriand*, p. 181.

[2] *Lettres de Ballanche à Mme Ch. Lenormant*, Bibliothèque de la ville de Lyon, fds Coste n° 1803.

qu'un des plus grands plaisirs qu'ils pussent lui faire était de l'entretenir du progrès de leurs études. Ballanche, si naturellement porté au découragement après chacune de ses œuvres, pouvait-il ne pas sentir renaître en lui un nouveau courage en présence de celle qui appréciait, avec un tact si encourageant, tous les travaux de l'esprit? Nous verrons bientôt qu'il lui dédia l'œuvre principale à laquelle il consacra son existence ; il le devait bien à celle qui fut pour lui, comme pour tant d'autres, une véritable inspiratrice et une Muse bienfaisante.

Doit-on, après cela, se demander, comme l'a fait Lamartine, dont on connaît le peu de sympathie pour Chateaubriand, et réciproquement, si ces rapports intellectuels avec Mme Récamier ne furent pas mêlés quelquefois d'un sentiment plus tendre[1]? S'il n'y a rien d'invraisemblable, dans la réponse que fait le poète mâconnais à ce problème délicat, sinon insoluble, il n'y a, par contre, et de l'aveu de tous, aucune raison plausible de poser même la question au sujet de Ballanche.

Sans doute, comme les autres habitués du Salon, il ressentit, à la vue de Mme Récamier, une impression des plus vives. Comme les frères Montmorency, dont l'un disait spirituellement, en parlant de la fascination qu'exerçait Mme Récamier sur les membres de sa famille : « ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés », Ballanche subit, lui aussi, dès le premier jour, la fascination enveloppante. Ce qu'il y a peut-être de plus intéressant à rechercher, c'est la cause, ou la raison, de la mystérieuse sympathie qui inclina vers un modeste écrivain lyonnais, comme Ballanche, la femme que poursuivaient, de leurs attentions et de leurs hommages, les plus nombreux et les plus distingués adorateurs. Autant qu'il est permis d'affirmer, en pareille matière, il nous semble

[1] Lamartine, *Cours familier de littérature*, t. IX.

que Mme Récamier affectionna tout d'abord Ballanche par pitié pour ses malheurs ; puis, par un retour de reconnaissance pour l'admiration qu'il manifestait vis-à-vis d'elle ; et enfin, par le résultat même de l'habitude d'un commerce de tous les jours, qui fortifia peu à peu cette douce amitié. On peut, sans être téméraire, lui appliquer à lui-même ces paroles qu'il prononçait, en parlant de Camille Jordan : « Partout il se faisait aimer, parce que partout il portait les charmes de sa belle imagination, le commerce profitable d'un esprit élevé, les séductions d'un bon cœur [1]. » Quant aux raisons qui pourraient justifier l'engouement du philosophe pour son illustre amie, la duchesse de Dewonshire semble très bien les avoir devinées, lorsqu'elle caractérise ainsi, en trois mots très fins et très justes, Mme Récamier : « D'abord elle est bonne ; ensuite elle est spirituelle, après cela elle est belle [2] ». Visibles tout de suite à l'âme de Ballanche, sa bonté, son esprit et sa beauté suffirent à l'enchaîner à elle pour toujours. Ne pouvant prétendre à être ni le soupirant, ni même l'ami d'une femme d'une condition trop supérieure à la sienne, Ballanche « se fit son esclave », comme dit Lamartine ; il abdiqua toute personnalité, dans ce dévouement absolu et sans salaire à cette Béatrix, ou à cette Laure de son âme [3] ». On l'appelait communément le *fidèle Ballanche* [4]. Et, s'il se cache, sous l'épithète, une légère pointe d'ironie, du moins, personne ne se crut jamais autorisé à voir dans cette adoration autre chose qu'une fidélité sans mélange.

[1] Ballanche, *Eloge de Camille Jordan*, Œuvres, édit. in-8° t. II.

[2] *Biographie universelle* : Article Dewonshire, par Artauld de Mentor.

[3] Lamartine, *Cours de littérature*, t. IX.

[4] *Œuvres de Mme Lenormant* ; lettres de Chateaubriand ; lettres de J.-J. Ampère, etc.

CHAPITRE VI

« Je veux visiter les lieux infréquentés de la foule, les lieux qu'habitent les intelligences, où est le berceau mystérieux de toutes les destinées humaines. »

(Ballanche, *Dédicace de la Palingénésie sociale.)*

(1823-1842)

Second voyage en Italie. — Nouvelles occupations littéraires de Ballanche. — La *Palingénésie sociale*, les *Prolégomènes*, *Orphée*, la *Formule générale de l'histoire*, *la Ville des Expiations*, l'*Elégie*, la *Vision d'Hébal*. — Comment l'auteur fut-il conduit à la conception de ces œuvres. Accroissement de sa renommée. — Sa réception à l'Académie française.

En 1823, un froissement, dont nous n'avons pas à rechercher la cause, eut lieu entre Chateaubriand et Mme Récamier. Profondément attristée, celle-ci jugea qu'il serait sage de se consoler par l'éloignement. Elle prétexta pour partir la maladie de sa nièce à qui Mathieu de Montmorency avait offert la villégiature de la Vallée aux Loups ; mais c'est vers Rome qu'elle se dirigeait le 2 novembre 1823, en compagnie de Ballanche et de J.-J. Ampère.

Le séjour de dix-huit mois que Ballanche fit alors en Italie fut pour lui providentiel et décisif. Dans le plus grand calme d'esprit, il s'abandonna tout entier à ses réflexions habituelles, auprès de celle qu'il appelait son étoile, et à qui il écrivait de Naples, où il était allé passer trois semaines, en compagnie de son ami Dugas Montbel : « Vous avez le don de me faire changer de patrie, et mainte-

nant c'est Rome qui est devenue ma patrie ; je ne vois que les heures d'y retourner [1]. »

Tout ce qui se présentait à ses regards devenait prétexte à philosophie : les ruines, les paysages, la mer, le ciel. Si la vue des ruines innombrables de l'antique Italie, de ces ruines qui « n'étaient plus visitées alors que par des pâtres et des pêcheurs », excitaient parfois en lui des sentiments mélancoliques, cette impression n'était que transitoire. Il aimait à rêver dans ces lieux désolés, couverts d'une végétation sans cesse renaissante et sans cesse dévorée, sur l'emplacement « de ces cités qui semblent avoir glissé dans les entrailles de la terre » et qui n'ont laissé qu'un nom au sol destiné à les ensevelir. L'esprit de Ballanche devenait alors le théâtre « des plus imposantes évocations »; il entendait la « voix du passé en même temps que celle de l'avenir. » Lorsqu'après avoir épuisé les tristes et magnifiques enchantements de Naples, il revint à Rome, il fut saisi de nouveau par cette apparition gigantesque du peuple romain qui lui apparut comme un seul homme. Bref, il ne pouvait s'empêcher de penser à « cette suite des destinées humaines qui faisait l'objet ordinaire de toutes ses méditations [2]. »

Tout d'abord, il avait été loin de prévoir que son éloignement de Paris dût être d'aussi longue durée, néanmoins, il s'en accommodait fort bien. « La prolongation de mon séjour en Italie, écrivit-il à Beuchot, m'arrange sous quelques rapports. J'y fais des études et des recherches qui me profiteront [3]. » Et ailleurs : « C'est sur l'histoire qu'ont porté mes études ; j'ai beaucoup travaillé. » Sans doute, il ne faudrait point dire que ce voyage fut l'occasion de son initiation philosophique tout entière ; on doit

[1] *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, t. II, *passim*.

[2] Ballanche, Prologue de la *Formule générale de l'histoire... (passim)*

[3] Bibliothèque Nationale, fds fr. nouv. acq. manuscrit 5137, p.p. 240 et 242.

pourtant reconnaître qu'il eut le plus salutaire effet sur l'orientation définitive de son intelligence et sur la conception de son système.

Pendant ce temps, accablée de lettres de Chateaubriand et, peu capable de lui garder du ressentiment, comme disait Ballanche, Mme Récamier oubliait peu à peu ses griefs à l'égard du grand écrivain à qui, d'ailleurs, M. de Villèle venait d'enlever les fonctions politiques qui l'avaient un moment grisé. On reprit donc, vers la fin de mai 1825, le chemin de la capitale[1]. Le temps avait été si bien employé pour Ballanche qu'il éprouva quelque tristesse au moment du départ. « Enfin, décidément je quitte Rome, écrit-il à son ami Beuchot; je ne tarderai pas à ne plus voir cette belle Italie. Il est bien temps de rentrer, mais ce n'est pas sans un vif regret de quitter un tel pays, et j'avoue que je sens tout à fait le besoin d'y revenir. J'ai amassé des matériaux pour le reste de ma vie, et je ne crois pas que je puisse vivre assez pour les employer tous[2]. » Nous allons voir bientôt tout ce travail porter ses fruits, et le philosophe lyonnais entreprendre la plus importante de ses publications, la *Palingénésie sociale*.

Quelles sont en effet les principales idées que Ballanche avait abordées jusque-là? Celles d'expiation, de solidarité, de réversibilité... éparses, et jetées comme au hasard, dans *l'Homme sans nom*, et l'*Elégie*, celles-là mêmes que les *Considérations sur la France* de J. de Maistre avaient mises en circulation dans le public. Ce sont ensuite l'idée de progressivité, et celle d'une absolue nécessité de rester fidèles aux traditions, lesquelles constituent le fond de l'*Essai sur les Institutions sociales*. L'idée du progrès lui avait été suggérée comme les précédentes; le

[1] *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, t. II.

[2] Bibliothèque Nationale, fs fr. nouv. acq. manuscrit 5197, p. 244.

XVII[e] siècle se passionna sur ce sujet dans la fameuse querelle des anciens et des modernes; Madame de Staël reprit à son tour la question dans un ouvrage paru en l'an VIII et intitulé: *De la littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales.* Quant à la seconde pensée, était-elle vraiment autre chose que la loi de continuité de Leibniz, que Ch. Bonnet, dans ses ouvrages, avait, de son côté, essayé de remettre à l'ordre du jour ?

Or, Ballanche ne cessa de méditer sur toutes ces questions, dont plusieurs avaient la saveur de l'actualité, ni de les creuser. Par nature, il avait l'esprit généralisateur; et l'on comprend que la politique ne pouvait arrêter longtemps celui qui « redoutait le terrain fangeux des factions » et que « son vol emportait au-dessus de la région des orages[1]. » Son voyage d'Italie, en lui permettant de faire des études historiques aussi ardentes qu'étendues, fut l'une des principales occasions qui le poussèrent à transporter ces idées de progrès, d'expiation, de solidarité, etc., dans l'histoire générale de l'humanité, et, par suite, à concevoir le plan de la *Palingénésie.* « L'*Essai sur les Institutions sociales* que je publiai en 1818, nous dit Ballanche, dans le début des *Prolégomènes*, contient déjà un germe fécond; ce germe s'est développé avec les événements et avec mes propres méditations. Plusieurs années d'études historiques, d'observations de tout genre ; les circonstances extraordinaires qui depuis 1814 ont mûri à la fois toutes les populations de notre Europe, demeurée jusqu'alors à différents âges de la société, circonstances qui ont si prodigieusement accéléré la marche de l'esprit humain ; sans doute aussi un voyage que je viens de faire en Italie ; tout a réagi sur moi[2]. »

Le mot *Palingénésie* — tout le monde le sait — signifie proprement résurrection, renaissance. C'est à un livre de

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. I, p. 302.
[2] *Ibidem*, t. III, p. 25.

Ch. Bonnet, à la *Palingénésie philosophique*, que Ballanche en emprunta l'appellation. Mais, tandis que Charles Bonnet s'occupait exclusivement de l'état futur des hommes et des animaux après leur mort, et qu'il cherchait, en vertu du principe de continuité, quels signes imprimés dans l'être corruptible et périssable que nous sommes peuvent manifester l'être incorruptible et impérissable qui doit survivre au tombeau, Ballanche, déplaçant le point de vue, se proposa surtout d'étudier les lois des différentes transformations des sociétés humaines. Le passé, croyait-il, ne peut manquer de dévoiler l'avenir. Mais il y avait dans son intelligence trop de poésie pour qu'il pût s'astreindre longtemps à suivre une méthode strictement didactique. Comme il nous en avertit lui-même, ce fut donc « sous des formes variées et quelquefois symboliques [1] » qu'il essaya de poursuivre son but.

Dans son plan, cette « sorte d'épopée cyclique » de la *Palingénésie sociale* devait comprendre, outre les *Prolégomènes*, *Orphée*, *la Ville des Expiations*, une *Elégie*, et la *Formule générale de l'histoire de tous les peuples, appliquée à l'histoire du peuple romain* [2]. Tout n'a point été publié. Les différents Prolégomènes de la *Palingénésie sociale* furent imprimés une première fois en 1827 [3]. L'auteur ajouta *Orphée*, en 1830, quand il publia ses œuvres complètes [4]. Enfin, aucune des trois autres parties de la *Palingénésie sociale* ne trouva place dans le volume définitif [5]. Toutefois, l'*Elégie* seule ne fut pas imprimée. Elle devait être, suivant l'expression même de l'auteur, « le chant funèbre d'une société qui meurt, d'une

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 12.

[2] *Ibidem*, pp. 15 et 20.

[3] *Ibidem*, frontispice.

[4] *Ibidem*, t. IV.

[5] Il parut cependant, en 1832, un volume publiant quelques fragments de la *Ville des Expiations*.

société condamnée par la Providence et que l'homme ne peut rappeler à la vie [1]. » Ballanche nourrissait le projet d'y dépeindre les angoisses de ce moment de transition, où « les anciennes croyances sociales s'éteignent pour être remplacées par de nouvelles croyances, où une partie des hommes vit encore dans le passé pendant que l'autre s'avance vers l'avenir. J'ai dit à dessein, croyances sociales, ajoute-t-il, car, pour les croyances religieuses, j'en ai la confiance, elles ne peuvent qu'être affermies [2] ». La *Formule générale de l'histoire* et *la Ville des Expiations* furent presque entièrement publiées par fragments dans la *France littéraire* et la *Revue de Paris* [3].

On le voit donc : dans la *Palingénésie sociale*, Ballanche se proposait d'embrasser tout l'ensemble de l'histoire générale de l'humanité, et de retracer, pour ainsi dire, l'odyssée du genre humain.

Orphée est proprement l'étude des temps qui ont précédé l'histoire. Dans cette épopée, en prose, l'auteur résume les quinze siècles de l'humanité, antérieurs aux temps historiques. Voici le cadre dans lequel il a fait entrer ses idées.

Nous sommes à la limite des temps héroïques ; Hercule est mort ; Troie a succombé ; l'humanité déchue est près d'atteindre son premier degré de réhabilitation ; le vieil Evandre règne encore sur le Latium, toutefois son règne va finir. Déjà Énée dirige la proue de son navire du côté de l'Italie, quand Thamyris, vieillard aveugle, mais inspiré et plein d'expérience, vient instruire le vieux roi par ses récits initiateurs. Dans ce but, il déroule à ses yeux les aventures d'Orphée et retrace le grand mouvement

[1] Ballanche, Épilogue de la *Palingénésie sociale (France littéraire*, février 1832).

[2] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 243.

[3] *France littéraire*, 1832 à 1835, t. I, II, V, XI, XIX et la *Revue de Paris*, 1829, t. II, IV et VI).

social, dont ce poète — chargé tout ensemble d'initier la race humaine à des destinées plus brillantes et de clore l'ère des traditions antiques, dont l'Egypte était demeurée l'inviolable dépositaire, — avait été le principal promoteur. Thamyris raconte tour à tour l'amour réciproque d'Orphée et d'Eurydice, sitôt ravie à ses embrassements ; puis, l'arrivée dans l'île de Samos, où Orphée façonne à la civilisation les Pélasges, leur apprend à cultiver le blé, à essarter les forêts, à soumettre les animaux au joug, à diviser la terre en propriétés, à vivre en familles sanctifiées par les cérémonies de l'union conjugale, à rendre aux morts les honneurs funèbres et à la divinité le culte qui lui est dû. En Thrace, chez les Odryssiens, le poète a pareillement répandu à pleines mains les mêmes inappréciables bienfaits. Là, comme ailleurs, son nom vénéré commence à se mêler dans les fables et à se perdre dans la pénombre transparente des traditions. Pendant que Thamyris était en Thrace et qu'il recueillait de la bouche du roi Œagrius le récit de tous ces prodiges, une députation grecque, conduite par Tirésias, se présenta pour avoir des nouvelles d'Orphée. Tirésias était habile dans la science d'évoquer les morts. De la démarche qu'il venait de faire en Thrace, Thamyris conclut qu'Orphée devait être encore vivant. Il forma donc le projet d'aller en Egypte à la recherche du poète ; et, dans le cas où il ne le trouverait pas, de s'y instruire lui-même d'une autre manière tâchant d'obtenir les bienfaits de l'initiation. Thamyris raconte alors à Évandre ses propres voyages en Égypte, les épreuves préparatoires à l'initiation, qu'il subit tout d'abord avec découragement avant d'être admis à celles de l'initiation véritable. Enfin, après lui avoir fait promettre de revenir en Egypte, les prêtres le renvoient dans le monde pour la dernière épreuve qu'il lui reste encore à subir. Rendu à la liberté, Thamyris ne tarde pas à recommencer, avec ses recherches, ses courses aventu-

reuses. Or, il désespérait déjà de jamais retrouver Orphée, quand il apprend que des navigateurs de la Toison d'or se sont retirés en Emathie. Il y accourt sans retard, espérant bien que ceux qui montaient le navire *Argo* pourront lui apprendre le sort de leur illustre compagnon de voyage. Mais le nom d'Orphée est à peine connu parmi eux, « tant la mémoire des bienfaiteurs des hommes est vite oubliée ! » Ils n'ont conservé que les débris d'un dithyrambe auquel le nom d'Eurydice est mêlé ; pour eux, la fille de la vision est une dryade. Ce dithyrambe leur a été appris par un vénérable vieillard qui se renferme dans un silence impénétrable. Il leur a enseigné aussi un hymne à la beauté. « Vous ne pourrez parvenir à savoir rien de lui, s'empresse-t-on de dire à Thamyris ; il n'a jamais cédé à notre désir d'entendre raconter ses aventures que l'on suppose graves et sérieuses; il paraît seulement pressé de connaître les secrets de la mort. Sa vie s'est consumée dans de longs ennuis et il n'aspire plus qu'au repos de la tombe. » Sans se laisser détourner de son projet par ces réflexions, Thamyris se rend auprès du vieillard qui n'est autre qu'Orphée lui-même ensevelissant ses derniers jours, comme un sage, dans une retraite ignorée. Il est donné à Thamyris d'avoir plusieurs entretiens avec ce vieillard qui toujours refuse de se faire connaître. Un jour, il le trouve saisi d'un enthousiasme poétique. Ce n'est plus un homme, son visage brille d'une lumière toute surnaturelle : le mystérieux vieillard va mourir. Avant de rendre le dernier soupir, il est en proie au délire prophétique, il entrevoit l'avenir social, la ruine du patriciat, l'avénement du plébéianisme, la naissance du christianisme, puis il disparaît dans un nuage, au milieu d'une horrible tempête, sur la montagne de Dia. Entre toutes les voix de l'orage, on distinguait seulement quelques sons du chant d'Eurydice. Un tourbillon de feu vint éclairer rapidement tous les sommets de la

montagne, et, à la lueur du tourbillon, « Thamyris crut apercevoir, entouré du chœur des célestes heures, celui qu'il venait de quitter. » Quand l'orage fut apaisé, le corps du noble étranger n'avait plus aucune des traces de la vieillesse ; « l'empreinte de l'immortalité, d'une jeunesse éternelle, était sur son visage auguste ». Les peuples se réunirent pour donner la sépulture à l'illustre inconnu, mais on n'eut point à organiser de cérémonie funèbre. « Sur le lieu même où la mort l'avait frappé, on trouva un tombeau magnifique élevé par les Muses au vieillard mystérieux que l'approche de la mort avait revêtu de jeunesse, et que la mort elle-même venait de revêtir d'immortalité. Sur ce tombeau était gravé le nom de l'inconnu, du délaissé, enfin le nom désormais impérissable d'Orphée. Les chastes filles du ciel ont enfermé, dans le tombeau du poète divin, sa lyre d'or, qu'il avait reçue, dit-on, de Mercure, et que nul autre ne pouvait manier. »

Après la transfiguration d'Orphée sur la montagne de Dia, Thamyris, devenu subitement aveugle, retourna en Egypte où il reçut de nouveaux enseignements. On lui donna l'ordre de se rendre auprès d'Evandre, le dernier des rois pasteurs, « non pour le précipiter du trône, mais pour lui annoncer que son trône ne pouvait plus subsister et pour l'engager à recevoir les débris de Troie. » Le poème finit par les chants d'une sybille voyageuse qui apparaît soudain et retrace les préceptes de la loi mos à laquelle vont être soumises longtemps encore tant de générations malheureuses, jusqu'à l'heure de l'émancipation, entrevue par Orphée, mais bien loin encore dans les profondeurs de l'avenir.

Tel est, dans ses grandes lignes, le singulier poème d'Orphée. C'est dans ce cadre que Ballanche développe les principales idées de son système philosophique, relatif à l'interprétation de la période préhistorique de la vie de

l'humanité. Dans la *Formule générale de l'histoire*, il continue l'exposé de ses pensées, et en fait l'application à une époque incertaine, dénaturée par Tite-Live, celle des cinq premiers siècles de l'histoire de Rome. Il fait là, à sa manière, l'histoire des trois sécessions plébéiennes, et raconte comment s'est poursuivi le mouvement civilisateur qu'Orphée imprima à l'humanité. Le plébéianisme se mit en lutte ouverte avec le patriciat, et les phases de cet antagonisme des deux principes, dont l'un peut être appelé stationnaire, et l'autre progressif, aboutirent chaque fois à la conquête d'un privilège, c'est-à-dire d'un degré de réhabilitation.

Ce poème inachevé, dont trois fragments relatifs à la *Première sécession* ont été publiés, devait revêtir la forme du dialogue entre quatre interlocuteurs, un poète, un philosophe, un historien et un jurisconsulte. Cette forme est indiquée dans le *Prologue* qui fait l'objet du *Premier Fragment* publié par la *Revue de Paris*. Elle reparaît encore dans la *Seconde sécession plébéienne*, entièrement inédite, mais inachevée, comme rédaction. Le reste, c'est-à-dire l'ensemble même de l'ouvrage revêt le plus ordinairement la forme narrative. Nous assistons tour à tour aux diverses séances de délibération des assemblées patriciennes et plébéiennes, et nous voyons les résultats auxquels ont donné lieu les revendications des plébéiens. Comme l'indiquerait à lui seul le titre même du travail, Ballanche était persuadé que dans l'histoire de ces sécessions, considérées à tort, selon lui, par Tite-Live, comme une série de longues rébellions, se trouve quelque chose de général qui s'applique à toutes les histoires des peuples, parce qu'on peut retrouver chez tous les mêmes éléments.

Après avoir ainsi interprété la préhistoire et les lois de l'époque historique de l'humanité, il ne restait plus qu'à prédire l'avenir de cette même humanité. C'est ce but si difficile à réaliser que Ballanche s'est proposé d'atteindre

dans la dernière partie de la *Palingénésie sociale* à laquelle il donna le nom de *Ville des Expiations*

Dans cet ouvrage, pareillement inachevé, qui devait comprendre neuf livres et dont la *France littéraire* n'a publié que des fragments, l'auteur expose d'abord ses idées philanthropiques sur l'abolition de la peine de mort : c'est là, du reste, la pensée qui domine toute sa nouvelle composition. Puis, il suppose réalisé cet avenir social qui faisait le plus cher objet de ses désirs et de ses espérances. La peine capitale est enfin définitivement abolie, et la sage institution d'un régime pénitentiaire dont la charité est la base, la remplace parmi les hommes. Tous les criminels, tous les coupables sont donc envoyés dans une ville magnifiquement construite, où ils trouvent le confortable nécessaire, bien que le luxe en soit banni. C'est là aussi que s'acheminent les innocents qui, ayant compris le vrai sens de notre existence ici-bas, veulent vivre, avec calme, dans la paix la plus entière de la conscience. Ballanche imagine qu'on l'y a envoyé lui-même en explorateur, et il décrit tout ce qu'il a pu voir dans cette ville de ses rêves, dont le gouverneur de la cité lui a fait les honneurs. Il gagne peu à peu, durant son séjour, l'estime de ce dernier, et il obtient l'autorisation de pénétrer dans l'intérieur du temple de la ville ésotérique, faveur très rare, car, sur ce temple plane un si profond mystère, qu'il est défendu de poser des questions même pour savoir à quoi il est destiné. Ballanche y est conduit les yeux bandés, par un chemin qui devait lui rester à jamais inconnu. Là, pendant qu'il s'abandonne à toute l'admiration provoquée par la vue de ce somptueux édifice, le gouverneur le laisse seul. Alors un vénérable vieillard, drapé dans une longue robe de lin, se glisse jusqu'à lui par une porte étroite, et lui explique le sens des détails architecturaux du monument : les bas-reliefs représentent une cosmogonie, synthèse de toutes les cosmogonies du monde; les

divers soubassements rappellent l'histoire primitive du genre humain, et les temps héroïques ou à demi fabuleux. Il lui donne ensuite d'utiles renseignements d'initiation, après lesquels notre philosophe se retire, les yeux bandés, et quitte d'une manière définitive cette ville dont la vue avait excité toute son admiration.

M. E. Faguet n'a-t-il pas été un peu sévère pour Ballanche, quand il lui a reproché d'avoir commencé ainsi la dédicace de sa *Palingénésie sociale*[1] : « Je veux exprimer la grande pensée de mon siècle? » Il nous semble que ce mot de « grande pensée » est, au contraire, assez juste. Pour Ballanche, en effet, l'homme individuel et l'homme collectif sont identiques[2] ; qui étudie l'un étudie donc l'autre nécessairement. L'histoire, observe-t-il, n'est rien autre chose qu'un continuel palimpseste, « dont il faut chercher à faire revivre l'écriture primitive, cachée par l'écriture de l'âge suivant[3]. » Vraiment, quelle conception pourrait être plus grande par l'importance de l'objet d'étude et l'ampleur de ce même objet? N'était-ce pas, comme il l'a dit, une entreprise immense dont il y avait de quoi être effrayé? Et, quant à l'origine attribuée à cette pensée que Ballanche a désignée en l'appelant la pensée de son siècle, rien de plus vrai aussi, puisque toutes ces idées, auxquelles il consacra son existence, furent bien celles dont son époque paraît s'être occupée le plus.

L'auteur de la *Palingénésie sociale* crut, pendant toute sa vie, avoir fait un travail de la plus haute importance. Il était persuadé qu'une « partie du plan de la Providence » lui avait été dévoilé ; mais il s'avisait aussi en

[1] Article de M. E. Faguet sur Ballanche (*Revue des Deux Mondes*, du 1er janvier 1893, p. 66).

[2] Ballanche, *Palingénésie sociale*, *Œuvres*, édit. in-8° t. III, p. 257.

[3] Ballanche, *Formule générale de l'Histoire*...

même temps qu'un seul homme ne pourrait suffire à opérer « l'immense enfantement de cette grande pensée destinée à gouverner le monde[1]. » Ce n'est pas le moment d'examiner la valeur de son œuvre. Il n'est pas douteux, cependant, qu'il ait éprouvé quelque déception en voyant le public ne pas lui faire l'accueil qu'il en avait espéré dans ses rêves d'auteur. Voici quelques lignes où perce, néanmoins, mêlé de profonde mélancolie, un sentiment d'espérance : « Je me tairai donc, et je ne travaillerai plus qu'à ma propre expiation. C'est la tâche de mon âge, elle suffit bien à mes forces. Les Muses ne m'élèveront point de tombeau comme à Orphée ; les prêtres des saints mystères ne feront point mon apothéose ; les peuples ne consacreront point mon nom dans de poétiques traditions. Mais mes écrits laisseront une trace quelconque ; je ne sais laquelle. Rien n'est perdu dans le monde matériel; rien n'est perdu dans le monde moral. Dans tous les ordres d'idées, le pas d'une fourmi pèse sur l'univers[2]. »

Pour terminer l'histoire de la publication des ouvrages de Ballanche, rappelons qu'il offrit à ses souscripteurs, en 1831, un opuscule de 122 pages intitulé : la *Vision d'Hébal,* où il résume, d'après son système, l'histoire tout entière de l'humanité.

Hébal, à qui le *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois* a donné, par une sorte d'anagramme, le tiers de son nom, est un Ecossais, que sa nature maladive et très impressionnable a doué d'une seconde vue. C'était vers la fin de l'été : le crépuscule du soir étendait sur la nature son voile de silence, de recueillement et de longue rêverie. L'aspect de la campagne doucement éclairée par la dernière lueur du jour flottait devant ses yeux comme un

[1] Épilogue de la *Palingénésie sociale* (*France littéraire* de 1832, p. 236-247, *passim).*
[2] *Ibidem.*

songe qui commence. Une horloge sonna neuf heures, en jouant un air qui s'appliquait aux paroles de l'*Ave Maria*. Dès le premier coup du timbre, la vision commence. Hébal s'abîme dans une extase qui doit finir au neuvième coup. « Son voyage qui avait embrassé toute la durée des âges, depuis le commencement jusqu'à la fin, avait été accompli, nous dit l'auteur, dans le même temps qu'avait mis la sonnerie de l'horloge à sonner l'air de l'*Ave Maria*[1]. » Pendant ce court intervalle, Hébal a vu le commencement des choses, leur milieu et leur fin ; il a même aperçu l'antériorité des choses. C'est Dieu tout d'abord qui lui est apparu, Dieu qui repose dans son immensité, son ineffable solitude, et qui n'a pas encore rayonné au dehors. Il aurait pu, en effet, ne pas exercer sa puissance de créateur ; mais il lui plut de quitter son repos, et aussitôt l'univers sortit de ses mains. Successivement, la lumière, les cieux, la terre, les végétaux, les animaux reçoivent l'existence, car il faut de longs siècles pour préparer la demeure de l'homme, de l'homme qui n'est encore que dans la pensée de Dieu. Enfin, la volonté divine entreprend de réaliser au dehors son essence ; mais l'homme, substance intelligente et libre, « essaie » presque aussitôt « une puissance au delà de celle qui lui est attribuée. » C'est la chute : un long cri de douleur s'échappe de tous les coins de l'immense univers et apprend que l'intelligence nouvelle vient de succomber à l'épreuve. Toutefois le Créateur porte secours à sa créature ; par un décret de mansuétude et de grâce, il condamne l'être déchu à marcher dans la voie du progrès, et à reconquérir lui-même l'éclat de son principe ontologique primitif. Dès lors l'essence humaine est emprisonnée dans des organes, elle est divisée en sexes, en castes, en classes, malgré son identité. Les temps préhistoriques, enveloppés dans

[1] Ballanche. *Vision d'Hébal*, p. 112.

l'obscurité du mythe, les temps historiques dans leurs principaux faits, le peuple hébreu, l'Egypte, l'Orient, la Grèce, Rome, le christianisme naissant à l'arrivée du Médiateur, le Moyen âge, la Révolution française, la Restauration, toutes ces diverses époques se présentent aux yeux d'Hébal. Bien plus ! le Voyant pénètre même dans les profondeurs de l'avenir le plus reculé : il voit le christianisme achever son évolution ; l'Orient lui-même, jusqu'ici stationnaire, céder à la loi du progrès ; enfin l'humanité recouvrer l'état de perfection primitivement perdu. La contemplation finit ; c'est le dernier coup de la neuvième heure ; Hébal, saisi d'une grande fatigue, n'a que le temps de raconter ce qui vient de lui arriver et que nul autour de lui n'a pu soupçonner ; puis il meurt, en prononçant le mot « éternité ».

La *Vision d'Hébal* est écrite dans un style biblique assez semblable à celui des *Paroles d'un croyant* de Lamennais publiées, on le sait, quelques années plus tard. L'ouvrage commence et se termine par un court récit encadrant neuf strophes, antistrophes et épodes : c'est la division que l'auteur a adoptée. « Cette épopée, nous dit-il, en parlant de cette courte brochure, prit une forme dithyrambique. La strophe, comme dans la poésie lyrique primitive, représentait le ciel des fixes ; l'antistrophe, le ciel des mobiles, le temps et l'éternité, le fini et l'infini ; l'épode résumait l'harmonie des deux mouvements [1]. »

Voici, pris au hasard, un passage de la *Vision d'Hébal* qui pourra servir de spécimen. Le Voyant assiste aux conséquences funestes de la chute :

Tel fut l'homme, tel il est encore.
Et il gémit et il travailla.

[1] Ballanche, *Vision d'Hébal*, p. 18 et *passim*.

Et la femme, qui était sortie de sa propre chair pendant un sommeil magnétique, la femme qui lui fut donnée pour compagne enfanta avec douleur.

Et le mal fut dispersé et réparti pour qu'il perdît de son intensité.

Et l'homme n'avait été séparé en deux sexes que pour suppléer par la succession à l'épreuve unique dont ses facultés furent troublées.

Et la femme fut dite avoir induit l'homme en tentation, parce que la femme est l'expression volitive de l'homme.

Et l'antique anathème pesa sur l'homme parce qu'il n'avait pas su maîtriser, dans sa faculté volitive, la capacité du bien et du mal, sans laquelle pourtant il ne pouvait accomplir le dessein de Dieu sur lui.

Et la raison fut assujettie et soumise pour n'avoir pas su dompter la volonté.

Et la femme, dans toutes les cosmogonies, fut dite avoir introduit le mal sur la terre.

Et le Rédempteur fut promis à l'homme à l'instant même de sa chute, et le Rédempteur devait sortir de la faculté volitive de l'homme, c'est-à-dire de la femme.

Et l'homme fut le sexe actif, et la femme le sexe passif, et leur âme est égale, car l'homme et la femme ont la même essence.

Et la prière et la Rédemption s'unissent pour faire rentrer l'homme dans l'unité perdue, et l'unité est restée en puissance; et, voilée, elle produit la solidarité et la charité [1].

Chateaubriand écrivit à Ballanche qui lui avait fait hommage de son travail : « Jamais vous n'avez dévoilé votre système avec plus de clarté et de grandeur. A mon sens, votre *Vision d'Hébal* est ce que vous avez produit de plus élevé et de plus profond : vous m'avez fait réellement comprendre que tout est contemporain pour celui qui comprend l'éternité [2]. » En général, les amis de notre philosophe aimaient aussi à le féliciter de ce travail que Louis de Loménie n'hésita pas à désigner comme le chef-d'œuvre de Ballanche. Quelle qu'en soit la valeur, ce fut le dernier des ouvrages qu'il produisit.

[1] Ballanche, *Vision d'Hébal*, pp. 40, 41 et 42.

[2] Jean Vaudon, « Ballanche » (*Correspondant*, 10 novembre 1883).

La vie de Ballanche fut avant tout celle d'un homme d'études. Et c'est à bon droit, semble-t-il, qu'on ne peut s'empêcher de le voir lui-même à travers le portrait qu'il a tracé dans la *Vision d'Hébal* : « Il avait conservé, dit-il, en parlant du héros de son livre, une certaine habitude d'isolement qui le suivait jusque dans la société. Il se faisait une solitude au milieu du monde. On le croyait distrait lorsqu'il était occupé à gravir les hauteurs de la pensée, à descendre dans les abîmes des origines [1]. »

Le reste de son existence n'offre plus rien qui puisse captiver la curiosité. « Je suis vieux, je ne voyagerai plus, écrivait-il, en 1832, dans une sorte de nouvelle philosophique, que le soir de ma vie soit employé à recueillir mes souvenirs [2]. » En vérité, ce fut la stricte ligne de conduite dont il n'essaya plus de se départir jusqu'au moment de la suprême séparation.

Pourquoi raconter plus en détail qu'il resta fidèlement attaché à Mme Récamier jusqu'à la fin de sa vie ; qu'il ne la perdit point de vue dans la plupart de ses courts déplacements, lorsque, pendant quelques mois de l'année, des circonstances qu'il est inutile de retracer dispersèrent le groupe de l'Abbaye-aux-Bois? Ajoutons toutefois que, son esprit étant absorbé dans de profondes méditations sur les destinées humaines, la présence de la belle recluse de la rue de Sèvres lui devenait moins nécessaire qu'auparavant. « Toute réserve faite pour son amitié, l'hiérophante se passe de vous à merveille, écrivait Chateaubriand à Mme Récamier [3]. » Sans ouvrir notre cœur aux défiances injustes, et tout en haïssant beaucoup, à l'exemple du Démodocus des *Martyrs*, l'homme qui soupçonne toujours le cœur de l'homme, ne pourrait-on pas dire que ce grand écrivain, dans l'âme de qui tout

[1] Ballanche, *Vision d'Hébal*, p. 15.

[2] Ballanche « La Tapisserie fée » *(Revue de Paris*, décembre 1832).

[3] *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, t. II, p. 443.

sentiment montrait tant d'impétuosité, pouvait beaucoup moins se passer d'elle que l'auteur de la *Palingénésie?*

Peu à peu, la renommée de Ballanche grandit : en 1833, une pension littéraire lui fut offerte par Guizot, alors ministre de l'Instruction publique. Ce secours ne pouvait arriver à un moment plus opportun. Il fallut cependant toutes les instances amicales de Mme Récamier pour décider notre philosophe à le recevoir. A peu près vers le même temps, il se forma aussi une sorte de petite école « Ballanchiste ». L'auteur de la *Palingénésie sociale* allait prêcher sa doctrine à de modestes ouvriers, et c'est avec une indicible joie qu'il voyait son système pénétrer jusque dans un tel milieu. Le bonheur de se voir admiré dans ces réunions calmait un peu sa tristesse de ne pas appartenir encore à l'Académie française, bien qu'il eût posé depuis longtemps sa candidature. N'est-ce pas sous l'empire d'un profond mécontentement que Ballanche écrivit cette phrase tirée d'une lettre dans laquelle il donne le compte rendu d'une conférence à ses néophytes? « .... Croiriez-vous qu'au milieu d'une discussion provoquée par Nodier et où je me suis mêlé, j'ai été entraîné à l'exposition de mon système historique, fondé sur le dogme chrétien de la déchéance et de la réhabilitation, et que j'ai été parfaitement compris.... Je ne sais ce qu'aurait pensé M.... s'il eût assisté à cette séance, et qu'il eût senti que j'étais bien mieux compris là que je ne l'aurais été dans le sein de l'Académie française. C'est pourtant la vérité [1]. »

A en juger par les lignes suivantes qu'écrivait Louis de Loménie, en 1841, dans la *Galerie des contemporains illustres*, il semble que ce fut là une opinion généralement reçue dans le groupe littéraire dont Ballanche faisait partie : « Comme pour comprendre et

[1] J.-J. Ampère, *Ballanche*, p. 238.

apprécier Ballanche, il faut se donner la peine de l'étudier et de soulever le voile symbolique dont il aime souvent à envelopper sa pensée, il s'ensuit que M. Ballanche est peu populaire, ce qui est très naturel ; il s'ensuit de plus que M. Ballanche n'est pas de l'Académie, ce qui est encore assez naturel; mais il ne s'ensuit pas qu'un biographe, obligé parfois, pour complaire au public, de lui peindre en buste des grands hommes de circonstance, des gloires de pacotille, doive passer sous silence un des plus nobles esprits de notre temps. »

L'Académie française lui ouvrit ses portes le 28 avril 1842. Il eut enfin « l'honneur si longtemps ambitionné », qui avait été « un des beaux rêves de sa jeunesse souffrante et ignorée [1]. » A soixante-cinq ans passés, c'était bien tard, « car les instants de l'homme sont comptés sur la terre »; c'était bien près de l'heure de « s'endormir en paix de ce sommeil mystérieux par lequel nous devons tous passer avant d'arriver à notre double avenir, l'avenir de notre nom en ce monde où l'homme laisse l'empreinte de sa pensée, l'avenir de notre âme au sein des contemplations éternelles [2]. » Ballanche ne pardonna jamais à l'illustre Compagnie de l'avoir fait attendre aussi longtemps : il reçut cette distinction avec des affectations d'indifférence. Ce jour-là fut quand même un bien beau jour de fête pour la petite famille de l'Abbaye-aux-Bois. M[me] Récamier, alors menacée d'une cruelle épreuve, la cécité, oublia ses chagrins pour s'abandonner tout entière à l'une de ses plus grandes joies. Ce fut la dernière séance de réception académique à laquelle Chateaubriand assista, car il n'était guère dans ses habitudes d'indépendance de se rendre à ces réunions avec quelque régularité [3].

[1] Ballanche, *Discours de réception à l'Académie.*

[2] *Ibidem.*

[3] *Souvenirs et correspondance de M[me] Récamier*, t. II, p. 514.

CHAPITRE VII

« Ma tâche est finie. Le peu qu'il m'a été donné de pressentir dans la loi providentielle qui régit les destinées humaines a été dit par moi, et je me suis expliqué aussi bien que je l'ai pu. Maintenant, je rentre dans le silence. Il me reste à méditer sur ma propre destinée ; je ne dois plus m'entretenir qu'avec moi-même. »

(*Epilogue de la Palingénésie sociale*: *France littéraire* de 1832, p. 236.)

« Accordez-moi, je vous en conjure, accordez-moi la douce hospitalité du souvenir. Que je continue à vivre dans votre pensée ! Est-ce trop exiger ? Non. L'indifférence et l'oubli sont comme le néant que se promet l'athée dans son dernier asile. Et je ne puis me résoudre à ne rien laisser après moi. »

(Ballanche, *Adieux à Rome*.)

(1842-1847)

Le caractère de Ballanche et le caractère lyonnais. — Ses inventions mécaniques. — Sa mort.

Avant de parler de la mort du *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois*, nous voudrions noter brièvement les principaux traits de son caractère.

« C'était un singulier personnage, a écrit Sainte-Beuve, que l'excellent M. Ballanche... Il avait des puérilités et des enfances, des bégaiements sans fin dans l'entretien habituel, et, tout à côté de cela, il lui sortait de la bouche et surtout de la plume des paroles d'or[1]. » Lamartine, qui le connaissait aussi, a parlé de son « langage embarrassé », de sa « timidité enfantine », d'une « simplicité d'esprit allant parfois jusqu'à la naïveté[2] ». Il faut bien

[1] *Causeries du lundi*, t. XIV, p. 309.

[2] *Cours de littérature*, cinquantième entretien.

l'avouer : l'auteur de la *Palingénésie* ne se faisait point lui-même illusion sur cette privation des dons brillants de la nature. Et pourtant le doux « *hiérophante* », comme Chateaubriand l'a surnommé, avait un caractère qui ne laisse pas d'offrir quelque intérêt si l'on veut l'étudier avec soin.

Sa timidité extrême pourrait s'expliquer par les déboires que nous avons précédemment racontés, car ils eurent un profond retentissement dans son âme impressionnable. D'autre part, l'embarras qu'on a remarqué dans son langage s'expliquerait peut-être assez bien, à son tour, par ce même fond de timidité, par la difficulté qu'il éprouvait à rendre nettement sa pensée trop souvent obscure, enfin, par cet isolement qu'il gardait au milieu du monde auquel, on l'a vu, il a fait lui-même allusion Au surplus, ni sa timidité, ni son langage embarrassé, ni rien autre, n'enlève quoi que ce soit aux qualités foncières d'un caractère pétri de bonté et d'indulgence, en même temps qu'il était naturellement incliné à aimer, d'un ardent amour, tout ce qui se rencontre ici-bas, d'élevé, de noble et de beau. Les critiques, même les plus sévères, comme de Féletz[1], et les biographes qui sont venus ensuite signalent presque tous[3] la grandeur d'âme de Ballanche. Or, cette grandeur d'âme trouve elle-même son explication dans le contact du milieu familial où s'épanouit Ballanche ; dans la fréquentation de quelques

[1] De Féletz a écrit dans la critique du livre *Du Sentiment* : « Ce qui vaut encore mieux qu'un bon écrivain, c'est qu'il *(Ballanche)* paraît être un excellent citoyen On croit pouvoir juger en le lisant que son âme est pénétrée des sentiments les plus généreux, du plus ardent amour pour la vertu, de la plus profonde horreur pour le crime. » Cf. *Jugements historiques et littéraires*, Paris, 1840 ; et *Journal des Débats* de 1802.

[2] *Le Catholique*, du baron d'Echstein, t. IX, 1828 ; *le Globe*, 3 juillet 1830, article de Lerminier ; *France littéraire*, 1834, article de A. Mazure, etc., etc.

amis, épris comme lui, d'idéal ; et peut-être aussi, dans l'espèce de choc en retour qu'il reçut des sinistres événements dont il eut, à Lyon, l'impressionnant spectacle, pendant les jours de la Révolution. Toutefois, de même que la plante ne subit pas seulement l'influence du milieu ambiant où elle grandit, mais encore celle du sol même qui alimente ses racines, ainsi le génie est-il plus ou moins autochtone, ce qui veut dire qu'il est pareillement susceptible de subir l'influence du sol sur lequel il est né, et d'en conserver l'empreinte. C'est en nous plaçant à ce point de vue, que nous démêlerons, peut-être, la part qui revient à l'élément lyonnais dans la formation du génie de Ballanche.

Si l'on jette un coup d'œil sur la biographie de ses principaux contemporains illustres, A.-M. Ampère, Camille Jordan, Delandine, Dugas-Montbel, De Gérando, Bredin, etc., on remarque bien vite que tous, dans la diversité de leurs travaux, conservèrent, comme dit V. de Laprade, « des tendances communes, trop frappantes chez chacun d'eux et trop générales chez tous pour qu'il ne soit pas permis d'y voir un constant apanage de l'esprit lyonnais [1]. » Sainte-Beuve a fait consister cet esprit dans « un certain fond de croyances, de sentiments, d'habitudes morales, de patriotisme local, de religiosité et d'affectuosité qui se maintient au milieu de l'effacement général [2]. »

Il n'est pas douteux, en effet, que cette pléiade de Lyonnais dignes de mémoire ait professé, pour la « petite Patrie », un amour plus profond et plus vif que celui que l'on voue d'ordinaire à son pays natal. Quand ils avaient quitté Lyon, c'était pour eux un bonheur inexprimable d'y revenir. Ce n'est là pourtant qu'un côté de la ques-

[1] V. de Laprade, *Ballanche*, p. 16.

[2] aSinte-Beuve, *Portraits contemporains*, article sur Ballanche.

tion, et son côté, en quelque façon, le plus extérieur. A aller au fond des choses, le caractère dominant de ces hommes fut surtout un profond spiritualisme, c'est-à-dire une sorte de dogmatisme, qui les tint tous étroitement attachés à leur religion en dépit des doutes qui parfois torturèrent leur intelligence. Ce fut encore avec cela un fond inaliénable d'honnêteté et de droiture, et un royalisme libéral, ami du progrès et ennemi de la violence.

Ces grands hommes n'étaient pas seuls d'ailleurs à éprouver des sentiments de ce genre ; toute l'élite de la société lyonnaise, nombreuse alors, sentait et pensait comme eux. A l'ouverture de la Convention nationale, les plus avancés d'entre eux se rangèrent du côté des Girondins, sans approuver pour autant toutes les mesures auxquelles ce parti avait pris part, notamment l'exécution de l'infortuné Louis XVI, dont la nouvelle produisit à Lyon l'impression la plus douloureuse. Les autres, plus modérés, se tinrent à mi-chemin ; ce qui ne les empêcha pas de résister avec énergie au Gouvernement, le jour où les excès des Montagnards de la Capitale et ceux du Piémontais Chalier, leur représentant à Lyon, les froissèrent dans le vif de leurs opinions politiques et de leurs convictions religieuses. « Je vis, écrivait Couthon à Saint-Just[1], le 20 octobre 1793, je vis dans un pays qui avait bien besoin d'être régénéré. Le peuple... ne se doutait pour ainsi dire pas de la Révolution... Ce n'est pas le peuple de Paris, ni celui du Puy-de-Dôme, il s'en faut diablement. Je crois qu'on est stupide ici par tempérament, et que les brouillards du Rhône et de la Saône portent dans l'atmosphère une vapeur qui épaissit également les esprits. Nous avons demandé une colonie de Jacobins dont les efforts réunis aux nôtres donneront au peuple de Ville Affranchie une éducation nouvelle qui rendra nulle, je

[1] *Tablettes chronologiques* de Péricaud, 20 octobre 1793.

l'espère, les influences du climat. » Si c'est être stupide que de haïr le désordre, l'irréligion, les violations de toute sorte de la loi morale, il faut reconnaître que l'odieux conventionnel avait assez bien caractérisé cette malheureuse population.

Les actes d'horrible et incroyable démence, qui accompagnèrent le siège de Lyon et le suivirent, ne firent qu'ajouter encore à l'énergie native du caractère lyonnais, et ne servirent qu'à le mieux tremper. A l'amour de la religion et à la haine du désordre fit alors écho une explosion de sentiments d'une philanthropie plus affinée. Le *Journal de Lyon* s'imprimait en l'an III avec cette épigraphe, tirée du *Mahomet* de Voltaire :

> Exterminez, grand Dieu ! de la terre où nous sommes.
> Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes.

On y pouvait lire parfois des élégies [1] où la ville en

[1] Voici quelques fragments d'une de ces élégies qui relatent, avec autant de fidélité que d'éloquence, quelques-uns des malheurs de Lyon.

« ...Ne cherchez pas ces édifices superbes qui faisaient l'orgueil de la cité et qui rendaient Lyon la glorieuse rivale de l'ancienne et opulente ville de Tyr... Vengeance, citoyens, jurez vengeance contre le vandale, destructeur de la ville...

Allons au delà de ce fleuve, dans cette plaine immense où, dans les jours de bonheur, avant que Collot eût été envoyé, en présent funeste, les citoyens se réunissaient sous la verdure. Vous y trouverez des milliers d'ombres errantes, celles des malheureux Lyonnais que Collot fit périr par des mitrailles de canon. Ces arbres qui nous ombrageaient, ils les avaient plantés avec nous ! Qui l'aurait prévu ? Ils servirent à leur supplice ! C'est attachés à ces arbres qu'ils reçurent la foudre. Approchez, leurs gémissements vous apprendront qu'après l'atteinte du coup fatal, ils y demeurèrent encore longtemps suspendus entre la vie et la mort, que leurs cris de douleur retentirent jusqu'au delà du fleuve, que leurs corps furent hachés par le fer et leurs membres jetés palpitants dans le Rhône, que plusieurs d'entre eux, livrés à la sépulture avant leur mort, reparurent le lendemain, par les bras et par les jambes, au-dessus de la terre qui les avait couverts la veille. Vengeance, citoyens, jurez vengeance contre l'ordonnateur du supplice des mitrailles. » (*Journal de Lyon*, par Pelzin, 29 pluviôse an III.)

deuil pleurait ses martyrs immolés par une haine fratricide, et des réflexions comme la suivante, dont le but était de prévenir le renouvellement de pareils malheurs : « L'homme n'a pas le droit d'ôter à l'homme une vie qu'il ne lui a point donnée, ce droit n'appartient qu'au Créateur [1]. »

Il ne sera donc pas nécessaire, ce semble, de beaucoup réfléchir, pour retrouver à peu près dans le caractère de Ballanche tous les traits de l'élite lyonnaise de son temps. Certes, quand il conçut pour la première fois le dessein d'habiter Paris [2], il était loin d'avoir fait le projet de s'exiler de Lyon pour toujours ; nous avons pu constater déjà son profond attachement pour sa ville natale [3]. Et, il fallut sans doute que le commerce de Mme Récamier fût bien rempli de charmes pour le fixer près d'elle à tout jamais. Quant aux sentiments religieux qui l'animaient, à la droiture naturelle de son âme foncièrement honnête, à sa haine du désordre des révolutions, il ressort assez clairement des explications que nous avons fournies, que tout cela était aussi sincère que profond chez Ballanche. Nous aurons plus tard à parler de l'orthodoxie de ses croyances; nous n'ajouterons donc qu'un mot sur ses opinions politiques. « Il avait, dit Louis de Loménie, il avait aimé beaucoup la Constituante et passablement l'Assemblée législative. L'éloquence fleurie, élégante et molle des Girondins l'attirait assez ; mais le meurtre de Louis XVI avait produit sur cette âme honnête et pure une impression de douleur ineffaçable. Le triomphe définitif et la résistance de Lyon le trouva aussi enthousiaste que son père qui était foncièrement monarchique... Le meurtre du duc

[1] *Journal de Lyon*, par Pelzin, p. 586, an IV 28 vendémiaire.

[2] Bibliothèque nationale, f^s^ fr. nouv. acq., manuscrit 5197, p. 54.

[3] Voir en outre dans le livre *Du Sentiment*, le chapitre intitulé « Du goût de la campagne et de l'amour du pays natal. »

d'Enghien, poursuit le même écrivain, produisit sur Ballanche la même impression que celui de Louis XVI [1]. »

Il serait sans intérêt, après cela, d'insister sur cette gaucherie un peu provinciale, mélangée de timidité, dont il ne put jamais se corriger entièrement. Camille Jordan avait aussi, à un certain degré [2], ce même ridicule. Appuyons plutôt, tout en glissant encore, sur deux qualités exquises du caractère de Ballanche : sa franche bonhomie et sa rêverie pleine d'imagination.

La bonhomie n'est souvent qu'une exagération dans la bonté. Ceux qui s'y montrent enclins ne se défient ordinairement pas assez de leurs semblables, ils ajoutent trop facilement foi à leurs paroles ; et ils sont eux-mêmes fréquemment portés à dire des choses que la prudence leur conseillerait plutôt de tenir cachées. Or, tel était Ballanche. Le doux et vertueux philosophe de l'Abbaye-aux-Bois, dans son optimisme vis-à-vis de l'humanité, se montrait parfois d'une candeur incroyable. Il prenait plaisir à répéter les compliments qu'il avait pu recevoir ; et toutes les paroles d'admiration qu'il recueillait, lui paraissaient, eussent-elles l'exagération la plus emphatique, marquées au coin d'une sincérité absolue. Un jour, c'était un étranger qui étant venu à Paris exprès pour le voir, assurait-il, lui avait dit : « C'est de vos ouvrages que sortira la théologie de l'avenir [3]. » Ballanche ne put garder longtemps pour lui seul la confidence de ce compliment. Dans une autre circonstance, où il avait à se plaindre des plagiaires sans vergogne, qui, tout en le pillant à pleines mains, oubliaient de le citer, voici ce qu'il écrivait, dans sa bonhomie charmante : « Mais cela ne fait rien,

[1] *Galerie des Contemporains illustres,* par un homme de rien, t. III *(passim).*

[2] *Mme Récamier et les amis de sa jeunesse,* p. 11.

[3] *Correspondant* du 10 novembre 1883. « Ballanche à propos d'une œuvre inédite », par J. Vaudon.

mon nom est bien plus connu qu'il ne paraît en effet, et Nodier disait hier qu'avant deux ans ce serait un des noms les plus populaires de France[1]. » L'amour le plus vif pour sa gloire passionna toujours le confiant « hiérophante ». Il avait — le cas du reste n'est pas une exception dans l'histoire littéraire — une très haute idée de sa valeur. Mais il éprouvait, en même temps, comme un perpétuel besoin de le laisser voir, — ce qui était infiniment moins inoffensif. — Un jour, par exemple, comme Chateaubriand venait de lancer une de ses dernières brochures, il demanda à Sainte-Beuve[2], s'il pensait que le règne de la phrase dût enfin bientôt finir. Or, il n'est pas douteux, comme le remarque l'illustre critique, que, dans la pensée de Ballanche, le règne de l'idée, — traduisez : son règne à lui — ne fût celui qui devait venir immédiament après.

Jusqu'à quel point, cependant, « les conditious particulières du site et du climat, comme parle V. de Laprade[3], favorisent-elles, dans la ville de Lyon, les rêveries vagues et grandioses ? » Je serais assez embarrassé pour le dire ; mais, ce qui est certain, c'est que le doux philosophe possédait une très-puissante imagination. Les choses apparaissaient à son esprit, non pas au naturel, telles qu'on en prend la mesure par une vision saine et directe, mais avec un très fort agrandissement. Un écrivain d'un esprit plus positif n'aurait pas cru si aisément que sa pensée était « destinée à renouveler le monde[4]. » Ballanche l'écrivit pourtant avec une étonnante bonhomie. Le monde réel, avec son vaste domaine, n'était pas assez grand pour lui, et, bien qu'il se fût efforcé d'embrasser tout l'ensemble des destinées sociales et individuelles, il aimait à se trans-

[1] J.-J. Ampère, *Ballanche*, p. 232.

[2] *Causeries du lundi*, t. XIV, article sur Mme Récamier.

[3] V. de Laprade, *Ballanche*, p. 16.

[4] Ballanche, Épilogue de la *Palingénésie sociale (France littéraire* de 1832*)*.

porter souvent dans ce monde de l'idéal où l'on se trouve mieux que sur la terre. Presque tous ses écrits trahissent le penchant de son âme pour la poésie : il procède rarement d'une manière didactique ; il se complait dans les mythes et les symboles, et s'abandonne souvent aux délicieuses rêveries de sa vaste et puissante imagination.

Dans le cours ordinaire de la vie, cette faculté ne contribua guère à son bonheur, sinon en lui présentant les beaux côtés des choses. Et, pour toucher à la vie pratique et matérielle, elle eut encore cet autre désavantage que, en lui suggérant l'idée de nombre d'inventions mécaniques, elle le fit insensiblement passer de l'aisance à un état de gêne presque voisin de la pauvreté.

Du vivant même de son père, en 1813, Ballanche avait déjà inventé un procédé plus ou moins ingénieux pour fondre les caractères d'imprimerie. L'invention était loin d'être encore terminée, qu'il écrivait à son ami Beuchot sous l'influence de son imagination rêveuse : « Il est très vraisemblable que je monterai une fonderie à Paris, parce que c'est là qu'est la grande consommation[1]. » Trois mois après, il ajoutait : « Mon affaire est une grande affaire, mais je ne sais en vérité par quel bout la prendre, à cause des difficultés dont elle est hérissée en elle-même, à cause des difficultés des affaires en général, à cause enfin du lieu où nous sommes placés. » On rapporte que, lors du séjour de Ballanche en Italie avec Mme Récamier et Ampère, il fut question pendant quelque temps de publier un *Guide du voyageur en Italie*, qui répondrait à tous les desiderata de l'insatiable curiosité des touristes, quelque chose comme un Baedœcker... avant la lettre. Ballanche, assis au coin du feu, se leva soudain et s'écria avec un enthousiasme qui provoqua l'hilarité : « Oui, tel qu'il est, ce livre, je ne

[1] Bibliothèque nationale, f^s^ fr. nouv. acq. manuscrit 5197, p. p. 69 et 77.

le donnerais pas pour cent mille écus[1]. » Or, ce merveilleux guide, qui existe aujourd'hui, ne fut jamais fait par Ballanche. Mais cela donne quelque idée de son ardeur d'imagination.

La fin de sa vie donne lieu encore à une constatation toute pareille. Cette fois, c'était un moteur que Ballanche croyait avoir inventé. « Je crois avoir fait une très grande découverte, écrivait-il à Beuchot ; malheureusement, je ne puis encore faire les expériences nécessaires pour m'en rendre compte. Les appareils me mangent beaucoup d'argent, c'est ce qui cause tous ces retards[2]. » Il écrivait à Mme Récamier qui sans doute avait manifesté des inquiétudes sur ses imprudentes tentatives : « D'ici à la fin de l'année, je serai dans une situation excellente, vous pouvez en être certaine. Je me trouve associé pour une assez bonne part dans une affaire très considérable qui va enfin aboutir. » Puis, après avoir fait un retour sur les différents travaux de sa vie, il poursuit dans la même lettre : «... C'est un nouveau moteur que j'introduis dans le monde industriel. Ma vie n'aura pas été sans importance. Prenez, je vous en conjure, patience jusqu'à la fin de l'année, et surtout ne vous inquiétez point de ma situation, gênée en ce moment pour être plus tard aisée[3]. »

Que résulta-t-il, en définitive d'une conception qu'il jugeait si féconde? Rien, sinon qu'il y dévora sa fortune. Aussi, était-ce bien le mot de la situation qu'il disait à V. de Laprade : « Mon idée est encore, comme toutes les

[1] Léon Arbaud, article du *Correspondant* du 25 mai 1864.

[2] Bibliothèque nationale, fs fr. nouv. acq. manuscrit 5197, p. 264. Lettre du 23 avril 1841.

[3] *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, t II, p. 516.

D'après J.-J. Ampère, Ballanche aurait devancé par la réflexion plusieurs inventions célèbres de notre temps : la presse à eau, le papier sans fin, la composition mécanique des planches d'imprimerie, comme aussi un canon qui fut exécuté et se trouve probablement à Vincennes. *Cf.* Ampère, *Ballanche*, p. 239.

inventions ont été d'abord, à l'état de folie ; un autre, après moi, la reprendra, et la rendra pratique [1]. »

Hélas, cela n'est que trop vrai ; la vie de l'homme est bien courte pour lui permettre d'épuiser les conséquences d'une grande pensée.

Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam.

Cependant, à voir ainsi les incessants tâtonnements de Ballanche, ne semblerait-il pas que cet homme — abstraction faite de son système philosophique dont nous allons bientôt aborder l'étude — était plutôt capable d'imaginer des entreprises que d'arriver à jamais rien finir?

En 1830, le « *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois* » — ce nom lui était cher [2] — avait recueilli ses différentes œuvres afin de les publier ensemble : il les avait disposées dans l'ordre logique de leurs rapports, et non dans l'ordre chronologique de leur composition [3]. C'est ainsi que *l'Homme sans nom* et *le Vieillard et le jeune homme* se trouvent placés à côté d'*Antigone*, bien qu'ils soient postérieurs à l'*Essai sur les Institutions sociales*, que Ballanche avait fait paraître une année auparavant. Plus tard — c'était un peu avant sa mort — il projeta encore une dernière publication de ses œuvres, entièrement remaniées. « Depuis quelque temps, écrivait-il à Beuchot, le 3 février 1837, je suis occupé d'une revision générale de mes ouvrages. Les éditions actuelles sont, en quelque sorte, comme non avenues. Je ne les détruirai pas parce que je ne veux ni ne dois les détruire. Il y aura peut-être des personnes qui tiendront à la forme ancienne. Je ne retire donc rien de la circulation, mais lorsqu'on s'adresse directement à moi, je me crois obligé d'annoncer mon projet. Ce qui m'interdit la faculté de le dire au public,

[1] Bibliothèque de la ville de Lyon, *papiers de Ballanche*, carton III, n° 13.

[2] J.-J. Ampère, *Ballanche*, p. 230.

[3] Voir les éditions in-8° de 1830 et in-16° de 1833.

c'est que je ne puis pas prévoir encore le moment où ce travail de revision, qui sera très considérable, pourra être fait. Mon très cher ami, j'ai soixante ans ; je me trouve assez averti par les pertes que nous faisons toi et moi. Je crois que le moment est venu de faire un dernier travail qui mette tous mes ouvrages dans leur état définitif[1]. » Le titre qu'il aurait donné alors à son nouveau travail eût été, semble-t-il, celui de *Théodicée de l'histoire*[2]. Mais sa mauvaise santé, ruinée peu à peu par le débilitant et sévère régime végétarien auquel Ballanche était forcé de s'astreindre, ne lui en laissa pas le loisir : la mort, presque toujours inattendue, même lorsqu'elle est tardive, anéantit tous ses projets.

Deux billets qu'il écrivit probablement vers cette époque vont jeter un peu de lumière sur ces années d'épreuves. L'un nous apprend qu'il était réduit « depuis deux ans » à ne pouvoir plus accepter d'invitation « le soir, dans le monde », et qu'il se voyait condamné à une « vraie vie d'anachorète ». L'autre nous montre que parfois ses infirmités devenaient assez tyraniques pour le clouer, des journées entières, sur son fauteuil. Mais le mal n'enlevait rien à son égalité d'humeur, qui resta toujours, ce semble, inaltérable. Il supportait donc sans se plaindre, les misères que l'âge entraîne presque constamment avec lui. C'est ainsi qu'il ajoutait, sur un ton plaisant, vers la fin d'un de ces billets : « Je ne puis pas même faire le voyage autour de ma chambre[3]. »

Ce fut le 12 juin 1847 que s'endormit de son dernier sommeil, avec l'admirable sérénité d'un sage et l'inébranlable espérance du chrétien le plus convaincu, ce charmant philosophe que Louis de Loménie nous a peint sous

[1] Bibliothèque nationale, fˢ fr. nouv. acq. manuscrit 5197, p. 253.
[2] Bibliothèque de la ville de Lyon, défets carton II, nº 11.
[3] *Ibidem*, fˢ Coste, nº 1103. Ces deux billets ont été intercalés dans l'*Histoire monumentale de Lyon*, nº 1758, t. IV, p. 303 et 305.

l'aspect d'un « bon vieillard, à l'œil méditatif et doux, à la parole lente, au sourire mélancolique et fin, portant sur toute sa personne l'empreinte d'une organisation débile et, en même temps, laissant lire à travers la limpidité juvénile de son regard toute la pureté d'une vie étrangère aux passions dévorantes et vouée tout entière aux affections douces, aux travaux solitaires, à la méditation [1]. » Sa vie avait été encouragée, nous l'avons vu, par celle dont il implora le sourire dans la dédicace de la *Palingénésie sociale*, « ce sourire sérieux d'amour et de grâce qui exprime à la fois la confiance et la pitié pour les peines de l'épreuve, pour les ennuis d'un exil qui doit finir. » Il lui était arrivé parfois de dire : « Je suis plus sûr de l'autre vie que de celle-ci [2]. » Et, comme Orphée, il était persuadé que la mort n'est autre chose qu'une « initiation douloureuse à laquelle tous les hommes sont appelés [3]. » Soutenu par de tels sentiments, ne peut-on pas vraiment quitter l'existence sans trop de déplaisir ? La fluxion de poitrine qui l'emporta ne dura guère plus de huit jours.

On trouve dans *Orphée* ces paroles de Job à une pauvre veuve qui poussait vers le ciel des gémissements douloureux parce que sa fille venait de mourir :

Femme, ose regarder ce visage, et dis-moi si déjà il ne rayonne pas d'immortalité? Regarde si tu ne vois pas un noble souvenir sur ces lèvres, et si ces paupières doucement fermées n'annoncent pas une âme qui s'occupe en silence de hautes pensées. Oui, ce sont les pensées nouvelles de l'autre vie. Regarde ce front, et explique-moi ce que veut dire ce calme solennel. L'âme de ta fille marque les dernières traces de son passage sur ce beau marbre blanc qu'elle a vivifié un instant, et elle s'est envolée vers le séjour éternel.

[1] *Galerie des Contemporains illustres* par un homme de rien, t. III.
[2] *Mme Récamier et les amis de sa jeunesse*, p. 387.
[3] Ballanche, *Orphée*, édit in-8° des Œuvres. pp. 201 et 336.

Femme, réjouis-toi. Les habitants du séjour éternel te glorifient parce que tu leur as donné une céleste compagne[1].

Pour interpréter de la sorte la physionomie de la mort, il faut voir celui qui n'est plus à travers des croyances profondément religieuses. Mais, pour un philosophe pénétré comme Ballanche des convictions sur lesquelles sa pensée aimait sans cesse à revenir, n'estimera-t-on pas que de telles croyances devaient, en ce moment solennel, se refléter sur son visage et le faire, pour ainsi dire, rayonner d'immortalité ? Car nos traits révèlent bien souvent les pensées habituelles qui nous animent. Comme ceux d'Orphée, les yeux fermés de Ballanche devaient donc annoncer les longues méditations d'une vie qui ne doit plus finir ; et le calme de ses traits indiquait — sans doute — « l'immobilité de ses pensées dépouillées du charme fugitif de la parole[2]. »

On transporta sa dépouille mortelle au cimetière du Père-Lachaise, dans le tombeau de famille de Mme Récamier, de cette reine de l'Abbaye-aux-Bois qui, bien qu'entièrement aveugle, voulut recevoir le dernier soupir de celui qui l'avait tant aimée. A de Tocqueville et Victor de Laprade prononcèrent sur sa tombe quelques paroles émues, douloureux et dernier adieu à l'ami qu'allait envelopper la terre du sommeil. Puis, Ballanche une fois parti, il fallut moins de deux ans pour que les principaux représentants du salon de l'Abbaye-aux-Bois, Chateaubriand et Mme Récamier, disparussent à leur tour de ce monde[3].

[1] Ballanche, *Orphée*, Œuvres édit. in-8° t. IV p. 370.

[2] *Ibidem*, p. 478.

[3] Chateaubriand mourut le 4 juillet 1848, et Mme Récamier le 7 mai 1849. Son buste par Canova est au Musée des sculptures de la ville de Lyon.

N.-B. — Le Musée des sculptures de la ville de Lyon renferme également le buste de Ballanche fait par Bonnassieux en 1849. Par décision du 17 février 1855, le Conseil municipal de la ville donna le nom de Bal-

On lit à la fin du sixième livre d'*Antigone* cette belle pensée que notre auteur applique à ses héros :

Ils ne sont plus. Ainsi passe tout ce qu'il y a d'aimable et de bon ; ainsi s'éteignent les plus belles vies. Ah ! s'il y avait des êtres dont on dût désirer de voir se prolonger l'existence c'étaient sans doute la pieuse Antigone et le généreux Hémon.

Ne semble-t-il pas que ces paroles s'appliqueraient aussi très bien à la société remarquable qui forma le groupe célèbre de l'Abbaye-aux-Bois ?

Si rien ne dure ici-bas, comme le disait Héraclite, si les individus cèdent bientôt la place à d'autres individus, heureusement du moins, leur souvenir reste impérissable, quand il se sont montrés dignes de parvenir à la postérité.

lanche à l'une des rues de Lyon. Cette rue a seulement 25 mètres de longueur; elle va de la rue Moncey à la rue Paul-Bert ; son peu d'importance et son emplacement sont cause de ce que la plupart des Lyonnais en ignorent l'existence. On ne peut s'empêcher de reconnaître que la municipalité a traité Ballanche avec une bien grande parcimonie.



Photographie du buste de P.-S. Ballanche

Par J. Bonnassieux

(18 septembre 1810 — 3 juin 1892)

D'après une sculpture conservée au Musée du Palais des Arts de Lyon.

CHAPITRE VIII

APERÇU GÉNÉRAL SUR LES ÉCRITS DE BALLANCHE

§ I. — Les qualités de son style. — § II. Ses idées littéraires : il est romantique modéré. — § III. La valeur littéraire des ouvrages de Ballanche. — Le livre *Du Sentiment*, l'*Essai sur les Institutions sociales*; leur mérite et leur opportunité. — Les poèmes de Ballanche : *Antigone*, *Orphée*, *l'Homme sans nom*. — La *Formule générale de l'histoire*. — *La Ville des Expiations*. — La manière pour Ballanche de composer et de concevoir.

§ I

Les qualités du style de Ballanche.

Pour n'avoir plus ensuite à nous occuper que du système philosophique de Ballanche, jetons ici un rapide coup d'œil sur l'ensemble de ses travaux.

L'écrivain, dans Ballanche, s'était formé à la lecture des meilleurs modèles de notre littérature[1] ; aussi, son style, une fois dépouillé du ton déclamateur qu'il revêt dans le livre *Du Sentiment*, fut-il unanimement goûté par les critiques. Personne ne l'ignore : il est prudent, en général, de se défier des appréciations des contemporains ; leurs jugements, dans l'éloge ou dans le blâme, sont rarement exempts de quelque partialité. Il n'y a, cependant, rien d'exagéré dans ce jugement d'apparence

[1] Ballanche, *Du Sentiment (passim)*.

emphatique que porta le baron d'Echstein, lorsque parurent les *Prolégomènes de la Palingénésie sociale* : « Les écrits de M. Ballanche laissent lire le fond même de son âme, et ressemblent à ces ondes d'un pur cristal, dont la limpidité laisse apercevoir les dernières profondeurs du bassin de marbre qui les contient. Rien n'est plus touchant que ce contact intime, cette parfaite connaissance du lecteur avec l'auteur. Vous étudiez M. Ballanche et déjà vous êtes à lui ; une séduction insensible vous enlace quand vous croyez le soumettre à votre critique. Telle la magie puissante de la beauté d'une femme, du parfum d'une fleur, le sourire angélique d'un enfant[1]. » Longtemps auparavant, Ch. Nodier avait admiré le style d'*Antigone* et Lémontey, à propos de l'*Essai sur les Institutions sociales,* avait fait l'éloge de ce « style pur et facile, plein de grâce et d'élégance, où se mêlent de temps en temps des traits de force d'autant plus frappants qu'ils sont plus inattendus[2]. »

Plus loin, nous aurons à étudier la valeur des ouvrages de Ballanche au point de vue de la pensée ; pour le moment, répétons à la suite de tous ses critiques que son style a véritablement un grand charme, un charme qu'il est impossible en effet de ne pas admirer. Il s'y rencontre bien parfois quelque taches, quelques passages ternes ; mais la leçon de l'abbé de Féletz a porté ses fruits. Au ton trop souvent emphatique et déclamatoire du livre *Du Sentiment* ont succédé la modération dans le mouvement, la grâce, la souplesse, l'harmonie. Autant par l'agrément de leur style si poétique que par la mélancolie de la pensée, les *Fragments* produisent une impression profonde sur le lecteur. Ce que nous en avons cité précé-

[1] *Le Catholique* de 1828 publié sous la direction du baron d'Echstein, t. IX, p. 94.

[2] *Journal du Commerce* du 26 novembre 1818.

demment pourra confirmer cette appréciation. Ce ne sont pas d'ailleurs les seuls écrits de Ballanche, où le style est admirablement adapté au sentiment, à la pensée qu'il s'agit de traduire. Que de passages non moins poétiques ne trouverait-on pas dans *l'Homme sans Nom*, dans l'entretien du *Vieillard et du Jeune homme ?* Quoi de plus séduisant que l'Episode d'Erigone et la Séance d'initiation dans *Orphée ;* que l'Episode de Virginie dans la *Formule générale de l'histoire*, etc ? De nombreux passages de *la Ville des Expiations* sont aussi d'une grâce bien captivante. Quand un écrivain arrive ainsi à transmettre à l'âme du lecteur les vives impressions qu'il a ressenties lui-même, n'a-t-on pas le droit de dire que son œuvre est faite de « main d'ouvrier » ?

La langue de Ballanche est donc, en général, d'une grande harmonie et d'une remarquable pureté. Si quelques mots insolites se rencontrent parfois dans *Orphée*, outre qu'ils s'y trouvent en fort petit nombre, ils sont là pour apporter à son œuvre plus de couleur locale, et l'auteur a pris soin de les expliquer dans les arguments qui précèdent chaque livre de son poème. Pour donner une idée de cette mélodie et de la manière dont Ballanche, sans atteindre à l'éloquence, savait traduire dans son style la vivacité de ses sentiments, nous relèverons comme au hasard un passage de son poème d'*Orphée*. Le héros du poème s'entretient avec Thamyris qui ne connaît pas son interlocuteur, et lui adresse les paroles suivantes empreintes d'une charmante mélancolie :

Thamyris, me disait-il (Orphée), que l'expérience des affaires humaines soit inutile à la plupart des hommes, je le conçois ; mais à vous, vous est-il permis d'y ajouter quelque pensée de stabilité? Ecoutez-moi, je n'ai point été dépourvu de sens. J'ai contemplé les choses, les événements et les hommes. Tout change, tout disparaît. L'univers interrogé par moi, par vous, Thamyris, par mille autres, ne s'est-il pas obstiné toujours à garder envers vous un silence ter-

rible ? Si la destinée répond quelquefois à l'homme qui la conjure de sortir de derrière son voile funeste, c'est avec une froide et sévère ironie, et comme importunée de cette curiosité inquiète. O inconnu ! inconnu ! tu me glaces d'une sueur mortelle. Soleil, qui fais mûrir les fruits et les poisons, qui donnes aux fleurs et aux nuées leurs riches et éclatantes couleurs, soleil, qui brûles et échauffes, dis-moi qui tu es ? Nuages voyageurs, qui errez sur ma tête et portez dans votre sein les fertiles ondées ou les fleurs du ciel, dites-moi qui vous êtes ? Etoiles et planètes qui peuplez les déserts de l'espace, d'où venez-vous, où allez-vous ? Animaux, qui partagez avec l'homme sa demeure terrestre ou qui la lui disputez, sauriez-vous me révéler vos instincts ? Plantes, herbes et fontaines, qui vous fait croître et couler sans fin ? Ce magnifique vêtement, parure variée et passagère de la substance, depuis trop longtemps fatigue mes regards ! Que sait l'homme ? Que peut-il savoir ? Et toute la science qu'il lui est donné d'acquérir, qu'est-elle ? Tout se montre indifférent à la destinée de l'homme, et l'homme voudrait tout envelopper dans sa destinée. Il croit, orgueil impuissant ! que le soleil, que la lune, que les étoiles ont été placés dans le firmament ou pour éclairer ses pas ou pour lui marquer la mesure du temps. Être souffrant, qui donc s'intéresse à ta souffrance ? Lorsque l'homme perd sa compagne chérie, les astres continuent de briller. Lorsque l'homme est dans la sollitude, les astres ne savent point de langage pour s'entretenir avec lui. Lorsque lui-même a fini de souffrir, la rosée du ciel, insensible à sa mort, comme elle fut insensible à ses maux, tombe également, et sur sa dépouille délaissée, et sur les champs qu'il cultiva de ses mains, et sur la forêt où se retirent les bêtes sauvages, et sur les plantes qui servent à la nourriture de l'homme, et sur celles qui parfument et embellissent inutilement des lieux où l'homme n'a jamais pénétré, et sur les cimes les plus arides, et sur la mer immense où se jouent les grand poissons. Et si l'homme n'existait pas, que manquerait-il à l'harmonie universelle ? N'était-elle pas la même avant qu'il parût sur la terre ? Ne sert-il pas plutôt à la troubler ? Comment cette harmonie serait-elle donc faite pour lui ? Comment vient-il à se croire le centre de tant d'influences diverses ? La foudre gronde et frappe sans choix ou un être vil ou un être en qui reposent de nobles sentiments ; elle met en cendres le cèdre et la bruyère. La plainte sort de tous côtés ; mais l'homme seul sait faire comprendre ses gémissements ; seul il exprime la douleur ; seul il entend les lamentables voix de la forêt ; seul il se plaint de l'insensibilité de la nature à sa

joie comme à sa tristesse. Est-ce pour être l'expression générale de la plainte et de la douleur qu'il a été créé dans les secrets de l'éternité? Est-ce pour traduire en langage articulé le gémissement universel que la parole lui a été donnée? Dieu du ciel, révélez-vous à moi! Puissances, Génies, qui gouvernez le monde, dites-moi, si vous les savez, vos immortelles lois! Tout reste muet! Bien plus, comment suis-je arrivé du rêve du non-être au rêve de l'existence? Où ira cet esprit de vie devenu cette poussière qui anime un instant mon corps? S'exhalera-t-il dans les airs comme le parfum des fleurs? S'évanouira-t-il comme le son mélodieux qui se détache d'une lyre brisée? Et les autres êtres! Et la vie qui se montre sous des formes si différentes, dans l'homme, dans les animaux, peut-être dans les plantes, peut-être aussi dans les pierres et les métaux; la vie qui partout semble ne se multiplier que pour multiplier la souffrance! Abyme des abymes! Thamyris, nous sommes des insensés! et peut-on nommer autrement ceux qui croient avoir des pensées [1].

Au surplus, pour être moins incomplet dans cette appréciation du style de Ballanche, on pourrait énumérer encore d'autres qualités qu'il possède et qui lui sont communes avec d'autres écrivains d'un style incontesté : ce sont, par exemple, la variété, la souplesse et l'aisance dans l'orchestration de la phrase, la chaleur du sentiment, la beauté des images. Tout cela ne se rencontre-t-il pas chez lui? Les *Fragments*, *l'Homme sans nom*, *le Vieillard et le jeune homme*, l'*Elégie*, *Orphée*, la *Formule générale de l'histoire*, *la Ville des expiations*, en font foi. Il n'atteint pas, il est vrai, à l'éloquence soutenue de J.-J. Rousseau, mais de nombreux passages de ses œuvres la rappellent. De même, sans avoir l'intensité d'émotion de Chateaubriand, ni la richesse de ton de ce grand artiste, il en approche parfois par la manière dont il traduit les sentiments de son âme impressionnable. N'avons-nous pas eu déjà l'occasion de le remarquer?

L'appréciation suivante d'Albert Aubert ne contredira

[1] Ballanche, *Orphée*, l. IX.

pas notre opinion. « Comme artisan de style, M. Ballanche, écrit-il, à part une certaine affectation de néologismes et de termes mystérieux, relève à la fois de Fénélon et de Jean-Jacques; il a la naïveté, l'abondance, la douceur de l'un, la simplicité vide, la netteté et parfois l'éloquence de l'autre. Telle page de ses livres est un véritable modèle de diction française, et partout il se rapproche autant de la langue classique que s'en éloignent les chefs de la Nouvelle Ecole[1]. »

Nous devons faire observer, toutefois, qu'en dehors des ouvrages narratifs qui prêtent à la description ou de ceux dans lesquels le sentiment a une plus large part, le style de notre auteur perd beaucoup de son charme. Il devient un peu diffus et incohérent, et il fatigue par la longueur des digressions : on peut facilement le constater, en lisant les *Prolégomènes*. Dans un ouvrage didactique, en effet, le lecteur est en droit d'attendre plus de méthode et de rigueur.

C'est, sans doute, à cause de ces défauts que M. E. Faguet a dit de Ballanche : « Il était obscur, au delà de tout ce qu'on peut imaginer[2]. » Mais le juger ainsi, n'est-ce pas pourtant dépasser un peu la vérité ? D'abord, cette critique est trop générale, pour être absolument équitable. Puis, a en croire l'éminent professeur, l'obscurité proviendrait, chez Ballanche, du manque de précision des termes dont il s'est servi. Il nous semble, cependant qu'en général, la langue du Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois est, au contraire, d'une clarté remarquable. L'embarras que l'on éprouve quelquefois à le comprendre, s'explique plutôt par l'irrégularité de la marche de ses idées, irrégularité dont Ballanche lui-même s'est aperçu, et dont il s'est

[1] *Notice nécrologique sur P.-S. Ballanche*, par A. Aubert, Paris 1847 (Extrait du *Nécrologe universel du XIX*e *siècle)*.

[2] *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1893.

excusé en invoquant les difficultés de développer son système. Il nous a dit qu'en écrivant il procédait lui-même à sa propre initiation [1]. Sans doute, sa langue aurait eu plus de limpidité et de transparence, s'il n'eût commencé à écrire qu'après l'entier développement de son système dans son esprit.

On aurait grand tort, toutefois, de croire que Ballanche a eu la plume facile. Le fameux précepte de Boileau :

> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
> Polissez-le sans cesse et le repolissez,

a été rigoureusement mis en pratique par lui. Il composait — cela est certain — d'une manière très pénible, et les papiers qu'il laissa en mourant permettent aisément de s'en assurer. Quand on fait le dépouillement des manuscrits de Ballanche, que la Ville de Lyon possède, on est frappé du grand nombre de brouillons sur lesquels l'auteur s'est tout d'abord exercé. Son discours de réception à l'Académie française y est ébauché jusqu'à six fois[2] ; il y a de nombreux essais de composition de ses divers ouvrages, et nous savons, d'autre part, qu'il retouchait sans cesse ses différents travaux après les avoir imprimés uniquement pour lui. C'était en tremblant, pour ainsi dire, qu'il affrontait la pleine lumière de la publicité.

§ II

Ses idées littéraires ; Ballanche est romantique modéré.

Les troubles de la Révolution, en bouleversant l'ancien régime politique, désorganisèrent aussi l'ancien régime

[1] Ballanche, *Prolégomènes*, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 275.
[2] Bibliothèque de la ville de Lyon. Manuscrits de Ballanche, *passim*.

littéraire. Et de même qu'il se forma, à l'époque qui nous occupe, plusieurs partis au point de vue politique, celui des royalistes, par exemple, et celui des ennemis de la royauté, ainsi, nous trouvons en littérature les classiques ou partisans de l'ancien régime littéraire et les romantiques ou partisans du régime nouveau.

Il y a donc quelque intérêt à essayer de connaître quelles sont, en littérature, les opinions de Ballanche. Est-il classique, ou romantique? En soi, le mot de romantisme est assez vague ; on le prend très souvent dans des acceptions différentes ; il est nécessaire de le préciser. Nous l'entendons ici dans sa signification initiale, la plus simple de toutes celles qu'il a pu ensuite recevoir. Le romantisme est alors caractérisé par une émancipation complète de l'esprit qui brise le cadre relativement étroit du classicisme, dont quelques-uns de nos grands poètes, Corneille par exemple, avaient cru avoir à se plaindre. On n'affirme plus aujourd'hui que le degré maximum du développement de l'esprit humain ait été atteint au XVIIme siècle, ni même qu'il soit possible d'y jamais parvenir. Et l'on professe qu'en dehors des genres littéraires connus, il y en a d'autres que l'on ignore ; que, en dehors des sujets chers à l'antiquité, il s'en trouve un grand nombre que l'esprit humain pourrait choisir. Le romantisme est un cas particulier de nos troubles sociaux, une crise des esprits corrélative à la crise des choses, en vertu de laquelle on élargit toutes les règles anciennes, quand on ne va pas jusqu'à les supprimer.

Il y a deux manières bien distinctes de se montrer romantique : l'une consiste à faire une œuvre belle en dehors des règles ; l'autre à formuler les droits du littérateur, à codifier pour ainsi dire la théorie nouvelle. Le roman de *Paul et Virginie*, celui d'*Atala* et de *René*, par exemple, sont des modèles du premier genre ; le livre *De*

la littérature, de Mme Staël ; de nombreux passages du livre *Du Sentiment* et de l'*Essai sur les Institutions sociales* de Ballanche, la *Préface de Cromwell* de Victor Hugo, sont des modèles du second.

Si donc Ballanche est romantique de cette seconde manière, nous ne devons pas chercher dans sa prose à la fois simple et mélodieuse de ces expressions nouvelles, pittoresques, exotiques, qu'introduisirent, en si grand nombre, dans notre langue, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand. Ballanche parle la langue de tout le monde. Timide par nature, il n'eût pas osé s'affirmer ainsi créateur, et peut-être n'en avait-il pas le génie. Mais on doit trouver dans ses écrits tous les principaux caractères d'un porte-enseigne du romantisme.

Il n'est pas malaisé en effet de les y découvrir.

Le livre *Du Sentiment*, tout imparfait qu'il soit, débute par ce titre de chapitre fort significatif : « L'étude des préceptes n'est pas très importante. » Il proclame le sentiment comme l'une des sources les plus fécondes d'inspiration, tandis que Boileau avait semblé, sinon l'exclure, du moins en méconnaître le rôle capital, et le reléguer au second plan.

> Aimez donc la raison, que toujours vos écrits
> Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

Voilà ce qu'a écrit l'auteur de l'*Art poétique*, en formulant le code du classicisme. D'autre part, c'est le sentiment chrétien qu'exalte tout particulièrement Ballanche : « Poètes, » s'écrie-t-il après avoir vanté tout le génie de ce christianisme qu'il affectionne dans toute la droiture de son cœur, « poètes, car c'est aussi à vous que je parle, sans doute, ces merveilles ineffables sont bien au-dessus de votre génie, mais ne croyez pas cependant que vous ne puissiez vous passer des merveilles de la mythologie.

Ah! loin de nous ce blasphème que Boileau a le premier osé proférer[1] ! »

Toutes ces revendications, toutes ces idées de réforme, sont plus caractérisées encore dans l'*Essai sur les Institutions sociales ;* et c'est bien là surtout qu'il faut, par conséquent, étudier les idées littéraires de l'auteur. Jusqu'ici, cette guerre aux préceptes, cette apologie du sentiment en général et du sentiment chrétien en particulier sont évidemment des symptômes non équivoques de romantisme. Mais voici d'autres indices non moins précis.

C'est d'abord une appréciation générale sur les belles productions de notre littérature. « Si nos chefs-d'œuvre, dit Ballanche, n'étaient pas consacrés par une admiration traditionnelle, je crois que nous les apprécierions fort peu [3]. » Pour lui, « notre littérature du siècle de Louis XIV a cessé d'être l'expression de la société ; elle commence à être déjà pour nous une littérature ancienne, de l'archéologie [3]. » Ce dernier mot est à la fois sévère et hardi ; mais voici qui l'est bien davantage, car l'auteur de l'*Essai* choisit Bossuet comme exemple de la vérité de sa thèse !

D'autre part, quelle sera, d'après lui, la ligne de conduite que devra suivre le poète dans le choix de ses compositions? Ballanche l'indique avec autant de netteté que de sagesse. « On s'est imaginé, dit-il, que l'homme créait la poésie ; la poésie consiste à dire des faits et des doctrines poétiques par elles-mêmes [4].... Les sujets anciens et les sujets modernes sont indifférents, ajoute-t-il ; la poésie est partout, il ne s'agit que de la faire sortir [5]. »

Viennent ensuite des préceptes plus particuliers.

[1] Ballanche, *Du Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*, p. 179.

[2] Ballanche, *Essai sur les Institutions sociales*, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 87.

[3] *Ibidem*, p.p. 100 et 101.

[4] *Ibidem*, p. 232.

[5] *Ibidem*, p. 334.

Adopte-t-il un sujet ancien ? Le poète ne négligera pas la couleur locale, car c'est une loi importante que celle de peindre avec fidélité un âge de l'esprit humain ; mais il devra bien se garder de « participer à une croyance qui n'est point la sienne, et qui ne peut pas être celle de ses lecteurs. Nous ne pouvons plus nous prêter à de telles suppositions. Jupiter n'a plus de foudre, et la ceinture de Vénus doit rester dans les vers d'Homère pour les embellir à jamais [1]. » Il ne faut pas davantage imiter Voltaire, et recourir à des êtres iconologiques et moraux. « Comment l'auteur de *la Henriade* a-t-il pu oser nous présenter le Fanatisme et la Politique comme des personnifications [2] ! »

Cela est clair : Ballanche veut que le merveilleux chrétien remplace désormais le merveilleux du paganisme. Il est non moins évident aussi que ses sujets préférés ne sont pas ceux de la Grèce ou de Rome, bien qu'il ne les ait pas entièrement exclus de ses travaux. Ecoutez, par exemple, ses regrets pleins d'amertume, sur le tort que nous avons eu de négliger l'exploitation d'une mine si féconde ! « Nous nous sommes dépouillés nous-mêmes de notre propre héritage. Ainsi les antiquités juives, les antiquités chrétiennes, nos temps héroïques modernes, c'est-à-dire ceux de la chevalerie, les sombres et sauvages traditions de nos aïeux, les Gaulois ou les Francs, nous avons tout abandonné pour les riantes créations de la Grèce. L'architecture nous a donné le style gothique ; mais les terribles inondations des Sarrasins et des hommes du Nord, mais les Croisades n'ont pu féconder notre imagination. La voix de nos troubadours et de nos trouvères a été étouffée par les chants de l'Aonie [3]. » Le remède à ce

[1] Ballanche, *Essai sur les Institutions sociales*, *Œuvres*, édit. in-8°, p. 339.

[2] *Ibidem*, p. 340.

[3] *Ibidem*, p. 333.

malheur dont gémit Ballanche, serait sans doute de revenir aux sujets patriotiques. Il faudrait aussi se livrer à l'étude des langues orientales, source d'inépuisable fécondité : « elles contiennent des trésors que nous commençons à peine à soupçonner [1]. »

Cette dernière pensée est bien voisine du cosmopolitisme littéraire ; mais en voici une autre où s'accentue encore la même manière de voir : « Le patriotisme a quelque chose d'injuste et de factice, outre qu'il est intolérant, terrible et trop souvent cruel... Les grandes vertus et les grands talents appartiennent au monde ; ainsi, on ne doit plus que plaindre cette ostentation malheureuse de sept villes de la Grèce qui se disputèrent la naissance d'Homère, au lieu de s'être disputé le soin de nourrir le merveilleux vieillard [2]. »

Quand on examine la poésie des anciens et celle du XVII[e] siècle, on est frappé de l'étroitesse du cadre d'où il était défendu à nos écrivains de sortir. Non, ce n'était pas au premier venu que l'on donnait accès sur la scène. Il fallait des dieux chez les Grecs ; des rois, des personnages de haute distinction chez nous, pour intéresser le spectateur. Ne sent-on pas dans les lignes suivantes toute la sympathie de Ballanche pour le drame bourgeois dont il prévoit le triomphe prochain? « Les Muses dédaigneuses de la Grèce autrefois ne voulaient s'occuper que d'éclatants revers. Le système de l'égalité va s'introduire à son tour dans la poésie et les arts. Les larmes de l'homme obscur exciteront aussi nos larmes ; et déjà, la Bible et l'Évangile nous avaient appris à compatir à tous [3]. »

Enfin, comme s'il était poussé par la crainte de nous voir revenir à cette littérature que « nous nous étions

[1] Ballanche, *Essai sur les Institutions sociales*, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 343.

[2] *Ibidem*, p. 354 et 355.

[3] *Ibidem*, p. 345.

créée trop exclusive[1] », l'auteur de l'*Essai* ne propose-t-il pas de renoncer désormais à l'étude de la double antiquité ? Il demande, comme le feront vers la fin du siècle de trop hardis novateurs, la suppression de l'étude des langues grecque et latine ; elles lui semblent inutiles à notre formation intellectuelle, ou du moins, selon lui, les avantages que leur étude apporte peuvent facilement être supplées. « La vie de l'homme est courte, dit-il, il faut lui abréger le plus possible, le temps d'apprendre. La langue latine n'a plus rien à nous apprendre ; tous les sentiments moraux qu'elle devait nous transmettre sont acclimatés dans notre langue ; elle n'a plus de pensée nouvelle à nous révéler. Bannissons donc dès à présent le latin de la première éducation : les trésors de cette langue seront bien vite ouverts au jeune homme, à l'instant où il quittera les bancs de l'école. Il reste encore des choses à deviner dans Homère, dans Eschyle, dans Platon ; mais le grec lui-même sera bientôt épuisé, bientôt il ne contiendra plus de mystères à deviner. Alors, il faudra l'abandonner aussi, car il est inutile de donner à l'homme le lait de l'enfant[2]. »

Si l'on demande à Ballanche pourquoi notre siècle a ressenti aussi vivement le besoin d'une réforme littéraire, il répond que la philosophie de Descartes et de Bacon a provoqué ce mouvement romantique qui nous porte à secouer le joug de l'autorité. C'est grâce à eux, pense-t-il, que l'égalité s'est introduite dans le domaine de l'intelligence et de l'imagination, et que nos « Muses devenues plébéiennes célèbrent les actions des simples particuliers, au lieu de ne consacrer à la mémoire, comme autrefois, que les noms des grands de la terre[3]. » Cela n'explique

[1] Ballanche, *Essai sur les Institutions sociales*, p. 94.

[2] *Ibidem*, p.p. 342, 343, et *passim*.

[3] Ballanche, *le Vieillard et le jeune Homme*, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II. p. 467 et *passim*.

pas, cependant, l'asservissement si long et si rigoureux de notre littérature à l'imitation de la Grèce et de Rome. N'avions-nous pas, en abondance, de fort intéressants sujets dans les annales de notre nation ? Pour Ballanche, les mêmes causes, qui produisirent une littérature d'imitation chez les Romains, ont eu chez nous une influence semblable. En France, comme à Rome, ce ne fut pas la classe privilégiée qui se livra aux travaux de l'esprit ; les nobles, « ceux-là seuls qui jouissaient des bienfaits de la société ne se mirent point en état de nous donner une littérature nationale ; les autres ne pouvaient nous la donner. Les hommes aiment les distinctions ; sitôt qu'ils en ont une naturelle par la naissance, ils sont trop disposés à n'en point chercher d'autre, où à n'en chercher que dans les devoirs qui leur sont imposés par la naissance[1]. »

Les idées que nous venons de rappeler sembleraient faire de l'écrivain à qui elles appartiennent un romantique des plus avancés. Comme hardiesse d'opinion, en effet, Ballanche ne le cède jusqu'ici à personne. Toutefois, ne nous y trompons pas : l'auteur de l'*Essai sur les Institutions sociales* avait trop l'amour des traditions, il éprouvait trop vif le sentiment de la continuité de la vie sociale pour être, en pratique, autre chose qu'un romantique modéré. Puisqu'il y a quelque réforme à apporter dans notre littérature qui ne semble plus être en parfaite harmonie avec le temps, il faut procéder avec une modération extrême. « Professons, s'écrie Ballanche, un culte religieux pour la cendre de nos ancêtres, si nous voulons que notre poussière, lorsque nous aurons cessé de vivre, ne soit pas jetée aux vents[2]. » Ce n'est pas très convaincant, avouons-le. Comme argument en faveur

[1] Ballanche, *le Vieillard et le jeune Homme*, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 471.

[2] Ballanche, *Essai sur les Institutions sociales*, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p.p. 97, 98.

du classicisme ou du romantisme mitigé, voici, quelques lignes plus loin, une explication qu'on jugera meilleure : « Ne soyons pas aussi exclusifs, et consentons à croire qu'il y avait, avant nous, de la sagesse et de la raison sur la terre [1]. » Pour comprendre l'opportunité d'une semblable recommandation, il faut se rappeler quel était l'état de la société d'alors. Les partis opposés en étaient venus peu à peu à d'amères invectives les uns contre les autres. Même au sein de l'Académie française, Auger, qui en était directeur en 1824, après avoir félicité Soumet de son orthodoxie, qualifia le romantisme de « poétique barbare [2] », et tous les classiques ne montraient pas la même modération. Nous ne relèverons point toutes les épithètes, tous les quolibets qu'échangèrent alors les deux camps ; tout le monde aujourd'hui ne connaît-il pas les principaux détails de ce conflit ? Il nous suffit d'avoir montré que si Ballanche est romantique, il veut de la modération dans les moyens de réforme, et qu'il est ennemi de la violence et de l'acrimonie.

Pour achever l'explication de cet état d'esprit de l'auteur de l'*Essai sur les Institutions sociales*, on pourrait ajouter à son respect pour les traditions l'impression profonde que la Révolution française produisit sur lui. La haine du désordre est certainement pour beaucoup dans sa timidité. Il se rappelle encore combien « l'expression du besoin chez un peuple est toujours une énergie sauvage et funeste [3]. » C'est pourquoi, pénétré des pénibles impressions du passé, s'il est persuadé que « rien ne peut arrêter la marche de l'esprit humain », marche indépendante de l'homme même, il croit en même temps que « lorsque l'homme veut hâter par la violence cette mar-

[1] Ballanche, *Essai sur les Institutions sociales*, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p.p. 97, 98.
[2] Académie française, séance du 25 novembre 1824. Didot 1824 in-4°.
[3] Ballanche, *Essai sur les Institutions sociales*, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 80

che naturellement lente, aussi bien que lorsqu'il veut y apporter des délais et des obstacles, il met la société en péril[1] ».

§ III

La valeur littéraire des ouvrages de Ballanche. — Le livre *Du Sentiment*, l'*Essai sur les Institutions sociales;* leur mérite et leur opportunité. — Les poèmes de Ballanche : *Antigone*, *Orphée*, l'*Homme sans nom*. — La *Formule générale de l'histoire*. — La *Ville des Expiations*. — La manière pour Ballanche de composer et de concevoir.

Abordons maintenant, pour compléter les aperçus qui précèdent, la question de la valeur littéraire des ouvrages de Ballanche.

Le livre *Du Sentiment...* prouve que, avant Chateaubriand et Mme de Staël, Ballanche eut le sens et comme la perception de la poésie de la religion catholique. L'expression même de *Génie du christianisme* s'y rencontre[2] ; et l'on y trouve, avec les lignes suivantes, une foule de belles pages que Chateaubriand n'aurait point désavouées :

Hé quoi ! n'est-ce pas cette même religion qui agrandissait les pensées de Michel-Ange, qui guidait les sublimes pinceaux de Raphaël et de Rubens ! N'est-ce pas cette même religion qui a inspiré le Tasse, Klopstock, Milton, Young et les deux Racine? N'est-ce pas cette même religion qui a donné à l'éloquence ce vol d'aigle dont on ne la croyait pas susceptible avant Pascal et Bossuet?

Quelle source inépuisable de peintures merveilleuses et sentimentales, pour les poètes et les écrivains en tout genre, que les événements de l'ancien Testament, la vie entière de Jésus-Christ, la résignation et le courage surnaturels des martyrs, l'établissement miraculeux du christianisme sur toute la terre! Je demande si jamais des faits aussi grands, aussi sublimes, ont été offerts au génie pour les mettre en œuvre. Les cérémonies de ce culte, l'institution

[1] Ballanche, *Essai*, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 82.
[2] Ballanche, *Du Sentiment*, p. 182.

de ses fêtes, ses hymnes, ses psaumes, prêteraient au langage de la poésie, des images toujours belles et toujours augustes. Cette religion venant recevoir l'homme à son entrée dans la vie ; sanctifiant son travail et son repos ; l'unissant à une femme par un lien indissoluble ; bénissant son champ, sa maison, les prémices de ses fruits ; le rappelant à la vertu lorsqu'il s'en écarte ; approchant de son lit lorsqu'il est malade ; enfin, recueillant sa dépouille mortelle, le recommandant encore à ses parents, à ses amis, à ce qu'il a de plus cher, et détruisant ainsi le mur de séparation que la mort semble élever entre lui et les objets de ses affections ; sans doute, rien n'égalerait le charme dont ces peintures, tantôt riantes, tantôt mélancoliques, sont susceptibles. Une croix dans un cimetière, une chapelle au fond d'un bois, un hermitage sur le sommet d'un rocher ; l'asile d'une hospitalité chrétienne au milieu d'un désert ou parmi les glaces du Saint-Bernard ; des chaumières groupées autour d'un clocher de hameau ; une sainte Vierge tenant un enfant dans ses bras, sculptée à l'angle de deux chemins, et qu'invoque l'homme égaré dans sa route, sont des images pittoresques qui vivifient un paysage, car c'est un tableau fait pour plaire éternellement que celui de la religion animant toute la nature, se plaçant parmi les sites les plus sauvages, réunissant les hommes par un lien plus puissant que celui des institutions sociales, les accompagnant dans leurs voyages, s'offrant à eux dans les déserts, et veillant encore sur leur poussière... Or, je demande encore si les scènes qu'offre la religion chrétienne sont incompatibles avec le génie des arts : je crois inutile de prouver combien les poètes et les artistes ont tort, lorsqu'ils retournent toujours, par une vieille habitude, aux tableaux surannés de la mythologie.

Si je disais que la religion catholique a inspiré les plus beaux chefs-d'œuvre dont aient à s'enorgueillir les siècles modernes, je dirais une chose que personne n'ignore ; mais si j'ajoute qu'elle a aussi contribué à la perfection des ouvrages dont elle n'était pas l'objet, je dis une chose nouvelle, qui est cependant vraie. Je prie le lecteur d'examiner mon assertion, et il sera étonné de ne pas s'être encore aperçu de ce singulier phénomène. Je ne citerai qu'un exemple, l'admirable allégorie de Télémaque : ce beau livre est fondé tout entier sur une base mythologique ; mais combien de choses, et ce sont les plus belles, qui n'ont pu être inspirées que par le *Génie du christianisme !* Homère ni Virgile n'auraient sans doute jamais trouvé ces excellents principes de justice, de morale et de vertu, cette expansion de sentiments, cette appréciation de nos

passions, ces idées épurées de l'honnête et du bon, qui appartiennent essentiellement au domaine de la religion catholique. Relisez, dans cet ouvrage, la sublime peinture de l'Elysée, et vous verrez quelle distance immense les idées de l'auteur ont mise entre lui et ses modèles.

Ainsi, cette même religion qui a détruit les autels sanguinaires de la superstition, en même temps que l'irréligion des anciens philosophes; qui a défriché nos forêts; qui a aboli l'odieuse institution de l'esclavage domestique; qui a humanisé la guerre; qui a civilisé l'Europe; qui, par le double précepte de l'humanité et de la charité, a réparé les inégalités de la fortune et les inconvénients de la vie sociale; qui a montré aux hommes le niveau de la justice distributive; qui a fixé les idées de morale et de justice; qui a rendu moins fréquentes les révolutions des gouvernements modernes; qui a souvent forcé le double monstre du despotisme et des séditions populaires à blanchir d'écume un frein sacré; qui a fondé le bonheur de tous, en cette vie, sur l'espérance d'un bonheur éternel; cette même religion, dis-je, à qui nous devons tant et de si grands bienfaits, est encore le principe fécondateur de tous nos succès dans la littérature et les arts [1].

Il nous sera sans doute permis de voir là comme une première ébauche du *Génie du christianisme*. Quoi qu'il en soit, une chose ressort avec évidence de la lecture de ce livre, c'est que le travail de Chateaubriand, outre qu'il était attendu, ne pouvait vraiment paraître à un moment plus favorable. Par l'éclat de son succès, le *Génie...* a rejeté dans l'ombre l'œuvre plus modeste de Ballanche; mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que ces deux ouvrages procèdent de la même inspiration.

Le livre *Du Sentiment...* développe une idée fort juste, celle de l'influence trop peu remarquée du sentiment sur la littérature et les arts. Ballanche reprend en l'élargissant, le thème de Quintilien : « *Pectus est quod disertos facit, et acies mentis* », et il en fait d'heureuses applica-

[1] Ballanche, *Du Sentiment...*, pp. 179-183. On trouve, dans le même ouvrage, d'autres passages analogues à celui qui vient d'être cité. *Cf.* pp. 153-185; 197-202; et *passim*.

tions en dehors même de l'éloquence. Ce n'était peut être pas très neuf, car c'est un ancien encore qui avait dit : « *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi!* » Toutefois, l'œuvre apportait une note originale, et en venant après Bernardin de Saint-Pierre et Jean-Jacques, elle arrivait manifestement, elle aussi, à son heure. Rousseau, du reste, était alors, de la part de Ballanche, l'objet d'une toute particulière prédilection [1]. Avec Bernardin de Saint-Pierre, il semble avoir beaucoup contribué à développer en lui l'ardent amour de la nature qu'on remarque un peu partout dans son ouvrage, et principalement dans le chapitre intitulé : *Du goût de la campagne et des charmes du sol natal*. Mais le livre *Du Sentiment...* est trop imparfait au point de vue de la méthode, pour qu'on puisse lui attribuer d'autre mérite en dehors de celui qui vient d'être signalé.

C'est donc dans l'*Essai sur les Institutions sociales* que Ballanche a plus particulièrement exposé ses idées littéraires. Il faut cependant l'avouer tout de suite : ces idées ne frappent pas, surtout par leur originalité. Avant lui, Mme de Staël, dans son livre *De la littérature...* (1800) et dans son livre *De l'Allemagne* (1810), les avait déjà presque toutes mises en circulation.

A défaut de l'idée de la poésie du Christianisme, que peut être il ne lui a point prise, il lui doit celle du cosmopolitisme littéraire par exemple, celle aussi d'un progrès nécessaire vers lequel marchent les sociétés et qui nécessite des transformations correspondantes dans la littérature et les arts, etc.., Cette dernière pensée, que Mme de Staël développe tout au long dans son livre *De la Littérature...* fait visiblement le fond de l'*Essai...*, avec celle de la modération à apporter dans les transformations qu'exige la marche progressive de la société ; il en est de même de celle

[1] Ballanche, *Du Sentiment...*, pp. 222, 223.

du respect qu'on doit avoir pour les traditions. Mais l'origine de cette dernière opinion, due à une influence traditionaliste, doit plutôt être recherchée dans les ouvrages de J. de Maistre et du vicomte de Bonald.

On voit donc, peut être assez bien maintenant, quelle est la vraie physionomie de l'*Essai*... Ballanche tente d'opérer une fusion entre Joseph de Maistre, de Bonald et les partisans du progrès. Bien plus, il semble vouloir concilier la plupart des doctrines contraires sur lesquelles s'attachait alors tout spécialement l'attention, tant en littérature, qu'en politique et en philosophie. Ainsi, pour nous tenir au seul point de vue philosophique, Jean-Jacques Rousseau avait prétendu que le langage avait été nécessaire à l'homme pour qu'il pût l'inventer : selon lui, le langage était donc d'origine divine. Mais il croyait à tort que l'homme est perverti par la société et que l'origine du pouvoir est dans un contrat fait par les premiers peuples qui habitèrent le monde. Ballanche accepte l'idée de Rousseau, à savoir que la parole est due à une révélation divine ; mais il prétend que le problème de l'origine du langage est le même que celui de l'origine de la société et de l'origine du pouvoir. Pour lui, tout vient directement de Dieu : le langage, l'instinct social qui pousse naturellement l'homme à vivre en société, l'autorité même qui gouverne la société et sur laquelle la Providence divine ne peut manquer de jeter quelquefois les yeux.

Pourquoi un ouvrage, qui rappelait aussi opportunément aux esprits que la vérité est ennemie de toute exagération, n'eut-il pas le plein succès qu'on aurait pu, semble-t-il, tout d'abord lui promettre ? On l'a vu : c'est parce que Ballanche n'y montre pas toujours assez de rigueur dans l'argumentation ; c'est parce que, sur les questions dominantes de son livre, telles que l'origine de la société, de la parole, du pouvoir, il ne fait pas véritablement preuve d'une très réelle originalité. Or, la même observa-

tion pourrait s'appliquer encore à ses idées littéraires.

Hâtons-nous de remarquer toutefois qu'à ce dernier point de vue, Ballanche ne doit pas être trop sévèrement incriminé. La *Préface de Cromwell*, par exemple, de beaucoup postérieure à l'*Essai sur les Institutions sociales*, n'a pas davantage une complète originalité. Entre les principales idées auxquelles Victor-Hugo sut attacher son nom, s'en rencontre-t-il vraiment plus d'un petit nombre qu'on ne puisse retrouver dans les œuvres antérieures, soit en germe, soit même parfois avec un assez considérable développement? Victor Hugo semble même avoir fait quelques emprunts à Ballanche. Ne dirait-on pas que les idées suivantes sont textuellement tirées de l'*Essai sur les Institutions sociales*? « Rien ne vient sans racine ; la seconde époque est toujours en germe dans la première... Une langue ne se fixe pas, l'esprit humain est toujours en marche, ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui..... Il y a aujourd'hui l'ancien régime littéraire, comme l'ancien régime politique. Le dernier siècle pèse encore de tout point sur le nouveau, etc[1]... » L'auteur de la *Préface de Cromwel*, dans un livre d'une incontestable valeur, sonna la trompette plus fort que les autres ; Ballanche très favorable à toutes les idées nouvelles, malgré le plus sincère attachement au passé, eut le mérite d'être romantique avec modération. Si l'on range parmi les éclaireurs du romantisme tous les écrivains qui, dans une mesure quelconque, contribuèrent à l'émancipation de notre littérature, il faut y faire une place, si humble soit-elle, à notre philosophe, d'autant plus que son romantisme, comme celui d'un penseur qui se garderait bien d'imiter servilement, a une physionomie propre assurément digne de le faire remarquer.

Après avoir constaté la marche progressive de l'esprit

[1] Victor Hugo, *Préface de Cromwell (passim)*.

humain et le besoin que nous avions d'institutions nouvelles à la suite des changements introduits par le progrès; après avoir donné son opinion relativement à la modération que nous devons employer dans cette marche progressive, Ballanche termine son livre par des pages où il prend un ton de prophète et fait entendre de véritables vaticinations. Dans le livre *De la Littérature...*, Mme de Staël, après avoir étudié la marche progressive de l'esprit humain chez les différents peuples à travers les siècles, essayait aussi de présager les progrès futurs que la France lui paraissait devoir infailliblement réaliser. Ballanche s'est inspiré de ce plan. Mais, ce qui est plus digne de remarque, c'est que la plupart des prédictions de Ballanche ont été vérifiées par les événements. Sans doute, en politique, ses vues relatives à l'abolition de la guerre, du duel et de la peine capitale, à la réforme des hôpitaux, à l'émancipation des colonies, ne se sont pas pleinement réalisées ; aujourd'hui même, il n'est guère possible de prévoir si elles le seront jamais. Toutefois, en littérature, l'auteur de l'*Essai* a prévu l'avenir avec une rare pénétration. C'est ainsi, par exemple, qu'il a deviné le grand développement qu'allaient prendre, outre l'histoire, l'étude des langues orientales aux dépens des études de latin et de grec, dont on semble actuellement se détourner. C'est ainsi encore qu'il a prévu tout le succès qu'allait avoir le drame moderne au préjudice de l'ancienne tragédie[1]. Là-dessus Ballanche a fait preuve d'originalité clairvoyante : c'est un mérite dont il est juste de lui faire honneur.

Après la composition de l'*Essai sur les Institutions sociales*, Ballanche semble s'être reposé quelque temps. Dans les *Prolégomènes* et les *Réflexions diverses* qui les accompagnent, on dirait qu'il n'a qu'un but : celui d'exposer, comme au hasard de la rencontre, des pensées qui

[1] Ballanche, *Essai sur les Institutions sociales*, chap. x et xi, *passim*.

lui arrivent, mais qu'il veut cependant préserver de l'oubli. De là un certain désordre dont l'auteur lui-même a été frappé. « Je me suis assez souvent, dit-il, comme on a pu s'en apercevoir, trouvé obligé de faire des digressions, d'entrer dans des explications ; ici de revenir sur mes pas ; là, de faire prévoir ce que j'avais à établir plus loin ; je n'ai pu enfin tout dire à la fois, c'est là l'inconvénient de la parole humaine qui, par sa nature, est successive, et qui, sous ce rapport, est quelquefois une image incomplète de la pensée[1]. » Excuse étrange en vérité et peu sérieuse, qui prouve simplement que Ballanche était à court de raisons. Peut-être eût-il mieux fait de dire qu'il ne savait pas ordonner un plan, ni mener le lecteur à un but par des raisonnements qui se fortifient et s'enchaînent. Notre conclusion sera qu'il faut faire abstraction du point de vue littéraire, pour ces derniers travaux, et ne les juger qu'avec le système, et au point de vue exclusivement philosophique.

Nous serons plus à l'aise avec les poèmes et nouvelles, tels qu'*Antigone*, *Orphée* et *l'Homme sans nom*.

On trouve dans *Antigone* et *Orphée*, diverses peintures de batailles et de paysages, qui, bien qu'inférieures comme observation à celles de Chateaubriand, offrent pourtant des mérites qu'il n'est pas possible de nier. Le livre cinquième d'*Antigone* est rempli de ces descriptions : l'auteur nous retrace l'admirable épisode de la mort de Parthénopée, ce beau jeune homme enlevé à la fleur de l'âge, pour qui le cruel Polynice ne ressentit aucune pitié, et dont il tua même encore la mère Le récit suivant, tiré du poème d'*Orphée*, nous fait assister à la lutte des Odryssiens contre des hordes barbares qui venaient ravager la contrée qu'ils habitaient :

[1] Ballanche, *Prolégomènes*, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, pp. 23, 258, etc.

Le roi avait une longue lame armée d'un fer aigu. Une peau d'ours couvrait ses larges épaules et enveloppait ses reins vigoureux. Sa longue barbe descendait rudement sur sa poitrine velue, siège de la force ; sa chevelure terrible flottait au gré des vents ; ses yeux lançaient des éclairs, son sourcil faisait trembler... De jeunes hommes, forts et nerveux, armés de javelots longs et durcis au feu, tenaient de leurs mains imployables les cornes recourbés des taureaux qui obéissaient avec révolte. Tantôt ils les piquaient de leurs javelots, pour les faire avancer ; tantôt ils les saisissaient par leurs naseaux fumants, pour les contenir.

D'autres hommes étaient montés sur des chevaux sauvages, car les Centaures venaient de parvenir à dompter ce noble animal, qui jusqu'alors avait vécu libre au fond des forêts. Les cavaliers étaient en petit nombre, parce que l'art était nouveau ; et Œagrius, trop vieux pour l'apprendre, avait été obligé de se contenter du char grossier que je viens de décrire. Les cavaliers avaient des piques brutes ; leurs têtes n'étaient point protégées par des casques. Les armes défensives n'étaient point connues, et ces peuples ne songeaient qu'à donner la mort, sans s'occuper du soin de ménager leur propre vie. Après cette petite troupe de cavaliers, marchait la multitude des fantassins avec d'énormes massues, de lourdes haches et les flèches légères, qui n'avaient encore servi que pour percer les oiseaux dans les airs...

La bataille innomée à laquelle j'assistai en frémissant et qui est restée inconnue aux Muses, cette bataille présentait quelque chose de fantastique et d'affreux. D'un côté, un peuple revêtu d'armes à peine façonnées, agitant des espèces de flèches et de javelots ; de l'autre, des hommes demi-nus, les épaules simplement couvertes de peaux de bêtes, sans armes, lançant des blocs de rochers et des arbres déracinés. Je croyais voir une apparition de ces hommes farouches, dont la mémoire s'est conservée dans les traditions mythiques. La rencontre des deux armées fut comme la rencontre de deux phénomènes épouvantables, de deux trombes inanimées. Le désordre des éléments vint ajouter à l'illusion terrible d'un tel souvenir. La tempête parcourait l'horizon sur son char de feu. Mille tonnerres retentissaient au loin sur le Rhodope et l'Hémus. Des nuages noirs d'épouvante semblaient ramper le long de l'Hèbre. Mille fantômes sortaient des vallées silencieuses. Des voix couraient en gémissant ; on ne savait si c'étaient les voix des dieux de la peur, ou celles des bêtes affamées. Les cris des barbares dominaient tous ces bruits effroyables. Jamais on ne vit un tel dédain de la vie. La vie en effet ne pouvait avoir rien que d'odieux

pour des peuples sans avenir, sans espérance, sans lien social. Après la première mêlée, lorsque les Thraces eurent épuisé leurs flèches ou brisé leurs lances et leurs javelots, et que le combat devint un combat corps à corps, l'infériorité se déclara pour le peuple qui apprenait à estimer la vie, car il n'y avait encore rien de généreux et d'élevé dans les hommes si nouvellement appelés à l'état social [1].

Au livre 6e des *Martyrs*, nous trouvons sans doute une peinture de bataille plus achevée et autrement saisissante. Mais, pour inférieure qu'elle soit à celle de Chateaubriand, celle de Ballanche ne doit point cependant, on l'a vu, être dédaignée.

Il y aurait bien d'autres descriptions à signaler dans les œuvres de Ballanche. Voici celle qu'il nous fait, à deux reprises, d'un orage, dans *Antigone* et dans *Orphée :*

Pendant qu'Antigone et Hémon, suivis des soldats thébains, erraient dans la forêt, sans tenir de route certaine, d'épaisses ténèbres couvrent la terre. Bientôt, on entend mugir les vents précurseurs de la tempête, le torrent roule son terrible fardeau dans les airs : de formidables éclairs traversent l'obscurité immense ; les animaux sauvages font retentir les montagnes de leurs tristes hurlements ; les arbres sont brisés par la violence de l'orage [2]...

Le ciel tout à coup se couvrit de nuages. Une nuit anticipée s'étendit sur les eaux ; et du sein de cette nuit sortaient des éclairs terribles [3].

Voici maintenant, telle que nous la lisons au début de l'épisode de la sybille de Samothrace, la description du soir d'un beau jour :

Un jour, à l'heure du soir, le poète divin errait avec Eurydice, sur les bords de cette mer agitée qui n'était célèbre par aucun naufrage. Le temps était calme, la mer entrait dans le majestueux repos de la force indomptable, repos plein de charme et de puissance.

[1] Ballanche, *Orphée, Œuvres*, édit. in-8°, t. IV, pp. 240, 241, 242.
[2] Ballanche, *Antigone, Œuvres*, édit. in-8°, t. I, p. 169.
[3] Ballanche, *Orphée, Œuvres*, édit. in-8°, t. IV, p. 127.

Et pour finir, voici encore avec le tableau d'un paysage des Alpes, où Ballanche place la demeure de *l'Homme sans nom*, le tableau d'un coucher de soleil :

Je pénètre de gorge en gorge et de précipice en précipice, jusqu'à un hameau perdu au milieu d'une nature affreuse. Enterré dans des fondrières et des ravins, ce hameau n'avait pour horizon qu'un mur circulaire de rochers nus et pelés, semblables aux monts de Gelboé, maudits par le prophète, et que la rosée du ciel refusait de fertiliser. Rien de pittoresque ne s'offrait à la vue. On eût dit un lieu privé de toute communication, destiné à enfermer des malfaiteurs. Cependant quelques chétives habitations se groupaient autour d'une église rustique, ruinée par le temps, et qui fut autrefois grossièrement réparée. Elle n'avait, comme les pauvres cabanes dont elle était entourée, qu'un misérable toit de chaume noir à demi consumé.

Je crus d'abord que ces tristes masures étaient les restes d'un ancien village abandonné. Tout me paraissait tomber de vétusté. Je n'apercevais les traces d'aucune créature humaine, ni d'aucun animal domestique ; nul mouvement, nulle voix, nul cri n'animait cette solitude désolée[1]....

Le poète et la ménade se retirèrent ensemble. Le soleil venait de disparaître derrière l'horizon ; les parfums et le crépuscule du soir formaient une heure délicieuse. Ils s'entretenaient en marchant, et, leurs entretiens n'avaient rien de pénible ni de contraint[2].

Ce qui frappe dans toutes ces peintures, c'est leur sobriété extrême ; par là, le contraste est frappant avec les descriptions de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand, de Lamartine et de Victor Hugo. Cette sobriété s'explique bien d'ailleurs par la vie de notre philosophe. Ballanche est demeuré longtemps à Lyon, c'est-à-dire dans une ville où rien ne favorise les hautes envolées de l'imagination, qu'il semblait pourtant avoir très grande. Il est venu ensuite à Paris, où il a définitivement fixé

[1] Ballanche, *l'Homme sans nom*, le début de l'ouvrage.
[2] Ballanche, *Orphée*, *Œuvres*, édit. in-8°, p. 283.

son séjour. Ses voyages à la Grande-Chartreuse, en Italie, ont été assez tardifs et n'ont eu qu'une durée assez courte. Dans de telles conditions, l'homme s'habitue à voir les phénomènes de la nature d'un œil distrait : la rareté des impressions empêche d'en fixer les détails dans la mémoire. La muse de la poésie descriptive n'est-elle pas, comme les autres muses, fille de Mnémosyne ? Malgré son génie si remarquable, Chateaubriand eût été peut-être bien inférieur à lui-même, dans ses plus beaux ouvrages, s'il n'avait été le grand voyageur d'outre-mer que nous connaissons.

Nous ne nous arrêterons pas, à retracer la manière dont Ballanche procédait dans la peinture du sentiment de l'amour. C'est de l'amour non satisfait qu'il semble avoir voulu être le peintre, de cet amour malheureux dont lui-même, nous le savons, avait été victime. Il y en a de nombreux tableaux dans ses ouvrages ; l'amour d'Hémon et d'Antigone, par exemple, celui d'Eurydice et d'Orphée, celui d'Erigone pour Orphée. Toutes ces peintures sont au fond assez analogues à celles des *Fragments*. Au lieu de l'amour fou de douleur qui transportait la druidesse des *Martyrs*, c'est un amour calme qui souffre de sa douleur sans se laisser dominer par elle, et qui s'abandonne à une mélancolie inconsolable.

L'œuvre de Ballanche se distingue encore par une remarquable simplicité d'action : *Orphée* et *l'Homme sans nom* se réduisent tout particulièrement à quelques faits qu'il est possible de résumer assez brièvement.

Quant au caractère des héros, il semble exprimer toujours cette idée qui hantait pour ainsi dire l'imagination de Ballanche, que l'amour est inséparablement accompagné du malheur. Inès de Castro, Hémon, Antigone, Eurydice, Erigone, Orphée, ne sont-ils pas tous véritablement remarquables, à cet étrange point de vue ?

Charles Nodier, nous l'avons vu, a beaucoup loué le

poème d'*Antigone.* Il a fait un grand mérite à l'auteur de ne nous avoir pas donné un pur pastiche de l'antiquité, « d'avoir trouvé le secret inappréciable d'imprimer à sa composition tout entière une nouvelle couleur sans rien changer à l'ordonnance des faits constatés [1]. » La trilogie de Sophocle sur Œdipe, les *Sept Chefs devant Thèbes* d'Eschyle, *les Phéniciennes* d'Euripide, telles ont été les sources auxquelles Ballanche a puisé. Il est bien certain que son *Antigone*, tout en reproduisant les faits qui forment la trame de ces diverses tragédies, ne ressemble à aucune d'elles prise séparément. Si l'auteur les a réunies. pour ainsi-dire, dans une sorte de synthèse, il y a apporté aussi quelques modifications. Ainsi, le dogme de la fatalité ne plane pas, comme chez les Grecs, sur la composition de Ballanche. Hémon ne termine pas sa vie par le suicide. Antigone ne meurt pas de faim, le désespoir dans l'âme : tout au rebours, un sourire de résignation et de bonheur se repose un instant sur ses lèvres au moment de sa mort, et elle quitte la vie en parlant de la vie future. De même encore le récit est placé dans la bouche d'un vieillard aveugle, le devin Tirésias, accompagné de sa fille Daphné qui est vraiment pour lui une autre Antigone, etc., etc. Ce sont donc là des améliorations. Y a-t-il lieu toutefois d'en faire à Ballanche un mérite réel ? Il nous semble qu'il faut prendre garde de rien exagérer.

S'il eût donné, par exemple, à son poème toute l'horreur du dénouement, tel que l'avaient traité les Anciens, Ballanche aurait encouru le reproche de manquer de goût. Un tel dénouement ne pouvait convenir à la société d'alors, lasse des excès de la Révolution française, dont l'auteur lui-même avait été très péniblement impressionné. Il était donc tout naturel qu'il s'efforçât d'atténuer. autant qu'il le pouvait, ce qu'il y a de cruel dans le dénoue-

Ch. Nodier, *Mélange de littérature et de critique*, t. I.

ment antique. Il ne pouvait accepter davantage le dogme suranné de la fatalité sans se mettre en opposition formelle avec toutes les idées de notre civilisation.

On a reproché à Ballanche d'avoir fixé son choix sur un sujet trop rebattu, et l'auteur d'*Antigone*, indulgent comme un écrivain l'est toujours pour son œuvre, trouva en effet que l'excuse, donnée dans *le Constitutionnel* du 2 février 1816 par un auteur anonyme, à savoir qu'un sujet est toujours nouveau lorsque l'auteur sait entrer dans le sens intime et profond », était excellente. Mais peut-être le rajeunissement rêvé par Ballanche n'est-il pas aussi méritoire qu'il a pu se le persuader. Au surplus, *Antigone* a de ravissantes pages, et fort nombreuses ; l'intérêt se soutient pendant tout le cours du récit, et l'âme éprouve une impression de douce et émouvante tristesse. Nous avons déjà eu l'occasion d'en citer des extraits. Pour finir, voici encore une citation. Il s'agit du dernier entretien d'Antigone avec son père Œdipe qui va mourir. Nous n'en donnerons qu'une très minime partie, afin de montrer la suavité des sentiments exprimés dans ce beau livre.

« Ma fille, dit-il un jour (Œdipe), je ne sais ce qu'il y a en moi ; il me semble que jamais je n'ai senti une telle tristesse. C'est plus que de la douleur. Je suis comme jeté hors de la vie et tu m'y rappelles encore. Je voudrais pouvoir ne rien aimer, ne rien regretter ; peut-être que je me plairais dans cet excès d'abandon et de désespoir. Tes soins me sont importuns, ta tendresse me fatigue. Ah ! que ne puis-je me soulager par des malédictions ! Ma fille ! pardonne ces égarements à ton malheureux père ! J'ai à la fois et les désirs et les terreurs de la mort. J'ai comme une sinistre pudeur qui me porte à enfouir dans l'ombre mes derniers instants, semblable à cet insecte merveilleux qui se retire à l'écart sur des arbustes solitaires, pour s'y construire un tombeau. Ah ! laisse-moi, Antigone, laisse-moi ; veux-tu donc me suivre sur les bords affreux du Styx ! »

« Oui, s'écrie Antigone, oui, je vous suivrai sur les bords affreux du Styx ! »

« Fille magnanime, reprend Œdipe, ton courage me confond, quoi ! pour ton père, tu renonces à la vie ; eh bien ! je veux dès à présent que tu y renonces pour toi-même. Viens t'asseoir à mes pieds, repose ta tête sur mes genoux ; je t'envelopperai de mon manteau pour te dérober à la douce clarté du jour. »

Antigone obéit, et son père l'enveloppa de son manteau, symbole des ombres mystérieuses de la mort. « Voici que je suis satisfait, dit Œdipe à voix basse, mon Antigone est séparée de toute la terre. Qui pourrait être digne de respirer le même air qu'Antigone ? Ah ! ma fille, tiens-toi bien séparée de tous les mortels ! que tes sentiments leur demeurent inconnus ! Garde le secret de tes nobles pensées ! Puisque les dieux n'ont pas encore fixé le terme de tes jours, ensevelis-toi dans une solitude profonde. Dédaigne tout ce qui paraît au premier regard embellir l'existence. J'ai cru autrefois, oui, j'ai cru que les destinées humaines avaient quelque chose de désirable. Insensé que j'étais ! Je me jouais en quelque sorte sur les bords d'un abîme. Dans le temps même où je paraissais enivré de bonheur et de gloire, je méprisais au fond de mon âme le bonheur et la gloire. J'y trouvais je ne sais quoi de fade et d'amer qui me rappelait le triste sourire du Sphinx. »

Pendant qu'Œdipe parlait ainsi, Antigone poussait de plaintifs gémissements semblables à ceux de la colombe délaissée lorsque le chasseur lui a ravi sa compagne. « Tu pleures, ma fille, disait Œdipe, tu pleures infortunée ! Ah ! mes discours sont donc bien nouveaux pour toi ! Je te comprends ; malgré tous nos malheurs, tu as encore conservé quelque confiance en l'avenir. Dis-moi la vérité ; la douce espérance n'habite-t-elle pas toujours au fond de ton cœur ? »

« J'avoue, répond Antigone, d'une voix entrecoupée, j'avoue que l'espérance n'est pas tout-à-fait bannie de mon cœur, et que mon âme quelquefois se réfugie involontairement dans l'avenir. »

« Désabuse-toi, ô ma fille ! reprend Œdipe, désabuse-toi ; tout passe autour de l'homme, tout passe au dedans de lui. Ses sentiments, ses souvenirs, ses douleurs même, n'ont que peu de durée. Antigone, les jours de ton enfance, encore si près de toi, ne se sont-ils pas évanouis comme un songe ? Ainsi passeront tous les autres jours. Les rapides instants que tu donnes à ton père s'évanouiront eux-mêmes comme le rêve de la nuit. Ces vains projets de repos et de bonheur qui viennent quelquefois endormir nos peines ressemblent à ces fables milésiennes dont on amuse les enfants. Il n'est rien dans la vie de réel que les larmes... [1] »

[1] Ballanche *Antigone*, livre II.

Nous avons déjà eu tant de fois l'occasion de parler du poème d'*Orphée* que l'on peut, d'ores et déjà, se faire une idée de ce qu'il faut en penser au point de vue littéraire. Il ne resterait plus grand'chose à ajouter. En prenant connaissance de l'analyse du poème, le lecteur n'a-t-il pas remarqué, par exemple, la simplicité du plan? Ne s'est-il pas dit qu'une œuvre romanesque, ainsi entremêlée de philosophie mystique, devait avoir dans notre littérature un caractère véritablement original?... A ce qui précède, nous joindrons encore, toutefois, une courte étude complémentaire.

Ballanche a fait quelques modifications aux traditions mythologiques dont son poème rappelle le souvenir. Ainsi la mort d'Eurydice n'a plus lieu à la suite de la piqûre d'un serpent qu'elle aurait rencontré en voulant échapper à Aristée ; l'épouse d'Orphée meurt d'une sorte de punition, parce qu'elle a voulu demander au poète de lui faire connaître les mystère de l'amour.

« Orphée, dit-elle d'une voix affaiblie, j'ai voulu te distraire de tes grandes pensées, au lieu de me borner à les embellir, et à leur donner du charme ; et voilà que les dieux m'en punissent. Le châtiment n'a pas tardé de suivre la faute ; et la faute peut-être était bien pardonnable. Continue d'obéir à tes hautes destinées que je voulais concentrer sur moi seule ; marche à ton noble but, sans te détourner ni à droite ni à gauche, et que la douleur ne fasse pas ce qu'allaient faire les condescendances de l'amour. Pour moi, infortunée, pour moi, qui fus trop jalouse de tes affections la mort est dans mon sein ; j'ai été soudainement pénétrée de son trait fatal ; et déjà je ne suis plus ton Eurydice ; je ne suis plus ni ta sœur chérie, ni ton épouse sacrée. Hâte-toi, mon bien-aimé, de donner le dernier baiser du frère, le premier et dernier baiser de l'époux à la vierge qui ne pouvait savoir de toi les secrets divins de l'épouse. » Eurydice finit de parler, et ses derniers mots n'étaient plus qu'un harmonieux murmure, et elle mourut en recevant le baiser fraternel sur son front virginal, le baiser de l'époux sur ses lèvres intactes. Tel fut, sur les bords d'un fleuve enchanté, un cygne tout

éclatant de blancheur ; telle est la mort mélodieuse de l'oiseau sans tache, parmi les herbes embaumées du rivage [1].

Nous avons relevé intégralement ce passage de la mort de l'épouse d'Orphée, afin de montrer une fois de plus les beautés littéraires du poème. Ballanche a fait d'autres modifications aux traditions de la mythologie : la descente d'Orphée aux enfers, sur laquelle tous les auteurs anciens s'arrêtèrent avec complaisance, est pour ainsi dire passée sous silence ; Ballanche n'y fait qu'une rapide allusion. De même Orphée n'est pas tué par les Ménades ; il meurt de mort naturelle, après quoi il subit une transfiguration. Ce sont là d'heureuses améliorations.

D'après Jean Vaudon, *Orphée* n'est pas un poème sans tache : « Trop souvent l'invraisemblance éclate, j'entends, dit-il, l'invraisemblance poétique [2]. » « Invraisemblance poétique » est un terme quelque peu obscur et imprécis. Sur la question de vraisemblance, il ne faut montrer pourtant, avec Ballanche, qu'une sage rigueur. Il y a toujours du merveilleux dans un poème, et l'auteur d'*Orphée* n'en a fait usage qu'avec une extrême sobriété. Ce que le lecteur a le droit d'exiger, c'est que le merveilleux soit raisonnable et ne présente aucune contradiction. Or, à ce point de vue, Ballanche ne saurait être blâmé.

Nous lui reprocherions plutôt d'avoir trop modelé son épisode d'Erigone sur celui de Velléda, dans *les Martyrs* — ce qui diminue son originalité — ; d'avoir laissé planer trop de mystère sur la mort d'Eurydice qui est ravie à son époux d'une manière beaucoup moins naturelle que celle de l'ancienne tradition ; enfin d'avoir rendu Tirésias aveugle, sans qu'on s'en explique bien la raison, comme si, à l'exemple de l'Homère de la tradition, tous les chan-

[1] Ballanche, *Orphée*, livre III, *Œuvres*, édit. in-8°, t. IV, p. 199.
[2] *Le Correspondant* du 10 novembre 1883, article de Jean Vaudon.

tres d'épopées devaient être privés de la lumière du jour.

Nous ne ferons pas de plus amples citations du poème d'*Orphée*. Voici cependant l'indication des passages qui méritent d'être tout particulièrement remarqués : l'enfance d'Eurydice, sa première entrevue avec Orphée, son hymen, sa mort — le récit de cette mort, bien que de beaucoup inférieur au splendide tableau de la mort et des funérailles d'Atala n'est pas comme on l'a vu sans beauté —. Ajoutons les entretiens d'Orphée et de la Sibylle de Samothrace, l'épisode d'Erigone, les dernières paroles et la mort d'Orphée.

L'Homme sans nom, cet étrange et saisissant apologue, a été vivement blâmé par E. Lerminier : Ballanche, à l'en croire, s'est trompé totalement sur le caractère qui convient à un régicide. L'Homme sans nom « est un lâche, dit-il, qui doit pleurer sur sa lâcheté, puisqu'il a sacrifié à des passions qui n'étaient pas les siennes ; mais une fois que l'auteur avait jugé à propos de s'engager dans ces questions terribles, il devait nous montrer le régicide fanatique obstiné, systématique, se mettant avec sécurité et sans remords en guerre et en lutte avec la conscience du genre humain, développant de l'intégrité, du désintéressement et de la force pour se charger d'un crime et, sous le sceau de la réprobation, se jugeant lui-même digne de couronnes[1]. »

Le type du régicide, tel que se le représente E. Lerminier, est un type réel, mais celui de Ballanche ne l'est pas moins. S'il y eut assurément des régicides convaincus, égarés par leurs principes, tels que Lerminier paraît les concevoir, on ne peut nier qu'il y en ait eu d'autres qui votèrent la mort du roi parce que leurs collègues l'avaient votée. Eût-il été préférable que Ballanche choisît le pre-

[1] *Le Globe*, 3 juillet 1830, article de E. Lerminier.

mier type de régicide, celui du fanatique convaincu ? Je ne sais. En tout cas, le choix qu'il a fait était bien celui qui lui convenait le mieux. Notre philosophe n'avait-il pas moins d'attrait pour une analyse psychologique que pour une peinture de sentiments pleins d'une douce mélancolie ?

De Loménie a prétendu que, dans *l'Homme sans nom*, Ballanche a manqué son but ; suivant l'auteur de la *Galerie des contemporains illustres*, le pire défaut de cet ouvrage « est de produire, dans ses deux parties, une impression diamétralement opposée aux intentions de l'auteur[1]. » Il nous semble que cette opinion est contraire à la vérité. En 1820, au moment où Ballanche publia *l'Homme sans nom* pour la première fois, le vent des révolutions soufflait partout ; des armées « échelonnées de toute part, depuis la mer Blanche jusqu'à la baie de Naples, témoignaient, nous dit Ballanche, des terreurs de l'Europe[2]. » Les royalistes en étaient venus à des excès inévitables dans la réaction ; ils croyaient à une vaste faction, formée par les sociétés secrètes dans le but d'anéantir la race des rois. Les adversaires de la royauté n'éprouvaient plus guère de respect pour l'autorité nationale. Il était bon de rappeler les uns à plus d'indulgence, et de montrer aux autres combien digne de flétrissure est le crime dont se rendirent coupables les membres de la Convention, en commettant le régicide du 21 janvier. C'était là le but de Ballanche, but qui ressort de la préface de son œuvre et de l'œuvre elle-même. En rendant son régicide sympathique et non pas odieux, il voulait ramener la France à des sentiments de conciliation. En vérité, c'était bien ainsi qu'il fallait s'y prendre pour réaliser ce dessein.

[1] De Loménie, *Galerie des Contemporains illustres*, t. III, Paris, 1841.
[2] Ballanche, *l'Homme sans nom*, préface de l'édit. de 1830.

L'*Elégie* sur la mort du duc de Berry est du même genre que les *Fragments*, et nous avons dit précédemment ce qu'il faut penser des beautés de ces compositions de courte haleine. Nous avons eu aussi l'occasion de parler suffisamment de la *Vision d'Hébal*, et le passage qui a été cité donne bien une idée de la nature de cette œuvre et de sa valeur. Il convient de l'apprécier plutôt au point de vue philosophique. Il en est de même de la *Formule générale de l'histoire* et de *la Ville des Expiations*, quoique chacun de ces ouvrages ait, comme nous l'avons indiqué, sa physionomie spéciale. Il y a de fort beaux passages dans ces œuvres, malheureusement inachevées. Signalons la mort de Virginie, tirée de la *Formule générale de l'histoire*, que J.-J. Ampère lut en 1830 à l'Athénée de Marseille, au milieu des chaleureux applaudissements d'environ six cents auditeurs [1]. Le récit de cette mort que nous ne relèverons pas en entier est un véritable drame, que Ballanche a su rendre des plus émouvants. Nous ne citerons ici que le chant d'adieu à la vie que Virginie entonne avant de mourir :

Doux éclat du jour, adieu ! adieu, riantes prairies où j'égarais mes pas ! Murs saints de Rome, colline auguste et sombre du Capitole, adieu !

Compagnes de mon enfance, je vais cueillir pour vous la grenade merveilleuse du Koré ! Après moi, vous pourrez savourer les graines rafraîchissantes de la grenade civile. Compagnes de mon enfance, tressez des fleurs pour ma pompe nuptiale, car ma mort est le don futur de la renommée des noces. Le temps n'est pas éloigné où vous n'aurez à envier ni le voile propre à vous qui protège la pudeur, ni la corbeille mystique qui renferme les nobles symboles de la royauté de la mère de famille, la quenouille et la laine blanche. Doux éclat du jour, adieu ! adieu riantes prairies où j'égarais mes pas ! murs saints de Rome, colline auguste et sombre du Capitole, adieu !

[1] *Correspondance et souvenirs de A.-M. et J.-J. Ampère*, recueillis par Mme H. C., t. II, p. 15.

Compagnes de mon enfance, celle d'entre nous qui la première devait détacher de l'arbre sacré le rameau d'or de l'initiation, il fallait qu'elle cessât de vivre de cette vie terrestre ! Jeunes filles, mes compagnes, votre destinée cessera d'être obscure ; ma mort va vous doter d'une destinée éclatante. Au prix de ma vie, je vous laisse le rameau d'or de l'initiation. Pour vous, comme pour les ruines du foyer domestique, on chantera Thalassus. Doux éclat du jour adieu ! adieu ! riantes prairies où j'égarais mes pas ! Murs sacrés de Rome, colline auguste et funeste du Capitole, adieu !

J'aime Icilius, mais Icilius ne pouvait être mon époux glorieux, et je meurs ! La communication des choses divines et humaines nous était refusée, et je meurs ! Je meurs pour ne plus devoir le feu et l'eau à un patron ! Ah ! mes paroles ne prononceront point d'anathèmes ! mes paroles veulent rester innocentes comme le fut ma vie. Je meurs sans tache, et je vais dans un lieu où toutes les cordes de la lyre rendront des sons harmonieux sous mes doigts. Doux éclat du jour, adieu ! adieu, riantes prairies où j'égarais mes pas ! murs saints de Rome, colline sombre et funeste du Capitole, adieu !

L'intérêt de *la Ville des Expiations* résulte principalement de l'originalité de la conception ; mais on s'attache aussi malgré soi à l'ardente philanthropie que Ballanche porte dans son livre à ces hommes coupables, pour lesquels la société, de nos jours encore, n'a que de la haine et du mépris. Nous aurons plus tard l'occasion d'examiner de nouveau cette œuvre, en nous plaçant au point de vue de l'idée qu'elle renferme. Une citation suffira ici pour en faire connaître la valeur littéraire et en montrer le côté sentimental. Il s'agit du discours de réception que l'on adresse à tout étranger admis nouvellement dans la Ville des Expiations.

« Mon frère, nous ignorons le sujet qui vous amène parmi nous, et nous commençons par vous rappeler le secret qui vous est imposé comme à nous. Mais, si nous ne savons pas qui vous êtes, nous savons que nous avons tous à expier. Les souffrances de l'homme prouvent ses fautes, car ce n'est pas injustement que Dieu a infligé la souffrance. Nous savons que vous êtes une créature humaine, c'est-à-dire faite à l'image de Dieu. Nous savons que

vous avez des destinés immortelles à accomplir. Nous savons que l'homme est fait pour la société, mais nous savons aussi que la véritable justice distributive n'appartient qu'à Dieu, que Dieu seul peut nous rendre selon nos œuvres. Peut-être le milieu social où vous êtes trouvé placé contenait-il des choses qui d'abord blessèrent votre âme, et votre âme révoltée a été conduite au mal. En effet, du malaise au mécontentement, et du mécontentemcnt à la révolte, la pente est rapide. L'homme ne peut vivre que dans la société, ne peut se développer que dans la société, et la société n'est pour l'homme qu'un ensemble funeste de pièges, ou, pour parler plus exactement, d'épreuves souvent intempestives, peu ménagées. Après la révolte, l'ignominie dont vous avez été entouré, la réprobation qui vous a frappé vous ont de plus en plus enfoncé dans l'abîme. Le mal engendre le mal. Vous n'avez plus voulu reculer devant vos propres terreurs, vous avez accepté votre excommunication sociale. Un premier pacte avec l'iniquité lie toujours au-delà de nos forces. Maintenant, félicitez-vous d'avoir brisé tous vos liens, d'avoir pu vous affranchir de tous vos engagements, de n'être plus garroté par la fatalité que vous aviez faite vous-même contre vous. La liberté civile vous est enlevée en entier, afin que vous entriez dans la plénitude de votre liberté morale qui est la seule vraie liberté de l'homme. Mais je vous parle au hasard, comme si je savais que vous eussiez mal usé de votre liberté, et que votre présence ici ne fut pas un acte très louable de cette liberté. Dieu m'est témoin, mon frère, que je ne le sais en aucune sorte. Et si je parle ainsi, c'est pour commencer à vous apprendre l'humilité, pour donner à tous, pour me donner à moi-même une leçon qui nous profite. Si donc vous êtes venu volontairement recevoir le joug salutaire de la pénitence, si vous êtes comme un simple voyageur qui demande une hospitalité passagère sous nos tentes, vous ne serez point offensé, puisque toujours vous vous êtes reconnu pécheur, et nous le sommes tous. Quoiqu'il en soit, vous êtes déjà pour nous un frère, vous êtes celui que nous attendions, vous êtes celui dont les bons exemples nous sont promis à tous. Vous nous apprendrez les desseins de Dieu sur ceux qu'il veut les premiers appeler à lui. Nous lirons ensemble dans les oracles éternels que le trône de la puissance et de la gloire est accordé aux infirmes. Que celui qui s'asseyait sur le fumier sera élevé pour s'asseoir avec les princes. Nous y lirons ensemble que là où le péché a abondé, là, abondera aussi la grâce. Nous apprendrons de Job qu'il faut en venir à craindre toutes ses œuvres, puisqu'il eu était

venu, le juste lui-même, à craindre que ses œuvres ne s'élevassent contre lui. C'est ce qui nous porte, mon frère, à vous accueillir comme un pécheur qui demande la réconciliation. Ainsi donc, toutes vos habitudes sont brisées ; toutes vos peines sont restées dans le monde que vous avez quitté. Vous avez déposé tous vos fardeaux sur le seuil de nos demeures. Vous êtes devenu un homme nouveau. La solitude et le silence vous révéleront les secrets de Dieu, qui sont au fond de notre cœur, qui n'ont jamais cessé d'y être. Vous êtes admis dans la Ville des Expiations, dans la ville des épreuves adoucies, dans la ville où l'homme est livré plus particulièrement, plus spécialement à ce qui est sa destination sur la terre, à ce qui est le plus véritable emploi de la vie. [1] »

Voilà une belle page, et d'un charme tout évangélique.

Dans sa manière de composer, Ballanche semble avoir affectionné tout particulièrement la forme narrative. Tantôt c'est lui-même qui entreprend de raconter ce que son livre doit contenir ; *l'Homme sans nom*, la *Vision d'Hébal*, *la Ville des Expiations* sont ordonnés de cette manière. Tantôt c'est à un intermédiaire qu'il a recours pour cela : ainsi, Tirésias est narrateur des deux poèmes d'*Antigone* et d'*Orphée*. On pourrait ajouter aussi la *Formule générale de l'histoire*, dans laquelle le récit a une assez grande part.

Mais, tout en inclinant de préférence vers la narration, Ballanche n'a pas négligé cependant de recourir quelquefois à un procédé plus favorable en effet à la rigueur d'une démonstration, je veux dire, à une exposition didactique. Nous en avons la preuve dans le livre *Du Sentiment*, dans l'*Essai sur les Institutions sociales*, et dans les *Prolégomènes*. Malheureusement dans tous ces ouvrages, Ballanche est demeuré inférieur à lui-même. La plupart de ses œuvres dogmatiques forment, pour ainsi parler, un chaos — le mot est sévère, mais il est juste — où il n'est pas facile de s'orienter à première vue.

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre IV.

Même dans l'*Essai sur les Institutions sociales*, qui est l'œuvre de ce genre que Ballanche semble avoir le plus soignée, on trouve des digressions nombreuses qui arrêtent la marche de la pensée et fatiguent l'attention du lecteur. Tout compte fait, c'est la forme narrative, favorable aux digressions et aux épisodes, qui convenait le mieux à l'esprit de Ballanche, naturellement épris de poésie, et plus incliné à conter qu'à s'enfermer dans le cadre rigoureux d'une démonstration dogmatique.

Quels étaient les procédés psychologiques au moyen desquels Ballanche arrivait à ses conceptions ? Comme tous les hommes d'une imagination puissante, il voyait généralement les choses sous un point de vue concret. Le livre *Du Sentiment*, l'*Essai sur les Institutions sociales*, les *Prolégomènes* ont, il est vrai, le caractère d'une dissertation ; mais nous avons vu que la discussion serrée et méthodique n'était guère le fait de notre philosophe. Les hommes d'imagination se trouvent mal à l'aise au milieu de pures abstractions philosophiques : aussi Ballanche s'efforce-t-il bien vite d'en sortir. Orphée présente, sous un point de vue concret, tout l'ensemble des siècles de l'époque préhistorique de l'humanité ; la *Formule générale de l'histoire* rend concrète pareillement, en la réduisant aux trois sécessions plébéiennes, l'époque historique de cette même humanité, dont *la Ville des Expiations* présage ensuite l'avenir. *La Ville des Expiations* n'accuse-t-elle pas encore davantage cette tendance, puisque l'auteur de l'ouvrage, après avoir à peine essayé d'expliquer sa pensée théoriquement, ne tarde guère à supposer son rêve réalisé [1]?

Ce qui achèvera de montrer le rôle considérable que l'imagination jouait dans la manière de concevoir de Ballanche, c'est son goût pour les symboles. Il voyait des

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre IV.

symboles partout, l'épi de blé, le ver à soie, le phénix qui renaît de ses cendres, etc., sont pour lui des symboles des destinées humaines. Hercule est l'emblème des travaux de l'humanité; *l'Homme sans nom*, que Ballanche lui-même a qualifié du nom d'apologue, est le symbole de l'homme coupable; Œdipe nous offre celuides misères humaines, etc... Tant il est vrai que, plus l'imagination d'un homme est grande, plus il recherche la finalité; cette finalité, souvent si difficile, pour ne pas dire impossible à découvrir, lui semble aisée à deviner, parce que dans son imagination il trouve une multitude d'hypothèses dont il croit possible de se servir.

Quand on se représente ainsi les choses, il est malaisé de les voir froidement, comme les verrait le mathématicien ou le philosophe, qui, tous deux, se trouvent en présence de pures abstractions. Aussi, n'en fut-il pas ainsi pour Ballanche. Je ne saurais dire si c'était plus encore la sensibilité que l'imagination qui le guidait dans la conception de ses œuvres. Cela est vraisemblable. En tous cas, dans tous ses ouvrages, la sensibilité a une grande part. Nous n'entreprendrons pas de le montrer en invoquant le livre *Du Sentiment* qui, on le sait, manque tout à fait trop de calme. Nous ne nous appuyerons pas davantage sur l'étude d'*Antigone* ni sur celle de *l'Homme sans nom;* nous aurions trop de facilité à découvrir une surabondance de preuves dans ce sens. Mais dans *Orphée*, le sentiment n'a-t-il pas une bien grande place ? Eurydice, la sibille de Samothrace, Erigone, Orphée, etc,, etc., font vibrer l'âme de notre auteur. On dit qu'en prononçant les dernières paroles d'Orphée mourant : « *Rideau brillant des êtres, des éléments, de la nature variée et infinie dans son admirable variété, tu vas donc enfin te lever devant moi*, etc... » Ballanche ne pouvait retenir ses larmes[1]. Cela

[1] J.-J. Ampère, *Ballanche*, Paris, 1848.

prouve combien le sentiment qui avait inspiré son œuvre était encore vivace pour lui. Il y a beaucoup d'émotion sentimentale dans la *Formule générale de l'histoire* et dans *la Ville des Expiations* inspirée par une profonde sympathie pour les criminels que rejette la société. Les citations que nous avons extraites de ces ouvrages suffisent amplement à le montrer. Il y a même de nombreuses saillies de sensibilité dans un travail didactique comme l'*Essai sur les Institutions sociales*. Que l'on se reporte, par exemple, au chapitre VI intitulé : « Du trouble des esprits au sujet du sentiment religieux », et il serait possible d'en fournir encore d'autres preuves.

L'imagination de Ballanche et sa sensibilité expliquent pourquoi il prit si souvent dans ses ouvrages le ton d'un hiérophante qui sonde l'avenir. Ce ton, nous le trouvons partout, chaque fois que l'auteur parle de l'avenir : dans l'*Essai sur les Institutions sociales;* dans *le Vieillard et le jeune homme ;* dans la *Vision d'Hébal ;* dans *la Ville des Expiations*. C'est que, en vertu de leur nature psychologique, les hommes d'une imagination puissante et d'une sensibilité délicate ne doutent pas de la réalité de leurs prévisions imaginaires. Les choses leur apparaissent avec tant de vivacité qu'ils croient à leur existence concrète.

Ballanche était aussi naturellement porté à généraliser les choses. C'était sa manière à lui de concevoir : son imagination l'y poussait. Le livre *Du Sentiment* est la généralisation du « *Pectus est quod disertos facit* », nous l'avons déjà montré ; l'*Essai sur les Institutions sociales* généralise l'idée de progressivité, en l'étendant plus loin que Mme de Staël ne l'avait étendue ; la *Formule générale de l'histoire* généralise le fait historique des sécessions pour en faire une application à l'histoire universelle ; *la Ville des Expiations* généralise l'idée de l'abolition de la peine de mort, pour l'appliquer à l'ensemble de l'univers. Nous pour-

rions citer d'autres exemples plus spéciaux, et remarquer notamment que Ballanche a généralisé l'idée de la chute originelle quand il a dit que tout homme est soumis à la loi de déchéance et de réhabilitation, ou encore quand il a prétendu que la vie d'un homme est le symbole de la vie de toute l'humanité et réciproquement. Mais nous avons, ce semble, suffisamment montré ce côté de l'esprit de Ballanche.

Il n'en faudrait pas conclure cependant qu'il était naturellement enclin à s'écarter, dans ses idées, des limites d'une sage modération. S'il avait l'esprit essentiellement généralisateur, l'auteur de la *Palingénésie sociale* n'aimait pas pourtant se jeter dans les opinions excessives : l'*Essai sur les Institutions sociales* en est, on se le rappelle, la preuve la plus frappante, et il n'est pas nécessaire d'y insister. On pourrait dire, à un certain point de vue, que *la Ville des Expiations* est pareillement l'exposé d'une opinion modérée qui ne doit pas nous étonner de la part de l'auteur, étant donnés les procédés de conception que nous venons d'analyser.

DEUXIÈME PARTIE

LA PHILOSOPHIE DE BALLANCHE

« L'homme individuel et l'homme collectif ont eu en moi un historien, qui peut s'être trompé, mais qui a voulu être sincère ; néanmoins, pourquoi refuserais-je de rendre le témoignage que j'ai dit la vérité, puisque je le crois de toute ma conviction ? »

Epilogue de la *Palingénésie sociale*
(*France littéraire* de 1832, 236-247.)

LIVRE PREMIER

SA MÉTHODE ET SA MÉTAPHYSIQUE

CHAPITRE PREMIER

QUELS SONT LES OUVRAGES PHILOSOPHIQUES DE BALLANCHE? EXPOSÉ ET CRITIQUE DE SA MÉTHODE.

§ I. Quelles doivent être nos sources pour étudier la philosophie de Ballanche. — § II. La méthode de Ballanche consiste surtout à interpréter les traditions. Pourquoi Ballanche ajoute-t-il foi aux traditions? Quelle est sa manière ordinaire de les interpréter? — § III. Quelle est la valeur de la méthode de Ballanche ? Quel en est le degré d'originalité? Ballanche est traditionaliste libéral.

§ I

Quelles doivent être nos sources pour étudier la philosophie de Ballanche.

La vie de l'homme est si courte sur cette terre que le mot fatidique *pendent opera interrupta* s'applique, hélas! à la plupart de nos grands écrivains, surtout à ceux qui ont essayé de créer des systèmes. « L'homme n'a le temps de rien finir de ce qu'il entreprend », a dit Ballanche, un jour qu'il réfléchissait sur la rapidité de notre existence, et « c'est ce qui le plonge si souvent dans le découragement et la tristesse, parce qu'il est trop souvent porté à

douter des vues de la Providence à son égard[1]. » Sans avoir été prématurée pour P.-S. Ballanche, la mort a interrompu cependant ses laborieuses recherches. « Si je venais à mourir, lit-on dans ses manuscrits, et que l'on voulût imprimer la *Palingénésie sociale*, il faudrait bien que l'on sût combien cet ouvrage est loin d'être ce qu'il doit être[2]. » Il est difficile de préciser la date à laquelle ces lignes furent écrites, mais la pensée qu'elles expriment resta, jusqu'à sa mort, la pensée de notre philosophe. Nous savons, en effet, qu'âgé d'environ soixante ans, il projetait un remaniement de ses œuvres. N'exagérons rien toutefois ; il semble certain que ces retouches auraient eu simplement pour but d'apporter à l'ouvrage quelques perfectionnements de détail : elles n'eussent pas modifié le système dans ce qu'il offre d'essentiel. Il n'y a donc rien de chimérique à entreprendre l'étude de cette doctrine. Si nous nous apercevons quelquefois que Ballanche a sommeillé, comme le bon Homère, nous nous rappellerons qu'il avait le dessein de corriger les défauts de son œuvre, et nous ne lui tiendrons pas trop rigueur.

C'est surtout dans la *Palingénésie sociale* que sont contenues les doctrines du *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois*. Cependant, il ne faut exclure de nos recherches aucun des autres ouvrages de l'auteur, car tous nous offriront quelques gerbes à glaner ; tous, hormis toutefois le livre *Du Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*, le premier qu'ait publié Ballanche. Il est vrai que quelques jours après sa mort, Lenormant crut servir la mémoire du philosophe en attirant l'attention du public sur cette production un peu hâtive d'un jeune homme alors inexpérimenté. Mais, malgré les espérances

[1] Ballanche, *Essai*, *Œuvres*, édit. in-8, t. II, p. 195.

[2] Manuscrits de P. S. Ballanche, Bibliothèque de la ville de Lyon, carton 1er, 2e enveloppe.

de J.-J. Ampère, l'article de Lenormant *(Correspondant* du 25 juin 1847) ne tira pas ce livre de l'oubli ; au surplus, nous avons eu l'occasion de le constater, le livre ne le méritait guère. « C'est un jardin anglais que mon livre » a écrit Ballanche dans la préface. En parlant de la sorte, il voulait faire allusion sans doute à l'absence de méthode qui caractérise son œuvre et aux défauts de sa composition. Plus tard, en 1830, lorsqu'il entreprit la publication de ses *Œuvres complètes*, il fut plus explicite encore, puisqu'il jugea son premier travail digne de l'oubli, et qu'il négligea de le recueillir. Respectons donc ce jugement de l'auteur ; au point de vue philosophique, il n'y a, du reste, aucune pensée vraiment intéressante à signaler dans le livre *Du Sentiment*.

Si l'on se reporte à la préface de la *Palingénésie sociale*, quatre grandes compositions, comme nous le savons déjà, devaient entrer dans le plan de l'auteur et servir de cadre à ses pensées. C'étaient : *Orphée*, la *Formule générale de l'histoire de tous les peuples appliquée au peuple romain*, *la Ville des Expiations*, une *Elégie*. L'*Elégie*, dont nous trouvons l'ébauche dans les manuscrits que Ballanche a laissés, devait être la peinture du « malaise général dont sont saisis les peuples au moment de transition qui marque le passage d'un état social à un autre[1]. » A bon droit, à partir de 1831, Ballanche ne la jugea plus nécessaire pour l'exposé philosophique de ses idées. Voici ce que nous lisons dans l'Avertissement qui précède la *Vision d'Hébal*, en date du 1er mai 1831 : « Les deux volumes qui sont actuellement sous presse contiennent, l'un la *Formule générale* et l'autre *la Ville des Expiations ;* lorsqu'ils seront finis, la *Palingénésie* sera complète, il ne me restera plus à publier que les deux volumes de preuves[2]

[1] Ballanche, *uvres*, édit. in-8, t. III, p. 243

[2] Ces deux volumes de preuves n'ont jamais été composés, et les deux, « qui étaient sous presse » en 1831, ne furent jamais publiés. Lors de la

lesquels n'ajouteront point au développement de la pensée générale. »

Les principales sources auxquelles je puiserai pour étudier la doctrine du *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois* seront donc surtout, outre les quatre volumes in-8° des *Œuvres complètes*, la *Vision d'Hébal*, la *Formule générale de l'histoire de tous les peuples appliquée au peuple romain* et *la Ville des Expiations*; Ballanche a pris soin, en effet, de nous avertir qu'il ne faut négliger aucune de ses œuvres pour le bien comprendre [1]. Nous ferons notre profit de ce conseil, et, bien que tous ses travaux ne contribuent pas au même degré à l'évolution de sa pensée, nous nous garderons de nous cantonner uniquement dans la *Palingénésie sociale*.

§ II

La méthode de Ballanche consiste surtout à interpréter les traditions. Pourquoi Ballanche ajoute-t-il foi aux traditions? Quelle est sa manière ordinaire de les interpréter?

Un système philosophique est une doctrine qui, formant un tout harmonieux dont les parties s'enchaînent d'une manière étroite, entreprend d'apporter une solution aux grands problèmes qui ont tourmenté et tourmentront toujours l'humanité. Tous ces problèmes, sur lesquels nous méditons parfois avec une anxiété si profonde sans avoir le bonheur de trouver une réponse qui nous satis-

réception de Ballanche à l'Académie française, dans la séance du 28 avril 1842, De Barante, en répondant au discours du récipiendaire, lui parle de ces deux derniers ouvrages comme n'étant pas encore livrés au public. Il n'en parut jamais que des extraits.

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8, t. III, Préface de la *Palingénésie sociale*, et *passim*.

fasse, Ballanche a consacré sa vie entière à les étudier. Le mathématicien emploie une méthode pour arriver à résoudre les siens; dans l'organisation de ses expériences, le physicien suit pareillement des règles déterminées; de même le philosophe ne peut se dispenser de procéder méthodiquement. D'une part, l'étude préalable de la méthode d'un penseur a l'avantage de faire mieux comprendre la manière dont ses idées s'enchaînent; d'autre part, de la valeur de sa méthode dépend en grande partie celle de son système. Quelle est donc la méthode de Ballanche ? C'est par l'examen de cette question qu'il importe de commencer.

Il y a une méthode philosophique qui, pour résoudre les problèmes métaphysiques, part de l'observation de nous-mêmes; Bossuet en a donné la formule précise quand il a dit : « La connaissance de nous-mêmes nous élève à la connaissance de Dieu ». Depuis fort longtemps en honneur dans l'histoire de la philosophie, cette méthode était déjà employée par Socrate; les *Mémorables* de Xénophon nous le prouvent, en nous rapportant l'entretien de Socrate avec Aristodème le Petit. C'est en appliquant sa célèbre maxime : « γνῶθι σεαυτόν », que ce philosophe s'efforçait d'arriver à la découverte des principales vérités métaphysiques qui intéressent tant notre curiosité.

Si aucun philosophe vraiment digne de ce nom ne peut rejeter l'analyse psychologique, il s'en trouve — et des plus célèbres de notre siècle — qui refusent, quand on s'en sert pour dépasser l'expérience, de lui reconnaître aucun valeur. Ils n'interdisent pas au psychologue toute induction, mais ils réduisent la philosophie à une psychologie exclusivement expérimentale dont les lois puissent, dans une certaine mesure, être vérifiées par l'expérimentation. C'est en termes formels qu'ils refusent à l'esprit humain le pouvoir d'arriver à la solution des problèmes métaphysiques. Il est clair que pour les positivistes,

comme aussi pour les sceptiques de toutes les écoles, les questions métaphysiques ne se posent plus ; ils les ont ruinées par la base. Pour eux, il n'y a plus ni Dieu, ni âme, ni destinée providentielle des sociétés ou des individus ; ou plutôt, si quelque chose est vrai dans ce sens, nous n'en pouvons rien savoir. A quoi bon, dès lors, se livrer à des recherches aussi oiseuses ?

Mais tous les penseurs ne partagent pas cet avis. Il en est qui croient possible la solution de ces problèmes, les plus dignes de nous captiver. Parmi eux, plusieurs méthodes très différentes sont en honneur. A la méthode psychologique dont nous venons de parler, on peut ajouter celle qui repose sur le témoignage des traditions, la méthode étymologique, et enfin la méthode historique.

En vérité, si l'on croit que le philosophe puisse arriver à la solution des problèmes métaphysiques comme aussi à la connaissance des lois du développement de l'humanité, quelle méthode employer en dehors des précédentes ? Nous nous trouvons nécessairement en face de cette alternative : ou bien, à la manière des positivistes, il faut rejeter ces questions comme insolubles ; ou alors on est contraint d'attribuer une valeur réelle aux seules méthodes qui permettent de les étudier.

Remarquons toutefois que l'esprit humain ne peut pas accepter l'un ou l'autre parti d'une manière indifférente. Si les découvertes d'une psychologie rigoureusement expérimentale plaisent au philosophe à cause de leur certitude incontestable jamais elles ne sauraient suffire, cependant, à satisfaire tous les esprits. L'humanité n'a-t-elle pas une tendance naturelle et invincible à chercher la solution des intéressants problèmes dont Ballanche et tant d'autres se sont préoccupés ? Permettez à l'esprit humain de croire que la méthode expérimentale n'est pas la seule logique ; souffrez qu'il soit convaincu de l'existence d'une Providence, dont le regard vigilant surveille

chaque détail de l'immense univers, — franchement, avez-vous bien le droit de le contrarier sur ces deux points — ? Aussitôt vous le verrez secouer le plomb que les empiriques mettent à ses ailes, et prendre son essor vers les régions qu'explore le métaphysicien ; il essayera d'approfondir les destinées individuelles et sociales, questions intéressantes s'il en fut. Et l'esprit humain n'a pas tort ; à moins d'être prévenu par l'habitude d'une méthode trop exclusivement expérimentale, on n'est généralement guère tenté de l'empêcher de satisfaire l'un des besoins les plus impérieux qu'il puisse ressentir.

Ballanche a l'esprit très compréhensif. Tout en ne dissimulant point ses préférences, il ne rejette, à vrai dire, aucune de ces différentes méthodes. C'est ainsi que, parfois, nous le voyons faire reposer ses raisonnements sur l'observation psychologique. Pour n'en citer qu'un exemple tiré des premières pages de la *Palingénésie sociale*, voici une démonstration classique bien connue de l'immortalité de l'âme : « Dieu doit à l'homme, car il lui a promis ; le Créateur a promis à sa créature par les facultés qui sont en elle, et qu'il y a mises originairement ; le Créateur a promis à sa créature par les sentiments qu'elle reçoit ou qu'elle inspire, par la nature même de son être. Ce que l'homme espère, uniquement parce qu'il l'espère ; ce qu'il attend, uniquement parce qu'il l'attend, Dieu le doit à l'homme [1]. »

Pareillement, il ne dédaigne pas la méthode étymologique. Vico, dans le *De antiqua Italorum sapientia, ex linguæ latinæ originibus eruenda*, la lui avait fait aimer. Et Ballanche pouvait-il ne pas se trouver tout disposé à l'admettre, lui qui croyait si fermement à une révélation du langage au berceau de l'humanité ? « Sans examiner la philologie de Vico, très certainement, dit-il, je tiens pour

[1] Ballanche, *Prolégomènes*, *Œuvres*, édit. in-8, t. III, p. 36.

vraie la féconde inspiration à laquelle il obéit... Une langue, à son origine, prouve, non la sagesse de ceux qui la parlèrent à cette époque, mais cette faculté cosmogonique et synthétique qui est dans toutes les langues, faculté merveilleuse et indéfinissable. Voici pourquoi je me suis autorisé à dire que la parole est un destin[1]. » Ailleurs, nous lisons cette appréciation sur l'utilité de la méthode étymologique : « Souvent, un mot est un témoin qu'il faut interroger scrupuleusement parce qu'il a assisté à plusieurs révolutions et qu'il en sait le secret. Ce témoin est d'autant plus précieux qu'il est naïf comme un enfant... Je l'ai souvent dit, les annales des peuples sont dans leurs langues, comme les archives du genre humain sont dans les monuments des langues qui ont successivement régné. Une philologie, fondée sur de bons éléments, jetterait donc une vive lumière sur toute l'histoire[2]. »

Mais, s'il se sert quelquefois lui-même de cette méthode étymologique dont il puisa sans doute dans le *Cratyle* la première inspiration[3] — l'on pourrait en citer plusieurs exemples tirés de la *Palingénésie sociale*[4] — il a cons-

[1] Ballanche, *Prolégomènes*, *Œuvres*, édit. in-8, t. III, pp. 171 et 172.

[2] *Ibid.*, p. 159.

[3] Préface de la *Palingénésie sociale*, voir aussi *Œuvres*, édit. in-8, p. 167.

[4] *Prolégomènes et Orphée*, *passim*.

A ce sujet, dans l'article de la *Revue des Deux-Mondes* (en date du 1er janvier 1893), M. E. Faguet prête à Ballanche une véritable ineptie Voici ce que dit l'auteur de la *Palingénésie sociale*. *Œuvres*, édit. in-8, t. IV, p. 11.) « .... Cette même idée de la nature différente des âmes, dégénération du dogme primitif, nous ne tarderons pas d'en avoir la preuve, passa ensuite dans la gnose, philosophie mystique qui devait embrasser à la fois le monde ancien et le monde nouveau de l'humanité. N'est-il pas singulier que dans le latin le mot *sons*, coupable, soit le mot simple, et que *insons*, innocent, soit le mot composé ? Or, dans l'origine, le second s'applique au patricien et le premier au plébéien. Comme on le verra, l'idée d'initiables et d'initiateurs, l'idée de la nature différente des âmes, se produisit donc, dès les premiers temps, sous la forme d'une croyance à des âmes innocentes et à des

cience cependant des nombreuses difficultés d'une telle manière de procéder ; aussi déclare-t-il humblement son incompétence pour le cas où il serait question d'employer couramment cette méthode. Il aurait éprouvé, à l'en croire, un vif attrait pour ces études, si le loisir ne lui eût pas manqué pour s'y livrer. « En conséquence, dit-il, je laisse à d'autres tous les trésors de l'archéologie et d'une philologie profonde, trésors qui s'amassent pour tous, et dont nul à présent ne pourra refuser l'usage[1]. »

C'est à la fois la méthode des traditions et la méthode historique[2] que Ballanche préfère, et qu'il emploie le plus ordinairement.

âmes coupables. » M. E. Faguet prétend que Ballanche apporte ces étymologies comme preuves de l'existence du péché originel, c'est prêter gratuitement, nous semble-t-il, une absurdité à l'auteur de la *Palingénésie sociale*. Ballanche veut faire entendre, tout simplement, que les patriciens croyaient à une punition divine, infligée aux plébéiens pour être nés dans un état aussi abject. Et si le mot *sons* est le mot simple, primitif, c'est sans doute parce que les patriciens croyaient à une faute qui avait précédé l'état d'innocence, ou parce que l'abjection dans laquelle se trouvaient les plébéiens fut ce qui les frappa tout d'abord. Cette étymologie que donne Ballanche est donc pour analyser leurs croyances, non pour apporter lui-même, comme M. E. Faguet semble le croire, une preuve de l'existence du péché originel. Antérieurement, nous avons eu du reste l'occasion de montrer que notre philosophe s'appuie sur l'unanimité du témoignage des traditions pour expliquer sa croyance à la faute originelle.

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8, t. III, p. 82.

[2] M. E. Faguet, dans l'article de la *Revue des Deux-Mondes* (du 1er janvier 1893), prétend que Ballanche ne « raisonne que sur la préhistoire et sur l'histoire contemporaine Entre les deux, continue l'illustre critique, il y a l'histoire qu'il ne connaît pas, et j'ajoute qu'il ne pouvait pas connaître. » Ce jugement est emprunté à l'article de Loménie. (*Galerie des contemporains illustres*, t. III). On y lit, en effet : « Voici un mot de lui (Ballanche) qui est caractéristique : « Je me suis occupé, disait-il un jour : 1° des temps antérieurs à l'histoire ; 2° des temps crépusculaires de l'histoire ; 3° des temps à venir de l'histoire ; quant aux temps positifs de l'histoire, je vous dirai que je ne m'en suis jamais beaucoup occupé. » C'était déjà dire beaucoup que de prendre au sérieux les paroles qu'a relevées de Loménie. Pourquoi Ballanche aurait-il alors entrepris de composer la *Formule générale de l'histoire appli-*

A rigoureusement parler, la méthode historique comprend la critique des monuments anciens ou modernes, quels qu'ils puissent être. N'est-ce pas ainsi que procède le véritable historien? Ce n'est point toutefois la manière de Ballanche, du moins le plus généralement. Il considère l'humanité, depuis son berceau jusqu'à notre époque, comme possédant une suite ininterrompue de traditions, qu'il s'agit d'étudier. Elles furent longtemps orales, pour la période préhistorique : ce sont les mythes, si nombreux et si divers, que nous a légués l'antiquité. Elles sont écrites pour la période historique, grâce aux travaux des historiens qui ont pris soin de les recueillir. On peut mettre en doute les documents de l'histoire jusqu'à preuve complète de leur véracité ; mais, suivant notre philosophe, il faut bien se garder d'aborder les mythes avec défiance ; on doit se rappeler, au contraire, que, dans son acceptation primitive, le mot de mythe est synonyme de « parole, d'emblème de la vérité[1]. »

Je prends toujours mon point de départ dans les traditions, nous dit Ballanche, dès les premières pages de la *Palingénésie sociale*, comme s'il voulait bien nous faire entendre qu'il ne faut pas imiter Descartes, c'est-à-dire ne point se soucier de ce qui a pu exister avant nous. « Il n'y a point de témérité », poursuit-il ailleurs, comme pour résoudre l'objection qu'on aurait pu être tenté de lui faire, « il n'y a point de témérité à étudier les traditions pour chercher à y découvrir la solution des problèmes qui nous tourmentent. La témérité consisterait plutôt à vouloir faire ces recherches en dehors des traditions. [2] »

Mais, à le bien examiner, ne semble-t-il pas que l'es-

quée au peuple romain? M. E. Faguet s'est montré encore plus sévère. Je me demande pourquoi l'éminent académicien a dit que Ballanche ne pouvait pas connaître les temps positifs de l'histoire?

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8, t. III, p. 89.

[2] *Ibid.* p. 183.

prit humain ne puisse se contenter aussi facilement d'une affirmation semblable ? Soit, nous n'interdisons pas à Ballanche d'étudier les traditions pour résoudre les problèmes dont il s'occupe ; toutefois, qu'il nous dise quelle est la logique d'un pareil procedé ? Quoi ! les mythologies ne nous apparaissent-elles pas le plus souvent comme une série d'histoires populaires sur les dieux ou les personnages divins ? Et ces récits, par leur invraisemblance plus grande encore que celle des contes de Perrault dont on amuse l'imagination des enfants, combien de fois ne choquent-t-ils pas la raison ? On les dirait inventés par quelque conteur mal habile, et l'on s'étonne que de telles traditions aient jamais pu trouver créance dans un si grand nombre d'esprits ! Faudrait-il par hasard y croire en vertu du critérium de l'autorité des anciens, ou de celle du genre humain ?

Non ; ce n'est pas ainsi que l'on doit entendre la pensée de Ballanche ; il n'est pas partisan du « magister dixit » des philosophes du Moyen-âge ; il ne l'est pas davantage du fameux principe de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, à savoir que le signe de la vérité est l'autorité du genre humain. Car, en somme, si le principe de la souveraineté de la raison générale a bien quelque attrait, ce critérium, tel que Lamennais l'a entendu, ne peut s'établir que sur la ruine des autres, sur la ruine de la philosophie elle-même, à l'endroit de laquelle Ballanche garde pourtant une assez grande vénération. Mais alors, pourquoi donc prendre, comme point de départ, ces fables plus ou moins mensongères que Jouffroy a qualifiées de « contes ridicules au prix desquels nos contes de fées peuvent passer pour des chefs-d'œuvre de raison et de vraisemblance [1] ? »

[1] Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, in-12, Paris, Hachette, 4e édit. p. 57.

C'est que, pour Ballanche, les traditions proviennent d'une source commune extrêmement respectable : de la Révélation. « Elles émanent toutes de l'Eternelle Vérité, nous dit-il, et ne sont que des transformations ou plutôt des formes adaptées au génie des diverses familles humaines[1]. » « Celles qui sont dépositaires d'une révélation primitive n'ont été nulle part entièrement abolies[2]. » « Dieu a parlé une fois, nous dit-il encore ailleurs ; Dieu a dit une fois comment le monde idéal était devenu le monde plastique. C'est cette parole de Dieu, émise une fois, qui venant à se reposer sur les lèvres de l'homme primitif, a été la grande voix, la voix unique et multiforme de toutes les traditions primordiales. Notre poésie est un symbole, et c'est ce que doit être toute vraie poésie, car la parole de Dieu, lorsqu'elle se transforme en la parole de l'homme, doit se rendre accessible à nos sens, à nos facultés, s'incarner en nous, devenir nous-mêmes. Elle revêt une teinte obscure, parce qu'elle est reflétée par des organes obscurs. Au fond, le symbole est une vérité que la langue de l'homme ne peut pas dire à l'oreille de l'homme et que l'esprit dit à l'esprit[3]. »

Nous n'avons pas à nous étonner d'une telle persuasion chez un philosophe aussi profondément pénétré du sentiment de la continuité des choses, comme le montre déjà l'*Essai sur les Institutions sociales*. Ne croyons pas, cependant, qu'il n'ait point remarqué les invraisemblances des diverses mythologies.

De là pourtant à les mésestimer, précisément à cause de ces invraisemblances, il y a loin ; et ce serait, aux yeux de Ballanche, un acte de regrettable légèreté. Sans doute, si Dieu a révélé les traditions, on peut se demander pour-

[1] Ballanche, *Orphée*, *Œuvres*, édit.. in-8, t. IV, p. 421.
[2] *Ibid.*, t. III, p. 238.
[3] *Ibid.*, t. IV, p. 364.

quoi elles sont altérées d'une manière si profonde, car, enfin, il nous semble qu'il aurait dû veiller tout particulièrement à leur conservation. Or, voici l'explication que propose l'auteur de la *Palingénésie sociale;* c'est que, nécessairement, « les traditions primitives se modifient et s'altèrent en s'assimilant à l'intelligence humaine ; c'est ainsi que chaque homme finit par donner la couleur de sa pensée à la Pensée divine... La parole humaine n'est qu'un miroir de la parole divine, et un miroir plus ou moins exact, plus ou moins fidèle. Mais il subsiste toujours une image affaiblie, une ombre de la réalité ; la pensée ne peut jamais être complètement altérée ; et, pour les hautes intelligences, elle est toujours la Pensée divine, toutefois devenue accessible [1]. » Une autre raison c'est « qu'il est des mystères contenus dans les traditions à l'insu de ceux qui en furent les dépositaires [2]. » Comment se pourrait-il faire que, ne comprenant pas les vérités qui leur furent révélées, les générations n'en eussent pas plus ou moins altéré le sens ? Le rôle de la Providence a consisté à empêcher qu'aucune de ces traditions ne se perde ou ne devienne complètement inintelligible. « Soyons-en bien convaincus, nous dit Ballanche, les traditions ne peuvent jamais être entièrement perverties [3]. »

Cette idée de regarder les traditions primitives comme des révélations n'est point toutefois spéciale à Ballanche. Longtemps avant lui, de Bonald[4] et Lamennais avaient exprimé, plus ou moins incidemment, la même pensée. Le *diminutae sunt veritates a filiis hominum* et le *cogitationes antiquas fidèles* des Ecritures n'ont-ils pas été interprètés par l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* dans le sens des traditions primitives qui seules sont fidèles,

[1] Ballanche, *Œuvres,* édit. in-8, t. IV, p. 420.
[2] *Ibid.* p. 353.
[3] *Ibid.*, t. III, p. 104.
[4] De Bonald, *Œuvres, passim.*

mais qui peuvent s'altérer profondément jusqu'à conduire un peuple à la barbarie ? C'est, du reste, une conséquence de la croyance à la révélation du langage, conséquence que tous ces philosophes ont acceptée dans leurs écrits. Que pouvait donc être, en effet, cette langue primitive, sinon un résumé de ces choses qu'il nous importe le plus de connaître ? Mais, si Ballanche s'accorde avec Lamennais pour affirmer que les traditions méritent le plus grand respect, rien ne nous autorise à penser qu'il en fasse comme lui l'unique *criterium* de la vérité. Tout en leur attribuant une origine divine, il n'eût sans doute pas souscrit à ce jugement de l'auteur de l'*Essai de l'indifférence en matière de religion :* « L'intelligence n'a point d'autre fondement, la certitude n'a point, ne saurait avoir d'autre base que ce grand témoignage originairement rendu par Dieu même, raison universelle, immuable, infinie [1]. »

Nous avons pleinement le droit de poser à Ballanche la question suivante, comme nous la poserions à quiconque prétendrait, avec lui, faire des traditions la base de nos raisonnements. Pourquoi, lui demanderons-nous, pourquoi attribuer ainsi aux traditions une origine divine ? Est-ce une simple hypothèse que cette croyance, ou bien est-il possible de la prouver ? Pour l'auteur de la *Palingénèsie sociale*, la même raison qui explique la conservation des traditions, du moins dans leur intégrité substantielle, démontre aussi qu'elles furent révélées : c'est l'existence d'une « Providence qui n'a jamais cessé de veiller sur les destinées humaines [2]. » Gardons-nous bien de l'oublier : c'est avec toute l'ardeur d'une profonde conviction que Ballanche croit à la plus tendre sollicitude du Créateur envers ses créatures. Selon lui,

[1] Lamennais, *Essai sur l'indifférence*, 3e partie, chap. VII.
[2] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8, t. III, p. 12.

le destin et la Providence sont les deux points de vue sous lesquels on peut considérer, en définitive, les choses humaines. Si bien qu'on pourrait distribuer l'humanité en deux catégories : les hommes du destin, et les hommes de la Providence. Pour lui, il veut qu'on le range au nombre de ces derniers. Combien de fois dans tous ses ouvrages ne parle-t-il pas de cette économie si remarquable d'après laquelle est régi l'univers [1] !

Pour peu que l'on possède quelque aptitude à la méditation, l'on est tout naturellement conduit aux réflexions suivantes : la révélation faite aux Hébreux a été vraiment bien tardive, puisque notre univers existait déjà depuis de longs siècles ; d'autre part, combien peu nombreuse était la nation juive, en regard des autres peuples, qui furent moins privilégiés ! Ballanche ne peut concevoir que les destinées humaines n'aient eu de direction que chez le peuple hébreu, pendant que le reste des nations aurait été abandonné à l'incertitude de la pensée humaine, ou plutôt à l'ignorance qui constitue la pensée humaine lorsqu'on la considère séparée de sa source, dégagée de son principe, et, pour tout dire, dépouillée à la fois de toute révélation et de toute tradition. D'autre part, continue-t-il, « n'est-il pas écrit dans les *Actes des Apôtres* que Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage ? N'est-ce pas en cela que consistent les traditions générales du genre humain ?... Ces mêmes *Actes des Apôtres* nous disent que Moïse s'était instruit dans toute la science des Egyptiens. Or, la science des Egyptiens entrait donc au moins dans les voies préparatoires pour nos propres traditions [2]. »

On le voit donc ; notre philosophe raisonne sa croyance à la révélation des traditions, et, dans une certaine

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8, t. III, *passim*.
[2] *Ibid.*, pp. 100 et 101, *passim*.

mesure, les arguments qu'il allègue sont plausibles. Accordons-lui qu'il existe une Providence ; cette persuasion est inséparable de la croyance si profondément spiritualiste en l'existence d'un Dieu puissant et sage, plein de justice et de bonté. Si, en effet, nous autorisant du témoignage de l'expérience, dans laquelle nous n'apercevons pas toujours les traces de sagesse que nous désirons y trouver, nous rejetions cet attribut de la divinité, Ballanche saurait nous répondre que « l'action de la Providence doit être voilée par respect pour la liberté de l'homme », qu'« il a fallu qu'il fût possible de la nier pour qu'il y eût mérite à y croire », car « la croyance ou la foi doit être un mérite de l'homme sur la terre[1]. » Ou bien, il nous dirait encore qu'il désaprouve l'essai de justification de la Providence que J. de Maistre a tenté : « Que m'importent les succès des méchants et les revers des bons, s'écriait-il, n'ai-je pas la vie à venir[2] ? » Accordons lui aussi, provisoirement, que les traditions sont d'origine divine. Ces deux points une fois admis, il restera encore à s'entendre sur l'interprétation de ces traditions et de ces mythes, ce qui n'est pas le côté le moins difficile de la méthode.

Ballanche trouvait que, de son temps, la muse de l'histoire était « la plus jeune des muses, » qu'elle ne faisait que « bégayer », qu'on ignorait l'art de discuter les témoignages, d'interroger les monuments, en un mot « de faire parler aux traditions leur véritable langage. » Il n'avait pas tout à fait tort en accusant les historiens de chercher « à faire briller leurs talents plutôt dans la démonstration d'une thèse que dans la recherche de la vérité. » Interrogons-le donc, lui qui se montre difficile dans l'appréciation des historiens de son temps, inter-

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8, t. III, pp. 100 et 101, *passim*.
[2] *Ibid.*, p. 197.

rogeons-le sur la méthode d'interprétation qu'il suit, et demandons-nous en quoi consistait vraiment, pour Ballanche, cet art de « faire parler aux traditions leur véritable langage [1]. »

L'auteur de la *Palingénésie sociale* se rend bien compte de la manière dont il faudrait procéder pour aboutir à quelque résultat véritablement scientifique. « L'archéologie, la symbolique, l'exégèse, la philologie, la géologie... telles sont les muses que l'on devrait invoquer pour s'initier dans le secret des traditions primitives et des histoires antiques[2]. » Cette manière d'induire satisferait assurément tous les esprits. Mais, hâtons-nous de le reconnaître, ce n'est pas toujours celle qu'emploie notre philosophe. Au risque de se faire accuser de présomption et de témérité, il nous renseigne, en toute simplicité et sans hésitation, sur sa méthode d'interprétation ordinaire : « Je me suis confié, dit-il, à cet instinct que j'ai cru trouver en moi, et qui, au jugement de plusieurs, m'a fait rencontrer quelquefois l'expression juste des sentiments de l'antiquité. Peut-être aussi que les préoccupations de la science m'auraient rendu moins propre à un certain ordre de méditation. Les mots et les témoignages m'ont moins caché les choses [3]. »

Présenté ainsi, ce procédé est entièrement celui de l'arbitraire. Même en admettant, comme le veut Ballanche, que « pour comprendre les traditions, il suffise de l'étude, de l'éducation et de l'habitude de méditer »; même en croyant avec lui que « pour voir, il faut surtout avoir un cœur droit [4] », quel criterium démontrera que notre interprétation est la bonne ? Parmi les penseurs de bonne foi, ennemis de toute dissimulation avec les

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8, t. II, p. 329-331, *passim*.
[2] *Ibid.*, t. III, p. 232.
[3] *Ibid.*, p. 79.
[4] *Ibid.*, t. IV, p. 392.

autres aussi bien qu'avec eux-mêmes, il risquera de se rencontrer une foule de différentes opinions. Que de divergences ne trouvons-nous pas déjà dans les croyances des philosophes depuis si peu de temps qu'on s'est mis à l'étude des mythes ! Mais, quelque peu satisfaisante que, tout d'abord, cette méthode puisse paraître, ne nous empressons pas cependant de la condamner.

D'abord Ballanche, si l'on prend la peine d'y regarder de près, raisonne ses interprétations, et ne s'avance pas d'une manière entièrement hasardeuse. En méditant sur les traditions, il a découvert « qu'examinées avec soin et étudiées avec foi, elles sont toujours unanimes c'est-à-dire identiques[1]. » C'est le plus souvent qu'il s'appuie sur leur unanimité. Pour en donner un exemple en passant, nous relevons les lignes suivantes dans lesquelles l'auteur entreprend de démontrer que la vie humaine est une expiation : « La manifestation de l'homme sur la terre et dans le temps est donc un châtiment qui lui est infligé, puisque, selon toutes les religions, il doit se purifier de sa naissance, et que sa vie tout entière est une épreuve ; ou plutôt c'est ce qui fait que sa vie mortelle est une épreuve[2]. » Telle est bien, au fond, la principale règle que suit Ballanche dans « l'investigation de ces faits primitifs, investigation si peu avancée encore, où nous sommes, le plus souvent, réduits à conjecturer et à deviner. »

Perpétuellement obsédé par le souvenir des impressions douloureuses et ineffaçables de son enfance, Ballanche en était venu à se persuader que cette intelligence des traditions était plus aisée pour ceux qui avaient été

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8, t. III, p. 184.

[2] *Ibid.*, p. 33, Ballanche signale très souvent cette unanimité des traditions. *Cf.* t. III, pp. 31, 33, 41, 73, *Ville des Expiations*, *France littéraire*, t. V, p. 243 et *passim* dans les diverses parties de la *Palingénésie sociale*.

les témoins de la Révolution française, de cette Révolution « si fertile en enseignements de tout genre », qu'il considérait comme « l'histoire de plusieurs siècles, comme l'histoire même du genre humain jusqu'à nos jours, resserrée dans l'espace de quelques années[1]. » La pensée est très contestable : mais nous n'avons pas à la discuter. Ce qu'il nous importe le plus de connaître c'est la valeur de la méthode de Ballanche.

§ III

Quelle est la valeur de la méthode de Ballanche? — Quel en est le degré d'originalité? — Ballanche est traditionaliste libéral

Il faut le rappeler tout d'abord : la méthode de Ballanche serait inacceptable pour qui voudrait exclusivement s'en tenir à ce que l'expérience peut constater. Mais, pour quiconque croit à la possibilité de la métaphysique et ne met point en doute l'objectivité des principes de la raison, les hypothèses non vérifiables par l'expérience, comme sont celles de Ballanche, ne semblent pas interdites à l'esprit humain. La manière dont il a construit les siennes mérite-t-elle donc quelque considération ?

Dans la philosophie de Ballanche, on peut distinguer une métaphysique proprement dite et une philosophie de l'histoire. Nous n'insisterons pas spécialement sur la méthode de sa métaphysique proprement dite. Là, comme ailleurs, c'est des traditions qu'il s'inspire en invoquant aussi le secours de la raison. Une fois qu'on a permis au métaphysicien de s'élever par le raisonnement à ses conceptions transcendantes, il ne peut plus être question de lui en marchander le droit. Tout le problème de la valeur de la méthode de Ballanche doit donc se poser au

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 161.

point de vue traditionaliste où l'auteur de la *Palingénésie sociale* s'est si souvent placé. Que vaut donc, envisagée de cette façon, la méthode de Ballanche ?

La base, nous l'avouons, en est quelque peu fragile. On peut contester l'opinion dont il a toujours été convaincu, à savoir que les traditions sont d'origine divine et possèdent toutes un fond commun de vérité. C'est là un principe fondamental de la méthode ; mais ce principe est discutable, et l'on a, semble-t-il, autant de raisons de le rejeter que de l'admettre. Si on l'accepte, toute la question se ramène à l'examen de la manière dont Ballanche interprète les traditions.

Or, nous le savons, il a parfaitement compris comment il fallait s'y prendre pour les bien interpréter. Mais, outre que ces différentes espèces d'interprétation n'étaient pas toutes de sa compétence, — nous avons relevé l'un des passages où il en fait l'aveu —, Ballanche semble avoir préféré généralement étudier en quoi ces traditions s'accordent, et conclure, de leur unanimité, à la vérité du témoignage dont elles se font l'écho. Tout cela est entremêlé de raisonnements, pour le fortifier. On le devine aisément, de telles inductions n'entraînent point avec elles une entière certitude ; mais faut-il montrer trop de rigueur dans des recherches si pleines de difficultés ?

Le jour de la réception de Ballanche à l'Académie française, de Barante lui adressa ces paroles, où l'on croit voir percer un reproche : « C'est du sein d'une retraite contemplative que vous avez observé, je devrais dire que *vous avez deviné* les choses humaines ; car votre esprit a surtout un don de divination. » Si de Barante a voulu dire que l'auteur de la *Palingénésie sociale* s'est entièrement abandonné à la conception d'hypothèses sans fondement, il a eu tort, nous l'avons démontré en analysant la méthode de Ballanche. S'il a voulu faire entendre, au contraire, que les hypothèses de Ballanche ne sont

généralement pas susceptibles de démonstration expérimentale, rien n'est plus vrai ; mais il n'en pouvait guère être autrement.

La valeur d'une hypothèse dépend des raisons qui l'ont fait naître et du nombre de faits auxquels il est possible de l'appliquer. Qui a vu Dieu, l'âme, les derniers éléments de la matière, vérités d'une certitude rationnelle et dont les métaphysiciens sont, pour la plupart, convaincus, mais qui demeurent au fond des hypothèses, d'une probabilité plus ou moins grande, aux yeux de quiconque rejette ce que l'expérience est impuissante à vérifier? Cependant, presque tout le monde y croit à cause des raisons qui ont pu les accréditer. Il serait possible d'en dire autant de la célèbre théorie de la nébuleuse dont le but est d'expliquer la formation de notre système solaire ; des conceptions que l'on a imaginées pour expliquer la vie; de celles enfin de Laplace et de Darwin, sur l'origine des espèces, etc. Tout cela n'est pas susceptible, en effet, d'être soumis à la contre-épreuve de l'expérience. Qui osera dire néanmoins que ces hypothèses doivent être mises sur le même pied que les conceptions des rêveurs qui prétendent qu'il y a des êtres humains, plus ou moins analogues à ceux de notre terre, dans la plupart des nombreuses planètes dont est parsemé l'espace ?

Eh bien ! c'est de la même manière qu'il faut s'y prendre pour apprécier la méthode de Ballanche avec quelque impartialité. Nous venons d'en indiquer les points faibles, à commencer par le fondement même sur lequel ce philosophe a voulu s'appuyer. Sans être bien téméraire, il est permis de supposer que les traditions ne sont pas l'expression de la Révélation, et que, si elles le sont, leur altération a été si profonde qu'on s'expose à faire, en les interprétant, un grossier évhémérisme. Toujours est-il qu'on ne saurait interdire au métaphysicien d'imaginer des hypothèses. Celles de Ballanche vaudront exactement

ce que valent les raisons sur lesquelles il s'est appuyé pour les établir.

L'auteur de la *Palingénésie sociale* s'est occupé de l'histoire. Or, ne semble-t-il pas que l'on pourrait, au sujet de sa méthode, lui adresser deux objections ? La première, qu'il n'est pas besoin de recourir aux traditions pour étudier la physionomie de l'histoire ; la seconde, que l'histoire, étant constituée par un ensemble de faits bien positifs, doit conduire le philosophe qui en entreprend l'étude à la découverte de lois que l'expérience puisse toutes vérifier ?

Remarquons, en premier lieu, qu'un philosophe, lorsqu'il se propose de rechercher les lois auxquelles obéit le développement des sociétés, se trouve en présence d'une double question. Réduira-t-il le champ de ses observations à la seule période historique dont les faits ont été rapportés par les historiens ? Ou bien, embrassera-t-il dans ses études les temps préhistoriques dont les plus importants monuments qui nous restent sont les différentes traditions ? Dans le premier cas, son champ d'observation est fort restreint ; le philosophe y est à l'étroit : ce n'est plus l'histoire du développement de l'humanité qu'il étudie, car il ne la prend pas à son berceau ; c'est le développement de l'humanité parvenue déjà à l'âge adulte. Pourquoi, si l'on peut faire autrement, laisser de côté la partie peut-être la plus intéressante du problème dont on cherche la solution ?

Objectera-t-on que les faits historiques sont accompagnés d'une certitude beaucoup plus grande ? Rien de plus vrai ; encore faut-il se garder de tomber dans l'exagération. Cette certitude, qui n'est pas toujours entière malgré tous nos efforts pour l'obtenir, est, quand on y arrive, le résultat d'une patiente et sévère critique des documents. Combien d'historiens n'a t-on pas surpris à dénaturer les faits de l'histoire ! Plusieurs ont été romanciers ou poètes,

plutôt que véritables historiens. Dès lors, on est donc obligé d'entreprendre la critique des différents témoignages, de les comparer les uns aux autres afin d'induire quelle doit être vraisemblablement la vérité. Pourquoi donc ce procédé d'interprétation serait-il interdit quand il s'agit des traditions anciennes, même des fables mythologiques ? La seule raison que l'on pourrait alléguer serait que ces mythes sont de pures inventions des poètes, qu'ils ne contiennent aucune parcelle de vérité, ou encore que, s'ils en renferment, il nous est impossible d'y atteindre. Or, nous l'avons vu, Ballanche est fort éloigné d'une telle opinion. Si l'on croit avec lui que les traditions ne sont pas de tout point mensongères, mais qu'elles contiennent de nombreuses et importantes vérités, à la portée de notre intelligence, n'est-t-il pas naturel d'essayer de les y découvrir ?

Pour résoudre la seconde objection faite à la méthode de Ballanche, celle de l'impossibilité où l'on se trouve parfois de vérifier expérimentalement ses conclusions, il faut distinguer deux manières d'envisager la philosophie de l'histoire.

Ou bien l'on ne croit possible de résoudre que les seules questions qui ont rapport au développement particulier des différents peuples ; le philosophe est alors un sociologue qui généralise les événements pour en induire les lois, et qui étudie ce que l'on est convenu d'appeler aujourd'hui des noms de statique et de dynamique sociale ; il fait, pour ainsi dire, une théorie des nations. Ce procédé est celui de tous les penseurs qui cherchent dans le climat, la race, la situation géographique et mille autres circonstances semblables, la loi des faits qu'ils ont vu s'accomplir.

Ou bien l'on est persuadé que, examinée avec un esprit encore plus désireux de synthèse, l'histoire de chaque peuple se confond avec celle de l'humanité. Ferrari a dit

avec beaucoup de raison : « Dès que l'on croit à un Dieu qui agit sur les hommes par des envoyés, des prophètes ou des révélations, il faut supposer à ce Dieu un but universel [1]. » Cela ne signifie pas évidemment que Dieu seul fait tout, sans que les circonstances extérieures de mille sortes et la volonté humaine aient aucune part dans l'application de ces lois générales que le philosophe s'efforce de découvrir. La philosophie de l'histoire verra toujours les événements résulter du concours de ces trois facteurs. Mais, sans nier l'influence des causes secondes nécessaires pour la réalisation du plan que la Providence s'est proposé, le penseur, qui cherche à formuler suivant quelles lois évolue l'humanité, se place à un point de vue plus transcendant. Il étudie ce plan universel lui-même : au fond, cela revient à dire qu'il s'interroge sur les destinées de l'humanité.

C'est à ce dernier point de vue que s'est surtout placé Ballanche ; il l'a déclaré bien des fois, de la façon la plus explicite. Pour lui, « l'histoire d'un homme, c'est l'histoire de l'homme. L'histoire d'un peuple c'est l'histoire de tous les peuples. L'histoire d'un homme c'est l'histoire d'un peuple, c'est l'histoire du genre humain, et l'histoire du genre humain, c'est l'histoire de l'humanité [2]. » Assurément, l'auteur de la *Palingénésie sociale* a raison, mais, à condition qu'on envisage l'histoire au point de vue très général où il s'est placé lui-même. Considérée ainsi, l'histoire du genre humain fait véritablement partie de la métaphysique : c'est une sorte de théodicée de l'histoire, suivant le titre que, à la fin de sa vie, Ballanche, nous l'avons vu, avait le dessein de substituer à celui de *Palingénésie sociale*.

[1] Ferrari, *Essai sur le principe et la limite de la philosophie de l'histoire*, p. 119.

[2] Séance d'initiation tirée de *la Ville des Expiations (France littéraire*, t. V, p. 246).

Mais pour juger avec une plus complète équité du mérite de Ballanche au point de vue de sa méthode, il nous reste à nous demander dans quelle mesure il a fait preuve d'originalité.

Bossuet, Vico, Herder, tels sont, au point de vue philosophique où Ballanche s'est placé, ses principaux prédécesseurs.

Tous les trois croient à la Providence avec une foi invincible. Mais Bossuet, dans son *Discours sur l'Histoire universelle* a plutôt essayé une démonstration grandiose du gouvernement de la Providence à travers l'histoire que l'histoire même de ce mode de gouvernement.

Herder fait moins l'histoire de l'humanité que celle des nations et formule des lois différentes suivant les peuples divers, différences qui, selon lui, proviendraient d'une combinaison spéciale des influences climatériques, ethnologiques etc... C'est de Vico que Ballanche, dans sa méthode, semble s'être plus particulièrement inspiré.

Non pas qu'il n'ait laissé à l'auteur de la *Science nouvelle* de nombreux caractères qui lui sont propres. Très versé dans la connaissance des langues anciennes et de la jurisprudence, et beaucoup plus philologue que Ballanche, le philosophe italien s'est complu dans l'étude des étymologies. C'est à la manière des mathématiciens qu'il a commencé *la Science nouvelle*, c'est-à-dire par l'énoncé d'un certain nombre de propositions qu'il qualifie du nom d'axiomes et qu'il demande de lui accorder, pour qu'il soit possible de reconstruire le passé. Mais, si l'auteur de la *Palingénésie sociale* n'a guère imité Vico dans ses digressions sur la poésie, la langue et la jurisprudence, au risque d'encourir, à ce propos, le blâme de de Gans [1] et de quelques autres, du moins lui a-t-il fait l'emprunt de quelques idées importantes de sa méthode.

[1] *Vorlesungen über Philosophie der Geschichte*, t. IX.

C'est à Vico que Ballanche doit la pensée de considérer les mythes comme ayant été vrais à l'origine [1], et c'est assurément dans *la Science nouvelle* qu'il a appris que μῦθος signifie « *vera narratio* ». De même, c'est encore au philosophe italien que l'auteur de la *Palingénésie sociale* a emprunté cette pensée si voisine de la précédente, qu'il faut étudier la philosophie de l'histoire en commençant depuis les origines de l'humanité [2]. Enfin, comme Ballanche l'a cru aussi, Vico était persuadé que l'histoire moderne n'est qu'un appendice de l'histoire romaine, qu'elle reproduit dans ses parties principales.

Quant à la croyance de Ballanche à des vérités révélées, avec le langage, à l'homme primitif, croyance qui dans sa méthode joue, comme on l'a vu, un rôle si important, il l'a puisée chez les principaux penseurs de son époque. Sans parler de Platon, Saint-Martin [3] ou le « Philosophe inconnu » s'exprime avec non moins de conviction que l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* [4], au sujet de cette langue primitive, bien supérieure à la nôtre, que les premiers hommes auraient parlée. De Bonald soutient la même opinion dans ses *Recherches philosophiques* et dans sa *Législation primitive* [5]. Il ne paraît pas douteux que l'auteur de la *Palingénésie sociale* a emprunté à l'un ou à l'autre de ces écrivains cette idée d'une révélation faite à l'homme, dès l'origine de l'humanité.

En somme, la méthode de Ballanche ne saurait être con-

[1] Vico, *la Science nouvelle*, livre III, ch. v. Mais par « vera narratio », Vico voulait plutôt signifier la sincérité des récits mythologiques que leur conformité à la nature des choses. *Cf.* livre II, chapitre III et axiomes.

[2] *Ibid.*, axiome 106.

[3] *Discours sur cette question proposée par l'Institut : « Déterminer l'influence des signes sur la formation des idées. »* Ce discours se trouve intercalé dans le *Crocodile*.

[4] *Soirées de Saint-Pétersbourg*, IIe Entretien.

[5] *Passim* dans ces deux ouvrages.

damnée *a priori*, sinon par ceux qui rejettent tout ce qui dépasse l'expérience et refusent toute créance aux traditions. Nous avons indiqué, en son lieu, les points faibles de cette méthode ; ajoutons que, en l'employant, notre philosophe n'a pas fait preuve d'une très grande originalité. Il a pris d'ici, de là, les idées qui pouvaient le mieux lui convenir, et il s'est affirmé plutôt éclectique que véritable inventeur. Gardons-nous cependant de trop l'en blâmer : d'abord, parce que, en suivant les chemins battus, on peut faire quelquefois d'intéressantes découvertes ; ensuite, parce que l'éclectisme ne va pas lui-même sans une certaine originalité.

C'est de l'Ecole traditionaliste que se rapproche le plus Ballanche. Mais il importe de remarquer qu'il n'est pas traditionaliste à la manière de Joseph de Maistre, du vicomte de Bonald et de Lamennais.

Tout d'abord, s'il n'est pas ennemi du passé, il n'a pas pour lui le fétichisme de Joseph de Maistre. Il ne croit pas que ce qui a été fait jusqu'ici a toujours été ce qu'il fallait faire, ni que l'humanité ne doive rien rêver de meilleur A défaut des doctrines de Ballanche, ces quelques lignes le montreraient clairement : « L'homme des doctrines anciennes, le prophète du passé vient de mourir, écrivit-il à l'occasion de la mort de J. de Maistre. Paix à la cendre de ce grand homme de bien ! Gloire immortelle à ce beau génie !... Non, ce grand homme de bien, ce noble théosophe, ce vertueux citoyen d'une cité envahie par la solitude, n'avait reçu d'oreille que pour entendre la voix des siècles écoulés ; son âme n'était en sympathie qu'avec la société des jours anciens. Il ne savait point distinguer ce cri si parfaitement articulé de l'avenir ; il n'entrevoyait rien des destinées nouvelles ; les peuples ne pouvaient le comprendre car il avait cessé de parler leur langage [1]. »

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, pp. 259 et 265.

Pareillement, Ballanche ne partage guère le dédain que l'auteur de la *Législation primitive* et des *Recherches philosophiques*, comme aussi l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* avaient manifesté pour la raison [1]. C'est que, s'il ne veut pas, avec J. de Maistre, que les traditions nous gouvernent d'une manière aveugle, il n'entend pas d'avantage, tout en ayant pour elles la plus sincère vénération, en faire, comme de Bonald et Lamennais, l'unique criterium de la vérité. A leur exemple, nous l'avons vu, Ballanche a raisonné sa méthode ; mais il ne l'adopta toujours qu'avec prudence et timidité. M. Ferraz [2] a très heureusement exprimé une pensée pleine de justesse quand il a qualifié Ballanche de « traditionaliste libéral ».

[1] *Cf.* Ces différents ouvrages, *passim.*

[2] Ferraz, *Histoire de la philosophie en France au* XIXe *siècle, traditionalisme et ultramontanisme*, p. 269.

CHAPITRE II

SA MÉTAPHYSIQUE

§ I. Cosmogonie de Ballanche ou exposé de ses idées sur la nature de Dieu, l'origine et la raison d'être du monde et de l'homme. — § II. Etat de l'homme lorsqu'il sortit des mains du Créateur. La chute, raison d'être de son état actuel. Le péché originel n'est pas en contradiction avec la bonté infinie de Dieu. Résipiscence des méchants. Explication de la réversibilité. Sens de la vie humaine. — § III. La doctrine de la déchéance et de l'expiation résout le problème des inégalités sociales, intellectuelles et morales. La préexistence des âmes. La mort. L'optimisme de Ballanche est plus absolu que celui de Leibniz.

§ I

Cosmogonie de Ballanche ou exposé de ses idées sur la nature de Dieu, l'origine et la raison d'être du monde et de l'homme.

Puisque la valeur de la méthode de Ballanche est telle que, à moins de faire profession de positivisme ou de mépriser entièrement les traditions, on ne peut, *a priori*, la rejeter, nous avons toute liberté d'en venir à l'exposé des conceptions philosophiques de l'auteur de la *Palingénésie sociale.* Abordons son système en commençant par la Cosmogonie ; et demandons à Ballanche quelles sont ses idées sur Dieu, sur l'origine du monde et de l'humanité et sur leur raison d'être.

C'est en vain que nous chercherions dans les ouvrages de Ballanche une démonstration rigoureuse de l'existence de Dieu. Comme chrétien et comme philosophe, il croit à cette existence, sans entreprendre toutefois de la démontrer. Saint-Martin ou le « Philosophe inconnu » et Kant

avaient battu en brèche les arguments classiques ordinaires ; Ballanche, au contraire, les a, sans doute, trouvés tous convaincants. Si on l'eût interrogé sur les fondements de sa croyance, aux précédentes preuves, il en aurait vraisemblablement ajouté une nouvelle, tirée des traditions qui, suivant lui, viennent d'une source commune, de « l'Eternelle vérité[1] ».

Mais, du moins, ce Dieu, quel est-il? Ballanche a-t-il médité sur la nature de l'Etre par lequel nous expliquons tous les autres et qui nous apparaît comme une exception nécessaire au principe de causalité? Oui; sans toutefois s'y attarder longuement. Dieu, pour lui, est un être personnel, c'est « l'existence absolue, inconditionnelle, abstraite de toute forme et de toute limite, se suffisant à elle-même »; c'est « le Créateur de l'Univers », de cet univers qui fut tout d'abord « une pensée de Dieu avant d'être sa parole » ; car, avant de recevoir l'existence, les objets que nous voyons furent à l'état d'idées dans la pensée de Dieu[2].

Avec des nuances différentes, bien des philosophes, plus ou moins étrangers aux conceptions manichéennes, ont admis l'éternité de la matière, principe passif et inerte que le principe actif, sous des noms divers, le Νοῦς, le τὸ Ποιοῦν, etc., Dieu enfin, aurait organisée. Pour Ballanche, tout inexplicable que cela puisse paraître, la matière n'a donc pas toujours existé ; c'est Dieu qui l'a créée avec une liberté entière, et non pas simplement organisée. L'idée de Dieu, dit-il d'une manière formelle, serait incomplète si l'on n'y joignait pas la spontanéité de la création, et la création *ex nihilo*[3]. Pour notre philosophe, Dieu ne serait pas Dieu s'il ne possédait la pléni-

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. IV, p. 421.
[2] Ballanche, *Vision d'Hébal*, p. 22, et *passim*.
[3] Ballanche, *Œuvres*, t. III, p. 182.

tude de la liberté et l'infinie puissance, deux attributs qu'il est vraiment bien difficile de lui refuser.

Mais comment cela s'est-il fait ? Comment, du néant, a-t-il pu sortir quelque chose ? Le néant, c'est le non-être ; et c'est le passage du non-être à l'existence qu'il s'agirait d'expliquer.

Il a suffi à Dieu de penser le monde et le monde a été créé, répond Ballanche. Pourquoi ne serait-il pas permis de dire que l'univers est la parole de Dieu, c'est-à-dire l'expression plastique de sa pensée éternelle, de même que le langage est la manifestation de nos phénomènes intellectuels [1] ? Ne nous arrive-t-il pas de voir représentées dans notre imagination les images de choses non existantes ? C'est d'une manière analogue que le monde a été fait par Dieu, mais avec la différence de l'être fini et imparfait que nous sommes à l'être infiniment puissant et parfait d'où toute chose est émanée. L'homme ne peut créer que l'abstrait, et « l'abstraction est une imperfection de notre nature, une preuve des limites qui sont assignées à la puissance de l'homme... La création d'une idée est une création réelle mais impuissante. Le mot : donnez-moi de la matière et du mouvement, je ferai un monde, ce mot est l'expression de l'impuissance. Si l'homme crée le monde de ses pensées, il ne peut arriver à lui donner la forme plastique. Dieu seul a la puissance de réaliser ses pensées [2]. »

Inutile d'insister sur l'impossibilité où nous nous trouvons de comprendre le comment de la création *ex nihilo* que l'auteur de la *Palingénésie sociale* essaie de nous expliquer par ces intéressantes analogies. Y a-t-il vraiment lieu de s'en étonner, puisque nous ne trouvons rien de pareil dans l'observation des phénomènes du

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 182 et t. IV, p. 418.
[2] *Ibid.*, t. III, p. 175.

monde que nous habitons? Non, et Ballanche s'en rendait parfaitement compte à lui même. Il savait bien que son interprétation du *dixit et facta sunt* de la *Genèse* enveloppait des mystères impossibles à sonder. Cependant n'en trouve-t-on pas, et de plus grands encore, dans la croyance à l'existence éternelle de la matière, de cette chose inerte, imparfaite, que nous ne pouvons guère concevoir comme douée de puissance créatrice, sans la confondre avec Dieu, et que nous disons avoir existé sous forme de chaos, à l'origine? Puisqu'il faut choisir entre des mystères, l'auteur de la *Palingénésie sociale*, en bon spiritualiste, préfère les mystères du dogme de la création.

Accordons-le : Dieu a créé le monde, il l'a tiré du néant, et c'est grâce à son infinie puissance qu'il a pu lui donner une réalité. Remarquons cependant qu'avant de le revêtir de la forme plastique, il en créa l'essence. « Avant les choses, dit Ballanche, il y avait l'essence des choses; c'est là l'esprit de toute cosmogonie[1]. » Quand un ouvrier de ce monde entreprend de réaliser une œuvre quelconque, la cause finale, celle dont les philosophes du Moyen âge disaient après Aristote *causa finalis prior in intentione, posterior in executione*, cette cause finale, dis-je, préexiste à l'exécution de l'ouvrage. Il en est ainsi toutes les fois qu'un être intelligent entreprend un travail; il se représente, à l'état de simple conception, l'acte à faire avant de le réaliser. En Dieu, évidemment la conception du monde et de l'humanité dut avoir une priorité logique sur sa réalisation. Toutefois, dans cet Etre d'une intelligence infiniment parfaite et dont les conceptions, au lieu de demeurer abstraites, deviennent, sitôt qu'il le veut, des réalités, les essences ne tardèrent pas à se trans-

[1] Séance d'initiation tirée de *la Ville des Expiations (France littéraire*, t. V, p. 239).

former en substances. Notre philosophe qui jusqu'ici, dans ses méditations sur Dieu et l'origine des choses, avait fait usage du pur raisonnement, recourt maintenant à la tradition. Ce furent les anges que Dieu créa tout d'abord, comme le laisse entendre le passage suivant tiré de la *Vision d'Hébal* : « Dieu existait avant que rien n'existât puis vinrent les substances intelligentes. Et parmi ces substances intelligentes quelques-unes errèrent, et il fallut un lieu pour les revêtir d'une forme, de la forme qui devait servir à les régénérer par l'épreuve. D'abord, la matière avec la faculté plastique. Et la forme devint la condition de l'existence, et Dieu seul n'avait point de forme [1]. » Il créa ensuite l'homme, en premier lieu son essence qui demeura dans la pensée divine un temps incalculable, car « il fallait bien des siècles pour préparer à l'homme son habitation, et ces siècles silencieux ne subsisteront plus désormais que dans de mornes et tristes empreintes géologiques [2]. »

Dans cette analyse de l'acte créateur, Ballanche distingue l'essence de la substance : aussi, est-il persuadé qu'à l'état d'essence, dans la pensée divine, le monde a toujours existé ; mais le monde, tel que le voyait Hébal d'une vue tout intellectuelle, le monde en puissance, avant d'être réalisé. « L'acte de la création, dit-il, est un acte éternel et continu. *Au commencement* désigne une antériorité métaphysique. » Il est vrai qu'on lit dans la *Genèse* que le septième jour le Créateur se reposa. Il faut entendre par là que Dieu « laissa le monde créé aller par les lois générales établies par Dieu même. Dieu agit toujours et se repose toujours. L'expression est successive, mais l'expression seulement pour s'accommoder au langage de l'homme qui, placé dans le temps, ne peut

[1] Ballanche, *Vision d'Hébal*, p. 24.
[2] *Ibid.*, p. 29 et *passim*.

avoir que des pensées successives. Nos livres saints disent que c'est après avoir créé l'homme que Dieu se reposa, et la raison en est facile à comprendre. L'essence humaine est le but, non pas de la création, mais de la partie de la création que nous connaissons. Nos livres contiennent la partie de la Révélation qui est relative à nous. Nous sommes au sommet de ce monde, et Moïse a détaché un feuillet de la Révélation générale, le feuillet où est l'histoire de l'homme, de l'homme en rapport avec Dieu et l'Univers[1]. »

Nous l'avons vu, pour l'auteur de la *Palingénésie sociale*, ce n'est pas nécessairement que Dieu a créé le monde. Si Ballanche eût souscrit bien volontiers à la première partie de cette formule panthéistique : « Sans Dieu point de monde. Sans monde point de Dieu », certainement, il se fût bien gardé d'en accepter la seconde. Pour lui, l'acte de la création est véritablement un acte libre : c'est un acte de volonté. Or, quand un être capable de vouloir se détermine à agir, il y a toujours un motif qui explique son acte. Aucun psychologue n'oserait le démentir. Pourquoi Dieu a-t-il créé l'univers? Lui, qui reposait dans son immense et bienheureuse solitude, qu'avait-il besoin de « rayonner en dehors de lui, de se manifester dans des choses et des existences? Avait-il besoin d'être contemplé, d'être adoré, d'être aimé? Avait-il besoin de s'assurer de sa puissance de réalisation? Ne lui suffisait-il pas d'être? »

Assurément, Dieu n'avait besoin de rien de tout cela. La partie de la création que nous connaissons, il l'a créée pour l'homme qu'il n'a mis en particulier sur cette terre que lorsqu'elle fut propre à le recevoir. Il eût bien pu tout laisser dans le néant, mais « il lui plut de sortir de

[1] Séance d'initiation tirée du 7e livre de *la Ville des Expiations* (*France littéraire*, p. 247).

son repos, et il en sortit sans effort, sans cesser la contemplation de lui-même[1]. » L'essence humaine était encore confondue dans la pensée de Dieu que notre globe, émané de la pensée divine, subissait depuis déjà de longs siècles ses différentes évolutions. Et, malgré cette luxuriante végétation et la quantité d'animaux que le globe terrestre renfermait, il n'y avait point d'adorateur pour adorer Dieu et l'aimer[2]. Voilà pourquoi fut créé l'homme. Sans doute, « l'homme est à la tête de ce monde pour l'admirer et en jouir. D'autres intelligences existent pour admirer et jouir de l'ensemble de la création. L'homme a son rang parmi les hiérarchies sans fin. Un jour il jouira de l'univers comme il jouit de ce monde[3]. » Mais, ne l'oublions pas : la principale raison de son existence, celle qui a déterminé Dieu à le « faire sortir de sa pensée, c'est pour avoir un adorateur. Il faut donc que l'homme adore les dieux s'il veut accomplir sa destinée[4]. »

Ce but paraît égoïste, en vérité : mais, à y bien réfléchir, peut-il exister un être capable de ne pas s'aimer ? Dieu, la suprême perfection, pouvait-il choisir un motif plus digne que lui-même pour se déterminer à sortir de sa tranquillité? Non, et, si peu que soient pour lui toutes nos adorations, elles sont quand même quelque chose qui ne saurait le laisser indifférent. Gardons-nous, cependant, d'exagérer la valeur de ce motif. En créant sans nécessité et sans très réel avantage pour lui-même, puisque son propre bonheur sera toujours indépendant de l'existence des créatures, Dieu a créé par bonté. L'être bon, n'est-il pas, comme l'ont affirmé les scholastiques, incliné à se répandre en dehors de lui-même, *bonum est sui diffusivum ?* « Dieu est juste et bon, nous dit Bal-

[1] Ballanche, *Vision d'Hébal*, p. 23.
[2] *Ibid.*, p. 18 et *passim.*
[3] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 355.
[4] *Ibid.*, t. IV, p. 224.

lanche. Dieu est bon; il a voulu le bonheur de ses créatures. Dieu est juste; il a voulu qu'elles méritassent d'être heureuses. Il a voulu être glorifié par des créatures glorifiées elles-mêmes[1] ! »

Voilà donc, doublement motivé, l'acte de la création, à la fois du côté de Dieu et du côté des créatures; il reste une dernière question à se poser. Le monde une fois créé, Dieu l'a-t-il abandonné entièrement à lui-même, sans s'y intéresser davantage?

Non, Ballanche, comme nous l'avons déjà dit, croit à la Providence avec la plus ferme conviction. Presque dans toutes ses œuvres, notre philosophe affirme sa croyance; il serait trop long de tout citer. Tantôt il écrit formellement : « Lord Byron croit au destin et je crois à la Providence » ; tantôt il déclare que « Dieu a toujours veillé et veillera toujours sur les sociétés humaines[2]. » Essaie-t-on de lui objecter que cette action de la Providence est loin de se laisser toujours apercevoir, l'auteur de la *Palingénésie sociale*, ne recule pas devant la difficulté et répond que « l'action providentielle doit être voilée par respect pour la liberté humaine, qu'il a fallu qu'il fût possible de la nier pour qu'il y eût mérite à y croire, et que la croyance ou la foi est un des mérites de l'homme sur la terre[3]. » Ballanche, cependant, n'a jamais attribué à la divinité une influence nécessitante dans le gouvernement de l'univers : il fut toujours persuadé qu'elle exerce sa puissance sans entraver en aucune manière la liberté des êtres intelligents, et que la pensée humaine, loin de gêner la Providence, concourt à l'accomplissement de sa volonté[4].

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 38.

[2] *Ibid.*, pp. 36, 12, t. II, pp. 313, 394; *la Ville des Expiations (France littéraire* de 1834, t. XI, *passim). Formule générale, passim*, etc.

[3] Ballanche, *Œuvres, Essai sur les Institutions sociales*, t. II, p. 262.

[4] Manuscrits de Ballanche, n° 1759 des manuscrits de la ville de

Certes, il n'est pas malaisé de l'apercevoir déjà : dans cette Cosmogonie si nettement spiritualiste, nous pouvons constater l'influence des dogmes de la Genèse, que Ballanche appelait, du reste, « la source de toute tradition ». Bientôt, nous aurons à le remarquer encore davantage, puisque nous allons demander à l'auteur de la *Palingénésie sociale*, quelles raisons expliquent l'état actuel de l'humanité.

§ II

Etat de l'homme lorsqu'il sortit des mains du Créateur. La chute, raison d'être de son état actuel. Le péché originel n'est pas en contradiction avec la bonté infinie de Dieu. Résipiscence des méchants. Explication de la réversibilité. Sens de la vie humaine.

Sur cette terre, l'homme est loin d'être heureux : ses nombreux et incessants malheurs ont, de tout temps, fait l'objet des chants des poètes. L'*omnis creatura ingemiscit* de l'Ecriture est une parole profonde, et, hélas ! beaucoup trop vraie. Mais quoi ! un Dieu puissant, juste et bon, qui ne se désintéresse point de ses créatures, a-t-il donc permis que l'homme fût si misérable ! S'il l'a créé pour recevoir ses adorations, aurait-il donc voulu aussi jouir du triste spectacle de ses souffrances? Mais que devient alors la bonté infinie du Créateur?

Pour Ballanche, Dieu, lorsqu'il tira l'homme du néant, le plaça dans un lieu de parfaite félicité. S'il le créa pour « réparer les pertes produites par la rébellion d'un certain nombre d'intelligences[1] », de ces intelligences créées pour l'adorer, il le fit aussitôt héritier de leur bonheur. Une telle conception satisfait la raison et donne une idée con-

Lyon, carton I, 5e enveloppe, début du livre VII de *la Ville des Expiations*.

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, pp. 113 et 183.

solante de la bonté divine. Du reste, l'âge d'or qu'ont chanté les poètes n'indique-t-il pas un « état primitif d'innocence et de bonheur dont plus tard la race humaine aurait été déshéritée[1] »? Oui, l'auteur de la *Palingénésie sociale* en a la conviction la plus inébranlable : le monde a partout commencé par les temps divins, c'est-à-dire par des temps de félicité complète.

Dieu donna toutefois à cet être qu'il venait de créer une des prérogatives les plus excellentes accordées aux êtres supérieurs. « Lorsque l'essence humaine fut détachée de la substance universelle, intelligente, pour être elle-même, elle reçut le don de la responsabilité, c'est-à-dire la capacité du bien et du mal[2]. » Malheureusement, ce don de la liberté ne tarda guère à devenir funeste à l'homme qui en fit un mauvais usage. Alors, comme le dit Hébal, « un long cri de douleur s'échappa de tous les coins de l'immense univers et apprit que l'intelligence nouvelle avait succombé à l'épreuve[3] ».

Peut-être objectera-t-on que, dans sa bonté, le Dieu-Providence aurait dû empêcher cet épouvantable malheur? Ballanche a prévu la difficulté; il réplique que la puissance divine est arrêtée par ce qui implique contradiction[4]. « Dieu n'a pas pu faire, dit-il, qu'il n'y ait pas d'esprits réfractaires. Tous le sont, car tous résistent; tous ont le libre arbitre; tous ont une sphère d'activité dans laquelle s'exerce le libre arbitre[5]. » Par conséquent,

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, p. 236 et IV, p. 405, *la Ville des Expiations*, livre VII.

[2] *Vision d'Hébal*, p. 32.

[3] *Ibid.*, p. 33.

[4] Dans le début de *la Ville des Expiations*, Ballanche dit que « l'épreuve imposée à Adam ne pouvait lui être déniée, car sans cela il n'aurait pas pu prendre rang parmi les intelligences morales. » (*France littéraire* d'avril 1834, p. 5.)

[5] Ballanche, *Œuvres*, t. III, pp. 386 et 117, *la Ville des Expiations*, début du Ier livre.

le Créateur se trouvait en présence de cette double alternative : ou bien ne pas tirer l'homme du néant ; ou bien, s'il le créait, tel que l'avait conçu sa pensée infiniment sage et puissante, le doter de la liberté, quelque abus qu'en pût faire sa créature.

Ce fut un événement bien terrible pour l'humanité que la chute originelle. Si Ballanche eût été un chrétien, « à la foi aveugle et pétrifiée », suivant, sans jamais en étudier la valeur, les enseignements de sa communion, nous ne l'interrogerions pas sur les raisons de ce qu'il pense. Mais il prétend au titre de philosophe : nous sommes donc en droit de lui demander sur quels arguments est étayée son opinion.

Or, l'auteur de la *Palingénésie sociale* apporte deux sortes de preuves pour démontrer l'existence du péché originel ; la tradition et le raisonnement.

Et d'abord, la tradition ne nous affirme-t-elle pas de la façon la plus catégorique l'existence de ce péché ? « Les cosmogonies commencent toutes par le récit de révolutions opérées dans les royaumes de l'intelligence, et ces révolutions sont dues, par conséquent, à des substances intelligentes[1]. » Toutes les doctrines mystiques unies à toutes les religions ne parlent-elles pas de « la punition d'une première faute et du besoin d'une expiation » ? Et, « selon toutes les religions l'homme doit se purifier de sa naissance[2] ».

D'autre part, la raison est loin de contredire une semblable conception ; au contraire, pour peu qu'on se donne la peine d'y réfléchir, elle la confirme avec beaucoup d'énergie. Ballanche, comme nous l'avons vu, n'est pas manichéen ; il n'admet point la coexistence de deux principes éternels et égaux en puissance, l'un, auteur du mal, et l'autre du bien. Alors, comment concilier avec la bonté de

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 49.

[2] *Ibid.*, pp. 32 et 33, t. IV, p. 429. *La Ville des Expiations*, 1er fragment.

Dieu l'existence du mal qui nous attriste tant dans la création : la maladie, la vieillesse, la mort et ces mille fléaux de toute sorte qui affligent l'humanité? Sans cette chute regrettable dont nous venons de lire l'existence dans les dogmes primitifs ; « sans cette histoire qui précède toute chronologie, comment Hébal eût-il connu la raison de tant de fléaux, de tant de malheurs, de la guerre, de l'esclavage, de la division des classes et des castes, de l'angoisse et de la mort[1] ? » Tout cela, c'eût été autant de mystères à jamais impossibles à sonder.

Réplique-t-on que l'homme aurait bien pu être créé afin de se compléter lui-même? Devant cette conception, la seule capable, si l'on rejette la faute originelle, d'expliquer notre état misérable d'ici-bas, quel problème insoluble se présente aussitôt à notre esprit ! « Où serait la raison, nous dit Ballanche, du développement par les calamités générales et par les souffrances individuelles ? En un mot, où serait la raison de l'épreuve sous forme d'expiation douloureuse[2] ? » Oui, comme il le répète encore dans le VIIe livre de *la Ville des Expiations*, la doctrine du péché originel est beaucoup plus nette. Car, ne l'oublions pas, Dieu eût été un être méchant s'il nous eût punis sans que nous eussions mérité nos souffrances ; et la raison protesterait, avec une indignation des plus légitimes, contre l'injustice et la tristesse de notre sort. Du reste, ce qui retient encore Ballanche dans les limites de la croyance ancienne, c'est qu'il s'est attribué « le devoir d'expliquer les traditions générales du genre humain, auxquelles il croit de toute l'ardeur de sa croyance, et non celui de les réformer[3] ».

N'essayons pas de contester à notre philosophe l'équité

[1] Ballanche, *Vision d'Hébal*, p. 45.

[2] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 74.

[3] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre III, t. V de la *France littéraire* de 1833.

du châtiment qui pèse sur l'humanité. Mais il croit à la prescience divine dont il parle quelquefois dans la *Palingénésie sociale*[1]. Avant de créer, Dieu prévoyait donc la faute de ces intelligences qu'il allait être obligé de punir. Ne pas les créer eût sans doute été bien préférable ; tout au moins, cela semble, au premier abord, plus conforme à l'infinie bonté du Créateur. Pourquoi tirer du néant des êtres qu'il savait devoir « descendre par leur faute de la haute sphère dans laquelle ils avaient été placés »? Ne vaut-il pas mieux ne pas être, que de vivre pour souffrir? Ballanche n'a pas manqué de se poser ces diverses questions ; et il a trouvé que, malgré tout, Dieu a bien fait de se déterminer pour la création. Aussitôt après la chute, « le Créateur est venu au secours de sa créature ; et le décret de condamnation a été un décret de mansuétude et de grâce[2] ». Le dogme de la déchéance et celui de la réhabilitation est « un et identique[3] ». La bonté divine n'est-elle pas ainsi admirablement sauvegardée ? Le dogme du médiateur devient « une suite nécessaire de la faute, ou plutôt, il en est le complément et la fin[4] ». Assurément, Dieu ne pouvait montrer une plus grande clémence à l'égard de l'humanité ; contraint de laisser tomber sa créature, afin de ne pas la priver du privilège de la liberté, il entreprit donc aussitôt de la relever.

Cette infinie et admirable bonté du Créateur apparaît encore davantage si l'on demande à l'auteur de la *Palingénésie sociale* comment il comprenait le dogme de la réhabilitation.

Pour lui, malgré les différences qui existent actuellement et qui pourront exister longtemps encore entre les individus, tous doivent finir par être réhabilités. « Nous

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 31, etc.
[2] Ballanche, *Vision d'Hébal*, p. 33.
[3] Ballanche, *Œuvres*, t. III, pp. 16, 75.
[4] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre VII.

sommes tous, dit-il, appelés au même héritage... Le mal est conditionnel et contingent; il doit cesser. Le bien, nécessaire et absolu, doit finir par régner[1]. » Ballanche, croyait, par conséquent, à la résipiscence des méchants, même les plus pervertis; et, comme autrefois Origène, il rejetait l'éternité des peines de l'enfer.

Bien plus, même abstraction faite de la durée éternelle du châtiment, la punition des méchants, d'après Ballanche ne ressemble guère à celle que le christianisme a toujours enseignée. Pour Ballanche, il n'y a point de lieu de douleur ultra-terrestre où les âmes doivent souffrir. L'enfer, c'est le monde inférieur où nous sommes, le lieu d'épreuves dans lequel nous vivons. Les suppliciés de Jupiter dont les anciens ont peuplé le Tartare, Ixion, Tantale, Sisyphe, les Danaïdes, « ce sont les peintures des vaines passions des hommes, de leurs travaux sans relâche, de leurs calculs trompés, de leurs tourments toujours renaissants. Si la vie actuelle n'était la passage à une autre vie, si elle était fixée et rendue immortelle, telle qu'elle est, le funeste tableau des misères de ces infortunés serait le tableau de la vie humaine... L'enfer, c'est le monde, et ce monde rendu éternel serait l'éternité des tourments de l'enfer[2]. »

C'est en invoquant un texte des écritures que l'on démontre l'éternité des peines des damnés. La raison toute seule en effet ne prouvera certainement jamais, du moins d'une manière pleinement convaincante, qu'une faute passagère, en définitive assez insignifiante pour Dieu, doive être punie d'un châtiment éternel. L'auteur de la *Palingénésie sociale* ne l'ignore pas, et, malgré sa réserve habituelle, il n'hésite point à déclarer que le dogme de l'éternité des souffrances des damnés lui semble inconciliable avec la bonté et la

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, pp. 244, 411 et *passim*.
[2] *Ibid.*, t. IV, pp. 393, 404.

justice du Créateur. Après avoir étudié les arguments par lesquels les théologiens s'efforcent d'appuyer la croyance de l'Eglise, il a trouvé que ces penseurs se sont heurtés aux mêmes difficultés que lui, et n'ont guère mieux réussi à en sortir. « Parmi les théologiens, dit-il, ceux qui ont soutenu l'éternité des peines, et qui ont été moralistes en même temps, ont dit que les réprouvés méritaient incessamment la réprobation ; ils ont jugé avec raison que, si ce n'était pas ainsi, la perpétuité du supplice serait une chose injuste. Dans les réprouvés, disent-ils, la volonté du mal survit à la liberté, ce qui suffit pour motiver la continuité du supplice de la peine. Un jour sans doute, et il faut désirer que ce jour ne soit pas éloigné, un jour tous les théologiens seront d'accord sur ce point. Ils comprendront que les êtres intelligents ne peuvent se passer de liberté, même les êtres intelligents déchus. D'autres épreuves leur seront accordées, pour que tous parviennent à accomplir la loi définitive de leur être [1]. »

On le voit : Ballanche ne désespère pas que l'Eglise finisse par abandonner cette croyance. Il n'aimait guère « l'orthodoxie matérielle de la lettre », et il estimait qu'elle avait failli plusieurs fois compromettre la cause de la religion [2]. Nous n'avons pas à trancher une question aussi délicate, mais il est impossible de ne pas remarquer combien la conception de notre philosophe est satisfaisante pour la raison humaine, et combien elle s'harmonise étroitement avec l'infinie bonté du Créateur.

L'auteur de la *Palingénésie sociale* ne nous renseigne guère sur la nature du péché d'origine, sinon en nous disant — ce qui est à la fois rationnel et conforme aux traditions — que cette faute a consisté dans un abus de notre liberté. Quel a été cet abus ? Cette épreuve est une

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 319.
[2] *Ibid.*, pp. 43 et 312.

« épreuve inconnue », répond-il. Comment du reste Ballanche eût-il pu donner à ce problème une véritable solution ?

Quant à Adam, faut-il lui appliquer ce principe que Ballanche a manifestement emprunté à Vico : « Un fait, un temps, une race, un peuple sont tantôt un dieu, tantôt un héros, tantôt un homme[1] », et dire, par conséquent, que « l'homme cosmogonique », comme il l'appelle, ne fut pas un unique individu ? Il est malaisé de se rendre exactement compte de sa pensée sur ce sujet. D'un côté, il semblerait bien que Dieu n'a pas dû créer un seul être, pour « réparer ces pertes d'un certain nombre d'intelligences » en état de rébellion. De l'autre, l'auteur de la *Palingénésie sociale* ne nous dit-il pas que ce fut seulement après la chute que l'homme fut divisé ? En tous cas, il affirme catégoriquement que l'homme fut partagé en deux sexes après la chute. Sans cette faute, « la division des sexes est une loi cosmogonique à laquelle il aurait échappé, mais qui devient aussi sa loi : l'unité brisée produit la succession[2] ».

Ballanche nous a si explicitement vanté la bonté et la justice divines qu'il reste encore une objection à lui adresser. Ainsi donc, le premier homme a péché ; et peu importe qu'il ait été un ou multiple. Cependant pourquoi avoir infligé une dure punition à tant d'êtres qui semblent n'avoir démérité d'aucune sorte, et les obliger à la subir ? Il faudrait bien le comprendre, afin de pouvoir excuser la justice de Dieu.

Répliquera-t-on que nous sommes solidaires ? Mais, c'est ici plus que de la solidarité ; c'est de la réversibilité.

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 71.

[2] Ballanche, *Vision d'Hébal*, p. 35. Voir aussi le début de *la Ville des Expiations* (*France littéraire* de 1834, p. 5) où Ballanche dit : « Pour emprunter l'expression algébrique de la *Genèse*... Adam, c'est l'homme universel, c'est la nature humaine en puissance et en acte, etc... »

Que dirait-on d'un prince qui, pour se venger du méfait d'un de ses sujets, sévirait non pas seulement contre le coupable mais encore contre des innocents? Pourquoi enfin une solidarité et une réversibilité si cruelles?

Eh bien! ne nous en étonnons pas; c'est encore, d'après Ballanche, quelque invraisemblable, du reste, que cela paraisse tout d'abord, un effet de l'inépuisable bonté du Créateur. « Le mal a été réparti pour être moins pesant, et étendu pour être moins intense[1].... Il a été dispersé dans la génération des êtres afin d'atténuer son intensité[2]. » Le Créateur a même permis dans sa bonté que les animaux soient nos compagnons d'infortune, et qu'ils partagent nos souffrances, afin de les alléger. Nous venons de donner les raisons pour lesquelles Dieu a fait le genre humain tout entier solidaire de l'homme cosmogonique déchu. « Cette intention paternelle de la Providence dans la dispersion du mal, nous dit Ballanche, est peut-être la raison pour laquelle les animaux entrèrent en partage du fardeau pour l'alléger, comme en effet cela est dans la réalité. Ils supportent avec nous le poids de nos travaux; ce sont des organes extérieurs ajoutés à ceux de l'homme. Cela est incontestable pour les animaux domestiques; cela pourrait être pour les autres de proche en proche[3]. »

Néanmoins, quel que soit le soin qu'ait apporté le Créateur à préparer notre réhabilitation, la vie humaine est marquée d'un anathème dont la cause est plus ou moins incrustable. « La terre est bien une vallée de larmes, c'est la grande cité de l'expiation[4]. » Toutes les religions, du reste, ne le disent-elles pas de la façon la plus catégorique[5]? Malgré cela, il faut prendre garde de se

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8o, t. III, p. 75.

[2] Ballanche, *Vision d'Hébal*, p. 35 et *la Ville des Expiations*, livre VII.

[3] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre VII.

[4] *Ibid.* livre III.

[5] Ballanche, *Œuvres*, t. III, p. 33.

décourager ou de s'abandonner à une colère inutile. « L'homme ne peut rien, sur son état présent ; il peut beaucoup sur son état futur[1]. » Le plus sage n'est-il pas alors de se résigner le plus complètement aux rigueurs de l'épreuve ? « Perfectionnez autant que vous le pourrez votre être, dit notre philosophe, puisque plus tôt vous arriverez à la perfection qui vous est accessible, plus tôt vous arriverez à l'état définitif qui vous est destiné[2]. »

Comment, après cela, doit-on s'y prendre pour faire une véritable expiation ? Il faut accepter volontairement les souffrances qui doivent servir à nous réhabiliter ; c'est en nous-mêmes qu'il faut chercher les conditions nécessaires pour la réaliser. « Il ne peut y avoir expiation par le châtiment, dit l'auteur de la *Palingénésie sociale*, que lorsque le coupable lui-même acquiesce au châtiment... La peine du crime ne peut effacer le crime qu'à la condition que le criminel accepte la peine... C'est le dogme du médiateur tel que la foi chrétienne l'a proclamé[3]. »

Assez longtemps avant de commencer les diverses parties de la *Palingénésie sociale*, Ballanche, nous le savons, avait été frappé de la nécessité de consentir à l'expiation pour qu'elle soit profitable ; il avait présenté au public, dans *l'Homme sans nom*, le tableau d'un régicide se torturant lui-même volontairement, avec la plus grande sévérité. Il n'est pas douteux que toute expiation réelle doit se faire de cette manière, et qu'un châtiment ne peut être efficace qu'autant qu'il est librement accepté. Quand on médite sur l'extrême importance de cette condition, pour peu que l'on considère la vie comme une épreuve, — et c'est peut-être bien la manière la plus satisfaisante de l'envisager — on ne peut se défendre d'une certaine tristesse en pensant au nombre d'hommes qui refusent

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8° t. IV, p. 405.
[2] *Ibid.*, t. III, p. 181.
[3] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre III, p. 219.

l'expiation. Mais, dans le système essentiellement humanitaire de Ballanche, l'espérance vient bientôt nous rasséréner : on est consolé, car on se dit que ceux qui résistent actuellement à l'acceptation de l'épreuve, finiront par s'y résigner ; à eux aussi, bien que dans une période plus lointaine, est réservé le bonheur d'une complète réhabilitation.

§ III

La doctrine de la déchéance et de l'expiation résout le problème des inégalités sociales, intellectuelles et morales. — La préexistence des âmes. — La mort. — L'optimisme de Ballanche est plus absolu que celui de Leibniz.

Nos désirs tendraient à voir l'homme posséder, sur la terre, le maximum de perfection et de bonheur que Dieu est capable de lui donner. Le Créateur avait fait l'homme tout d'abord pleinement heureux, et la doctrine de la déchéance explique la perte de cette félicité. Mais ce n'est pas tout : Ballanche, qui faisait des idées de déchéance et d'expiation « l'objet de ses méditations habituelles[1] », a trouvé qu'elles aident à trancher d'autres importants problèmes dont nous cherchons souvent la solution avec une profonde anxiété.

Ces problèmes ont rapport aux différentes inégalités sociales, intellectuelles et morales, qui existent entre les hommes et qui affligent chaque jour nos regards.

D'après Ballanche, Dieu a partagé le fardeau du mal entre les hommes ; il a divisé la peine afin d'en diminuer l'intensité. Franchement, à voir comme tout se passe autour de nous, ne dirait-on pas, au contraire, que c'est plutôt le hasard, aveugle et inintelligent, qui a fait cette choquante répartition ?

[1] Ballanche, préface de *l'Homme sans nom*, *Œuvres*, édit. in-8°. t. I, p. 302.

Il n'est pas besoin d'être grand observateur pour se rendre compte de cette vérité. Jetons un simple coup d'œil sur les hommes qui s'agitent autour de nous avant de disparaître, comme nous disparaîtrons un jour nous-mêmes, emportés dans l'écoulement universel des choses. Les uns ont tous les avantages : ils brillent par la distinction de leur position sociale, la beauté de leur intelligence, l'élévation de leur caractère. Les autres, placés dans un degré social inférieur, ont des facultés terre à terre ; ils sont bien au-dessous des premiers par leurs talents et leur noblesse d'esprit. Nous le savons ; la parfaite félicité est incompatible avec ce lieu d'épreuves ; mais que d'inégalités néanmoins dans la distribution de la souffrance et de ce peu de bonheur qui attise nos désirs ! Et, si haut que nous puissions remonter dans l'histoire, nous trouvons qu'il en a toujours été ainsi. Dans les temps passés, ces différences étaient même plus révoltantes, parce qu'elles étaient plus accentuées : il y avait des castes et des classes. Si le vulgaire peut, à la rigueur, se contenter en disant qu'il faut de la diversité pour faire un monde, quiconque médite un peu sérieusement est loin de se trouver aussi satisfait et se demande pourquoi le fardeau de l'expiation ne pèse point également sur tous.

A cette question, Ballanche répond encore par la doctrine de la déchéance : selon lui, la déchéance a des degrés, c'est ce qui rend l'expiation plus ou moins intense. N'est-il pas évident d'ailleurs qu'à un degré plus profond de déchéance doit correspondre une plus grande intensité dans l'expiation ?

Désignons par le mot « initiation » chaque progrès réalisé par l'homme en vue de la réhabilitation définitive. N'est-ce point de la manière que nous venons de l'expliquer que l'auteur de la *Palingénésie sociale* rend compte des inégalités qui viennent d'être signalées ? « Tous les hommes, affirme-t-il, tendent au même but qui est le

degré relatif de perfection qui leur est propre, et tous doivent finir par y atteindre. Les hommes en avant de leur siècle, soit par l'intelligence, soit par le sentiment moral, sont des hommes qui, sans doute, ont mérité d'être dispensés d'un grade dans la grande initiation ; ceux qui sont en arrière et au-dessous des autres seraient alors soumis à une épreuve de plus[1]. »

Mais plaçons-nous exclusivement au point de vue moral, puisque, d'après Ballanche, « le véritable combat, le combat définitif est une lutte morale[2]. » Quel tableau plus triste et plus surprenant encore, ne vient pas s'offrir à nos yeux ! Au dernier échelon social, nous voyons des natures abjectes, plus ou moins dépourvues de toute moralité, des criminels que la société trouve toujours en beaucoup trop grand nombre dans son sein. Eh bien ! le croirait-on? L'on peut choisir même ceux d'entre eux qui nous étonnent le plus par l'étendue de leur perversité, c'est par la déchéance que s'explique leur état d'aussi profonde abjection. « Ce sont des arriérés au point de vue moral, des barbares qui ont échappé au progrès de la civilisation[3]. » Ils méritent notre commisération beaucoup plus que notre colère. « Chaque homme est le type du genre humain ; et le genre humain n'a-t-il pas succombé à l'épreuve[4] ? » Que serait-il arrivé si Dieu l'avait traité comme nous nous traitons parfois les uns les autres, avec une inexorable sévérité? Cependant, pourquoi ces hommes sont-ils tels ? On comprend que les uns étant plus enfonfoncés que les autres dans la déchéance, d'inévitables inégalités intellectuelles et morales puissent en résulter. Toutefois, est-ce le Créateur qui mettant à profit les cir-

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 38.

[2] *Ibid.*, t. III, p. 12. Préface de la *Palingénésie sociale.*

[3] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre II, § 1.

[4] *Ibid.*; livre I, § 2.

constances propres à faire réussir son dessein, les a chargés d'un plus lourd fardeau d'expiation? Ou bien, doit-on attribuer cette dégradation plus grande à un mauvais usage de la liberté? Ballanche paraît partager ces deux opinions qui, du reste, n'ont rien de contradictoire.

Peut-être, d'après lui, la culpabilité originelle n'a-t-elle pas été la même chez tous. « Dieu seul, dit-il, sait jusqu'à quel point nous avons été coupables avant la réalisation de notre existence actuelle, avant la division de l'unité, c'est-à-dire dans notre essence même[1]. » Et sans doute qu'alors Dieu, qui est juste, fit correspondre à une culpabilité plus grande une plus lourde expiation. Quoi qu'il en soit, il faut distinguer deux sortes d'épreuves, comme il nous le dit dans *l'Homme sans nom :* les unes méritées, le remords par exemple qui suit l'infamie et le crime; les autres imméritées. Ballanche est persuadé que Dieu éprouve certains hommes d'une manière toute particulière; mais c'est afin de les récompenser, une fois qu'ils seront sortis vainqueurs du combat. A quelques-uns, cependant, il arrive de succomber sous le trop lourd fardeau de l'épreuve : alors s'aggrave leur déchéance et s'accroît parallèlement pour eux le nombre des initiations et expiations à subir. Car quiconque ne progresse pas recule. « En général n'est-il pas permis d'affirmer, dit Ballanche, que les hommes demeurés au-dessous d'une épreuve doivent passer à une épreuve inférieure? Ce sont alors des victimes dévouées par la justice de Dieu pour montrer la faiblesse de tous, pour montrer à tous jusqu'où peut descendre la nature humaine, pour enseigner à quelques-uns toute l'étendue de la charité ; et, sans doute, il leur sera tenu compte de la violence de l'épreuve, lors même que l'épreuve a excédé leurs forces. Peut-être est-ce par ména-

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre III, § 6.
[2] Ballanche, *Œuvres*, édit., in-8°, t. IV, p. 534, Epilogue d'*Orphée*.

gement pour notre faiblesse que les grandes tentations, c'est-à-dire les grandes épreuves, nous ont été épargnées[1]. »

Du reste, il ne faut pas pousser trop loin la curiosité au sujet d'un problème qui sera toujours enveloppé de mystère, et pour la solution duquel on ne pourra « faire que des conjectures[2] ». Ballanche lui-même l'a avoué : Dieu a toujours ses raisons de nous envoyer spécialement telle ou telle épreuve, et nous n'avons pas à l'interroger sur ses desseins. « Le vase n'a pas le droit de demander au potier pourquoi, toutes les argiles étant égales entre elles, l'argile dont il est formé est devenue un vase destiné aux plus vils usages. Le potier aurait à répondre avec justice : il faut des vases pour tous les usages. » Ballanche veut faire entendre, sans doute, par là, que le Créateur partage entre les hommes tous les genres d'expiation. « Ceci explique, continue-t-il, les races royales, les castes, les serviteurs, les esclaves, les riches, les pauvres, les heureux, les infortunés, les hommes doués de plus d'intelligence, ceux à qui Dieu paraît avoir refusé une partie des dons de l'esprit... Toutefois le potier entendra les plaintes du vase, et il le destinera un jour à des usages honorables. Il deviendra le vase des parfums qui se brûlent éternellement devant le trône de l'Eternelle Majesté[3]. »

Mais, puisque l'homme est libre, et que la Providence, comme l'auteur de la *Palingénésie sociale* nous l'a répété bien des fois, respecte toujours notre liberté, quel est exactement le rôle réservé à la volonté dans la réhabilitation ?

Ce rôle est de la plus grande importance, et c'est en le rappelant que nous rendrons plus claire la raison de nos inégalités. En somme, chaque fois que l'expiation nous est défavorable, c'est surtout parce que nous avons refusé d'y consentir.

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre III, §§ 3 et 4.
[2] *Ibid.*, § 3.
[3] *Ibid.*, livre IV, § 9.

Or, suivant le système de Ballanche, — c'est une vérité de sens commun qu'il paraît invoquer ici — « chaque homme arrivant dans la vie future, y arrivera avec les perfectionnements auxquels il aura été conduit par les épreuves. » Il prendra dans cette vie nouvelle son point de départ « du point même où il sera arrivé, s'il a su mettre à profit les épreuves[1] ». Etant donnée l'influence de la liberté, de cette liberté qui fut l'origine du mal dans le monde, il est évident qu'après la première épreuve tous les hommes qui la subirent n'arrivèrent pas au même degré de réhabilitation, au même dégagement des liens de la déchéance. Dès lors, le point de départ, dans la suite, dut être pour eux différent. L'ancienne division des castes, les hiérarchies sociales, etc., s'expliquent ainsi par l'inégale dispensation des facultés ; et c'est seulement par les degrés de l'initiation que se distinguent les hommes.

En effet, ne l'oublions pas, Ballanche est partisan de la croyance à la préexistence des âmes. Tantôt, il est vrai, il insinue timidement son opinion, en rapportant celles de quelques Pères de l'Eglise. « La préexistence des âmes fut admise, dit-il, par quelques-uns des premiers Pères de l'Eglise, dogme qui est le même que celui des existences successives : il vient de l'Orient, et expliquerait lui seul l'institution des castes[2]. » Mais, d'autres fois, il est plus explicite et ne craint pas d'affirmer catégoriquement son opinion : « Chacun de nous, dit-il, est un être palingénésique qui ignore sa transformation actuelle, et même ses transformations précédentes. La vie que nous menons sur la terre, cette vie enfermée entre une naissance apparente et une mort apparente, cette vie n'est dans la réalité qu'une portion de notre existence, une manifestation de l'homme dans le temps… Nos vies

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. IV, p. 475.
[2] *Ibid.*, t. III, p. 60.

antérieures appartiennent à des cycles astronomiques perdus dans l'ample sein des temps antérieurs, il ne nous est pas donné de les discerner encore [1]. »

Si donc nous nous rendons bien exactement compte de la pensée de Ballanche, toutes ces inégalités sociales, intellectuelles et morales qui existent entre les hommes et qui, de prime abord, nous choquent si vivement, s'expliquent surtout par notre conduite dans nos vies antérieures. L'état d'épreuves où nous sommes actuellement, et qui est plus pénible pour les uns que pour les autres, s'explique par le degré de déchéance dans lequel nous sommes restés précédemment, c'est-à-dire qu'il a sa raison dans les efforts que nous avons faits en vue de la réhabilitation définitive. Pareillement, les efforts que nous faisons à l'heure actuelle contribueront à déterminer notre état futur après la « Palingénésie de la mort ».

Tout est donc épreuve dans notre existence [2], tant que nous n'avons pas atteint le degré de réhabilitation où nous devons parvenir. La mort elle-même est une épreuve ; elle n'est pas un mal, car « les dieux immortels sont justes, et ils n'auraient pas infligé le redoutable châtiment de la mort, si ce châtiment n'eût été fondé sur la justice, si cette épreuve n'eut été utile à notre purification [3]. » A la mort, c'est devant Dieu que viendra comparaître la créature. Rendue à toute l'intensité du sentiment moral, illuminée d'un rayon de l'intelligence suprême, elle se jugera elle-même avec sévérité. « Et Dieu ne viendra que pour adoucir par sa miséricorde le jugement de la pauvre créature sur elle-même. Alors, commenceront pour elle les jours d'une nouvelle expiation ; mais nous devons nous

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 354, t. IV, pp. 425 et 432.
[2] *Ibid.*, p. 336.
[3] *Ibid.*, p. 335.

arrêter sur les limites d'une investigation qui pourrait être nommée téméraire [1]. »

Sont-ce de pures conjectures que Ballanche vient de nous présenter ? Non, il s'en serait bien défendu ; et quiconque croit, comme lui, à la véracité des traditions, ne peut prononcer un semblable jugement. Dans le passage de la *Palingénésie sociale* que M. E. Faguet a traduit, nous l'avons fait observer, un peu trop librement, Ballanche nous rappelle qu'à l'origine les patriciens croyaient au dogme de l'inégalité des âmes, et que cette conviction très ancienne « se produisit, dès les premiers temps, sous la forme d'une croyance à des âmes innocentes et à des âmes coupables [2] ». Ce n'est donc pas lui qui l'a imaginée. Mais, persuadé que « les effets et les causes s'enchaînent... » ; que « Dieu a fait des lois qui gouvernent incessamment notre univers, au moral comme au physique [3], » il fut ravi sans doute d'avoir découvert, dans les traditions anciennes, l'explication de l'un des mystères que la plupart des grands philosophes ont en vain cherché à sonder.

A lire certaines œuvres de Ballanche, les *Fragments*, par exemple, où il chante l'amertume de notre condition terrestre et l'illusion de nos espérances ; *Antigone*, cette peinture des souffrances d'une fille du malheur, si infortunée elle-même ; *l'Homme sans nom*, ce triste tableau des expiations d'un régicide repentant, etc., ne dirait-on pas qu'il est profondément pessimiste ? Cependant, il n'en est rien : ces misères, dans la peinture desquelles le *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois* semble s'être complu, et qu'il passe en revue plusieurs fois dans le cours de la *Palingénésie sociale*, ne l'ont pas conduit au pessimisme. Tout au rebours, nous avons affaire, avec lui, à un optimiste, sinon même à un optimiste absolu.

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre III.

[2] Ballanche, *Œuvres*, t. IV, pp. 11 et 12.

[3] *Ibid.*, t. III, p. 354.

Et en effet, d'après les pessimistes, le monde est si mauvais qu'il ne peut avoir été créé par l'Etre infiniment bon, puissant et sage, que l'on appelle Dieu : trop d'ombres déparent son ouvrage. C'est un être méchant qui a dû le produire ; et il eût bien mieux valu pour nous qu'il se fût abstenu de créer.

D'autres philosophes, tels que Bossuet et Fénelon par exemple, soutiennent que Dieu n'a pas tiré du néant le meilleur monde que pouvait créer sa puissance, mais que l'on trouve pourtant assez de perfections dans l'Univers pour n'y pas voir une œuvre indigne de lui.

Enfin, d'après Leibniz, Dieu a créé le monde le meilleur que sa puissance était capable de réaliser. Quelles raisons aurait-il pu avoir d'agir d'une manière différente? On ne peut répondre que par un blasphème, en accusant Dieu d'impuissance ou de méchanceté. Le monde est donc le meilleur possible. Sans doute, tout le bien qu'il pourrait renfermer n'est pas encore réalisé d'une manière complète, mais il est indéfiniment perfectible : il deviendra donc toujours meilleur dans l'avenir.

Or, c'est de l'optimisme de Leibniz que la conception de Ballanche semble le plus se rapprocher.

Ballanche a remarqué, aussi bien que les pessimistes, tous les maux qui déparent le monde, notamment les souffrances de toute sorte sous le poids desquelles plie l'humanité. Ce sont surtout ces souffrances qui portent les pessimistes à crier au scandale et qui méritent notre attention. Mais, au lieu de conclure, comme eux, à une cause créatrice mauvaise, et de négliger le bien pour n'envisager que le mal, Ballanche essaie d'expliquer, par la doctrine de la déchéance et de l'expiation acheminant à une réhabilitation définitive, ces imperfections de l'Univers. Le problème du mal n'était pas capable d'altérer la quiétude de celui qui écrivait dans la *Palingénésie sociale* : « Que m'importent les succès des méchants et les revers

des bons ? N'ai-je pas la vie à venir[1] ? » Chez des êtres qui doivent concourir eux-mêmes à leur propre réhabilitation, les souffrances de l'humanité sont un mal nécessaire. La terre, comme l'ont rapporté les plus anciennes traditions, est le lieu d'expiation de leur faute : on ne peut faire une expiation sans souffrir. Dieu n'a-t-il pas le droit d'imposer au genre humain la réparation qu'il lui plaît ? Pourquoi, dès lors, sans même avoir suffisamment réfléchi sur la manière dont le mal s'explique, prendre si vite, en face de la divinité une attitude de juge et d'accusateur ?

Non, il ne faut pas s'arrêter à mi-chemin, comme Bossuet et Fénelon, dans la justification de Dieu. C'est le monde le meilleur possible que le Créateur a tiré du néant : le mal que l'on trouve répandu dans l'Univers est un mal que Dieu ne pouvait éviter.

Toutes les traditions, en effet, s'accordent à dire que l'Etre suprême créa l'homme, tout d'abord, dans un état de bonheur et de perfection aussi grands que pouvait le comporter sa valeur. Or, pouvait-il, dans cet état, lui refuser le beau privilège de la liberté, tout funeste pour lui que pût devenir ensuite un tel don ? Non, incontestablement. Et si, avec la liberté, la faute originelle était possible, comme Ballanche nous l'a souvent répété, quoi de plus nécessaire, après la chute, que l'expiation ? Dieu a même été si bon qu'il ne nous a imposé que les seules expiations indispensables à notre réhabilitation définitive.

La faute admise, le monde est donc le meilleur que Dieu pouvait créer. Et c'est ici qu'il faut signaler l'étroit rapport qui existe entre Ballanche et Leibniz.

Pour ce dernier, l'Univers, considéré dans son ensemble, est perfectible indéfiniment, et le mal qui s'y rencontre ne sert qu'à réaliser le bien. Parce qu'un général d'ar-

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 197.

mée a reçu quelques blessures avant de remporter la victoire, valait-il donc mieux, objecte Leibniz, qu'il n'eût aucune cicatrice et qu'aucun laurier n'illustrât son drapeau ? Non, sans doute. Et qui oserait soutenir qu'une victoire, obtenue au prix de luttes difficiles, n'est pas plus glorieuse que celle qui n'a coûté aucun effort ? Telle est pourtant l'image de notre condition sur la terre Dans la pensée de Leibniz, le monde se refait lui-même, en quelque sorte, après avoir été réparé par Dieu ; il vaut donc mieux que s'il ne devait à lui-même aucune de ses perfections. Or, nous savons que Ballanche partage toutes ces idées. L'homme, pour lui, est « progressif » jusqu'à ce qu'il ait atteint toute la perfection qui lui est possible. Peut-être même l'auteur de la *Palingénésie sociale* pensait-il que nous sommes perfectibles indéfiniment, malgré le glorieux « époptisme » auquel nous devons enfin aboutir. Parvenu alors à l'état de bonheur qui doit terminer ses épreuves, l'être intelligent serait encore susceptible de nouveaux développements intellectuels. Sinon comment comprendre cette pensée de Ballanche : « L'absolu n'appartient qu'à Dieu, le relatif est de l'homme, ce qui implique pour lui la nécessité du successif, et par conséquent du progressif[1]. » Cette assertion semble impliquer la nécessité d'une progression sans fin.

Aussi, oserons-nous dire que l'optimisme de Leibniz nous paraît moins absolu que celui de Ballanche ; car le *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois* est partisan de la disparition la plus complète du mal au bout d'un certain nombre d'épreuves, tandis que Leibniz se range à la croyance aux peines éternelles.

Il est vrai que le philosophe allemand ne demeure pas rigoureusement dans l'orthodoxie, et qu'il restreint beaucoup le nombre des damnés[2]. Mais, qu'importe ? Il admet

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 412.

[2] Leibniz, *Essai sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'ori-*

qu'il s'en trouve quelques-uns, quand même ; et, si petit qu'en soit le nombre, on a peine à concevoir, malgré les efforts de Leibniz pour le démontrer, que le monde n'aurait pas été meilleur si ces êtres infortunés n'eussent pas fait partie de la création.

Nous n'avons pas à nous demander quel doit être le choix du philosophe entre ces deux conceptions. Si peu cependant que l'on établisse une comparaison entre elles, il ressort avec évidence que Ballanche a poussé l'optimisme plus loin que Leibniz. En effet, si, pour ce dernier, le monde est indéfiniment perfectible, un certain nombre d'êtres néanmoins se trouve en définitive exclu de la perfectibilité : par conséquent, il y aura toujours une certaine quantité de mal dans le monde. Pour l'auteur de la *Palingénésie sociale* au contraire, non seulement le monde est indéfiniment perfectible, mais personne n'est exclu de cette perfectibilité ; le mal qui se trouve actuellement dans le monde finira donc par disparaître un jour complètement.

gine du mal, passim et spécialement du n° 166 au n° 187, comme aussi dans l'*Abrégé de la controverse réduite à des arguments en forme.*

CHAPITRE III

SA MÉTAPHYSIQUE

(Suite)

§ I. L'état de l'homme immédiatement après la chute. Ballanche n'est pas évolutioniste, ni partisan de la théorie de Vico. Sa théorie personnelle. Ses idées sur l'origine de la société et du langage. — § II. Pourquoi les philosophes veulent-ils en général que les arguments sur lesquels reposent leurs théories soient indépendants de la tradition. Critique, au point de vue rigoureusement philosophique, des idées de Ballanche relatives à l'état de l'homme primitif et à l'origine de la société et du langage.

§ I

L'état de l'homme immédiatement après la chute. Ballanche n'est pas évolutioniste, ni partisan de la théorie de Vico. Sa théorie personnelle. Ses idées sur l'origine de la société et du langage.

Frappés des nombreux rapports qu'ont entre elles les différentes espèces végétales et animales; non moins étonnés aussi de la découverte de certains fossiles qui semblent révéler, entre les êtres de la nature des liens de véritable parenté, plusieurs penseurs dont quelques-uns ont eu du génie, ont imaginé la doctrine de l'évolution. A les croire, pendant une série de siècles dont l'indéterminable longueur effraie notre imagination, les espèces auraient « évolué », c'est-à-dire, auraient suivi une progression ascendante, pour produire toute cette variété que nous admirons aujourd'hui parmi elles, et aboutir, en définitive, à la formation de l'homme, dernier terme de toutes ces transformations. Or, si l'on ferait preuve d'ignorance ou

de mauvaise foi, en contestant à l'évolutionisme la gravité des observations sur lesquelles il s'appuie, il faut reconnaître néanmoins que ses arguments sont loin d'être, aujourd'hui encore, rigoureusement péremptoires.

Certes, pour ne nous placer qu'au point de vue traditionaliste, quelle épouvantable punition Dieu aurait-il donc infligée à l'homme, si l'hypothèse de l'évolution était véridique ! Dieu qui, tout d'abord, avait donné à sa créature intelligente tant de perfection et de bonheur, serait-il resté le Dieu juste et bon, dans l'application de ce terrible châtiment? Non, sans doute. Mais les traditions contredisent une semblable doctrine, et Ballanche n'était pas homme à y adhérer. Il s'explique, à ce sujet, de la façon la plus claire. S'il croit à la faute et à la punition qui en résulta, il ne peut, toutefois, se persuader que la substance humaine se soit élaborée pendant des temps indéterminés, et que Dieu n'ait produit l'homme qu'après l'avoir fait passer par tous les degrés de l'organisation et de l'animalité. Non, « il n'en est point ainsi, dit-il, l'essence humaine est une, spontanée, toujours identique à elle-même, distincte de toutes les autres essences [1] ».

Cependant, puisque l'homme n'est pas demeuré stationnaire dans l'état de déchéance où il se trouva presque tout d'abord, n'est il pas naturel de se demander aussi quel a été le point de départ de sa marche ascendante? Puisque, après la chute, Dieu, tout en punissant l'homme, ne voulut pas le plonger dans l'état vil et abject de la pure animalité, lui enleva-t-il tous ses précédents privilèges? C'est une question dont on ne saurait se désintéresser.

Suivant Vico, l'homme primitif, après la chute, serait tombé dans un état de dégradation si profonde, que nous aurions aujourd'hui, avec les progrès de la civilisation actuelle, une grande difficulté à nous le représenter. Il

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 73.

n'eut pas pour ancêtres les animaux, mais il approcha beaucoup de la nature bestiale. Il fut tout d'abord stupide, sans religion, sans société, errant, à la manière des fauves dont il partageait la férocité, dans la vaste forêt qui couvrait alors la terre. Céder à la force était sa seule loi; il avait la brutalité du sauvage, et son cœur était fermé à tout sentiment d'humanité. Cependant, un jour cet être avili fut effrayé par l'éclat de la foudre : il comprit qu'il existe au monde une force supérieure à la sienne. C'est ce que les traditions expriment en disant que Jupiter terrasse les géants. Alors seulement la religion et l'état social commencèrent : l'homme primitif se chercha un abri dans les cavernes, et il y retint sa compagne. Ce fut l'origine de la famille. L'homme cessa de vagabonder, solitaire, dans les forêts; mais, au début de cet état partiarcal, il faut toujours se le représenter assez analogue au Polyphème d'Homère, c'est-à-dire, dans un état assez voisin encore de la barbarie.

Dans une société quelconque, si petite et si imparfaite soit-elle, il est nécessaire de pouvoir communiquer aux autres ses sentiments, ses pensées, ses volontés de toute sorte. L'homme primitif eut il immédiatement un langage pour le lui permettre?

Pas tout d'abord, suivant Vico, et il fallut que l'homme s'en créât un lui-même. Dans nos sociétés civilisées, l'enfance de l'individu n'est-elle pas un naïf témoignage qui permet de comprendre comment la chose a dû se passer? L'enfant est incapable d'abstraire et de généraliser. Pour cette raison même, et inversement, son imagination a une grande puissance : il est imitateur au plus haut degré. C'est d'après lui-même qu'il juge toute chose; et, s'il essaie d'expliquer des phénomènes dont il ignore la cause, il recourt sans cesse à des volontés. Enfin, il est poète à sa manière, c'est-à-dire, créateur de non-réalités. Or, dans l'homme primitif, tout à dû se passer de la même façon. Incapable d'abstraction, comme l'enfant, il com-

mença à penser par images, et ne vit partout que du concret. Sa langue fut principalement composée de signes, qui reproduisaient l'image des choses. Puis, afin d'expliquer les divers phénomènes qui frappaient ses regards, il créa des êtres surnaturels. La physique des ignorants a-t-elle jamais été autre chose qu'une métaphysique vulgaire, dans laquelle les hommes rapportent à la volonté divine la cause des phénomènes qu'ils ignorent, sans considérer les moyens qu'emploie cette volonté? Cette première langue, issue de l'ignorance, fut donc surtout une religion ; Varron a même compté le nombre des noms de divinités qui la composèrent. C'est elle qu'Homère appelle en cinq passages du nom de langue des dieux, désignant ainsi un langage plus ancien que l'idiome héroïque dont il se servait. Ce fut cette langue aussi que les Egyptiens qualifièrent de langue hiéroglyphique ou sacrée : elle fut parlée, disaient-ils dans le premier âge du monde, l'âge des dieux.

On a donc eu grand tort de tant vanter la profondeur de la sagesse antique et de l'attribuer au génie des philosophes. Cette sagesse de l'homme primitif ne fut qu'une sagesse vulgaire ; sa religion et ses idées, que le produit de la naïveté ; quant à sa langue, moins parlée que muette, c'est-à-dire composée de gestes plus encore que de mots, elle fut, comme tout ce qui commence, informe et très imparfaite. Lorsque l'esprit humain ne peut se faire aucune idée des choses inconnues et lointaines, il les juge d'après les choses connues et présentes. Voilà l'explication du préjugé qui fit attribuer aux anciens une si grande sagesse ; mais il faut bien reconnaître cependant que rien n'est plus contraire à la réalité des choses[1].

[1] Vico, *la Scienza nuova*, les deux premiers livres, *passim;* spécialement les axiomes 2, 28, 29, 30, 33, 36, 37, 41, 42, 49, 70 du premier livre et les chapitres II et III du second livre. Voir aussi le *Discours sur le système et la vie de Vico*, dont J. Michelet a fait précéder sa traduction de *la Scienza nuova*.

Si Ballanche, comme nous l'avons vu, est fort éloigné de l'opinion des évolutionistes sur l'origine de l'humanité, il ne partage pas davantage les idées de Vico sur l'état initial dans lequel l'homme se trouva, lorsque l'épreuve de la vie actuelle lui fut infligée. Avec l'auteur de *la Scienza nuova*, il pense que l'espèce humaine, essentiellement progressive, est entièrement différente de l'espèce animale, incapable de progresser : brute et immobile ne sont-ils pas synonymes[1] ? Tous deux croient aussi d'une conviction intime que la Providence dirige ses regards vigilants sur l'humanité. Mais Ballanche se sépare du philosophe italien quand ce dernier soutient que l'état primitif de la race humaine, à son apparition, a été l'abrutissement le plus général et le plus complet. Il ne croit pas davantage que seul le peuple hébreu a eu communication des traditions primitives[2]. Pourquoi ce privilège extraordinaire accordé seulement à quelques-uns, de la part d'un Dieu bon à qui sa justice impose, sinon d'aimer également l'humanité tout entière, du moins de ne pas exclure de la perfectibilité la plus grande partie des individus dont elle est composée?

Voici donc, selon Ballanche, comment les choses se seraient passées.

Avant la chute, l'homme, bien que dépourvu des perfections qu'entraîne avec elle la contemplation de Dieu, possédait tout le développement dont son être est susceptible ; il lui était donc impossible de progresser. Après la faute originelle, puisque le Créateur venait au secours de sa créature et qu'il voulait la voir se relever elle-même, il devait la rendre capable de se perfectionner. Comment, sans cela, l'homme eût-il pu se diriger vers la réhabilitation définitive que Dieu voulait cependant lui faire con-

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 175.

[2] *Ibid.*, pp. 335 et 150; *la Ville des Expiations*, livre III, § 4.

quérir? Et ce même Dieu eût-il agi d'une manière raisonnable, en imposant un but à l'homme sans lui laisser le pouvoir d'y atteindre? Le point de départ de la perfectibilité, c'est donc bien le dogme, à la fois un et identique, de la déchéance et de la réhabilitation[1].

Mais, à quel degré de l'initiation l'homme a-t-il commencé? Au premier, sans doute[2]. Si profonde toutefois qu'ait pu être la déchéance dans laquelle la faute originelle le plongea, jamais l'homme primitif ne fut ravalé au-dessous de sa nature. Toujours il resta perfectible, libre, doué de conscience, « sans la nécessité du développement, sans la liberté, sans la conscience, l'être intelligent ne serait qu'un animal plus parfait, une manifestation passive de Dieu, une brute admirable[3] ». Et il n'aurait jamais pu s'élever, de lui-même, au-dessus d'un état d'aussi profonde infériorité.

Ce n'est pas tout. S'inspirant de Joseph de Maistre, qui présume que la punition du déluge suppose des crimes au-dessus de nos facultés actuelles, Ballanche prétend que l'homme primitif dut être beaucoup plus privilégié que nous ne le sommes aujourd'hui. « A l'origine, lisons-nous dans la *Palingénésie sociale*, il est bon de le dire une fois, les facultés instinctives avaient plus de force et d'étendue dans l'homme qu'elles n'en ont à présent ; telle est peut-être la raison qui explique les connaissances météorologiques que nous avons perdues et les progrès de l'astronomie antique ; telle est peut-être la raison qui expliquerait l'institution du langage. » Et Ballanche croyait trouver quelque analogie avec ces facultés primitives dans la seconde vue des Ecossais, dans les charmes exercés sur les serpents, dans l'occultisme, etc[4]...

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°. t. III, p 343.
[2] *Ibid.*, p. 238.
[3] *Ibid.*, p. 175.
[4] Ballanche, *la Ville des Expiations*, t. II, § 2

Si de nos jours, il est vrai, ces facultés n'existent plus, c'est un effet de « l'introduction des lumières acquises par la science destinée à remplacer l'instinct[1] », car l'homme doit se refaire lui-même par sa propre intelligence, et non avec l'instinct qui est l'intelligence de Dieu. Ne doutons pas néanmoins de l'étendue des connaissances que les hommes primitifs ont pu posséder. « Ils écoutaient la voix encore retentissante de la tradition, ou bien, se repliant sur leur nature éminemment sympathique, ils obéissaient à l'entraînement de leurs facultés intuitives, ou peut-être, plus heureux que nous le croyons, ils étaient loin d'être complètement délaissés de toute révélation : en effet, cette voix toujours retentissante de la tradition n'était sans doute autre chose qu'un son égaré ou affaibli d'une première révélation dont le témoignage n'a jamais cessé de gouverner le genre humain[2]. »

Voulons-nous, après cela, savoir pourquoi Ballanche a donné son assentiment à de pareilles conjectures sur l'état primitif de l'humanité et pourquoi il se représentait ainsi l'homme primitif comme doué de privilèges dont nous sommes privés aujourd'hui ? Il faut chercher l'explication moins dans l'autorité de Platon, sous laquelle il se range[3], que dans l'impossibilité où il s'est trouvé de concevoir qu'il en pût être autrement. Il y était aussi poussé par sa croyance à la bonté de la Providence. « Au commencement, nous dit il, il était nécessaire que l'homme sût beaucoup ; à présent, il est nécessaire qu'il apprenne beaucoup. Ayons toujours ceci présent à la pensée ; il faut que l'homme se fasse lui-même , et Dieu, en chaque temps, lui a donné l'instrument dont il a besoin[4]. »

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations*, t. II, § 2.
[2] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 80.
[3] *Ibid.*, p. 80.
[4] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre II, § 2.

D'après J.-J. Rousseau, les hommes primitifs auraient vécu tout d'abord isolés, dans l'état de nature, c'est-à-dire dans une sorte de barbarie antérieure à la société. Plus tard seulement ils se seraient réunis les uns aux autres pour, fonder l'état social dans lequel ils voyaient des avantages ; ils auraient fait une convention, le contrat social, pour régler leurs rapports et instituer un gouvernement. Or, Ballanche se défend d'accepter une semblable opinion. « Ce prétendu état de nature, antérieur à toute société ne peut, dit-il, se prouver, ni historiquement ni spéculativement [1]. » Et il ajoute que J.-J. Rousseau a imaginé, sur ce sujet, de « brillantes absurdités [2] ». Il a cru que l'homme sauvage était l'homme primitif, mais il n'en est point ainsi ; c'est seulement l'homme dégénéré. Assurément, « il ne nous est pas possible de suivre toutes les périodes de cette dégénération ; nous devons être assurés quand même que l'état sauvage n'est ni un état naturel ni un état primitif [3] ».

L'homme est donc « né social et collectif », et ce n'est pas lui qui a choisi cet état, de préférence à un autre ; « l'état social lui fut imposé comme les autres conditions de son existence ». Rien ne se fait sans le concours de la divine Providence. Vico avait expliqué la dispersion des hommes sur la terre en disant que les géants s'égarèrent dans les forêts. Pour Ballanche, « un instinct analogue à celui des oiseaux voyageurs, inspiré par la Providence divine, convia les familles humaines primitives à se disperser sur tout le globe », dès qu'il fut possible de l'habiter. « Ensuite, un autre instinct, analogue à celui qui dirige l'abeille dans la construction de sa ruche, présida partout à l'établissement des villes primitives [4]. » Depuis qu'il

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 411.
[2] *Ibid.*, t. III, p. 151.
[3] *Ibid.*, t. II, pp. 197 et 260.
[4] *Ibid.*, t. III, p. 107 ; t. II, p. 197.

existe des abeilles ont-elles jamais vécu isolées, en dehors de la petite société d'une ruche vers laquelle les pousse l'instinct ? Non, certainement. Eh bien ! il en a été de même de l'homme : l'instinct social l'a toujours porté à choisir la vie en commun avec ses semblables ; et, si haut que l'on remonte dans les origines, on doit toujours « trouver la société existante n'importe à quel degré de perfection ».

Est-ce à dire que Dieu ait donné la société à l'homme « comme un lieu de repos, eomme une tente au milieu du désert, comme un oasis parmi les sables qui ressemblent à une mer orageuse » ? Non, il ne la lui a point imposée « comme un moyen de parvenir au bonheur, mais comme un moyen de développer ses facultés [1] ».

Ces services que la société rend à l'homme, pour le développement de ses facultés, sont sans doute l'une des raisons principales qui ont poussé Ballanche à croire que l'homme est né social. Il y en a d'autres cependant qu'un peu de réflexion suffirait à faire deviner. Ballanche ne comprenait pas que l'enfant pût naître et grandir en dehors de la société, ni que le vieillard pût vivre sans elle. « L'homme a été fait social et collectif ; c'est pourquoi Dieu lui a donné une enfance nécessiteuse et une vieillesse infirme [2]. » Les objections apportées contre l'état social, par Hobbes et J.-J. Rousseau, par exemple, viennent surtout de ce qu' « on ne fait pas attention que la vie sociale est un état de souffrance comme la vie humaine en général [3]. » Mais il est facile de voir que « Dieu a tout prévu pour la société », et qu'elle est nécessaire à l'homme aussi bien pour le développement de son être physique que pour celui de son être intellectuel et moral [4].

[1] Ballanche, *Œuvres*, t. II, pp. 466, 389.

[2] *Ibid.*, p. 194.

[3] *Ibid.*, 259.

[4] *Ibid.*, p. 255, et *passim* dans le chapitre IX de l'*Essai sur les Institutions sociales*.

Remarquons-le, toutefois : si l'homme primitif a été créé social, c'est-à-dire doué d'un instinct qui le poussait à vivre avec ses semblables, il n'a pas pu être privé de la faculté de communiquer avec eux. Qu'est-ce que l'état social sans un langage qui permet aux membres de la société de se transmettre réciproquement leurs sensations, leurs sentiments, leurs volontés ? C'est une autre sorte de solitude ; ce n'est pas un véritable état social. Mais nous savons que la divine Providence, dans sa sagesse, ne manqua jamais, comme le croit Ballanche, d'accorder, en temps opportun, à ses créatures, les prérogatives qui leur sont nécessaires. Dès lors, elle a dû accorder aux hommes primitifs les moyens de communiquer entre eux par le langage. Celui des gestes est insuffisant et suppose un état de barbarie par lequel l'auteur de la *Palingénésie sociale* ne peut croire que l'humanité ait pu commencer. Il faut donc que l'homme primitif ait eu le privilège de la parole. « L'homme étant nécessairement un être social, il en résulte qu'il a été dès l'origine doué du sens social qui est la parole, car la parole est nécessaire à l'homme et l'homme n'a jamais été hors de la société [1]. »

Puisque, dès l'origine, l'homme a été doué du langage de la parole, il ne l'a donc pas inventé, comme l'ont soutenu quelques philosophes, Condillac, par exemple, pour citer l'un des plus remarquables. Il ne reste plus alors que l'une de ces deux alternatives : ou bien « l'homme est né avec la parole, ou bien la parole lui a été enseignée [2]. » Des deux côtés, c'est une révélation. Mais comprenons bien de quelle manière Ballanche l'entend. Il ne s'agit point pour lui d'une révélation dans laquelle « Dieu aurait été un pédagogue, et l'homme un marmot » à qui

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 199.
[2] *Ibid.*, p. 211 ; t. IV, p. 426.

le Créateur aurait enseigné les notions grammaticales. C'est une conception dont notre philosophe sent très justement le ridicule et qu'il demande de ne pas lui prêter. « Les lois, qui furent traditionnelles avant d'être écrites ; les préceptes religieux ou moraux, les connaissances primitives, source des traditions ; les formes de l'intelligence humaine, l'intuition des vérités nécessaires, la faculté de pénétrer l'essence des êtres et des choses, pour imposer les noms ; l'insufflation divine pour imprimer le mouvement à la sensation et à la pensée[1]... », c'est dans tout cela que Ballanche prétend avoir cherché les éléments de la parole primitive, et c'est à cet ensemble qu'il donne le nom de révélation.

Cette parole primitive, révélée à l'homme, fut la poésie. Elle fut douée, tout d'abord, « d'une puissance et d'une fécondité dont elle ne jouit plus », car Dieu n'a pas besoin de renouveler à chaque instant les miracles de la première création. N'est-il pas vrai que « plus l'on s'approche du berceau au moins présumé de l'espèce humaine, plus l'on trouve les langues parfaites et fécondes ? Le temps use tout. Les langues ont subi aussi les épreuves du temps ; elles se sont détériorées, elles ont perdu de leur énergie propre et de leurs attributs[2]. » Mais, s'il nous était donné de pouvoir les connaître dans toute leur intégrité, nous y découvririons sans doute des choses merveilleuses qui exciteraient notre admiration et notre enthousiasme.

Voici donc comment Ballanche se représentait le rôle de la langue primitive. Elle servit de véhicule à la Révélation. Ce fut elle qui transmit à l'homme les traditions primitives, qui lui furent d'une si grande utilité. Ce fut elle aussi qui lui fit connaître l'essence des êtres, lorsque, conformément au récit de la *Genèse*, Adam nomma les

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 366.
[2] *Ibid.*, pp. 216, 217, 273, 305.

animaux. Ce passage de la Bible « a un sens immense, suivant l'auteur de la *Palingénésie sociale*, quels qu'en soient d'ailleurs les interprétations et les commentaires ». Nommer ne suppose-t-il pas, dans celui qui nomme, « une connaissance intime de la nature, des facultés, de l'essence de l'être nommé[1] » ? Il est vrai que, tout d'abord, cette langue primitive, dont Dieu orna la mémoire de l'homme déchu, fut une sorte de psittacisme, produit par un merveilleux instinct, mais elle ne tarda guère à devenir un admirable langage. « Il fut un temps, dit Ballanche, où le mot faisait le sens, et un autre temps où le sens faisait le mot ; voilà tout le problème de l'institution du langage[2]. »

Quelles furent les raisons qui inclinèrent Ballanche à se ranger du côté des partisans de la croyance à la révélation de la parole ? Il les a surtout exposées dans l'*Essai sur les Institutions sociales*. Elles sont assez nombreuses, sinon originales. Nous indiquerons seulement quelques-unes des plus frappantes.

C'est d'abord que les Livres Saints, considérés uniquement comme dépositaires des traditions antiques, « placent toujours la prérogative essentielle de l'homme dans la parole, et, en désignant les animaux dépourvus d'intelligence, emploient cette expression : les animaux muets[3] ». Les philosophes, partisans de l'invention du langage, que font-ils autre chose, ajoute Ballanche, sinon assimiler l'homme à un animal muet lorsqu'il sortit des mains du Créateur ?

Ballanche tire un autre argument de l'obligation où, en destinant l'homme à vivre avec ses semblables, Dieu se trouva de lui révéler le langage, ce sens social si nécessaire à la vie de société. Dès l'origine, l'homme eut besoin

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 114.
[2] *Ibid.*, t. II, pp. 379, 179.
[3] *Ibid.*, p. 202.

de la parole. Pourquoi ce Dieu sage et bon ne la lui aurait il donc pas donnée, dès cette même origine, comme il lui a donné les autres sens ? Du reste, supposons l'homme grossier, comme le veulent les partisans de l'invention du langage, comment un être si chétif et si misérable aurait-il pu inventer une langue, « chose qui serait déjà si difficile avec les données que nous avons aujourd'hui »? Le verbe, le substantif, ne l'auraient-ils pas arrêté ? Et quelle longue suite de siècles n'aurait-il pas fallu pour arriver à un résultat même inférieur à celui où nous sommes parvenus actuellement[1] !

Ces arguments sont visiblement empruntés aux ouvrages du vicomte de Bonald, spécialement au deuxième chapitre des *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*. En voici deux autres que Ballanche lui a non moins clairement demandés[2].

Celui tout d'abord de la perfection qui, d'après Ballanche, aurait caractérisé les langues primitives, et qui ne pouvait évidemment provenir que de la Révélation. « L'organisation des premières sociétés fut très forte, nous dit-il.... Il est même permis d'affirmer que les langues, au lieu de s'être perfectionnées, se sont dégradées en succédant les unes aux autres[3]. »

En second lieu, Ballanche est persuadé, comme de Bonald, que la parole possède une telle vertu cabalistique, que sans elle l'homme eût été totalement incapable de penser. « L'homme, dit-il, ne peut avoir de pensée sans la parole,... sans elle il ne penserait pas, comme sans ses yeux il ne pourrait pas voir, comme sans ses mains il ne pourrait pas toucher, sans ses oreilles il ne pourrait entendre[4]. »

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, pp. 199, 200, 205, 206, 207, 211.
[2] Voir de Bonald, *Recherches philosophiques*, chapitre II *passim*.
[3] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II. pp. 212, 213.
[4] *Ibid.*, t. II, pp. 199 et 200.

Par esprit de conciliation cependant, Ballanche fut moins catégorique que de Bonald : il fut aussi, avouons-le, moins rigoureusement logique dans ses affirmations. Il professa qu'à l'origine, les hommes ne pouvaient penser sans la parole, tandis qu'ils le peuvent aujourd'hui. « N'oublions pas, dit-il, que si nous pouvons à présent nous passer du secours de la parole pour penser, c'est parce qu'originairement la parole nous a donné nos pensées. » Le Bonaldisme n'a jamais fait une distinction semblable. Aussi, l'argumentation du vicomte de Bonald aurait-elle une grande valeur concluante, si l'observation psychologique venait en justifier le point de départ. L'affirmation de Ballanche, au contraire, se présente comme une pure hypothèse : on pourra toujours lui demander pourquoi notre intelligence aurait été entièrement incapable, à l'origine, de ce qu'il reconnaît qu'elle peut faire aujourd'hui.

§ II

Pourquoi les philosophes veulent-ils en général que les arguments sur lesquels reposent leurs théories soient indépendants de la tradition. Critique, au point de vue rigoureusement philosophique, des idées de Ballanche, relatives à l'état de l'homme primitif et à l'origine de la société et du langage.

Quand on se demande ce qu'il faut penser de toutes les conceptions de Ballanche sur l'état de l'homme primitif, on ne se propose rien moins, semble-t-il, que de juger la cause du traditionalisme. Or, cette cause est déjà jugée depuis longtemps. D'ailleurs, la philosophie est l'étude des grandes vérités de l'ordre moral, au moyen de la seule raison ; c'est à la théologie, catholique ou dissidente, qu'incombe la tâche d'apprécier les doctrines de ceux qui raisonnent sur les traditions.

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 3o3 et *passim*.

D'autre part, les traditions peuvent être considérées sous un double aspect.

Les uns y voient l'ensemble des croyances que nous ont léguées les anciens. Comme telles, le philosophe les rejette. Qu'est-ce qui l'assure, en effet, que les anciens ne se sont pas trompés? N'étaient-ils point sujets à l'erreur, tout autant que nous? S'en rapporter uniquement à leurs affirmations ne peut donc conduire qu'à un résultat incertain.

D'autres regardent les traditions comme un legs de vérités, transmises à l'homme par la parole du Créateur. Telle est, nous le savons, l'opinion de Ballanche. Mais, de nouveau encore, le philosophe les rejette, au nom de la raison.

Est-ce à dire, cependant, qu'il soit antiphilosophique de s'en rapporter à l'autorité divine? Non certes, car, même devant la raison, il ne peut exister de motif plus puissant de crédibilité. Abstraction faite, toutefois, des systèmes avec lesquels cette révélation se montre incompatible, dans quel état les traditions ne nous sont-elles point parvenues? Comme Ballanche, examinons-les dans leur ensemble, et non pas exclusivement chez le peuple hébreu. Quelle profonde altération, — l'auteur de la *Palingénesie sociale* l'a dit lui-même —, n'ont-elles pas dû subir! Le philosophe sera-t-il jamais assuré d'avoir découvert intégralement la révélation véritable? Non; le désaccord des exégètes en fournirait à lui seul la preuve[1].

Dans le but d'attirer plus d'estime à leur méthode, les traditionalistes ont souvent mis en doute l'autorité de la raison. L'on ne peut que le regretter, quoique, par une

[1] Voir dans le livre *De l'origine du langage* d'Ernest Renan, l'explication toute différente que donne cet auteur du texte dont Ballanche et les traditionalistes se sont servis pour démontrer la révélation du langage au premier homme, 2e édit., chap. II, pp. 83, 84 et 85.

contradiction fatale, ces philosophes se soient montrés ensuite inconséquents avec eux-mêmes. Si, parfois, le raisonnement nous jette, en effet, dans un état d'incertitude, combien plus grande notre indécision ne doit-elle pas être en face de l'obscurité souvent impénétrable des traditions ! Aussi, nous garderons-nons bien de faire le moindre reproche aux philosophes qui ont voulu raisonner en dehors d'elles, avec la raison seule.

Remarquons, toutefois, que s'inspirer des traditions, et, *a fortiori*, baser sur elles quelques-uns de ses raisonnements n'empêche pas d'être philosophe, quand on essaie ensuite d'étayer sur la raison seule les hypothèses suggérées par les annales de l'humanité. C'est ce qui est arrivé fort souvent aux traditionalistes, à Joseph de Maistre, à de Bonald, à Lamennais et tout particulièrement à l'auteur de la *Palingénésie sociale*. Nous devons donc nous demander, en nous plaçant au point de vue rigoureusement philosophique, ce que valent les conceptions de Ballanche sur l'état de l'homme au berceau de l'humanité.

Avec sa tendance de plus en plus accentuée à se cantonner dans les limites de l'expérience, tendance qu'expliquent assez bien les beaux résultats auxquels est arrivée la psychologie, la philosophie contemporaine n'aime guère s'occuper des questions qu'elle croit plus ou moins insolubles, et sur lesquelles, à l'exemple de Lucrèce, la plupart des philosophes n'ont pu faire, en somme, que des rêveries. Ne l'interrogeons donc pas trop minutieusement sur cet état de l'homme primitif : à bon droit, elle déclinerait sa compétence. Mais, si nous ne pouvons pas attendre d'elle d'abondantes lumières, il nous est du moins permis de l'interroger sur les trois questions suivantes que Ballanche s'est posées. D'abord, l'état primitif de l'humanité a-t-il commencé par l'abrutissement le plus complet, c'est-à-dire, par le plus profond degré de bar-

barie ? Ensuite, l'homme est il né social, ou en dehors de la société ? Enfin, Dieu lui a-t il révélé la parole ; ou bien, l'abandonnant à lui-même, lui a-t-il laissé le soin de la découvrir ?

Faire commencer l'humanité par l'état de barbarie est une hypothèse suggérée assurément par la vue des peuplades sauvages que l'on considère souvent comme des représentants de l'ancienne humanité. D'autre part, on est très porté à se persuader que toute chose a dû débuter par les commencements les plus humbles. Mais, qui nous assure que le sauvage est bien le représentant de l'homme primitif ? Il n'y a guère en lui trace de progrès, ni d'efforts, pour sortir de l'état dans lequel il se trouve pour ainsi dire pétrifié. L'homme primitif, au contraire, comme le prouve très bien l'état de civilisation auquel nous sommes parvenus, ne demeura pas ainsi stationnaire : il ne cessa de progresser. Ce n'est pas faire commencer l'humanité par d'humbles commencements que de la supposer ainsi plongée à l'origine dans un état de complet avilissement : c'est plutôt la rabaisser au-dessous d'elle-même. Tout nous engage donc à croire, avec Ballanche, de Bonald et quelques autres, que le sauvage est plutôt « l'homme dégénéré ».

Au reste, les arguments de l'auteur de la *Palingénésie sociale* contre l'état de complet abrutissement de l'humanité naissante ne manquent pas de valeur. Oui, la Providence aurait négligé son œuvre la plus belle, en laissant l'homme commencer par l'état de bestialité. Dès le moment où il apparut sur la terre, il fallut que l'homme fût déjà perfectible, doué de conscience, intelligent et libre ; sans quoi, en supposant qu'il ait pu échapper à la dent des bêtes féroces, nombreuses alors sur la terre, il n'aurait pu subsister ni devenir ce que nous le voyons aujourd'hui. La paléontologie, science relativement récente, prétend que l'âge paléolithique, l'âge néolithique, l'âge de

bronze et l'âge de fer furent les pénibles étapes par lesquelles l'humanité naissante a passé. Ballanche ne dit rien qui y contredise, il est persuadé que, dans sa lutte contre les éléments, l'homme primitif a dû beaucoup souffrir. Mais il poussa trop loin la conjecture en attribuant à ce dernier un ensemble assez vaste de connaissances. Si la tradition autorise une induction de ce genre, la raison, laissée à elle-même, déclare que nous n'en pouvons rien savoir.

En combattant la doctrine de J.-J. Rousseau, c'est-à-dire en prétendant que l'homme fut créé social dès l'origine, il semble bien que Ballanche ait eu entièrement raison. L'homme a l'instinct social ; l'observation psychologique le démontre : pourquoi donc supposer gratuitement ou bien qu'il n'avait pas cet instinct à l'origine, ou que, l'ayant eu, il refusa d'obéir? Il est beaucoup plus logique de croire que l'homme a recherché la société d'une manière spontanée, sous l'impulsion d'un penchant de sa nature, plutôt que poussé par le calcul des avantages que l'état social était capable de lui fournir.

Il suffit donc de l'instinct social, inhérent à la nature humaine, pour convaincre le psychologue que l'homme dut rechercher immédiatement la société de ses semblables, si, dès l'origine, il ne s'y trouva pas placé. Un être, en effet, peut-il demeurer longtemps dans des conditions opposées à sa nature? Ballanche a très bien compris ce que de Bonald[1] en particulier avait affirmé avant lui, à savoir combien l'état social est nécessaire à l'homme, tant au point de vue physique qu'au point de vue intellectuel et moral. Aussi, paraît-il très légitime d'admettre avec lui que le Créateur, plein de bonté et de sagesse, a dû mettre, dès l'origine, l'homme au sein de la société. Reste à savoir, si, comme les traditionalistes et Ballanche l'af-

[1] De Bonald, *Recherches philosophiques*, chap. II.

firment, Dieu a nécessairement révélé le langage à l'homme primitif.

Si l'on se met en dehors des traditions, dont l'interprétation est ici fort discutable, les arguments de Ballanche sont faibles, et rien ne permet de s'arrêter définitivement à son opinion. Nous sommes, en effet, très éloignés des origines, et l'état primitif de l'humanité n'a guère laissé de traces certaines qui démontrent comment les choses se sont passées. Logiquement, on ne doit donc recourir à l'hypothèse de la révélation de la parole qu'en désespoir de recherches, ou encore qu'autant qu'il sera une fois prouvé qu'à lui seul l'homme ne pouvait inventer le langage. Or, il ne sera jamais possible de donner là-dessus une démonstration péremptoire.

Accorde-t-on que, dès le moment de sa constitution, l'esprit humain fut créé complet, bien qu'encore ignorant des lois de la nature ? Accorde-t-on que le pouvoir de proférer des sons articulés nous a toujours été naturel, comme le cri à l'animal? — Mais c'est tout ce qu'il faut pour nous rendre capables d'inventer le langage.

Être intelligent, l'homme pense, c'est-à-dire qu'il abstrait et généralise, pour se faire une idée des choses ; qu'il juge et raisonne, pour les unir ensemble par des rapports. Par suite, malgré les services importants que peut rendre le langage pour préciser et former la pensée, il n'est pas vrai de dire que, sans la parole, l'homme eût été à tout jamais incapable de penser. Si nous n'étions différents des « animaux muets » que par la parole, pourquoi, en la leur apprenant, ne pourrait-on par les rendre capables de penser ? Le perroquet arrive bien à proférer des sons articulés ; mais son psittacisme, quelque varié qu'on l'imagine, ne sera jamais un langage, parce qu'il n'y a point de véritable langage sans la faculté de penser. Le petit enfant, au contraire, rend la parole significative, en liant les sons qu'il entend aux idées que

les phénomènes éveillent dans son intelligence. Il aurait inventé une langue enfantine, si la langue usuelle ne lui eût été enseignée ; malgré cet enseignement, et de surcroît, il crée, à sa guise, un grand nombre de mots, que sa nourrice recueille afin de pouvoir converser familièrement avec lui. Il est vrai que, selon Ballanche, la parole aurait eu autrefois plus de puissance qu'elle n'en possède aujourd'hui. Mais, c'est là une manière vraiment trop commode d'esquiver une difficulté. Au fond, comme l'a dit Victor Cousin, la difficulté se déplace sans se résoudre. « Des signes inventés par Dieu seraient pour nous non des signes, mais des choses qu'il s'agirait ensuite pour nous d'élever à l'état de signes, en y attachant telle ou telle signification [1]. »

Grâce à son intelligence, l'homme peut donc se former des idées des choses comme aussi saisir leurs rapports ; et, par suite, sa pensée est, en quelque sorte, contemporaine du premier exercice de sa faculté de connaître. D'autre part, l'homme est doué d'un organe vocal d'une incomparable richesse, au moyen duquel il peut proférer, en nombre indéfini, des sons articulés, dont il se sert spontanément pour traduire ses sensations, ses besoins et désigner les objets de toute sorte qui s'offrent à ses regards. Qu'il arrive à saisir le rapport du signe et de la chose signifiée, résultat auquel, avec son intelligence, le langage naturel des interjections, l'expérience des différents bruits de la nature, etc., le conduisent inévitablement : voici, du même coup, la parole inventée.

Il n'y eut donc pas, à proprement parler, de période de mutisme : le langage fut contemporain de la pensée, et la pensée naquit dès le premier éveil de l'intelligence. Cet homme primitif qui ne comptait point d'aïeux, qu'au-

[1] Cousin, préface aux *Œuvres philosophiques* de Maine de Biran, t. IV.

cune femme n'allaita, qui ignora toujours les enseignements d'un père et les caresses d'une mère, pouvait-il donc être créé incomplet dans son être intellectuel ? Il fut, au contraire, toujours « pensant », et « parlant ». On doit bien se garder de soutenir, toutefois, comme l'ont fait de Bonald et Ballanche, que le langage primitif était d'une perfection achevée. Il ne faut pas non plus affirmer avec eux que toutes les langues sont sorties, par dérivation, d'une même souche. Ce serait déplacer les faits qu'il est en notre pouvoir d'observer, et se hasarder sur le terrain des conjectures.

Tout permet d'induire, au rebours, que les langues primitives, quoique pourvues, dès leur première apparition, des éléments essentiels du langage, furent tout d'abord très imparfaites. L'imitation des sons de la nature, ou l'onomatopée, semble avoir été le procédé qu'employèrent principalement les hommes primitifs. Aussi, leur langage, plus ou moins enfermé dans la sensation et susceptible cependant d'exprimer, suivant la remarque de E. Renan au sujet de l'hébreu[1], par des analogies tirées du monde des sens, les idées métaphysiques, fut-il quelque temps comme l'écho de la nature dans la conscience humaine. Peu à peu seulement, ces premières langues se seraient tant et si profondément modifiées, qu'aujourd'hui nous ne pouvons guère démêler et reconnaître, dans la plupart d'entre elles, quels procédés présidèrent à leur formation.

Les adversaires de cette théorie, admise aujourd'hui avec raison par la plupart des philosophes, semblent avoir supposé que, si l'on nie la révélation du langage, il ne reste qu'un seul facteur possible pour présider à son invention : l'esprit de réflexion et de calcul. En dehors de l'intervention divine, ils ne conçoivent point que l'homme

[1] E. Renan, *De l'origine du langage*, chapitre v.

ait pu se créer une langue, sans se constituer avec ses semblables en assemblée délibérante. Or, cela est absurde : dans cette hypothèse, le langage eût été incontestablement nécessaire pour l'inventer. Le grand tort du vicomte de Bonald et de Ballanche, comme aussi de la plupart des philosophes du XVIIIe siècle, est de n'avoir pas tenu compte de la spontanéité que devait avoir l'homme primitif, spontanéité dont nous trouvons encore quelques vestiges dans le petit enfant. Cette sorte de spontanéité n'est point une faculté disparue, comme E. Renan l'a prétendu dans son ouvrage *De l'Origine du langage ;* ce serait s'abandonner à des conjectures que d'énoncer une telle affirmation. Ce fut quelque chose d'analogue à la puissance d'expression, à la fécondité que l'enfant déploie pour se créer un langage à lui, avant que la langue officielle ne lui ait été imposée. Peut-être même, l'homme primitif posséda-t-il une sagacité plus grande : il était adulte, et le besoin pressant de communiquer avec ses semblables devait développer singulièrement ses facultés. N'entreprenons pas, toutefois, de mesurer dans quelle étendue : nous courrions risque de nous abandonner nous-même à des hypothèses sans fondement.

CHAPITRE IV

BALLANCHE ET L'ORTHODOXIE ; SES IDÉES MÉTAPHYSIQUES A TRAVERS L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

§ I. Résumé rapide des principales idées métaphysiques de Ballanche et origine de ces idées. Les croyances religieuses de Ballanche et l'orthodoxie. Antiquité des idées d'expiation et de préexistence. Ballanche et Origène. — § II. Saint-Martin, ou le « Philosophe inconnu » et Ballanche. L'auteur de la *Palingénésie sociale* s'est mis au nombre des partisans de la réaction religieuse contre-révolutionnaire. Comment J. de Maistre, de Bonald, Lamennais l'ont préparé. Un mot sur la doctrine de la progressivité, la manière dont Ballanche l'entend et la valeur de cette théorie.

Nous venons de constater que, dans ses conceptions relatives à l'état primitif de l'humanité, Ballanche s'est inspiré de la doctrine du vicomte de Bonald. Revenons quelque peu en arrière, pour examiner les grandes lignes de son système, tel qu'il a été exposé jusqu'ici : nous verrons que ses principales idées avaient fait depuis longtemps leur apparition dans l'histoire de la pensée, bien qu'elles n'eussent pas été encore réunies et coordonnées, comme il tenta de le faire.

Cela d'ailleurs n'a rien de bien surprenant, et le rapide exposé que nous allons faire des plus importantes idées de Ballanche ne sera pas pour amoindrir sa valeur. Il a eu, en effet, le mérite d'être éclectique, ce qui, dans un système philosophique où il faut que tout s'enchaîne, est presque synonyme d'original. Les grands hommes, même

ceux qu'on tient pour les plus remarquables, ont-ils donc jamais fait une invention de toute pièce?... Rien ne se produit dans ce monde qui n'ait, avec son antécédent, son explication. Toutefois, l'antécédent qui détermine la découverte d'un homme de génie aurait bien difficilement amené une intelligence ordinaire à un tel résultat. Recherchons donc brièvement quels sont les principaux antécédents de la métaphysique de Ballanche.

§ I

Résumé rapide des principales idées métaphysiques de Ballanche et origine de ces idées. Les croyances religieuses de Ballanche et l'orthodoxie. Antiquité des idées d'expiation et de préexistence. Ballanche et Origène.

L'idée d'une chute, ou d'une faute originelle, est comme le point de départ du système de Ballanche. Peut-être cette idée provient-elle de ce que, sans l'hypothèse d'une faute initiale, les premiers hommes ne pouvaient guère s'expliquer l'état malheureux dans lequel un Dieu puissant et bon les a placés. Peut-être aussi, faut-il en rendre compte par une révélation. Quoi qu'il en soit, on retrouve, si ancien et si invétéré dans le monde, le souvenir de cette faute, qu'elle paraît avoir été contemporaine du premier éveil de l'humanité. Remarquons qu'elle entraîne avec elle, comme conséquence nécessaire, l'idée d'expiation. N'est-il pas vrai, en effet, que, si toute bonne action mérite une récompense, tout acte mauvais semble parallèlement appeler un châtiment? Si le Créateur n'a pas, après la chute, fait rentrer l'homme dans le néant; si, alors qu'il pouvait lui épargner la souffrance, il le laissa cependant souffrir, c'est donc que la vie est une expiation. Enfin, notre raison vient à la rescousse et nous dit à son tour que toute expiation réhabilite le coupable :

quiconque a expié sa faute est pardonné, ce qui signifie que le coupable recouvre un état d'innocence analogue à son état antérieur.

Voilà donc trois idées, celle de chute, celle d'expiation et celle de réhabilitation, si étroitement unies entre elles par d'intimes rapports que l'une fait, comme nécessairement, songer à l'autre. Les Pythagoriciens, partisans, on le sait, de la métempsycose, ajoutaient même à toutes ces conceptions la croyance à la préexistence des âmes[1]. Rien, assurément, n'est plus naturel, car, à moins de se ranger, comme Joseph de Maistre, à l'hypothèse d'une inflexible et mystérieuse réversibilité, la raison nous atteste que, pour subir un châtiment avec justice, il faut l'avoir mérité.

L'idée de résipiscence des méchants n'est que l'extension de l'idée de réhabilitation à l'espèce humaine tout entière. Si le mal que nous constatons dans l'œuvre divine s'explique par la nécessité de l'expiation, il ne faut pas oublier, d'autre part, qu'une expiation, infinie en durée, qui n'aurait point pour but l'utilité du coupable et qui serait son propre but à elle-même, apparaîtrait, aux yeux de la raison, comme un scandale. Dans l'ouvrage d'un Dieu infini en puissance et qui ne s'intéresse au monde que par bonté, nous ne pourrions vraiment pas comprendre la persistance indéfinie du mal : ce Dieu manquerait en effet de puissance, si, malgré tous ses efforts, il ne pouvait corriger le mal qui dépare la création ; ou encore, il manquerait de bonté, et sa justice ne serait que de la vengeance, si, par suite de la peine qu'il doit subir, le coupable était mis dans l'impossibilité de s'amender et de mériter son pardon[2].

[1] Ballanche, on s'en souvient, prétendait que la métempsycose est une doctrine exotérique, dont l'esotérisme aurait été la palingénésie. Cf. *Œuvres*, édit. in-8° t. III, pp. 15 et 16.

[2] Si la raison toute seule répugne à cette croyance, il ne serait pas logique cependant de conclure qu'il faut la rejeter. Combien n'y a-t-il

A toutes ces idées ajoutons celle de progressivité qui joue aussi, dans le système philosophique de Ballanche, un rôle très important, et ramenons à quelques brèves formules ses principales idées métaphysiques.

L'homme est un être intelligent, que la faute originelle a fait déchoir d'un état antérieur de perfection et de félicité. Mais cet être, qui a conservé la libre possession de lui-même, est doué de la faculté de progresser. Son apparition dans cette vie d'épreuves, tout de même que les conditions physiques, intellectuelles et sociales, dans lesquelles il y est placé, s'expliquent par ses vies antérieures. L'expiation nous fait tendre vers la réhabilitation définitive. Toutefois, ce n'est qu'après un certain nombre de vies successives que tous les hommes, les uns plus tôt, les autres plus tard, doivent enfin y parvenir, car le point de départ de l'épreuve, dans notre vie suivante, est toujours le degré de perfection où notre existence antérieure nous a laissés.

Ballanche était chrétien : l'influence du christianisme s'accuse dans ses différentes conceptions. Il croyait avec une ferme conviction que « le génie des croyances allait se relever dans toute sa beauté native[1] », et il parlait souvent, en termes élogieux, de la « belle religion du Christ ». Voici un exemple entre mille autres : « Si le christianisme venait à disparaître, écrivit-il, il faudrait bien recommencer à parquer l'espèce humaine, à la partager en castes, à en condamner une partie à l'esclavage. Philosophes de nos

pas de choses en ce monde que nous ne comprenons pas davantage, et que nous sommes dans la nécessité de croire. La philosophie ne peut inquiéter une religion bien assise sur des fondements rigoureusement rationnels. Toutes les fois que la raison ne comprend pas une vérité révélée, nous nous trouvons en face d'un mystère ; cela prouve la faiblesse de notre intelligence, non la fausseté de la proposition révélée. Il n'y a rien d'étonnant à ce que nous ne puissions comprendre Dieu.

[1] Ballanche, *Œuvres*, éd. in-8°, t. III, p. 163.

jours. je vous en conjure, voyez à quel danger vous nous avez exposés par vos doctrines anti-religieuses[1] ».

Or, pourquoi l'auteur de la *Palingénésie sociale* croyait-il à la religion de Jésus-Christ? Assurément, comme nous l'avons vu en esquissant sa biographie, parce qu'il se donna la peine de l'étudier : nous avons eu l'occasion de signaler l'enquête à laquelle il se livra sur les fondements du christianisme. Mais, on le sait aussi, il y a christianisme et christianisme ; et celui de Ballanche, à en juger par ses ouvrages, est, pour ainsi parler, un christianisme « sentimental ».

Sans doute, Ballanche ne manque pas de remarquer que le christianisme n'est point contredit par « la science, puisque celle-ci est venue confirmer les témoignages de la Bible[2] ». Toutefois ce qui l'y frappe surtout, c'est la conformité qu'il croit découvrir entre le christianisme et ses idées traditionalistes. Or, cela devait inévitablement contribuer à fortifier sa foi. Pour expliquer la « manifestation de l'homme sur la terre », le christianisme n'accepte-t-il pas « le dogme un et identique de la déchéance et de la réhabilitation[3] ? » N'admet-il point encore, « par le témoignage de la plupart des Pères de l'Église et par les *Actes des apôtres* », l'existence de traditions générales du genre humain, « traduites dans toutes les langues, acclimatées chez tous les peuples, selon le génie des peuples et des langues, transformées dans tous les cultes, selon les temps et les lieux[4] » ?

Au surplus, par combien de titres dignes d'exciter notre sympathie le christianisme ne se recommande-t-il pas lui-même ? C'est, remarque Ballanche, « une religion entièrement plébéienne[5] » ; c'est « la seule capable de nous

[1] Ballanche, *Œuvres*, éd. in-8°, t. II, p. 157, et *passim* dans ses ouvrages.
[2] *Ibid.*, t, III, p. 163.
[3] *Ibid.*, p. 175.
[4] *Ibid.*, p. 101.
[5] *Ibid.*, p. 140.

procurer la pleine émancipation, objet de tant de vœux, cachée au fond de tant de croyances générales[1] » ; c'est, enfin, « l'initiation, devenue générale et populaire[2] ». « Le christianisme, dit-il, a levé la barrière qui tenait séparées les castes et les classes, et les peuples et les langues. La diversité reste, mais l'initiation est ouverte à tous[3]. » Et ailleurs : « Il a fondé la société des temps modernes[4] » ; et « l'entier développementde la loi évangélique est l'unique loi morale du genre humain[5]. » « Gloire donc au christianisme, gloire à l'heureuse fécondité de ses principes bienfaisants[6] ! »

Telles sont, en quelque sorte, les « concessions » de Ballanche, mais, voici maintenant ses « réserves ». S'il donnait, en effet, son entière adhésion à la plupart des vérités fondamentales de la religion chrétienne, principalement au dogme de la chute originelle et aux idées d'expiation et de réhabilitation, qui sont, d'une manière plus ou moins expressément avouée, le thème universel des théologies anciennes et modernes, il s'écartait, sur quelques autres points, des données de la véritable orthodoxie. S'il croyait par exemple, que le christianisme est « la vraie religion de l'humanité », il n'était, par ailleurs, pas moins convaincu que, prise dans sa teneur stricte, l'orthodoxie ne peut faire que du tort à la cause de la religion. Ce fut ainsi, disait-il, que « les hommes religieux qui voulurent continuer de nier à Galilée le véritable mouvement du monde auraient compromis la religion, si elle eût pu être compromise. Ceux qui voudraient continuer de croire aujourd'hui que les jours cosmogoniques de la Genèse

[1] Ballanche, *Œuvres*, éd. in-8°, t. III, p. 165.
[2] *Ibid.*, p. 107.
[3] *Ibid.*, p. 344.
[4] *Ibid.*, p. 399.
[5] *Ibid.*, p. 206.
[6] *Ibid.*, p. 271.

sont des jours en analogie avec l'espace de temps qui se mesure d'un soleil à l'autre, ceux-là compromettraient encore la religion[1]. »

D'après lui, « la religion, faite pour l'homme dans le temps, est sujette à la loi du progrès et de la succession ; elle se manifeste donc aussi successivement. » C'est ainsi que, selon Bossuet, continue Ballanche ,« Dieu n'avait pas jugé convenable de livrer, chez les Hébreux, le dogme de l'immortalité de l'âme aux grossières interprétations, aux stupides pensées d'une multitude trop charnelle pour ne pas en abuser[1]. » Néanmoins, la Providence veille à ce que l'homme ne manque jamais de ce qui peut être nécessaire à son propre perfectionnement. « La société se manifeste selon les facultés de l'homme et selon son intelligence. Ce qu'il faut que l'homme connaisse de la vérité, selon les temps et selon les lieux, se révèle toujours selon les temps et selon les lieux. La vérité nécessaire au genre humain a toujours été et sera toujours dans le genre humain[3]. »

Mais voici une autre tendance plus inquiétante, et, si nous osons ainsi dire, plus nettement « séparatiste », partant, plus éloignée encore de l'orthodoxie, telle que l'enseigne l'Église. Ballanche semblait persuadé que la religion chrétienne ne contient, en fait de vérité, que des symboles. Or, n'est-il-pas de l'essence d'un symbole de n'être jamais pris à la lettre? Interprètera-t-on, par exemple, d'une autre façon, ce passage tiré du livre septième de *la Ville des Expiations?* « Les sages, enfermés dans cette enceinte, dit l'un des plus vénérables vieillards qui composent la partie esotérique de *la Ville des Expiations*, vont souvent dans la ville exotérique pour y assister aux cérémonies d'un culte qui est le leur, quoiqu'ils

[1] Ballanche, *Œuvres*, éd. in-8°, t. III, p. 312.
[2] *Ibid.*, p. 210.
[3] *Ibid.*, p. 419.

n'en suivent pas toutes les pratiques, quoiqu'ils n'y croient pas tous de la même manière, quoique enfin ces cérémonies ne soient, pour quelques-uns d'entre nous, qu'un signe extérieur, un signe semblable au signe contenu dans une langue, et une langue est destinée toujours à donner une forme à la pensée. Ainsi, pour ne parler que de la plus auguste cérémonie de notre religion, de la vraie religion chrétienne, nous savons ce que représente la messe, le plus haut mystère de la régénération de l'homme, mystère qui continue de s'accomplir, quelle que puisse être l'ignorance qui soit venue saisir un trop grand nombre de prêtres au milieu de leur foi pétrifiée, de leur foi privée de science et de vie universelle. N'oublions jamais que tous les actes divins sont continus, et que celui de la Médiation est continu comme celui de la création ; c'est cette pensée qui réunira un jour toutes les communions chrétiennes. »

Rappelons-nous, d'autre part, l'opinion émise par Ballanche [1], que les prêtres, dans les initiations anciennes, se gardaient bien de dévoiler la vérité à leurs néophytes, mais qu'ils la leur laissaient au contraire découvrir, persuadés que ceux-là seuls sont en état de la comprendre qui d'eux-mêmes ont pu y parvenir. Nous comprendrons alors ce qu'il y a de significatif dans les lignes suivantes, que l'auteur a mises d'ailleurs sur les lèvres du même vieillard : « Mon fils, nous sommes chrétiens, mais nous savons et nous avouons que le christianisme lui-même a produit une sorte de paganisme que les esprits éclairés écartent de leur pensée. Le christianisme pur, le véritable christianisme, est pour les peuples modernes ce que fut l'initiation pour les peuples anciens. Les incrédules de ce

[1] Ballanche *Orphée*, l. VI, t. IV, *Œuvres*, édit. in-8°, pp. 314 et 315. Voir aussi t. II, p. 65.

temps-ci ont refusé de s'initier eux-mêmes ; la véritable initiation est toujours en soi[1]. »

Si donc nous entendons bien ce que veut nous dire l'auteur de la *Palingénésie sociale*, le christianisme pur, qui au fond était le sien, avait une compréhension incomparablement plus grande que celle du christianisme de l'orthodoxie. Sans se confondre avec le christianisme du protestantisme, le christianisme de Ballanche en était assez voisin, puisqu'il admet l'interprétation individuelle, toutes les fois qu'elle est basée sur les témoignages des traditions. Nous croyons en trouver la preuve dans le passage suivant : « Il ne peut, dit le même vieillard de *la Ville des Expiations*, il ne peut y avoir parmi nous de véritable hérésie. Le symbole de notre croyance est tiré en entier des traditions générales du genre humain, car c'est là qu'est la véritable révélation continue de Dieu[2]. » Assurément, l'orthodoxie ne peut se plier à cette excessive tolérance ; elle se refuse à admettre, avec Ballanche, que, plus l'on met de génie à concilier les diverses traditions, plus on a un christianisme éclairé. Elle professe, au contraire, que, lorsqu'on se trouve en présence de plusieurs opinions essentiellement différentes, il y en a fatalement quelques-unes qui sont entachées d'erreur.

Persuadé que « Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage... qu'il y a des traditions générales qui ne quittèrent jamais le genre humain[3] », Ballanche fut incliné, par cette persuasion même, non moins que par sa ferme foi dans la bonté de la Providence, à s'écarter de l'orthodoxie. Son invincible sympathie pour toutes les idées généreuses l'y inclina pareillement : les écrits de Joseph de Maistre, qu'il a très bien jugés, le mettaient hors de

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations*, l. VII, fragment imprimé dans la *France littéraire* de 1833, t. V, p. 233, 250.

[2] *Ibid.*

[3] Ballanche, *Œuvres*, t. III, p. 100 et 101.

lui, et lui semblaient des « rêves de l'antre de Trophonius[1] ». Tout porte donc à croire qu'il fut ravi de trouver, dans les traditions, outre la doctrine de la préexistence des âmes que recommandait sa haute antiquité, celle d'une réhabilitation définitive, si bien faite, elle aussi, pour rasséréner une âme où débordaient les sentiments de la philanthropie la plus ardente.

Avant l'auteur de la *Palingénésie sociale*, l'Orient, malgré sa théorie panthéistique de l'émanation ; l'Egypte ; la Grèce, avec Pythagore et Platon ; l'école d'Alexandrie, etc., avaient admis la doctrine de la préexistence, sous la forme de la métempsycose. Nous n'avons pas à y insister davantage. Quant à la négation de l'enfer, on la trouve, pour la première fois, dans les écrits d'Origène qui vivait au IIIe siècle après Jésus-Christ. Nous devons dire, cependant, que les anciens admettaient, d'une manière au moins implicite, l'opinion de la non-éternité des peines. Ainsi, les Egyptiens enseignaient que, après trois mille ans d'expiation, dans les corps de différents animaux, l'âme humaine revenait de nouveau animer un corps d'homme et subir les épreuves auxquelles ne peut échapper l'humanité. Mais le point auquel tous aboutissaient était, en général, un « nirvana » quelconque, quelque chose comme l'anéantissement ou l'absorption inconsciente en Dieu.

Ballanche avait étudié[2] la doctrine d'Origène ; cette doctrine avait ses sympathies : et, d'ailleurs, abstraction faite de la négation de l'éternité des peines, il serait facile de trouver d'autres pensées qui leur sont communes à tous deux. C'est ainsi que l'un et l'autre ont eu recours à la doctrine de l'expiation pour expliquer la présence du mal sur la terre, et à celle de la préexistence des âmes pour rendre compte de l'inégalité des conditions, tout en

[1] Ballanche, *Œuvres*, éd. in-8°, t. III, p. 265.
[2] *Ibid. (passim)*.

sauvegardant la justice divine [1]. Mais Ballanche ne soutenait pas, comme Origène, que le point de départ de l'humanité déchue a été la nature angélique ; il ne croyait pas que l'homme, quelque méchant qu'on l'imagine, puisse être ravalé au-dessous de la nature humaine et enchaîné au corps d'animaux privés de raison [2]. Enfin, cette alternative sans limite de misère et de béatitude, par laquelle, d'après Origène, les âmes humaines devraient passer, pour s'élever peu à peu jusqu'au sein de Dieu, sauf à s'en détacher ensuite afin de s'assujettir à des purifications nouvelles [3], n'est pas acceptée par l'auteur de la *Palingénésie sociale.* Ballanche avait plus de confiance dans l'excellence du plan de la création ; et, bien qu'il conservât toujours aux âmes humaines le privilège de la liberté, il ne croyait pas que leurs lumières, acquises par de persévérants efforts vers le progrès, pussent jamais rendre possible un nouvel état de profond avilissement.

§ II

Saint-Martin, ou le « Philosophe inconnu » et Ballanche. L'auteur de la *Palingénésie sociale* s'est mis au nombre des partisans de la réaction religieuse contre-révolutionnaire. Comment J. de Maistre, de Bonald, Lamennais, l'ont préparé. Un mot sur la doctrine de la progressivité, la manière dont Ballanche l'entend et la valeur de cette théorie.

Mais, si rien ne se perd dans le monde de la pensée ; si les conceptions du passé, même le plus lointain, semblent destinées à renaître, rajeunies par des écrivains qui viennent les recueillir, c'est cependant surtout des hommes de son temps qu'un penseur reçoit d'ordinaire la plus profonde impression. Certes, ce fut bien là

[1] Origène, *De principiis*, lib. II, cap. IX.

[2] *Ibid.*, lib. 1er, cap. VI, art. 9 ; lib. III, cap. V, art. 3 et 4, et *passim*. Voir aussi le *Periarchon. (passim).*

[3] *Ibid.*

le cas de Ballanche : si l'on trouve, en effet, comme nous avons essayé de le montrer rapidement, quelques unes de ses idées dans le passé, l'on peut affirmer aussi que son époque eut une influence prépondérante dans la formation de son système métaphysique.

Nous avons dit précédemment que les idées de préexistence des âmes, de faute originelle, d'expiation, de réhabilitation, de résipiscence des méchants et de progressivité, sont les parties essentielles du système métaphysique de Ballanche, tel du moins que nous avons cru le comprendre. Or, toutes ces idées, Ballanche pouvait les voir remises en honneur par plusieurs écrivains de son temps.

Commençons par cet homme, singulier dans sa vie tout aussi bien que dans ses ouvrages, qui se cachait au public sous le pseudonyme de « Philosophe inconnu », et dont l'identité était loin cependant d'être ignorée, Saint-Martin professait le dogme de la préexistence des âmes. Avant leur union à une nature corporelle, les âmes, disait-il, avaient été placées tout d'abord dans un état de complète félicité, d'où elles sont descendues actuellement [1]. Comment expliquer une dégradation tellement évidente, d'après « le Philosophe inconnu » que « pour ne pas y croire, il faudrait être dérangé » ? Comme Martinez Paschalis son maître, comme Jacob Bœhme et la plupart des mystiques, Saint-Martin recourt à l'hypothèse d'une faute originelle dont la vie présente serait une expiation . L'expiation tend à produire une réhabilitation par la souffrance ; autrefois, les sacrifices sanglants de victimes innocentes étaient de toute nécessité ; ils sont moins nécessaires aujourd'hui, et l'homme s'avance vers la réintégration surtout par les

[1] Saint-Martin ou le « Philosophe inconnu », *Des Erreurs et de la vérité*. Le *Crocodile*. Les *Lettres* et *Œuvres*, *passim*.

combats et les sacrifices d'immolation intérieure[1]. La mort n'est qu'un « relais dans notre voyage. Nous arrivons à ce relais avec des chevaux fatigués et usés, et nous y venons pour en prendre qui soient frais et en état de nous conduire plus loin. Mais aussi, il faut payer tout ce qu'on doit pour la course qui est faite, et, jusqu'à ce que les comptes soient soldés, on ne vous met point en route pour la course suivante[2]. » Consolons-nous toutefois, un jour tous les comptes seront réglés ; les uns plus tôt, les autres plus tard, tous ces voyageurs arriveront au terme de leur course. Malgré sa croyance à l'existence de démons, descendus au dernier degré de perversité, Saint-Martin est partisan, on le voit, de la résipiscence des méchants[3]. D'après le « Philosophe inconnu », Satan, lui-même, se réconcilierait avec Dieu, lorsque viendra le moment de la réintégration finale. Ainsi, le principe du mal, objet de si nombreuses récriminations de la part des philosophes, sera extirpé à tout jamais de l'ouvrage de la création.

Laissant de côté les trop nombreuses rêveries fantaisistes dont les œuvres de Saint-Martin pullulent, nous pourrions signaler encore d'autres rapprochements à faire entre Ballanche et le « Philosophe inconnu ». Ainsi : la nature de la faute originelle qui suivant l'un et l'autre, aurait consisté dans un abus de notre liberté[4]; la théorie l'origine divine du langage[5], admise par Joseph de Maistre et si bien exploitée par de Bonald ; la croyance à l'existence d'une Providence, sans la permission de laquelle rien ne

[1] Saint-Martin ou le « Philosophe inconnu » *Des Erreurs et de la vérité*. Le *Crocodile*. Les *Lettres*. *Œuvres*, *passim*.

[2] Saint-Martin, *Œuvres posthumes*, t. I, p. 286.

[3] Saint-Martin, *Correspondance*, 11 juillet 1796.

[4] Saint-Martin, *Des Erreurs et de la Vérité*, p. 17 et ss.

[5] Saint-Martin, *Discours sur cette question proposée par l'Institut* : *Déterminer l'influence des signes sur la formation des idées*. Ce discours a été intercalé dans *Le Crocodile*.

se passe sur la terre, et qui a consenti dans un but plein de sagesse aux épouvantables désordres de la Révolution [1], etc. Personne ne l'ignore: Joseph de Maistre partageait cette dernière idée de la façon la plus complète; il l'a même poussée jusqu'à l'exagération. Mais il y a aussi entre eux de nombreuses différences. Qu'il suffise d'en citer une de la plus haute importance, puisqu'elle a rapport au fond du système: le « Philosophe inconnu » se tient trop en dehors des traditions, sur des questions qui semblent entièrement de leur domaine. Par exemple, il démontre le péché originel au moyen de preuves psychologiques et de raisonnements d'analogie. N'était-il pas à prévoir que ces questions, si, comme il était probable, on essayait de les reprendre, seraient traitées d'une façon moins bizarre et avec plus de rigueur dans le raisonnement?

Ce moment ne se fit pas attendre longtemps; Saint-Martin n'était pas mort que déjà J. de Maistre lui avait emprunté, dans ses *Considérations sur la France*, des idées sur les « voies de la Providence dans la Révolution française », celles d'expiation et de la vertu purificatrice du sang [2].

N'exagérons pas cependant l'influence du « Philosophe inconnu » : ce fut surtout l'esprit de réaction contre les doctrines sensualistes du XVIIIe siècle qui enfanta Joseph de Maistre, de Bonald et Lamennais, pour ne citer que les noms des plus célèbres traditionalistes, et passer sous silence tous les nombreux spiritualistes qui firent, eux aussi, avec non moins d'enthousiasme, une levée de boucliers contre la philosophie de la sensation.

L'accueil que donna le public au *Génie du christia-*

[1] Saint-Martin. *Lettre à un ami ou Considérations politiques, philosophiques et religieuses sur la Révolution française*, an III (1795), opuscule.

[2] *Considérations sur la France*, chapitres II et III. Cet ouvrage parut en 1796. Saint-Martin mourut en 1804, et publia, un an avant J. de Maistre, sa *Lettre à un ami sur la Révolution*.

nisme prouverait à lui seul combien le moment de la réaction était impatiemment attendu. Le christianisme, qu'on aurait vraiment cru mort, à voir le silence que gardèrent ses partisans pendant tout le cours du XVIIIe siècle en face des attaques de Voltaire, de J.-J. Rousseau, des auteurs de l'*Encyclopédie*, etc., renaissait alors plus vigoureux que jamais. La philosophie est un besoin des sociétés : on juge combien les esprits étaient admirablement préparés pour une philosophie religieuse. Tant de terribles agitations avaient empêché quelque temps les hommes de se livrer au travail de la pensée; car il faut du calme et de la sécurité pour s'adonner aux spéculations philosophiques. L'ordre une fois rétabli, on se mit à réfléchir sur les événements. La philosophie de la sensation avait failli tout détruire, l'ordre social aussi bien que la religion. Un grand nombre de penseurs ressentirent une vive répulsion pour elle ; ils méditèrent sur le meilleur état social que l'on pourrait substituer à l'ancien, et se rapprochèrent de la religion dans leurs conceptions sur les divers objets dont la philosophie s'occupe.

Ballanche ne commença pas ce mouvement. Il ne fut point « initiateur », s'il nous est permis d'exprimer notre pensée en empruntant à l'auteur de la *Palingénésie sociale* l'une de ses expressions familières.

Son siècle médita sur les grands événements de la Révolution, étudia la cause qui les explique et se demanda sur quelles bases le nouvel ordre social devait être établi : Joseph de Maistre, de Bonald, Mme de Staël et bien d'autres en sont la preuve. Ballanche fut si pénétré de l'esprit de son siècle qu'il débuta dans la carrière philosophique — car *Antigone* est plutôt une œuvre littéraire — par des ouvrages de politique ; l'*Essai sur les Institutions sociales* et *le Vieillard et le Jeune homme* parurent à une année d'intervalle, le premier en 1818, et le second en 1819. Dans ces deux compositions, l'auteur étudie,

nous le savons, toutes les questions principales auxquelles s'intéressait tant son époque. On voit bien vite et sans dépenser beaucoup d'attention, qu'il s'est nourri des idées contenues dans les *Considérations sur la France,* dans *le Principe générateur des constitutions politiques*[1], dans la *Théorie du pouvoir politique et religieux*, dans la *Législation primitive*[2] etc... Le défaut du XVIIIe siècle et de la période révolutionnaire qui le suivit avait été de vouloir entièrement tout reconstruire, sans tenir aucun compte du passé. Si, avec Joseph de Maistre et de Bonald, les plus acharnés partisans de la réaction, Ballanche fut d'avis que le passé ne méritait pas le dédain avec lequel le XVIIIe siècle l'avait jugé, nous savons, cependant, qu'il se montra plus que ces écrivains ouvert aux réformes, et qu'il fut en un mot plus libéral.

Précédemment, nous avons eu l'occasion de montrer que le principe fondamental, sur lequel s'appuie le système de Ballanche, est que, depuis l'origine des temps jusqu'à nos jours, l'humanité a toujours possédé un ensemble de traditions d'origine divine. Par conséquent, le peuple hébreu n'aurait pas été le seul peuple privilégié. Longtemps auparavant, cette pensée avait été exprimée déjà par Joseph de Maistre qui avait dit : « Les traditions antiques sont toutes vraies, le paganisme entier n'est qu'un système de vérités qu'il s'agit de remettre à leur place[3]. » Et Lamennais avait repris cette pensée dans l'*Essai sur l'indifférence*, en lui donnant encore plus d'éclat. « Tout ce qu'il y a d'universel dans l'idolâtrie, peut-on lire dans cet ouvrage, est vrai : il n'y a de faux que ce qui est divers ; le symbole de l'humanité, aussi vieux qu'elle, ne diffère pas du symbole chrétien ; celui-ci

[1] Ouvrages de J. de Maistre publiés, le premier en 1796; le second en 1814.

[2] Ouvrages du vicomte de Bonald publiés, le premier en 1796; le second en 1802.

[3] J. de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

n'en est que le développement[1]. » Un tel accord prouve que cette idée était bien à l'ordre du jour chez les partisans de la réaction religieuse, et nous n'avons pas à être étonnés que Ballanche l'ait choisie comme la source de ses principales inspirations.

Si l'on remarque, en outre, l'intensité du mouvement religieux d'alors, et si l'on se rappelle que, plusieurs années avant l'apparition de la *Palingénésie sociale*, Lamennais avait essayé de renverser le critérium cartésien de l'évidence, pour lui substituer celui de l'autorité du genre humain, c'est-à-dire celui des vérités traditionnelles dont le siècle précédent s'était moqué, alors on comprend combien le moment était opportun pour l'éclosion d'un système de philosophie religieuse. Grâce aux efforts de ces grands polémistes religieux qu'on appelle Joseph de Maistre, de Bonald, Lamennais, les traditions avaient été remises en estime. Sans qu'il soit nécessaire de le montrer plus en détail, on peut dire que c'est grâce à ces philosophes, à qui Ballanche fit des emprunts assez considérables, que le système de l'auteur de la *Palingénésie sociale* est né.

Toutefois, si nous pensons inutile de montrer les idées de chute, d'expiation, de réhabilitation, etc., dans les ouvrages des philosophes traditionalistes, puisqu'il suffit d'avoir la moindre connaissance de leur système pour deviner qu'ils ont dû reproduire ces conceptions, nous croyons, cependant, qu'il y a lieu d'insister davantage sur l'idée de progressivité.

Ballanche, nous le savons, considérait l'homme individuel et l'humanité comme essentiellement perfectibles; il était partisan de la doctrine de la perfectibilité. Cette doctrine était en grand honneur à l'époque où il vivait, bien que, depuis longtemps, elle eût déjà fait son apparition. Bacon l'avait pressentie dans le *Novum organum*

[1] Lamennais, *Essai sur l'indifférence*, IVe partie, chap. IV et *passim*.

et Perrault s'en était montré partisan, à sa manière, dans la retentissante querelle du XVIIe siècle entre les partisans des anciens et des modernes.

Mais, ce fut au XVIIIe siècle surtout et au commencement du XIXe, que cette idée se généralisa. Turgot la reprit le premier en 1754. Après lui, Condorcet, Mme de Staël, Saint-Simon, Victor Cousin; Price, Priestley, Fergusson en Angleterre; Kant, Lessing, Herder, Schelling, en Allemagne, y arrivèrent par des chemins différents. Portalis, Joseph de Maistre, Ancillon, furent les principaux d'entre ceux qui la contestèrent.

Tous les noms que je viens de citer prouvent — on le remarque aisément — combien cette idée préoccupait les esprits, et combien elle s'était étendue du monde matériel au monde littéraire et politique. Ballanche, en l'acceptant avec la plupart de ses contemporains, lui donna peut-être une forme particulière; dans son système, en effet, ne se plaça-t-il pas surtout au point de vue moral?

Turgot, Condorcet, par exemple, avaient été frappés plus spécialement des progrès matériels; Mme de Staël avait transporté cette idée dans la littérature; d'autres l'avaient appliquée tout spécialement au monde politique. Une fois le calme rétabli, n'était-il pas naturel de penser que le grand bouleversement de l'ordre social qu'avait amené la Révolution et dans lequel, à tout bien considérer, d'utiles réformes avaient été faites, devait s'expliquer par le progrès?

Ballanche accepta avec eux cette croyance à la perfectibilité; elle lui sembla vraie tout aussi bien de l'univers matériel que du monde politique et littéraire : l'*Essai sur les Institutions sociales* en fait foi. Mais, dans son système, comme nous l'avons déjà dit, Ballanche considère l'homme comme perfectible surtout moralement. A l'exemple de la plupart des écrivains de son siècle, il croit à une perfectibilité indéfinie; toutefois cette per-

fectibilité, il l'envisage surtout comme une marche à la conquête de la réhabilitation. S'il y a progrès maintenant avec le temps, c'est qu'autrefois il y eut déchéance, car nous savons que, pour Ballanche, l'homme, avant la chute, était à tout point de vue meilleur qu'il n'en est réalité aujourd'hui. Et, ce qui contribue davantage aux progrès qu'il est appelé à faire, ce sont les vérités morales que la tradition a présentées de tout temps aux hommes pour les diriger dans la vie, c'est aussi principalement à notre époque la religion chrétienne, que Condorcet accusa à grand tort d'avoir fait rétrograder l'humanité ; elle est la quintessence de toutes les traditions anciennes, et, par suite, l'élément le plus progressif que la société ait jamais pu rencontrer.

Il n'est pas possible de rejeter entièrement la doctrine de la progressivité, car, incontestablement, chaque jour l'état matériel et intellectuel de l'humanité s'améliore. Comment pourrait-il se faire, en effet, qu'avec les travaux de tant d'êtres qui peinent, il ne se produise aucune amélioration, et que les réflexions de tant d'intelligences qui pensent ne produisent comme dernier résultat une plus grande richesse de pensées ? Reste à savoir s'il en est de même au point de vue moral.

Il s'est rencontré, nous ne l'ignorons pas, des esprits chagrins qui ont prétendu, avec une hardiesse surprenante, que la civilisation et les lumières de l'intelligence pervertissent l'humanité. Il n'y a aucune invraisemblance à ce que, dans certains cas exceptionnels, un tel phénomène puisse se produire, mais cette opinion paraît douteuse, prise dans sa généralité. Ici, nous n'avons pas à entrer dans une longue discussion sur ce sujet ; faisons seulement les observations suivantes. Si l'on juge la question au point de vue historique, il n'est pas du tout certain que nous valions moins qu'ont valu nos devanciers. Si l'on se place, au contraire, à un point de vue strictement théo-

rique, ne semblerait-il pas plutôt qu'à l'embellissement de l'intelligence doive correspondre le plus souvent une amélioration au point de vue moral ? La science empêche au moins les fautes d'ignorance ; il n'y a pas de raison pour qu'elle produise de la perversité dans la volonté. Chez Ballanche, la croyance au progrès moral était si forte et si étendue qu'elle embrassait tous les hommes, et aboutissait, comme nous le savons, à la résipiscence des méchants, c'est-à-dire à la disparition complète du mal un jour. Cette conception grandiose, consolante, et, disons-le, fort probable, si l'on se place au point de vue rigoureusement philosophique, fait honneur à l'âme douce et sereine de ce charmant philosophe qui, sa psychologie nous l'a montré, ne pouvait refuser d'accueillir une pensée aussi philanthropique que généreuse.

CHAPITRE V

CONTINUATEURS DU SYSTÈME MÉTAPHYSIQUE DE BALLANCHE

Pierre Leroux. Jean Reynaud. André Pezzani.

Il est difficile qu'un homme qui pense ne trouve pas d'autres hommes en sympathie de pensée avec lui. Ballanche en rencontra-t-il ? Oui. En l'affirmant, toutefois, nous ne faisons point allusion à cette petite École ballanchiste, composée d'ouvriers, auxquels le « Hiérophante » de l'Abbaye-aux-Bois allait faire assidûment de véritables conférences ; nous n'avons point en vue ces hommes morts ignorés dont la postérité ne saura jamais même s'ils ont vécu. Nous voulons désigner des écrivains d'inégal mérite, dont les travaux ont laissé une trace quelconque et qui, d'une manière plus ou moins avouée, lui doivent le fond de leur pensée.

Comment en aurait-il été autrement ? Ballanche a remué beaucoup d'idées, quoique toutes ne soient pas entièrement originales. Ces idées étaient, pour la plupart, en si parfaite harmonie avec les principales préoccupations de son époque que, vraiment, il ne pouvait se faire qu'elles fussent ensuite abandonnées. L'auteur de la *Palingénésie sociale* soupçonnait bien que sa pensée exercerait une certaine influence. « Mes écrits, dit-il, dans l'Epilogue de la *Palingénésie sociale* laisseront une trace quelconque ; je ne sais laquelle. Rien n'est perdu dans

le monde matériel ; rien n'est perdu dans le monde moral. Dans tous les ordres d'idées, le pas d'une fourmi pèse sur l'Univers. » Cette influence, il se l'exagèra sans doute à lui-même , si petite qu'elle ait pu être, encore est-il intéressant de la signaler.

Ce sont Pierre Leroux et Jean Reynaud, deux anciens saint-simoniens, qui se trouvent le plus en communauté d'idées avec Ballanche, et qui semblent, tout particulièrement, avoir continué ses pensées.

Sans doute, ils ne le reproduisirent pas fidèlement. Ainsi, pour commencer par Pierre Leroux, ses idées sociales de communisme ne sont point celles de Ballanche. Même au point de vue métaphysique, le seul auquel on puisse raisonnablement les comparer, l'auteur du livre *De l'Humanité* se sépare beaucoup des conceptions de la *Palingénésie sociale*.

Pierre Leroux ne croit pas au péché originel dont Ballanche faisait le point de départ de son système ; il rejette l'origine divine du christianisme dont le *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois* ne s'est jamais permis de douter; il prétend que ce monde où nous sommes est éternel et infini, et que l'homme ne peut rien espérer par delà cette terre, unique séjour de son immortalité, etc. Ajoutons qu'il torture les traditions bibliques pour tirer d'elles un témoignage en faveur de ses théories. Evidemment, cet écrivain se fût trouvé en désaccord avec Ballanche sur tous ces points.

Cependant, sur beaucoup d'autres questions de la plus haute importance, Pierre Leroux est en parfait accord avec l'auteur de la *Palingénésie sociale*.

Et tout d'abord, non seulement Pierre Leroux, dans son livre *De l'Humanité*, croit à la perfectibilité de l'espèce humaine, comme bien d'autres philosophes prédécesseurs de Ballanche, mais il prétend que l'homme ne peut se développer en dehors de ce Grand Tout qu'on appelle

l'humanité. Si cette idée fondamentale ne lui a pas été suggérée par la lecture de l'*Essai sur les Institutions sociales* ni par celle de la *Palingénésie*, nous devons constater néanmoins que les pensées de ces deux philosophes sont, sur cette question, dans la plus parfaite harmonie.

En outre, quel était le remède que préconisait Ballanche pour soulager les maux dont souffre la société ? C'était, nous le savons, la charité chrétienne, qu'il espérait devoir bientôt amener le dernier épopte social. Sa *Ville des Expiations* est-elle autre chose qu'une réalisation anticipée de ces destinées béatifiques de l'humanité ? Si Pierre Leroux ne croyait pas à la fin de l'état social, puisqu'il renfermait toutes nos destinées dans ce monde, cependant, comme Ballanche, il affirmait que la charité seule peut apporter un remède à nos maux.

Avec l'idée de progressivité, on trouve dans le Saint-Simonisme des paroles enthousiastes pour exalter le rôle de la vertu de charité, entendue à la manière de Pierre Leroux et de Ballanche, c'est-à-dire comme identique à la philanthropie. Saint-Simon ne prétendait-il pas que les hommes devraient se traiter en frères? Mais, il n'a jamais professé que chacun des individus, dont l'humanité se compose, est destiné à renaître indéfiniment après la mort, pour vivre de nouveau sur la terre. Ce fut Pierre Leroux qui, le premier dans notre siècle, imagina cette conception, après avoir fait défection au saint-simonisme. Toutefois, bien que Ballanche n'ait pas toujours été assez catégorique dans ses affirmations, on peut supposer, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il a suggéré l'idée de son système à l'auteur du livre *De l'Humanité*.

En effet, Ballanche est partisan de la croyance à la préexistence des âmes : nous le savons, c'est surtout par nos vies antérieures qu'il s'efforce de rendre intelligibles les nombreuses inégalités qui existent dans notre état social. De même, aux yeux de Pierre Leroux, cette conception

est l'unique moyen, à portée de l'intelligence humaine, pour résoudre le problème du mal[1]. Sans doute, l'auteur de la *Palingénésie sociale* n'était pas partisan de l'immortalité terrestre que Pierre Leroux professa, il croyait que la terre est un lieu d'expiation et d'épreuve d'où l'homme doit un jour définitivement sortir. Mais il a émis certaines pensées qui ne permettent aucun doute sur sa croyance à des existences successives pour l'homme, dans ce monde même que nous habitons. N'a-t-il pas dit, par exemple, que le plébéien d'un âge devient le patricien de l'âge suivant[2]? Pierre Leroux n'a fait que restreindre à notre planète toutes ces vies successives supposées par Ballanche, et il a transformé notre globe en un lieu de souffrance dont la raison est mystérieuse, dans lequel pourtant, par suite du progrès, l'humanité doit enfin trouver le ciel.

On pourrait signaler d'autres rapprochements à faire entre Pierre Leroux et Ballanche. C'est ainsi que tous deux nient l'enfer[3]. De plus, comme Ballanche, l'auteur du livre *De l'Humanité* recherche dans les traditions anciennes la confirmation de ses doctrines[4]; il prétend que Dieu se communique à nous dans une révélation à la fois éternelle et successive. Mais notre but n'a pas été de montrer tous les points de contact qui existent entre les idées de ces deux philosophes ; nous n'avons voulu indiquer que leurs ressemblances les plus remarquables ; sans doute, l'un et l'autre furent téméraires dans leurs affirmations.

Voici un autre écrivain d'une témérité non moins grande, et qui semble avoir aussi avec Ballanche d'assez étroites affinités ; c'est Jean Reynaud, l'auteur de *Terre*

[1] Pierre Leroux, *de l'Humanité*, livre V, p. 235.

[2] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 195, et *Formule générale de l'hist.* (*Revue de Paris* de 1829, t. IV, pp. 146 et 147.)

[3] Pierre Leroux, *De l'Humanité*, livre V, pp. 221-226.

[4] *Ibid.*, livre VI, pp. 291 et 297.

et Ciel, c'est-à-dire d'un livre de métaphysique qui eut, à l'époque de son apparition, un profond retentissement. Ce charmant rêveur était, comme Pierre Leroux, un déserteur du saint-simonisme : les exagérations d'Enfantin l'avaient révolté.

Rien de plus beau ni de plus suggestif que les dialogues de ce poète philosophe, beaucoup trop oublié peut-être, et qui, pour le charme du style et de l'imagination, appartient entièrement à l'École de Platon et de Malebranche. On comprend bien qu'un esprit positif comme Taine n'ait pas goûté les spéculations de Jean Reynaud sur l'inscrutable avenir qui suit la mort de chacun de nous ; il y a néanmoins dans *Terre et Ciel* bon nombre d'arguments assez plausibles et qui ne méritent pas d'être dédaignés.

On trouve, tout d'abord, de profondes et fondamentales différences, au point de vue métaphysique, entre l'auteur de *Terre et Ciel* et l'auteur de la *Palingénésie*. Citons seulement quelques-unes des plus importantes d'entre elles. Contrairement à Ballanche, Jean Reynaud rejette le dogme du péché originel [1] et ne croit pas à l'existence de ce « Paradis imaginaire », par lequel le catholicisme fait commencer l'humanité. Ce sont pour lui de « Vieilles reliques de la foi du Moyen âge que le XIXe siècle ne saurait accepter[2]. » L'auteur de *Terre et Ciel* juge aussi défavorablement le dogme de la chute des anges rebelles et la croyance à leur spiritualité. De même que Leibniz avait spiritualisé l'Univers en ramenant tout à des monades, c'est-à-dire à des éléments immatériels, Jean Reynaud matérialise tout et suppose les anges eux-mêmes composés d'un corps ; pour lui : « Il n'y a que Dieu qui soit sans forme et incorporel[3]. »

[1] Jean Reynaud, *Terre et ciel*, 5e édit., pp. 185-202 et tout le chapitre intitulé *le premier Homme, passim.*

[2] *Ibid.*, p. 296 et *passim*.

[3] *Ibid.*, *Les Anges*, *passim* et p. 330.

Ballanche faisait commencer l'humanité par un état de perfection bien supérieur à celui où nous sommes ; il supposait qu'à l'origine Dieu, révélant à l'homme le langage, l'avait instruit, par le fait même de cette révélation, d'un grand nombre de connaissances que nous ignorons aujourd'hui. Pour l'auteur de *Terre et Ciel*, l'homme primitif a commencé par des commencements très humbles ; il était « virtuellement semblable à l'homme actuel, mais moins avancé dans son développement[1] », et le lieu, où il a été placé ici-bas, n'est pas un lieu d'expiation, puisqu'il n'y a pas eu de fautes.

Il y aurait sans doute bien d'autres différences à signaler. Ainsi, Jean Reynaud croit à l'infinité de l'Univers dans le temps et ne donne à Dieu qu'une antériorité logique sur l'ensemble de ses œuvres. Telle une main qui reposerait de toute éternité sur le sable est antérieure à l'empreinte qu'elle y produit[2]. Il s'occupe de questions que ne s'était pas posées Ballanche, et ne professe pas pour le christianisme le même respect, peut être un peu timoré, qu'avait l'auteur de la *Palingénésie sociale*. Mais, à côté de ces différences, combien de points de ressemblance ces deux écrivains n'ont-ils pas réellement entre eux ! Bornons-nous à indiquer les analogies qui ont rapport aux parties essentielles de leur système.

Jean Reynaud croit à l'existence d'une Providence qui gouverne le monde avec bonté ; il est partisan de la doctrine de la perfectibilité, oserai-je dire d'une perfectibilité à outrance, puisque, d'après lui, tous les êtres raisonnables, même les anges, y seraient irrésistiblement soumis ; dans son système, l'existence de l'homme s'explique surtout par le perfectionnement intellectuel et moral où nous devons nécessairement arriver. Chacun de nous a

[1] Jean Reynaud, *Terre et Ciel*, § 3, *le premier Homme*, p. 187.
[2] *Ibid.*, § 4, *le Ciel*, pp. 224-227, *passim*.

préexisté et renaîtra encore ; et ce sont les progrès où nous sommes parvenus qui expliquent les conditions dans lesquelles nous vivons présentement ; car l'être qui renaît de ses cendres, comme le phénix, prend, dans la vie future, son point de départ du point où il est arrivé dans celle-ci. La vie humaine est un chemin, sur lequel notre destinée est de nous avancer d'une manière plus ou moins rapide suivant nos efforts, et dont nous ne verrons jamais le terme, quelque nombreuses que puissent être nos migrations. Car, si les théologiens prétendent que le ciel est un état de fixité où les élus demeurent immuables, abimés dans la contemplation divine, l'auteur de *Terre et Ciel* est bien loin de partager leur avis ; il rejette tout mode d'existence qui fixerait à jamais la créature dans le sein de Dieu, et conçoit le ciel comme un idéal de perfection inaccessible, dont toujours les bienheureux se rapprocheront sans pouvoir l'atteindre jamais [1].

Le dogme de la Providence, la doctrine de la perfectibilité, la préexistence des âmes, le rôle de perfectionnement attribué à la société, la croyance à des vies successives, à des palingénésies, n'est-ce pas le fond de la métaphysique de Ballanche ? Le *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois* paraît bien avoir admis un état définitif non susceptible de progrès, un dernier et glorieux époptisme [2]. Mais, n'a-t-il pas posé aussi le principe d'une palingénésie sans fin, quand il a dit : « L'absolu n'appartient qu'à Dieu, le relatif est de l'homme, ce qui implique pour lui la nécessité du successif et par conséquent du progressif [3]. » Jean Reynaud n'a fait qu'appliquer dans son système la logique de ces paroles de Ballanche.

De plus, comme les saint-simoniens Ballanche exaltait la charité, prise dans le sens de philanthropie. Il voulait

[1] Jean Reynaud, *Terre et Ciel*, § 4, *le Ciel*, pp. 226-261, *passim*.
[2] Ballanche. *Œuvres*, t. III, p. 126 et *passim*.
[3] *Ibid.*, p. 412.

que le châtiment visât moins la punition que l'amélioration du coupable ; il niait l'enfer, cette peine irrévocable qui enlève au pécheur le droit d'acquérir du mérite ainsi que la possibilité de se repentir ; il voulait qu'on interprétât les textes de l'Écriture d'une manière moins littérale et plus large. De même Jean Reynaud, s'il vota, en 1848, contre l'abolition de la peine capitale, il la voulait d'une application très restreinte ; il exaltait la charité dont le rôle lui semblait de la plus grande importance pour le perfectionnement de l'humanité[1] ; il rejetait l'enfer des chrétiens bien plus énergiquement encore que Ballanche, puisqu'il consacra de longues pages de son livre *Terre et Ciel* à lutter contre cette croyance qui le révoltait[2]. Enfin, comme Ballanche, il demandait que l'on fît preuve de moins d'étroitesse d'esprit dans l'interprétation des Écritures, et, comme lui, il cherchait dans les traditions anciennes, principalement dans le druidisme, la confirmation des doctrines qu'il professait.

Nous négligerons les autres rapprochements qu'il pourrait y avoir encore à faire entre Jean Reynaud et Ballanche : ils offrent beaucoup moins d'intérêt et ils sont d'une moindre importance. Lyonnais comme Ballanche, d'esprit cultivé comme lui, il n'est pas possible que l'auteur de *Terre et Ciel* n'ait point pris connaissance de la *Palingénésie sociale*. S'il faut reconnaître que son livre est animé de l'esprit du saint-simonisme, peut-être aussi faut-il dire que les œuvres de Ballanche firent naître quelques-unes de ses inspirations.

Jean Reynaud ne cite jamais Ballanche. Voici un écrivain, sans contredit d'un mérite beaucoup moindre quoique non dépourvu de valeur, André Pezzani[3], qui se

[1] Jean Reynaud, *Terre et Ciel*, pp. 391-402 et *passim*.

[2] *Ibid.*, § 6, *l'Enfer*.

[3] André Pezzani, avocat longtemps domicilié à Lyon, où, bien que

range ouvertement à l'Ecole de l'auteur de la *Palingénésie sociale* et déclare son maître, tout uniment, « le plus grand philosophe des temps modernes »[1]. Jugement emphatique, il est vrai, et très peu capable de nous donner une excellente opinion de celui qui en est l'auteur ! N'est-on pas incliné tout d'abord à mettre en doute, même la sincérité de ces paroles, et à se rappeler que Ballanche vivait encore lorsque cet éloge fut imprimé ? Bien qu'exagérée, cependant, l'admiration de Pezzani paraît avoir été sincère. Aussi, dans cette appréciation enthousiaste, ne faut-il voir autre chose, croyons-nous, qu'une preuve de la suggestion qu'entraînaient avec elles les pensées du *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois*, quand elles rencontraient une âme bien préparée, une âme poétique comme la sienne, une de celles enfin dont parlait Ballanche, lorsqu'il disait que notre pensée ne peut être pleinement comprise que par ceux qui sont en sympathie avec nous.

La plupart des ouvrages de Pezzani furent publiés avant l'apparition de *Terre et Ciel*, que Jean Reynaud ne livra au public qu'en 1854. Pezzani se montre plus ballanchiste que ne l'ont été P. Leroux et Jean Reynaud. Comme eux et comme Ballanche, il a l'âme profondément philanthropique et religieuse, mais il est, par tempérament, plus pressant et plus tracassier que Ballanche pour ce qui le mécontente dans la religion. C'est ainsi que, dans tous ses écrits, nous le voyons prendre vivement à parti le

sans fortune, il consacra à des méditations philosophiques les nombreux loisirs que sa profession lui laissait, est l'auteur des ouvrages suivants : *Philosophie des religions* et *Rêve d'Antonio*, Paris, 1843 ; *Exposé d'un nouveau système philosophique*, Paris, Garnier, 1847 ; *Dieu, l'homme, l'humanité et ses progrès*, Paris, Garnier, 1847 ; *Esquisse de la philosophie de Ballanche, suivie d'un Essai sur la partie transcendentale des mystères anciens, et de Fragments philosophiques*, Paris, Cadot, 1850 ; *Examen des questions actuellement pendantes en philosophie religieuse*, Paris, Durand, 1859 ; *le Règne de Dieu*, Paris, 1860 ; *les Druides, synthèse philosophique*, Paris, Didier, 1865. — *Fragments philosophiques.*

[1] Pezzani, *Exposé d'un nouveau système philosophique*, p. 62.

christianisme à cause de ce dogme de l'éternité des peines qui le froissait si profondément, à cause aussi de la croyance au péché originel, etc. Si ses ouvrages n'encoururent aucune condamnation de l'Eglise, cela s'explique sans doute par leur publicité trop restreinte et non point par leur conformité avec l'orthodoxie.

Pezzani, avec ses incessantes redites, semble plutôt un vulgarisateur érudit qu'un philosophe d'une véritable originalité. S'il a devancé Jean Reynaud, c'est en s'inspirant de Ballanche; car son imagination est de beaucoup inférieure à celle de l'auteur de *Terre et Ciel*. Ce n'est pas à dire qu'on ne puisse trouver dans ses ouvrages quelques opinions de détail, plus théologiques que philosophiques, empreintes d'originalité. Sa croyance à l'habitation future de la terre par une autre espèce plus parfaite que l'humanité; sa conviction que les enfants, morts au berceau ou en très bas âge, seront dispensés de l'initiation terrestre après un temps plus ou moins long de repos et d'enveloppement; son espérance de voir les âmes qui se sont aimées sur la terre, réunies dans le ciel, trouver, dans leur commerce réciproque ainsi que dans la contemplation de Dieu, le principal élément de leur bonheur [1]; voilà des idées personnelles, et l'on en pourrait citer d'autres. Mais, la plupart de ses pensées importantes, c'est à la *Palingénésie sociale* qu'il faut les rattacher. Pezzani croit à la préexistence des âmes ; il pense que notre vie sur la terre est une épreuve et une expiation d'où nous devons sortir par des initiations lentes et pénibles ; il professe le dogme d'une sorte de palingénésie astrale dans des vies successives, et croit à la résipiscence des méchants. Il est libéral en religion, et étend la doctrine de la progressivité, comme Ballanche, jusqu'au christianisme, sans la pousser aussi loin que Jean Reynaud, puisqu'il admet un état définitif

[1] Pezzani, *Exposé d'un nouveau système philosophique*, pp. 153, 157 et *Œuvres (passim)*.

de fixité où nous goûterons le suprême bonheur. En histoire, il croit que la marche des sociétés se fait sous la forme d'une lutte dont on voit l'emblème dans l'antagonisme du patriciat et du plébéianisme. Tout cela, n'est-ce pas ce que Ballanche a pensé, et que Pezzani, comme on peut s'en rendre compte dans ses œuvres, s'est approprié presque sans aucun changement[1]?

Il y a cependant des différences considérables entre les divers penseurs que nous venons de rapprocher pour essayer de les rattacher à l'Ecole de Ballanche. Elles tiennent à ce que l'auteur de la *Palingénésie sociale* a soulevé beaucoup d'idées, et à ce qu'il a parfois tergiversé entre des opinions contraires, restant dans le vague et le général sans toujours suffisamment préciser sa pensée. Une telle manière d'exposer un système est ordinairement excellente pour réunir des disciples autour de soi.

On pourrait trouver d'autres rapprochements à établir entre Ballanche et divers philosophes de l'Ecole traditionaliste par exemple. C'est ainsi que Buchez croit, avec l'auteur de la *Palingénésie sociale*, que l'homme est un être destiné au progrès et qu'on ne peut isoler de la société sans le rendre imperfectible, ou même sans l'anéantir. Bautain, Bonnetty, le baron d'Echstein ont aussi quelques idées communes que partage le *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois*. Et, s'il faut en croire M. Ferraz, l'abbé Maret aurait dû sa vocation philosophique, en partie aux ouvrages de l'auteur de la *Palingénésie sociale*[2].

Mais ces nouveaux rapprochements sont au fond de minime importance et seraient d'un assez médiocre intérêt. En somme, presque tous ces écrivains sont tombés

[1] Les idées de Jean Reynaud et de André Pezzani ont été continuées d'une certaine manière par Camille Flammarion dans le livre de la *Pluralité des mondes habités* et par Louis Figuier.

[2] Ferraz, *Traditionalisme et Ultramontanisme*, in-8°, Paris, Didier, p. 361.

dans le fidéisme; ce sont des sceptiques qui ont mis en doute la valeur de la raison au profit de la foi. Quand on conçoit de la défiance à l'égard de la raison, à moins de se fixer définitivement dans le scepticisme, n'est-il pas naturel de s'abandonner aux croyances traditionnelles qui prétendent provenir de la Révélation? Peut-être pourrait-on découvrir dans la *Palingénésie sociale* une ou deux boutades qui permettraient d'attribuer à Ballanche un scepticisme de ce genre : toutefois, ce n'est point là son état d'esprit ordinaire. Si certains penseurs se rejettent du côté des traditions parce qu'ils refusent toute autorité à la raison humaine, Ballanche se confiait aux croyances traditionnelles, tout en acceptant l'autorité de la raison.

LIVRE DEUXIÈME

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ ET POLITIQUE DE BALLANCHE

CHAPITRE PREMIER

L'éducation du genre humain est pénible ; il faut qu'il mérite ; il faut qu'il se fasse lui-même ; il faut qu'il expie. (Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III. p. 70.)

La chrysalide, qui fut une chenille rampante, devient l'éclatant papillon qui se joue avec tant de grâce dans le vague des airs, qui se repose à peine sur le calice embaumé des fleurs. Mais cette métamorphose, emblème si prodigué par l'Auteur de la vie universelle, est tout organique ; elle s'opère sans que la chenille ait besoin d'y concourir. Il n'en est point ainsi de la chrysalide humaine ; il faut qu'elle se donne à elle-même les ailes brillantes sur lesquelles elle doit s'élever de région en région jusqu'au séjour de l'immortalité et de la gloire éternelle. (Ballanche, *ibid.*, p. 125.)

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ D'APRÈS BALLANCHE

§ I. Rapide retour sur l'état de l'humanité dans la période préhistorique. — § II. La philosophie de l'histoire de l'humanité dans la période historique antérieure à l'avènement du christianisme. Principales phases qu'a traversées l'humanité en se développant. Explication de la différence des castes. Nature du symbolisme de Ballanche. La philosophie de l'histoire de l'humanité depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours.

§ I

Rapide retour sur l'état de l'humanité dans la période préhistorique.

L'homme est donc un être essentiellement progressif, et puisqu'il a progressé, il y eut un état d'origine qui fut

le point de départ de cette progression : c'est l'état préhistorique dont nous avons déjà précédemment parlé. Nous avons vu que dans cet état, suivant Ballanche, l'homme, naturellement doué de la parole, aurait toujours vécu en société. Mais, par quelles phases passa-t-il pendant cette période d'enfance de l'humanité ?

Il n'est guère possible de le déterminer avec précision. « Durant bien des siècles, nous dit Ballanche, la terre fut tout entière habitée par des animaux ; c'était vraiment une vaste solitude, c'est sur les animaux sans raison que l'homme doué de la parole a dû conquérir son domaine [1]. » Que fit l'homme au moment de son apparition sur notre globe ? Il se mit aussitôt à « s'approprier la surface de la terre par les travaux qui doivent changer cette surface. Et il la couvrit tout entière de ses premières générations, pour lutter partout d'un effort unanime contre toutes les puissances végétatives exubérantes, contre toutes les puissances animales qui fuient devant lui ou qu'il apprend à asservir au joug de la domesticité, contre tous les éléments qu'il doit asservir et dompter [2]. »

Toutefois, n'allons pas croire que ce travail ait eu lieu sans de grandes difficultés. Ce fut incontestablement une tâche très pénible. Car, « sitôt que l'homme, sorti à peine de la pensée de Dieu, a voulu visiter l'empire qui lui a été donné, sitôt qu'il a voulu faire pénétrer la lumière du jour dans une forêt, asile antique de l'obscurité, tous les génies de l'air, du sol, de l'eau, se sont conjurés pour résister à l'audace de l'homme naissant [3]. » Aussi, pendant longtemps, fut-il obligé de se nourrir de la façon la plus grossière « de chair crue et de glands à la manière des amazones [3] ».

[1] Ballanche, *Orphée*, *Œuvres*, édit. in-8°, t. IV, p. 223.
[2] Ballanche, *Vision d'Hébal*, p. 34.
[3] Ballanche, *Orphée*, *Œuvres*, t. IV, pp. 224 et 235.

Ballanche n'a pas imaginé toutes ces hypothèses, il a eu recours aux seuls monuments qui nous restent de cette période d'enfance de l'humanité et que l'on doit, suivant lui, s'efforcer d'approfondir; il a puisé tous ces détails, si insuffisants pour notre curiosité, dans les mythes et les religions. « A l'origine, dit-il, nous le savons par toutes les poésies théogoniques et cosmogoniques, l'homme combat les éléments corps à corps; il brave les feux des volcans, il dompte la fureur des eaux; il fait l'air et le sol; la contrée et le climat sont en quelque sorte son ouvrage; dans les temps de fin, c'est le contraire qui arrive [1]. »

Ballanche croyait donc que tous ces fameux exploits de prétendues divinités ne sont, au fond, que la peinture des travaux de l'homme naissant. On a conservé assez généralement aujourd'hui cette même croyance. Cependant, nous sommes très pauvres de renseignements sur une époque aussi lointaine, et ce n'est guère qu'à des conjectures plus ou moins incertaines qu'il est possible de se livrer. La période historique offre un champ d'observation beaucoup plus fécond et surtout beaucoup plus abordable; c'est dans cette période qu'il faut étudier la marche évolutive de l'humanité.

§ II

La philosophie de l'histoire de l'humanité dans la période historique antérieure à l'avènement du christianisme. Principales phases qu'a traversées l'humanité en se développant. Explication de la différence des castes. Nature du symbolisme de Ballanche. La philosophie de l'histoire de l'humanité depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours.

« Quand le combat entre les éléments a cessé, nous dit Ballanche, la lutte entre les hommes commence [2]. » L'hu-

[1] Ballanche, *Formule générale de l'histoire* (*Revue de Paris* de 1829, t. II, p. 141).

[2] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. IV, p. 219.

manité en est alors à la période historique, pendant laquelle de nombreuses souffrances lui sont encore réservées. Car, ne nous y trompons pas « l'état social n'est pas un état de repos, c'est le plus souvent un état d'orage et de grande souffrance, c'est un moyen employé par la Providence pour perfectionner l'homme, et le bonheur n'est pas le but de la race humaine[1]. » Du reste, « les travaux d'Hercule ne nous montrent-ils pas que notre vie d'ici-bas est une vie de combat sans relâche, avant que le ciel en soit la récompense[2] ? »

Accordons-le : Ballanche nous a tant de fois répété : « le dogme de la déchéance et de la réhabilitation commence et finit toutes nos destinées [3] », que ces affirmations ne sauraient plus désormais nous surprendre. Déchéance à l'origine, épreuves, expiations, solidarité dans ces épreuves et ces expiations, enfin, marche ascendante par l'initiation vers la réhabilitation définitive, telle est, nous le savons, la conception que Ballanche s'est faite de la vie humaine. Et, s'il faut l'en croire, Dieu ne nous aurait imposé l'état social que pour nous faire arriver plus sûrement à la réhabilitation définitive, car l'homme n'est pas progressif hors de la société[4].

Mais quelles sont les lois de cette marche ascendante de la « société générale du genre humain qui va toujours se perfectionnant » alors que les sociétés particulières sont soumises à « la loi qui atteint tous les êtres, celle de la vieillesse et de la mort[5] » ? Ballanche ne pouvait nier qu'il y en eût, lui qui croyait avec tant de conviction que

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. IV, p. 232.

[2] *Ibid.*, p. 252.

[3] Ballanche, *Formule générale de l'histoire : seconde sécession plébéienne*, manuscrit de la ville de Lyon.

[4] Ballanche, *Essai sur les Institutions sociales, le Vieillard et le jeune homme, les Prolégomènes, passim.*

[5] Ballanche, *Œuvres*, t. III, p. 303.

cette parole de la Genèse « Dieu se reposa le septième jour » signifie qu'il abandonna le monde aux lois générales qu'il avait formées [1]. Ces lois ne sont pas tout à fait identiques suivant qu'il s'agit de l'ère qui précéda l'avènement du christianisme ou de celle qui l'a suivi.

Dans la période historique antérieure au christianisme, le développement de l'humanité fut en vérité lent et pénible ; c'est que « le génie du progrès était dans le petit nombre », et que la multitude « y apportait des obstacles [2] ». Pourquoi cela? sinon parce qu'elle était encore trop enfoncée dans l'abîme de la déchéance. Aussi, le genre humain vécut-il pendant longtemps sous le régime sévère des castes. Les inégalités naturelles, physiques, intellectuelles et morales, correspondantes à l'inégale répartition des facultés, provoquèrent la division de l'humanité en initiables et en initiateurs. Il y eut donc une tête à l'état social, ce fut le patriciat ; les rangs inférieurs furent occupés par le plébéianisme. Suivant Ballanche, toute société antérieure à l'avènement du christianisme fut plus ou moins sensiblement divisée de cette façon ; le lourd fardeau de la solidarité, conséquence de la chute originelle, pesait inégalement sur tous, sans être jamais allégé par cette belle vertu alors ignorée des hommes, qu'on appelle la philanthropie [3].

Ce régime si dur des castes qui est encore celui de la majeure partie des populations orientales, de la Chine et de l'Inde tout particulièrement, semble bien, si l'on s'en rapporte au témoignage de l'histoire, avoir été celui des principaux peuples anciens. D'autre part, la clientèle et

[1] *La Ville des Expiations*, livre VII, manuscrits de la Ville de Lyon, 11e cahier.

[2] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 249.

[3] *Ibid.*, p. 343 et *passim*. Voir aussi *les Prolégomènes*, *la Formule générale de l'histoire* et *la Ville des Expiations*.

le servage s'accordent parfaitement avec l'égoïsme d'un état social encore fort peu avancé dans la civilisation. Ceux que Rome appelait patriciens et plébéiens, Athènes les désignait sous le nom d'eupatrides et de thètes ; à Sparte, il y avait la classe des égaux et celle des inférieurs; en Eubée, celle des chevaliers et celle du peuple. Et partout, cette division politique avait si profondément pénétré dans les mœurs, que des hommes d'un grand génie, tels qu'Aristote et Cicéron, par exemple, y donnaient leur plus entière adhésion. « Plus haut l'on remonte dans l'histoire de la Grèce et de l'Italie, plus la distinction apparaît profonde et les rangs fortement marqués, dit Fustel de Coulanges, preuve certaine que l'inégalité ne s'est pas formée à la longue, mais qu'elle a existé dès l'origine et qu'elle est contemporaine de la naissance des cités [1]. » Dès lors, n'est-il pas vraisemblable, comme l'a pensé Ballanche, qu'il dut en être de même partout, dans toutes les autres nations du globe ?

Constituée ainsi, la société paraissait condamnée à demeurer dans l'état de stagnation. Ceux qui occupaient le faîte de l'état social n'avaient-ils pas tout intérêt à empêcher l'évolution de la classe malheureuse qu'ils tenaient étroitement enchaînée sous le joug du plus complet asservissement ? Admettons que les castes furent conservatrices des traditions [2] et que ce fût là une des raisons providentielles de leur existence ; l'égoïsme, inhérent à la nature humaine, ne devait-il pas incliner les patriciens à garder ce dépôt pour eux, à en interdire l'approche à la classe inférieure ? C'est ce qui arriva en effet. Pour ne citer que l'exemple de l'état politique des Romains, le plébéianisme ne fut-il pas pendant longtemps sous le coup d'une excommunication à la fois civile et religieuse?

[1] Fustel de Coulanges, *la Cité antique*, 16e édit., p. 272.

[2] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 181 et *passim*.

Mais « Dieu veille toujours sur les sociétés humaines[1]. » Puisque le progrès est la loi de l'humanité, il ne pouvait permettre que l'homme demeurât immobilisé dans un état à tout jamais incompatible avec la fin pour laquelle il avait été crée.

Le progrès ne peut guère se concevoir que de deux manières. Tantôt l'être progressif rencontre un obstacle qui l'arrête, alors il y a lutte jusqu'à ce que l'obstacle soit enfin surmonté ; tantôt, au contraire, le progrès se fait sans obstacle, et l'être progressif évolue alors tout naturellement. Cette dernière manière de progresser ne pouvait convenir à un être tel que l'homme, condamné à subir des épreuves expiatrices de sa faute. Qui dit épreuves, ne dit-il pas, en effet, difficultés à surmonter ? Sans rien qui l'entrave, le progrès pourrait se concevoir à la rigueur comme une récompense de la victoire, mais, sur cette terre d'expiation, l'homme doit toujours s'attendre à rencontrer des obstacles. Et c'est ainsi qu'il en fut, en effet, dès l'origine, pour les sociétés anciennes : le progrès n'eut lieu pour elles qu'au prix de nombreux et très pénibles efforts. La puissante constitution du patriciat représenta le principe stationnaire ; le plébéianisme représenta le principe évolutif et progressif. Il y eut lutte « lutte effroyable entre ces deux principes, mais aussi lutte nécessaire, car, suivant l'auteur de la *Palingénésie sociale*, « partout où la lutte cesse, il y a stagnation, civilisation pétrifiée ou stéréotypée comme en Orient ; la société reste où elle en est comme en Chine[2]. »

L'élément stationnaire — nous avons eu l'occasion de le remarquer — ne peut guère s'expliquer que par un égoïsme, d'autant plus intense que la civilisation a moins de développement ; c'est de cette manière certainement

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 181 et *passim*.
[2] *Ibid.*, t. III, p. 358.

qu'il faut traduire la pensée de Ballanche. Mais que découvre l'analyse dans l'élément progressif ? Pour Ballanche, cet élément est entièrement irréductible : la tendance vers le progrès est naturelle à la race humaine déchue. Comme Vico, il croit que « brute et immobile sont identiques[1] » et que, si l'homme n'était pas essentiellement destiné au progrès, il aurait été réduit à l'instinct[2]. Ce qui contribue toutefois à développer sa tendance à la perfectibilité, c'est une autre faculté non moins inhérente à la nature humaine, la sympathie, en vertu de laquelle notre âme se met à l'unisson avec celle de nos semblables. Grâce à cette sympathie, les grands hommes peuvent jouer leur rôle de bienfaiteurs de l'humanité. Que sont-ils, en effet, sinon des « mortels privilégiés qui s'élèvent au-dessus du niveau général pour hâter un but marqué par la sagesse des dieux[2] »? L'homme étant doué de sympathie profite de leur sagesse, car, si nous sommes solidaires pour le mal, heureusement nous le sommes aussi pour le bien.

Demandons-nous maintenant par quelles phases de développement l'humanité ainsi partagée a passé ? La réponse à cette question se trouve, d'après Ballanche, dans les sécessions plébéiennes, dont Rome fut le théâtre après la chute de la royauté. « Le plébéien c'est l'homme même[3]. » N'est-ce pas lui, en effet, qui dut subir le plus d'épreuves ? Et la vie n'est-elle pas surtout une expiation? Le plus complet représentant de l'homme déchu sera donc celui qui s'est trouvé soumis au plus grand nombre d'épreuves. Or, voici, d'après l'auteur de la *Palingénésie sociale*, les phases que le plébéien, cet homme collectif, dut parcourir. Elles sont résumées dans cette phrase de

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 175, et *la Ville des Expiations*, livre VII.

[2] *Ibid.*, t. IV, p. 330 et *passim*.

[3] *Ibid.*, t. III, pp. 137, 138, 139 et t. IV, p. 30.

Florus, au sujet des séditions romaines : *Plebs appetebat nunc libertatem, nunc pudicitiam, tum natalium dignitatem, honorum decora et insignia.* C'est-à-dire que les plébéiens, auparavant confondus avec le patron, puisqu'ils n'avaient pas de nom qui leur appartienne, pas de Dieu qu'il leur fût permis d'adorer, ni même aucun bien dont ils pussent disposer en maîtres, commencèrent d'abord par acquérir la conscience de leur propre individualité, « la capacité du bien et du mal qui produit la responsabilité [1] ». Ensuite, dans une seconde initiation, ils arrivèrent à conquérir le droit du mariage légal, ce jus connubii que la loi Canuléia a consacré. Enfin, par la troisième sécession, ils obtinrent l'égalité civile avec le patron, égalité qui entraîne avec elle le droit de partager les dignités de l'état social [2]. Au milieu de l'antagonisme des deux principes, du principe stationnaire et du principe progressif, antagonisme qui persista pendant toute l'existence du peuple romain, « trois faits, nous dit Ballanche, se détachent comme trois points lumineux, ce sont les trois sécessions plébéiennes. La première, sur l'Aventin, produit la conscience ; la seconde, sur le mont Crustumérien, produit le mariage ; la troisième produit la dignité [3]. »

Ces trois sécessions, Ballanche en a fait le tableau inachevé [4] dans la *Formule générale de l'histoire appliquée au peuple romain.* Il a dépeint avec un véritable élan poétique les diverses délibérations des assemblées plébéiennes et patriciennes, ainsi que les péripéties du jugement et de la mort de Virginie. Si ces diverses initia-

[1] Ballanche, *Formule générale de l'histoire, seconde sécession*, manuscrits de la Bibliothèque de la Ville de Lyon.

[2] Ballanche, *Œuvres*, édit, in-8°, t. III, pp. 154 et 155.

[3] Ballanche, *Vision d'Hébal*, p. 60.

[4] La première a paru en entier dans la *Revue de Paris* de 1829 ; la seconde est dans les manuscrits de Ballanche, bien que terminée elle ne fut pas livrée à l'impression ; la troisième est à peine ébauchée en quelques lignes.

tions paraissent longues et pénibles, c'est que la condition actuelle du genre humain est de souffrir, et même de souffrir d'autant plus qu'il se perfectionne davantage. La doctrine éternelle « ne veut-elle pas que toute initiation soit successive, et que tout grade nouveau soit acquis au prix de fortes épreuves [1] ! » Chose étrange ! Même un bienfait a besoin d'être expié par l'auteur du bienfait ; l'initié doit immoler l'initiateur ; tel Orphée déchiré par les Bacchantes auxquelles il n'avait fait cependant que du bien. C'est là une terrible loi tirée de la concordance des traditions générales de l'humanité [2].

Barchou de Penhoen s'est demandé avec beaucoup de raison [3] le pourquoi de cette choquante inégalité d'épreuves, entre deux classes d'hommes identiques par leur essence, entre les patriciens et les plébéiens. Puisque l'auteur de la *Palingénésie sociale* est si fermement convaincu de l'existence d'une Providence, qui ne cesse jamais de veiller sur les sociétés humaines, n'est-on pas en droit de lui demander pareillement pourquoi Dieu a toléré une semblable inégalité ? Mais Barchou de Penhoen a eu le tort de prétendre que Ballanche n'a pas répondu à cette question. N'avons-nous pas dit précédemment que le *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois*, est partisan de la croyance à la préexistence des âmes ? Il partage — cela n'est pas douteux — les pensées de ce discours mis par lui dans la bouche du grand prêtre des Flamines : « Jupiter Pluvius règne sur les âmes qui doivent descendre sur la terre. Selon qu'elles sont innocentes ou coupables, elles viennent, au moment de leur manifestation, animer les patriciens ou les plébéiens. Les âmes coupables sont destinées à se purifier. Aussi, les

[1] *Formule générale de l'histoire : seconde sécession plébéienne*, manuscrits de Ballanche, conservés à la Bibliothèque de la Ville de Lyon, et *Palingénésie sociale, passim*.

[2] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, *passim*, et t. IV, p. 338.

[3] *Revue des Deux Mondes* de 1831, t. I, p. 542.

vieux rituels présentent-ils toute initiation sous la forme symbolique d'une expiation [1]. » N'est-ce pas là une explication très catégorique des différentes sortes d'épreuves que les hommes eurent à subir? De plus, l'auteur de la *Palingénésie sociale* prétend que « le patricien d'une époque fut le plébéien de l'époque précédente » comme l'exige, semble-t-il, la loi de la progressivité. Les mots « patriciens et plébéiens » expriment donc pour lui des idées « tout à fait générales, emportant un sens relatif suivant les époques » ; elles marquent les principales étapes de chaque individu dans sa marche ascensionnelle vers la purification [2].

Pour chercher ainsi la formule générale de l'histoire de tous les peuples dans la seule histoire du peuple romain, il fallait que Ballanche fût profondément convaincu de la vérité des paroles suivantes : « Toutes les histoires des affaires humaines sont semblables ou analogues ; le cours des sociétés humaines est donc toujours semblable ou analogue, dans tous les temps et dans tous les lieux [3]. »

Il est bien certain qu'une telle conviction, notre philosophe l'avait : trop souvent il l'a affirmé pour qu'il soit permis de concevoir le moindre doute. « L'histoire d'un homme, a-t-il dit encore, c'est l'histoire de l'homme. L'histoire d'un peuple, c'est l'histoire de tous les peuples. L'histoire d'un homme, c'est l'histoire d'un peuple, c'est l'histoire de tous les peuples, c'est enfin l'histoire du genre humain, et l'histoire du genre humain lui-même, c'est l'histoire de chaque homme [4]. » Mais comment a-t-il été amené à se former une semblable conviction?

[1] Ballanche, *Formule générale de l'histoire : première sécession, Revue de Paris* de 1829, t. IV, pp. 146 et 147.

[2] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 195.

[3] Ballanche, *Formule générale de l'histoire*, *Revue de Paris* de 1829, t. I, p. 148.

[4] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre VII, manuscrits de la Ville de Lyon.

C'est qu'il avait — l'occasion s'est déjà offerte de le remarquer — un penchant très prononcé pour le symbolisme. « De chaque chose, de chaque état de chose, a-t-il écrit, il sort une révélation. Le spectacle de la nature est une immense machine pour les pensées de l'homme. Les propriétés des êtres, les instincts des animaux, le spectacle de l'Univers, tout est voile à soulever, tout est symbole à deviner, tout contient des vérités à entrevoir, car la claire vue n'est pas de ce monde[1]. »

Le symbolisme de Ballanche n'est pas aussi étrange, cependant, que celui de certains mystiques tels que Martinez Paschalis, Saint-Martin, etc., partisans du symbolisme des nombres. L'auteur de la *Palingénésie sociale* s'arrête sur la pente du ridicule dans lequel il s'est toujours bien gardé de tomber. Et son symbolisme pourrait, semble-t-il, être considéré sous un double point de vue.

C'est d'abord le symbolisme dans les interprétations mythiques. Ballanche croyait que les mythes, comme l'indique, affirme-t-il, leur signification primitive, sont des emblèmes de la vérité[2]. Aussi, pour lui, « le monstre Typhon, primitivement au sein du bonheur et honoré de l'amitié des dieux, Osiris, Isis et Horus, est le symbole de la chute originelle, présenté sous une forme plus adaptée au génie de l'Egypte[3]. » Les travaux imposés à Hercule par Eurysthée sont le symbole des travaux imposés à l'humanité. Le vautour du Caucase qui dévore le foie de Prométhée représente les souffrances sans cesse renaissantes de l'humanité entrée dans les voies de la science. Sysyphe, Tantale, les Danaïdes sont le symbole de nos

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 65.

[2] *Ibid.*, t. III, p. 89.

[3] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre VII. *Séance d'initiation*, *France littéraire*, t. V, p. 243.

travaux sans relâche, de nos calculs trompés, de nos tourments sans fin. L'histoire du phénix qui renaît de ses cendres est l'image de notre immortalité et du renouvellement des diverses sociétés humaines[1]. Enfin, pour clore une énumération qu'il serait facile de prolonger davantage, les changements de dynasties mythiques, qui se font toujours par des moyens violents, sont l'emblème des violences sur la terre : les destinées divines président les destinées humaines[2].

Dans l'observation des divers phénomènes de la nature, l'auteur de la *Palingénésie sociale* ne montra pas une moindre tendance à chercher des symboles de nos destinées. Le gland tout d'abord si petit qui est destiné, cependant, à donner naissance à un grand chêne, le ver à soie tour à tour chenille rampante, puis brillant papillon, le grain de blé qui doit pourrir dans la terre pour devenir une belle gerbe d'or, etc., voilà, aux yeux de Ballanche, diverses images de l'avenir qui attend l'humanité[3]. Le croirait-on, il trouvait même dans la division des sexes, l'emblème de la division des castes et des classes dans les institutions humaines primitives[4] ?

Dès lors, il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Ballanche ait considéré l'homme individuel comme analogue à l'homme collectif, sauf les destinées immortelles de l'un et les destinées temporelles de l'autre, car la société doit périr. Il n'y a rien d'étonnant non plus à ce qu'il ait trouvé de l'analogie entre l'histoire d'un peuple et l'histoire de tous les peuples. En cherchant dans l'histoire de l'antagonisme du patriciat et du plébéianisme, qui est toute l'histoire du peuple romain, la formule générale de l'histoire de l'humanité antérieure à l'ère chrétienne,

[1] Ballanche, *Orphée*, livres VII et VIII, *passim*.
[2] Ballanche, *Œuvres*, édit in-8°, t. III, pp. 67 et 68.
[3] *Ibid.*, t. II, p. 401.
[4] *Ibid.*, t. III, p. 184. et *Vision d'Hébal*, p. 36.

Ballanche n'a fait que donner satisfaction à ce penchant que nous venons de signaler. Le grand fait historique de la lutte du patriciat et du plébéianisme le frappa profondément, il en fit un symbole avec d'autant plus d'empressement que ce fait concorde d'une manière parfaite avec la doctrine des existences antérieures, comme aussi avec le dogme, fondamental dans sa métaphysique, de la déchéance et de la réhabilitation.

Dans les sociétés anciennes, d'après l'auteur de la *Palingénésie sociale*, le progrès s'est donc produit tout d'abord sous une forme antagoniste, mais, avec le temps, la lutte si terrible du principe stationnaire et du principe progressif est devenue de moins en moins acharnée. « A mesure que la société se perfectionne, le fardeau de la solidarité s'allège[1]. » Et c'est sous une autre forme, suivant la remarque de Ballanche, qu'eut lieu, depuis l'apparition du christianisme, la marche évolutive de l'humanité.

« Avant le christianisme, nous dit-il, le progrès a dû se produire sous une forme antagoniste ; depuis le christianisme, il a dû tendre à se produire sous une forme harmonique[2]. » Par conséquent, plus de patriciat ni de plébéianisme, plus de castes, comme il y en avait précédemment, « tous les hommes sont appelés désormais au même genre d'épreuves[3] » et les traditions sont devenues le partage de tous. Ce n'est pas que l'inégalité dans la distribution des facultés ait cessé, mais « elle est devenue individuelle ; tous doivent suivre désormais le mouvement progressif, et nulle race ne peut plus demeurer stationnaire[4]. » Il en résulte que le Christianisme a été une véritable émancipation du genre humain[5]. Cependant, « il ne faut point

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. I, p. 420, *l'Homme sans nom*, note.

[2] Ballanche, *la Ville des Expiations*.

[3] Ballanche, *Œuvres*, t. III, p. 62.

[4] *Ibid.*, p. 59.

[5] Ballanche, *la Ville des Expiations*.

accuser les hommes de n'avoir pas pratiqué plus tôt une vertu dont ils n'avaient point le sentiment[1]. » Cette émancipation est venue en son temps, c'est-à-dire « dans le temps fixé à l'origine par la divine Providence, dans le temps enfin où ce qui était en puissance d'être devait se reproduire en acte[2] ».

On le voit, Ballanche, bien que s'étant parfois écarté de l'orthodoxie chrétienne, comme nous avons eu précédemment l'occasion de le démontrer, était néanmoins très convaincu du rôle éminemment civilisateur du christianisme. Que de fois, dans ses ouvrages, ne voyons-nous pas s'échapper de son âme des élans de la plus ardente admiration pour la religion du Christ ! Aux citations relevées précédemment, qu'on nous permette d'en ajouter quelques autres, afin de mieux montrer en quelle estime le *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois* tenait la religion chrétienne au point de vue spécial où nous venons de nous placer.

N'est-ce pas Ballanche qui a écrit les paroles suivantes marquées au véritable accent de la plus entière sincérité ? « La religion est comme une patrie, quand on l'a quittée, on tend vers elle de tous ses vœux[3]. » Et ces autres ? « Oh ! qui rendra à la génération actuelle la jeunesse de la foi, la fraîcheur de la croyance ! Le bonheur n'est que là, parce que là seulement est le repos[4]. » Il faisait de la religion chrétienne l'un des instruments les plus nécessaires pour la conquête de la réhabilitation à laquelle est destinée, suivant lui, l'espèce humaine tout entière, et il se complaisait à énumérer les bienfaits dont lui est redevable la société. « Le christianisme prit toujours le faible sous sa protection, nous dit-il, et tendit sans cesse à effacer

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 443. *Le Vieillard et le Jeune Homme*.

[2] Ballanche, *la Ville des Expiations*.

[3] Ballanche, *Œuvres*, t. II, pp. 150 et 153.

[4] *Ibid.*

les distances, à adoucir les injustices, les oublis et les dédains de la société... La religion a réparé les maux inévitables qui résultent de l'inégale répartition des fortunes, de l'inégale répartition des facultés de l'intelligence[1]. » Tantôt, il félicite la religion du Christ d'avoir établi l'égalité religieuse et par là-même d'avoir aboli la distinction des castes, car, avant l'ère chrétienne « patriciens et plébéiens n'avaient pas les mêmes dieux : les plébéiens étaient sous le coup d'une excommunication religieuse. L'Evangile a établi l'égalité religieuse. De l'égalité religieuse à l'égalité civile, il n'y a qu'un pas à franchir. » Tantôt, il rappelle que « le christianisme a étendu la solidarité qui auparavant était restreinte aux familles et aux peuples. L'ancien décret de la Providence, ajoute-t-il, a été aboli par le nouveau décret contenu dans la promulgation de l'Evangile[2]. » Bref, « le christianisme, loi d'émancipation et de grâce a conquis la sphère civile tout entière ; l'initiation dépouillée de ses terreurs, de ses mystères redoutables, désormais, sans doute, sera douce et pacifique[3]. »

Ballanche était si profondément persuadé de la vérité de son système sur l'histoire de l'humanité, à savoir que l'homme est un être essentiellement perfectible, destiné à s'avancer d'initiation en initiation jusqu'à la réhabilitation dernière, d'abord, très péniblement sous le régime sévère des castes, ensuite, plus harmoniquement sous celui de l'émancipation, qu'il a donné de la vérité du christianisme une démonstration à la fois curieuse et originale. Cette démonstration, la voici : « Le Christianisme est la véritable religion de l'humanité, parce qu'il a émancipé l'humanité, et que l'émancipation

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8° t. II, pp. 445 et 446. *Le Vieillard et le Jeune Homme*, 5° entretien,

[2] *Ibid.*, t. III, pp. 60 et 61.

[3] *Ibid.*, p. 7.

du plébéianisme est l'initiation même de l'humanité [1]. » Tous les logiciens n'attribueraient pas, sans doute, une bien grande valeur à cet argument tiré du rôle si excellent qu'a joué le christianisme dans l'histoire ; on peut y voir, cependant, combien était vive la foi de notre philosophe dans son système sur l'histoire de l'humanité.

Reconnaissons, toutefois, que cette croyance de Ballanche a parfois faibli. A certains moments, la société lui semblait s'éloigner du régime de l'émancipation pour revenir, plus ou moins sensiblement, au régime des castes; il croyait voir se renouveler la lutte ancienne entre le principe stationnaire et le principe progressif. Dans la pensée du *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois*, de ce philosophe si profondément convaincu de la sollicitude avec laquelle la Providence gouverne les choses humaines, les gouvernements de la loi nouvelle auraient dû identifier leurs destinées avec celles des peuples et diriger leur marche vers le progrès. Or, il voyait presque toujours, nous dit-il, « le perfectionnement social contrarié par ceux qui auraient dû le diriger ou le hâter » ; il en venait alors à croire que c'était là une condition nécessaire de la société [2]. Cependant, il ne tardait guère ensuite à reprendre confiance, et nous savons que, somme toute, sa foi dans les magnifiques destinées de l'état social demeura toujours si grande, qu'il consacra les dernières années de son existence à la description de ce sublime avenir, apogée de la progression sociale, et qui doit être marqué par la fondation d'une ville d'un nouveau genre, la « Ville des Expiations ».

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 165, *passim*.

[2] *Ibid.*, t, II, pp. 465, 487, Elégie; t. III, p. 207; *Vision d'Hébal*, pp. 94, 95

CHAPITRE II

« Mon fils, prie la Providence de Dieu que l'existence de la Ville des Expiations se prolonge dans les siècles à venir jusqu'à la consommation des termes. Au reste, l'élément successif, les moyens perfectibles sont en elle.

(La Ville des Expiations, livre VII.)

Ce projet de la Ville des Expiations, que beaucoup d'hommes appelleront, sans hésiter un rêve philanthropique, le voici tel qu'il s'est présenté à mes sens sympathiques, tel qu'il m'est inspiré pour me séduire dans ce qu'il y a de plus intime en moi. Et s'il ne m'est pas donné à moi-même de dire jusqu'à quel point j'y crois, je puis bien affirmer que je désirerais y croire de toute l'ardeur de mes forces intellectuelles et morales. Néanmoins, qu'il me soit permis de le dire, les autres, pas plus que moi, ne peuvent le rejeter sans examen, et l'on ne saurait me refuser la faculté de le présenter à tous, de l'offrir à la méditation des sages.

(*Ibid.*, livre I, § VI)

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ D'APRÈS BALLANCHE

(Suite et fin)

§ I — L'avenir de l'humanité ou le dernier époptc social est le plus complet épanouissement du christianisme. Les arguments de Ballanche contre la peine de mort. La peine capitale et les idées d'expiation et de réhabilitation. L'abolition de la peine de mort est en parfaite conformité avec la métaphysique de Ballanche.

§ II. — Raisons qui expliquent l'existence de la Ville des Expiations. Pourquoi ne l'appellerait-on pas Ville des Criminels? Pourquoi les innocents y seront-ils admis? Organisation de cette ville : ville haute; ville basse; ville ésotérique. Critique de cette conception.

§ I

L'avenir de l'humanité ou le dernier épopte social est le plus complet épanouissement du christianisme. Les arguments de Ballanche contre la peine de mort. La peine capitale et les idées d'expiation et de réhabilitation, L'abolition de la peine de mort est en parfaite conformité avec la métaphysique de Ballanche.

En comparant l'état social depuis le commencement de l'ère chrétienne avec celui qui l'a précédé, Ballanche avait été si frappé des progrès accomplis par l'humanité grâce au christianisme, qu'il se plaisait — nous l'avons fait remarquer — à énumérer les bienfaits de cette religion et rendait hommage à la société de son temps de ce que sa morale était celle du christianisme [1]. Néanmoins, il trouvait beaucoup d'imperfections dans l'état social contemporain. Le duel, « reste de nos anciennes mœurs chevaleresques », la guerre, « qui fut jadis un moyen de civilisation et de perfectionnement pour le genre humain », l'hôpital, auquel Ballanche voulait substituer les secours à domicile, la mendicité, « cette existence insouciante, vile et paresseuse », la prostitution de ces femmes qui, par profession, trafiquent de l'amour, tout cela attristait profondément son âme sympathique aux misères de l'humanité. Aussi, Ballanche rêvait-il d'une époque prochaine où tous ces maux auraient enfin disparu [2]. Mais, c'était la peine de mort, ce reste de la solidarité antique, qui l'attristait le plus. De tout son pouvoir il lutta contre elle et en demanda l'abolition.

Nombreux furent, dans toutes les plus importantes puissances européennes, les écrivains qui partagèrent cette même opinion. Saint Augustin, Beccaria, Bentham, Montesquieu, Voltaire, saint Martin, pour ne citer que les principaux, avaient déjà précédé Ballanche sur ce sujet. Et, à l'époque où vivait l'auteur de la *Palingénésie sociale*, la question d'abolir toute exécution capitale était si bien à l'ordre du jour que, en 1830, la Chambre des députés en fit l'objet de ses délibérations [3]. Il est clair que

[1] Ballanche, *Œuvres*, éd. in-8°, t. II, p. 398. *le Vieillard et le Jeune Homme*.

[2] *Ibid.*, chapitre XI de l'*Essai sur les Institutions sociales* et *la Ville des Expiations*, livres II et III, *passim*.

[3] Le Portugal avait aboli la peine de mort quelques années auparavant. *Cf.* Ballanche, *Œuvres*, t. III, p. 265.

les atrocités commises pendant la période révolutionnaire n'étaient pas étrangères à cette réaction, fruit du dégoût que firent naître tant de meurtres abominables.

Quand on est mécontent d'un ordre de choses, ou bien l'on désespère de le voir jamais s'améliorer — cet état d'âme ne pouvait guère devenir celui de l'optimiste Ballanche — ou bien l'on s'abandonne à l'espoir d'un meilleur avenir. Ce dernier parti était celui qui convenait le mieux au caractère du *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois* et s'accordait le plus avec son système fondé sur l'idée de progressivité. Ballanche pensait donc que l'humanité marcherait bientôt vers un plus complet épanouissement du christianisme, vers un plus entier développement de la loi évangélique de la charité. Pour lui, « la loi de solidarité était destinée à se transformer en la loi de charité[1]. » Dans ce dernier époptisme social qui devait être, suivant notre philosophe, « la consommation de l'évolution plébéienne par le christianisme » sans devenir toutefois le terme des initiations pour l'individu, la religion chrétienne modifierait quelques-uns de ses dogmes les plus sévères et la peine de mort serait complètement abolie[2]. Auparavant, on avait trouvé plus simple de supprimer les coupables, dans ce dernier terme de notre *Palingénésie actuelle*, on s'appliquera, au contraire, à les rendre meilleurs[3].

Il y a, dans les ouvrages de Ballanche, des arguments contre la peine de mort déjà ressassés avant lui par de nombreux philosophes : par exemple, celui tiré des erreurs judiciaires rendues à jamais irréparables avec l'application de la peine capitale ; celui du droit de vie et de mort que

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 206.

[2] *Ibid.*, p. 326 et *passim* dans la 3e partie du IIIe volume.

[3] *Ibid.*, t. II, pp. 352, 353 ; t. III, 3e partie *passim*, et *la Ville des Expiations*.

s'arroge injustement la société, quand il n'est pas exigé pour sa légitime défense ; celui de l'influence funeste que peut exercer sur certaines âmes le spectacle d'un supplice public, etc [1]. Ces arguments sont d'un grand poids, et Beccaria, pour ne citer que lui, les avait déjà exposés auparavant dans son *Traité des délits et des peines* que Ballanche connaissait [2]. Mais il y en a d'autres plus originaux et plus en conformité directe avec le système de l'auteur de la *Palingénésie sociale*. Ce sont ces arguments qui doivent appeler plus particulièrement notre attention.

Tout d'abord, en voici un, assez étrange, qui, toutefois, de la part de Ballanche, ne doit point nous étonner. Ne savons-nons pas, en effet, que le *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois* aimait tirer des mythes quelques raisonnements d'analogie ? « Le sacrifice non sanglant, fondé par le christianisme, affirme chaque jour, dit-il, que le sacrifice sanglant doit être aboli parmi les nations chrétiennes [3]. »

Cet argument fut provoqué par les sévères affirmations de Joseph de Maistre, qui, au grand scandale de l'auteur de la *Palingénésie sociale*, prétendait que l'échafaud est un autel élevé sur les places publiques afin d'apaiser la divinité. En voici un autre, tiré de l'idée d'expiation, et qui semble en assez parfaite conformité avec les sentiments de miséricorde et la croyance à l'efficacité du repentir, que le christianisme a répandus dans la société actuelle.

Tout crime, quelque grand qu'on le suppose, doit pouvoir être effacé par les amers regrets de celui qui l'a commis. « Fuyez l'approche, nous dit Ballanche, de tout homme qui n'a pas reculé devant la pensée de l'irrévocable. [4] »

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, pp. 352, 353 ; t. III, 3e partie, *passim*, et *la Ville des Expiations*.

[2] Beccaria, *Trattato dei delitti, e delle pene*, capo XXVII, *della pena di morte*.

[3] Ballanche, *Œuvres*, t. III, p. 269, *Vision d'Hébal*, p. 103.

[4] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre II, § 9, manuscrits de la Ville de Lyon, n° 1759, carton I.

« Des religions anciennes ont cru pouvoir expier par des cérémonies. Le christianisme n'expie que par le repentir, qu'en faisant l'homme nouveau par une palingénésie anticipée. Ceux qui, sous la loi chrétienne, croient pouvoir expier par des cérémonies et des pratiques, ceux-là sont restés païens[1]. » Or, ce n'est point dans le repentir que meurt généralement le coupable que le pouvoir social a condamné à mort. En montrant de la clémence pour lui, on l'eût probablement amené au regret de sa faute ; en agissant envers lui avec une telle sévérité, on le fait mourir « dans le grincement du désespoir, maudissant avec trop de raison les hommes et les choses les plus saintes qui soient parmi les hommes, maudissant peut-être son Créateur, car, sans doute, il ne savait pas ce qui aurait pu lui être enseigné plus tard, à savoir que la souffrance est le prix de la vie et que la vie est le prix de l'immortalité. Cet infortuné, que sera-t-il devenu ? Heureusement, pour lui et pour vous, Dieu aura fermé l'oreille à de telles malédictions[2] ! » Aux yeux de Ballanche, la société se conduit donc, à l'égard du criminel, comme un créancier impitoyable. Et cependant, son unique mission n'est-elle pas d'améliorer les hommes[3] ? Il ne faut plus désormais que la société, à la manière de la civilisation ancienne, condamne le criminel sans repentir à des supplices qui n'expient nullement son crime ; elle doit, au contraire, donner au malheureux coupable la facilité de solder enfin sa dette ; on est bien obligé de renvoyer à Dieu la récompense des bons, pourquoi ne pas lui abandonner aussi la punition des méchants[4] ? Au lieu de chercher dans le châtiment l'utilité de l'association —

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre III, § 8.

[2] *Ibid.*, livre III, § 9.

[3] Ballanche, *Essai sur les Institutions sociales (passim)*, *Œuvres*, édit. in-8°, t. I et t. III, p. 325.

[4] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre III, § 3.

laquelle utilité est en vérité fort contestable[1] — il faut prendre à l'avenir l'utilité du prévaricateur pour base de toute loi répressive[2].

Selon Ballanche, l'homme, nous le savons, est par essence un être progressif, qui doit arriver tôt ou tard à l'état intellectuel et moral de réhabilitation où peuvent le conduire ses facultés. Mais, d'après lui, les épreuves que les hommes ont à subir ne sont pas identiques pour tous : il est des circonstances où nous-mêmes, qui nous enorgueillissons tant de nos qualités morales, nous aurions probablement succombé. C'est peut-être par ménagement pour notre faiblesse que les grandes tentations, c'est-à-dire les grandes épreuves, nous ont été épargnées. Les criminels sont tantôt des malheureux qui n'ont pu supporter le lourd fardeau de l'épreuve[3], tantôt des barbares, des arriérés au point de vue moral. N'y a-t-il pas, « à tous les âges de la civilisation, des hommes en arrière de cet âge[4] » ? Ces hommes, il faut refaire leur éducation sociale ; ces barbares, il faut les civiliser, et c'est à la société qu'incombe ce devoir de charité. Elle les éloignera donc de son sein « non pour se délivrer du soin de leur surveillance, mais parce que les épreuves communes ne leur ont pas réussi », et que « le milieu social où se trouvent parfois des inégalités choquantes » n'était pas propre à les améliorer[5]. On fondera une « sorte de Lazaret pour ces malades de l'espèce humaine » pour « ces frères en retard dans la réhabilitation[6] ». Leur crime a montré « l'énergie de leur caractère » ; par un régime moral et diététique qui soigne aussi bien l'âme que le corps, par une charité compatissante, capable de leur retrouver leur

[1] Ballanche, *Œuvres*, t. III, pp. 270 et 274.

[2] *Ibid.*, p. 217.

[3] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre III, § 3.

[4] *Ibid.*, livre II, § 1, 3, 4, 9 ; livre III, § 2.

[5] *Ibid.*, livre I, § 4 ; livre III, § 3.

[6] *Ibid.*, livre III, § 8.

nature primitive susceptible de recevoir l'initiation, il faut, une fois qu'ils sont dans ce lieu de retraite, diriger vers le bien toute l'ardeur de leur âme qu'ils avaient jusqu'ici dirigée du côté du mal[1].

Le premier, Beccaria protesta avec éloquence contre l'application de la peine de mort. Mais que désirait-il lui voir substituer? L'emprisonnement perpétuel, et c'est la réforme proposée ensuite par tous ceux qui partagèrent son opinion. Ce n'est pas que ces écrivains ne se soient placés à un point de vue humanitaire: s'ils demandaient l'abolition de la peine capitale infligée aux criminels, c'est qu'ils avaient ressenti dans leur âme une vive sympathie pour ces infortunés que la société rejette à tout jamais de son sein. Toutefois, ils ne voyaient d'autre moyen que l'emprisonnement perpétuel, pour empêcher ces hommes de bouleverser l'état social. L'objection devait tout naturellement se présenter à l'esprit de Ballanche; au rebours des penseurs dont il vient d'être question, une semblable difficulté lui parut pourtant assez facile à résoudre, étant donnée la belle conception qu'il se faisait de l'avenir de l'humanité. « Hors de la charité chrétienne, je le conçois, dit-il, la société, sans l'abolition des peines et des châtiments, serait, comme on l'a dit, désarmée. Mais le mystère de la charité suffit à toutes les garanties[2]. »

Cette conception s'accorde parfaitement avec le système métaphysique de Ballanche, qui reste ainsi toujours conséquent avec lui-même. Quand on explique par la diversité des degrés de l'épreuve et de la réhabilitation les différentes inégalités sociales, considérées soit au point de vue intellectuel, soit au point de vue moral; lorsqu'on est persuadé que tous les hommes ont été placés sur la terre pour se réhabiliter par l'épreuve, et qu'il est un

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre III, § 3 et *passim*.

[2] *Ibid.*, livre I, § 2.

devoir pour tous, dans cette ère du dernier époptisme de l'humanité, de pratiquer de plus en plus la belle vertu de charité qu'a enseignée le Christ ; quand on croit enfin que les criminels sont des barbares susceptibles d'être civilisés, alors la peine de mort n'est vraiment plus guère possible à maintenir. On éprouve une profonde pitié pour ces misérables si éloignés de la réhabilitation définitive, et l'on se sent incliné à leur tendre une main fraternelle pour leur aider à se relever.

Ballanche est mort depuis longtemps déjà, et cet avenir social n'est point du tout réalisé de nos jours. La plupart des hommes les plus recommandables par la beauté de leur intelligence et l'excellence de leur moralité éprouvent encore une sorte de répulsion plus ou moins invincible pour ce rebut de l'espèce humaine que le *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois* appelle des « barbares à civiliser ». Il y a bien sans doute quelques nations qui ont supprimé la peine de mort dans leur législation : l'Italie, la Suisse, etc.; presque toutes, cependant, la maintiennent et l'appliquent de temps en temps. Faut-il l'expliquer avec Ballanche, en disant que « les idées chrétiennes, par le côté où elles touchent aux affaires humaines, sont très lentes à s'établir[1]? Et doit-on espérer avec lui que de telles idées humanitaires seront plus en faveur à l'avenir ? Peut-être. Sans adopter le même idéal qu'il s'était proposé, l'opinion générale, en effet, semble s'en rapprocher de plus en plus. Qu'est-ce que cette tendance du monde médical et même du monde judiciaire à invoquer en faveur des criminels maintes circonstances atténuant leur responsabilité, sinon un progrès vers l'abolition de la peine de mort ? Quoi qu'il doive arriver plus tard, il n'en est pas moins vrai que les idées philanthropiques de Ballanche ont une grande force de suggestion. N'est-il pas de toute cer-

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre II, § 5.

titude comme l'affirme du reste l'auteur de la *Palingénésie sociale* que, pour beaucoup de criminels, ce sont les circonstances qui les ont perdus? Du malheur au crime, souvent la pente est rapide, observe-t-il[1]. Pour eux la société n'est-elle pas un peu sévère et remplit-elle tous ses devoirs? Les coupables susceptibles d'être améliorés, il est à désirer que la société les améliore. Et n'est-il pas vraisemblable que de tels efforts, alimentés par une louable et ardente philanthropie, recevraient de nombreux encouragements? Mais les moyens à employer pour produire ce consolant résultat ne sont pas faciles à imaginer. Semblable à Platon qui avait créé *a priori* une république idéale, Ballanche construisit dans sa belle imagination un pénitencier idéal. Indiquons la manière dont il concevait cet apostolat si plein de philanthropie, exercé sur ces hommes que l'humanité repousse et qu'il plaçait dans ce lieu de pénitence appelé par lui-même *la Ville des Expiations*.

§ II

Raisons qui expliquent l'existence de la Ville des Expiations. Pourquoi ne l'appellerait-on pas Ville des Criminels? Pourquoi les innocents y seront-ils admis? Organisation de cette ville : ville haute; ville basse; ville ésotérique. Critique de cette conception.

« La nouvelle ère qui va commencer, écrit Ballanche, l'ère d'un grand développement du christianisme, moi, je voudrais qu'elle fût marquée par la fondation d'une ville. Cette ville serait toute différente des autres. Elle aurait, en apparence, quelque chose d'analogue à ce qu'étaient chez les Hébreux les villes de refuge. Elle serait un emblème des destinées générales du genre humain, une

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre II, § 6.

image de la vie d'épreuves qui est la vie de l'homme, elle serait la racine vivante de la civilisation progressive. On la nommerait la ville des Expiations[1]. »

Sans compter sur une « nouvelle révélation » comme Joseph de Maistre, Ballanche attendait donc, avec plusieurs de ses contemporains, un nouvel essor du christianisme, et il était persuadé que la conception entièrement originale qu'il avait imaginée d'une ville destinée à des criminels, lui avait été suggérée par la Providence désireuse de favoriser l'avancement de l'humanité. A l'en croire, « la pensée toute miséricordieuse des divers régimes pénitentiaires, cette pensée qui est elle-même un progrès dès l'origine, devait être désormais frappée de désuétude[2], parce qu'elle traite le coupable avec trop de sévérité. Cela démontre l'importance que Ballanche attachait à l'idée qu'il venait de concevoir.

La raison d'être de la Ville des Expiations était à ses yeux non pas seulement l'abolition de la peine de mort et de toute loi répressive, mais encore l'amendement du criminel, toujours susceptible, d'après l'auteur de la *Palingénésie sociale*, d'être rendu meilleur. Cela ne découle-t-il pas de ce que nous avons dit dans les pages précédentes ? D'autre part, il semblait à Ballanche que nous ne pouvons, sous aucun prétexte, nous dispenser de faire du bien à nos semblables, dans quelque état de dégradation qu'ils se trouvent, lorsque cela est en notre pouvoir. Et, selon lui, rien n'était plus vrai que la pensée suivante à la fois profondément chrétienne et pleinement d'accord avec son système philosophique : « Si le fardeau du mal a été trop pesant pour quelques-uns de nos frères, il en résulte pour nous l'obligation de nous distribuer

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre I, § 7, manuscrits de la Bibliothèque de la Ville de Lyon.

[2] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 214.

dans toute la communauté sociale cette partie excédente du fardeau [1]. »

En construisant cette ville, fondée comme celles de Caïn et de Romulus sur le droit d'asile dans laquelle, par suite, jamais personne ne pourrait inquiéter même le plus coupable des criminels, le but du législateur serait donc « de substituer, dans la société actuelle, l'initiation à la gêne et à l'infamie ; l'épreuve au châtiment ; la charité à la solidarité ». Il se proposerait « de mettre une sauvegarde à la liberté de l'homme, lorsqu'il l'a compromise ; de venir à son secours par une nouvelle épreuve lorsque les autres épreuves n'ont pas suffi ; de le soustraire au mauvais destin sous lequel plient ses facultés qu'il n'a pas su diriger pour l'amélioration, pour le perfectionnement, but suprême et définitif du Dieu qui l'a fait primitivement à son image, et qui ne veut pas que cette image auguste reste profanée [2]. »

De ce respect toujours dû à la dignité humaine, quelque ravalée qu'elle puisse être dans l'individu, l'auteur de la *Palingénésie sociale* en était si profondément pénétré, qu'il donna à dessein le nom de « Ville des Expiations » à sa nouvelle ville. Il ne voulait pas que le nom qui servirait à la désigner pût rabaisser en rien ceux qui devaient l'habiter. « Sabacos, nous dit-il, abolit la peine de mort en Egypte. Un autre roi fonda la Ville des malfaiteurs. Je ne puis approuver l'idée exprimée par une telle désignation. Il faut que le droit d'asile soit complet. Ne flétrissez pas l'homme que vous voulez améliorer [3]. » Par conséquent, notre philosophe n'aurait pas davantage approuvé « la Ville des mauvais garnements », qui s'est fondée dernièrement en Amérique [4]. Dans sa pensée, la « Ville

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre I, § 1.
[2] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, pp. 213 et 214.
[3] *Ibid.*, p. 273.
[4] *Lectures pour tous*, périodique d'août 1900, Paris, Hachette.

des Expiations » devait servir de modèle au monde et contribuer à l'améliorer ; elle était destinée à devenir bientôt une sorte de nouvelle Thébaïde s'attirant par son mérite l'estime de tout l'univers[1].

Au premier abord, avouons-le, une telle conception paraît impossible à réaliser. Comment faire que la société ne mésestime avec persévérance ces hommes qu'elle repousse si énergiquement de son sein ? Maintenant qu'ils sont réunis, les poursuivrait-elle d'un moindre mépris ? Non, semble-t-il. Et tous les jours nous avons l'occasion de constater que l'opinion publique est loin de se montrer clémente. C'est en vain que le fils d'un criminel dépense toute la force de sa volonté à mériter une bonne réputation : nous refusons de lui pardonner et nous lui faisons porter à tout jamais le poids de la faute commise par son père. Ballanche savait parfaitement tout cela. Aussi décida-t-il que tout le monde serait admis dans sa ville, non seulement les criminels, mais encore les innocents, ceux que la vie du monde fatigue et qui ont conservé toute leur honorabilité. Chose vraiment étrange, mais qui s'accorde bien avec le système de l'auteur de la *Palingénésie sociale*, ces innocents qui viennent se perfectionner par une expiation spontanée et libre ne seront pas distingués des autres ; ils se verront confondus dans le même régime, dans les mêmes habitudes ; on ne saura pas qu'ils sont innocents. Seul le dictateur, véritable gouverneur omnipotent de la Ville, connaîtra, avec l'intéressé, le motif secret de l'entrée de chaque néophyte dans « la Ville des Expiations ». Et il sera recommandé à chacun de garder le plus rigoureux silence, aux innocents tout aussi bien qu'aux coupables, sur la cause ou le motif qui les a conduits dans ce lieu.

Cependant, chaque néophyte, au moment de son entrée

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre IV, § 1.

dans « la Ville des Expiations », sera revêtu d'un bracelet très soigneusement scellé sur lequel a été inscrit le nom qu'il portait dans la société et que tout le monde ici doit ignorer. Il serait même à désirer, ajoute Ballanche, que le coupable en arrivât à oublier son ancien nom d'ignominie, et que, ne pensant plus désormais qu'à l'homme nouveau, il se modifiât assez pour croire ensuite à sa propre innocence. Un nom nouveau lui est donné, celui sous lequel il sera désigné dans « la Ville des Expiations ». Ce nouveau nom est inscrit sur un registre, tenu sous les yeux du dictateur, et qui contient l'histoire de chaque néophyte depuis le jour de son entrée dans la Ville. C'est l'image de ce grand livre de vie sur lequel il est dit que Dieu écrit toutes les actions et les pensées des hommes. Ainsi, l'identité de la personne ne peut être établie qu'au moment de la mort, lorsqu'on dépouille le bracelet où est enfermé le mystère de l'ancien nom du néophyte, et que l'administration en brise le sceau. Alors il arrive souvent, nous dit Ballanche, — car il suppose son rêve réalisé — qu'on est étonné des prodiges de douceur, de patience, de charité, qu'a fait éclater celui qui fut quelquefois si coupable dans sa vie antérieure. Et, selon que cela est jugé bon ou utile, on rend publique l'histoire du néophyte défunt, toutefois, avec les ménagements nécessaires que peuvent conseiller la prudence et la charité [1].

Pour attirer l'estime publique à une semblable institution, il fallait bien, de toute nécessité, qu'innocents et coupables fussent entièrement confondus, et que chacun, pris individuellement, fût censé être venu pour une expiation volontaire dans ce lieu de pénitence. Ballanche ne semble pas douter le moins du monde que les innocents ne fussent accourus fort nombreux apporter à sa Ville la

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livres IV et VI, *passim*, manuscrits de la Bibliothèque de la Ville de Lyon.

bonne renommée qu'il lui promettait dans l'avenir. Rien ne lui paraissait étrange ni déraisonnable dans l'acceptation d'une telle ignominie. « Pourquoi quelques-uns ne prendraient-ils pas volontairement, dit-il, le fardeau de la solidarité ? La charité est le remède définitif des misères humaines. Le genre humain n'a-t-il pas succombé à l'épreuve, et chaque homme n'est-il pas le type du genre humain [1] ? » Pourquoi, dès lors, traiter en ennemis ceux de nos semblables qui ont succombé sous le lourd fardeau de l'épreuve et refuser de fraterniser avec eux ? S'ils sont plus enfoncés que nous dans la déchéance, c'est l'affaire de Dieu, leur Créateur. A la mort, quand l'âme viendra s'accuser, devant le Juge suprême, nous savons qu'elle prendra son point de départ pour la vie future, au degré qu'elle aura su atteindre au point de vue de la réhabilitation [2].

Ballanche désirait qu'on prît grand soin des habitants de « la Ville des Expiations », tant au point de vue de la nourriture corporelle qu'à celui des besoins moraux. Rien ne devait manquer sous le rapport du confortable. Et, si son intention n'était pas d'asseoir les fondements de sa cité sur le saphir et l'émeraude, il voulait, cependant, en dessiner les murailles auprès d'un grand fleuve, dans un lieu entouré de beaux sites et remarquable par sa salubrité. Il désirait unir à la fois toutes les magnificences de la nature et le style d'une architecture sévère, capable de produire une impression analogue à celle que nous font éprouver les gigantesques monuments de l'Egypte. Toutes les lignes seraient des idées [3].

Toutefois, malgré cette profonde sympathie que notre philosophe ressentait pour ces hommes méprisés de

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre IV, § 6.
[2] *Ibid.*, livre III, *passim*, et *Œuvres*, édit., in-8°, t. IV, p. 425.
[3] *Ibid.*, livres I et II, *passim*.

l'espèce humaine tout entière, il était loin de vouloir faire une Abbaye de Thélème de sa « Ville des Expiations ». Tout y était réglé jusque dans les moindres détails. A ses yeux, les habitants de la « Ville des Expiations » devaient être considérés comme n'ayant aucun droit, mais uniquement des devoirs. « Ce qui manquait à Sparte, dit-il, ce qui manquera également à la Ville des Expiations, c'est la liberté, car il n'y aura d'autre liberté que la prévoyance et l'uniformité de la règle. Toute la vie, tous les actes de la vie y seront prévus et réglés jusque dans les moindres mouvements, jusque dans les moindres actions. Il y aura les heures des repas, les heures des prières, les heures des promenades, les heures de silence, les heures d'entretien, les heures de lecture, les heures de travail manuel[1]. »

Et, de fait, Ballanche est allé même jusqu'à fixer la formule de la prière, et certaines paroles à dire dans l'entretien : « Le surveillant dit au néophyte : « Mon frère » ou « Ma sœur ». Le prêtre lui dit : « Mon fils » ou « Ma fille » ; le médecin lui dit : « Mon ami » ou « Ma chère enfant ». Le néophyte répond au premier : « Mon frère » ; au second : « Mon père » ; au troisième : « Monsieur ». Les autres fonctionnaires disent simplement : « homme », « femme », ou « enfant » ; ou bien appellent chacun par son nom religieux. Le néophyte répond : « Seigneur » ou « Maître ». Les néophytes entre eux s'appellent « frère » et « sœur[2] ».

On le voit, Ballanche est sous l'empire de cette pensée dont il avait la conviction profonde : « C'est par de bons traitements, par des paroles compatissantes, que vous ferez pénétrer dans l'âme du coupable le remords qui doit racheter son crime[3]. » On devine aussi, bien que nous ne puissions davantage nous attarder à le démontrer,

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre II, § 7.
[2] *Ibid.*, livre VI, § 2.
[3] *Ibid.*, livre IV, § 1.

qu'aucun fondateur d'ordre monastique ne mit à composer sa règle un soin plus méticuleux.

Il faut dire, cependant, un mot rapide de l'organisation générale de cette ville créée par le cœur et l'imagination de Ballanche.

Il la divisait en deux parties bien distinctes : l'une la Ville haute, composée de divers monuments tels que le palais du dictateur, semblable à un cube gigantesque de granit ; le palais de la haute cour, pour rendre la justice; des collèges de frères de la doctrine chrétienne, de médecins et de chirurgiens; de vastes infirmeries; un séminaire pour l'éducation ecclésiastique ; des écoles normales ; des casernes capables de contenir trois mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie ; un arsenal ; des manèges ; une place d'armes. Tout ce qui a rapport au commerce, les boutiques, les ateliers, les manufactures, bien que faisant toujours partie de la Ville haute, est enfermé dans un enclos, afin d'éloigner le bruit et le mouvement de la région du repos et du silence. Cet enclos ne s'ouvre qu'au jour et se ferme à la première heure de la nuit. Il y a enfin une sorte de monastère où sont logés commodément les divers fonctionnaires qui habitent la Ville haute ; le chef d'armes, le promoteur des grâces, l'infirmier général, le maître des surveillants, l'inspecteur des travaux publics, l'avocat général des opprimés, le défenseur de la loi, le maître des rigueurs, l'intercesseur des pardons. La Ville basse est réservée d'une manière absolue aux néophytes de toutes les classes, qui tous sont censés être venus pour se soumettre à l'expiation volontaire.

Cette partie de la Ville, continue Ballanche, est composée de soixante enclos, qui forment autant de hameaux nommés régions. L'ensemble de ces enclos se nomme le désert. Chaque hameau contient soixante petites maisons qui ont la forme d'une tente ; chacune de ces maisons ou tente est destinée à une seule personne. Les petites mai-

sons sont toutes isolées les unes des autres, bâties en pise ne formant qu'une seule chambre bien enduite en dedans et peinte de manière à présenter en effet l'aspect d'une tente. Il n'y a pour tout mobilier qu'un lit, une table, une chaise, une lampe, une horloge en bois, un livre, le manuel du chrétien. Derrière la maison est un petit cabinet éclaire par le haut, et dont l'air est changé par des meurtrières au niveau du sol. Le sol de la chambre est élevé de trois marches et assaini par un plancher en bois de sapin, lequel est renouvelé tous les cinq ans. La porte de la chambre est garnie de verrous qui se ferment en dehors. Un guichet grillé, de 6 pouces en carré, est pratiqué dans la porte de manière à recevoir pour la nuit une lampe qui éclaire dedans et dehors. Le néophyte peut se servir de ce guichet pour communiquer extérieurement en cas de besoin. Deux petites fenêtres, placées de chaque côté de la porte, sont garanties par des barreaux de fer. Le hameau est entouré d'une forte muraille garnie d'espaliers. Entre la muraille et les maisons est un espace libre qui permet aux patrouilles de faire le tour du hameau en dehors. Et. chaque jour, le surveillant est tenu de faire, avec un soldat, la visite de toutes les maisons ou tentes pour veiller à ce qu'aucune dégradation n'y soit faite à l'intérieur.

Cinq hameaux de soixante habitations forment une paroisse ; dix forment une justice de paix ; vingt forment une sous-préfecture. L'ensemble des soixante hameaux forme une préfecture. Les hameaux qui forment soit une paroisse, soit une justice de paix, soit une sous-préfecture, ne sont plus contigus les uns aux autres ; ils sont tirés au sort toutes les semaines. Ainsi, les hameaux d'une même paroisse, d'une même justice de paix, d'une même sous-préfecture, sont plus ou moins dispersés, selon les chances du sort, sur toute la surface du désert, et changent toutes les semaines de rapports d'administration. Toutes

les semaines encore, les néophytes tirent au sort d'abord le hameau qu'ils doivent habiter, ensuite la maison même du hameau où ils ne doivent passer qu'une semaine. On ne réunit dans chaque hameau que les individus du même sexe, et à peu près du même âge ; et dans les mouvements dont il vient d'être question, toujours on a soin de conserver les mêmes rapports de sexe et d'âge. Il y a dans tous ces changements des secrets connus de l'administration seule.

Entre la Ville basse et la Ville haute, est un espace, où sont douze chapelles, pouvant contenir chacune cent néophytes et autant de soldats. Les néophytes ont des bancs. Les soldats sont sous les armes. Tous les jours il y a une messe basse dans chaque chapelle ; tous les dimanches, deux messes basses et une grand'messe. Ainsi, le dimanche seulement, tous les néophytes peuvent assister à la messe.

Il y a en outre, dans l'espace qui vient d'être désigné, douze presbytères pour trois prêtres, chacun ; six maisons pour les six juges de paix ; trois hôtels de sous-préfecture, et un hôtel de préfecture.

Cependant, Ballanche, du moins dans sa première conception [1] de la manière dont serait organisée la Ville des Expiations, n'excluait pas de sa Ville toute autre sorte de manifestation religieuse. « Je dois prévenir, dit-il, que néanmoins l'exercice des cultes protestants n'est point exclu de la Ville des Expiations. Trois pasteurs ont, dans la Ville haute, un logement convenable et un jardin. Ils entretiennent avec les néophytes de leur religion toutes les communications qu'ils peuvent désirer. Ils sont toujours instruits des lieux où ces néophytes sont portés par les mouvements de chaque semaine. Un temple également dans la Ville haute leur est destiné [2]... »

[1] Pour toutes ces indications, voir *la Ville des Expiations*, livre IV, *passim*.

[2] *Ibid.*, livre IV, § 4. Ce petit alinéa a été supprimé dans le fragment qu'a publié la *France littéraire* de 1835, t. XXIX.

Enfin, autour de cet ensemble formé de la Ville haute et de la Ville basse, et que l'on peut désigner plus spécialement sous le nom de « Ville des Expiations », serait une « banlieue considérable, qui serpenterait autour des collines et dans la plaine... » Elle serait réservée tout entière aux affranchis ou expiés qui prendraient dès lors le nom de colons. « Cette banlieue serait divisée en jardins et en petites fermes, avec de jolies habitations[1]. »

Les récipiendaires de la « Ville des Expiations » sont soumis en arrrivant à un certain cérémonial que Ballanche disait avoir quelque analogie avec l'initiation antique. Nous ne nous attarderons pas à en faire la description. Disons seulement que, après avoir comparu devant ses juges, le futur néophyte est obligé à trente jours de réclusion dans une prison appelée le tombeau, où il est visité, chaque jour, alternativement, par un prêtre, par un juge, par des surveillants, et catéchisé par eux. Ensuite, il est conduit de nouveau devant ses juges ; une fois revêtu du bracelet scellé, il est baptisé d'un nouveau nom ; il reçoit l'indication de son âge, car ses années antérieures ne comptent plus, et le surveillant le conduit à la Ville basse, qui est le véritable lieu de l'expiation.

Là, chacun suit un règlement assez complexe qu'il est inutile d'expliquer en détail, et qui n'abandonne au caprice aucune des heures du jour.

« Chaque néophyte ayant été examiné sous le rapport de la profession, il y a des travaux qui se font en commun, et d'autres en particulier. Le règlement des travaux est fort compliqué. On y fixe les heures du travail commun, du travail particulier, du silence. Toutes les heures ont leurs attributions et sont annoncées par des crieurs, lesquels sont pris alternativement parmi les néophytes. »

En général, le célibat ou la continence sont imposés.

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre II, § 7.

Le néophyte marié ne peut cohabiter avec sa femme dans la Ville basse. Il ne la verra qu'avec permission et au parloir. Mais, une fois son expiation terminée, il pourra reprendre la vie conjugale [1]. Car voici comment son expiation finit.

Lorsque le néophyte, par une bonne conduite éprouvée, obtient la faveur d'une demeure fixe, cette demeure est un peu plus ornée. Il y a des hameaux assignés pour les demeures fixes : les reclus qui y sont établis peuvent converser ensemble. C'est le premier degré du progrès social : il consiste à quitter l'état nomade pour devenir habitant.

Un néophyte vient-il à habiter la Ville haute ou la banlieue, il y exerce une profession, ou on lui donne un petit bien en ferme ; c'est le second degré du progrès social.

Un néophyte devient propriétaire de son atelier, de son commerce ou du bien qu'il tenait à ferme ; c'est le troisième degré du progrès social. La plus grande moralité qui résulte de la société, c'est la propriété [2].

On a déjà eu l'occasion de montrer plus haut la tendance qu'avait Ballanche pour le symbolisme ; il est facile d'en trouver de nouvelles traces dans l'organisation de « la Ville des Expiations ». La prison dans laquelle est enfermé le futur néophyte lors de son arrivée dans la Ville haute est appelée le tombeau, parce qu'elle est le symbole de la mort civile du néophyte, de l'abolition de sa vie antérieure. Les changements de tente, tous les jours, dans la Ville basse, sont l'image de la vie humaine, de cette vie « qui est un voyage sur une terre d'exil », où rien ne demeure avec une réelle stabilité, etc. [3].

[1] Pour toutes ces indications, voir *la Ville des Expiations*, livre IV, § 6, et livre VI, *passim*.

[2] *Ibid.*, livre VI, § 7.

[3] *Ibid.*, livre IV, § 4 et 6.

« Tout doit être symbole et instruction, nous dit Ballanche, dans la Ville des Expiations. » Par conséquent, les noms donnés aux diverses divisions du territoire sont des noms significatifs. Les soixante hameaux, les douze paroisses, les six justices de paix, les trois sous-préfectures, la préfecture, etc. portent des noms allégoriques, pleins d'enseignements et quelquefois aussi pleins de charmes[1].

[1] Voici l'énumération de ces noms :

1° *Noms des soixante hameaux.* — Puissance de Dieu; Bonté de Dieu; Providence de Dieu; Clémence de Dieu; Réparation de la nature humaine; Repentir, seconde innocence; Expiation par le malheur non mérité; Expiation par le malheur mérité; Expiation par la souffrance physique; Expiation par la souffrance morale; Expiation par l'opprobre; Sacrifice; Réconciliation; Soumission à la volonté de Dieu; Abnégation de soi; Accession à la Providence; Bénédiction pour le pauvre; Bénédiction pour l'affligé; Providence créatrice; Providence conservatrice; L'homme créé à l'image de Dieu; L'homme déchu; L'homme condamné au travail; L'homme condamné à la souffrance; L'homme condamné à la mort; L'homme régénéré; L'homme racheté; L'homme promis au ciel; L'amour plus fort que le malheur; L'amour plus fort que l'opprobre; L'amour plus fort que la mort; Charité chrétienne; Vertus obscures; Dévouements secrets; Tribulations du juste; Remords du coupable; Vie et expiation, une même chose; L'homme plein de force; L'homme plein d'infirmités; L'homme ombre qui passe; L'homme dont les destinées sont éternelles; L'homme ver de terre; L'homme semblable à un Dieu; L'homme intelligence finie; L'homme intelligence sans bornes; L'homme dont les désirs sont trop vastes; L'homme dont les espérances sont immortelles; La femme enfante avec douleur; L'enfant naît dans les larmes; L'Évangile, loi morale du genre humain; Larmes de la pénitence; Par Jésus-Christ tous les hommes sont frères; La liberté morale, seule liberté de l'homme; L'homme dans le temps; L'homme hors du temps; Nécessité du bien; Contingence du mal; Le mal destiné à finir; Le bien absolu; Le mal accidentel.

2° *Noms des douze paroisses de la Ville Basse.* — Le bon Pasteur; Le disciple bien-aimé; Pénitence du prince des apôtres; Saint-Paul éclairé d'en haut; Saint-Jean-de-Dieu; Saint-Lazare; Saint-Vincent-de-Paul; Saint-Martin; Sainte-Elisabeth, reine; Sainte-Marthe; Les martyrs de la foi; Les martyrs de la charité.

3° *Noms des six justices de paix.* — Providence qui veille à chacun des cheveux de notre tête; Providence qui nourrit les petits oiseaux; Providence qui s'occupe de la parure des lys; Providence qui trace les

C'était bien là ce qu'il fallait pour réveiller le sentiment moral dans ces néophytes parfois si coupables et qu'une telle Institution avait pour but de ramener au bien. De plus, comme si cela n'eût pas été suffisant, Ballanche mettait encore dans toutes les promenades publiques et les lieux de réunion, les statues des grands hommes, des poètes, des philosophes, des bienfaiteurs de l'humanité. Dans tous les carrefours, il plaçait des Hermès, des bornes-fontaines, sur lesquelles des sentences étaient gravées[1].

Tout ce que nous venons de décrire, trop longuement, quoique encore d'une manière incomplète, se rapporte à la ville exotérique. A l'instar des villes anciennes, il y a en effet une ville ésotérique dans « la Ville des Expiations ».

« Au centre de la Ville des Expiations est une colline couverte de beaux arbres, et entourée de murs semblables à ceux d'une citadelle. De tous les points de la Ville, on aperçoit cette colline couronnée par un temple majestueux, dont on ne voit que le faîte. Le mur d'enceinte n'est percé par aucune porte, et son accès est défendu par un large fossé. Il est interdit de chercher à savoir quel est ce temple ; on ignore s'il est desservi par des prêtres ; nul bruit ne part de cette demeure mystérieuse, sinon des chants religieux, qui se perdent quelquefois dans le vague des airs, et qui semblent venir de là[1]. »

Nous ne nous attarderons pas à la description que fait Ballanche des grandioses magnificences de ce temple, dans lequel on pénétrait par un long portique. Toutes ses nombreuses décorations représentaient gravés les faits qui composent les traditions générales de l'humanité. Il

orbites des planètes; Providence qui régit les sociétés humaines ; Providence qui se joue dans les ouvrages de la création.

4° *Noms des trois sous-préfectures.* — Pensée divine ; Pensée humaine. Lois du langage.

5° *Noms de la préfecture.* — Soleil qui luit sur les bons et les méchants.

[1] *La Ville des Expiations*, livre VI, § 6.

[2] *Ibid.*, livre VII, § 3.

servait de lieu de réunion à un collège de théosophes, qui étudiaient sans relâche les monuments impérissables, dont les bas-reliefs de ce temple ne représentaient que l'abrégé. Ce petit nombre de sages « se mêle dans le monde pour y répandre des idées, pour connaître celles qui y circulent, pour rester en sympathie avec le mouvement des affaires humaines... » Le christianisme ; voilà leur religion. Mais ils professent « le christianisme pur, le véritable christianisme qui est pour les peuples modernes ce que fut l'initiation pour les peuples anciens. Les incrédules de ce temps-ci ont refusé de s'initier eux-mêmes ; la véritable initiation est toujours en soi [1]. »

Ces idées et beaucoup d'autres que l'auteur de la *Palingénésie sociale* met dans la bouche du vieillard qui est censé lui servir de cicérone dans la partie ésotérique de « la Ville des Expiations » alarmeraient à coup sûr l'orthodoxie. Mais nous avons déjà parlé du christianisme de Ballanche et nous n'avons pas à y revenir.

Si l'on veut voir un symbole dans l'organisation complète de « la Ville des Expiations », la ville exotérique représenterait le point de perfectionnement où l'humanité doit aboutir en grande partie par suite du développement de la charité. La ville ésotérique représenterait alors, il nous semble, le degré où, par suite d'initiations successives, seules quelques âmes d'élite doivent ici-bas parvenir.

Voilà donc exposée dans ses grandes lignes l'organisation de « la Ville des Expiations », de cette ville dont notre philosophe espérait tant la construction prochaine et qui, aujourd'hui encore, est loin d'être réalisée. Bien qu'il se rencontre quelque puérilité, quelque étrangeté, dirai-je même, dans ce rêve vraiment plein de beautés et de charmes, sans doute le Père Gratry lui eût accordé toute son admiration, lui qui avait rêvé d'une ville où tous

[1] Pour toutes ces indications, voir *la Ville des Expiations*, livre VII, § 2.

les habitants auraient les uns pour les autres un véritable amour.

Remarquons tout d'abord que cette pensée de traiter les criminels avec bonté, en n'usant à leur égard que de corrections salutaires, n'est pas une invention de Ballanche. Avant lui, saint Augustin dans ses lettres et les saint-simoniens, etc., avaient eu la même pensée [1]. Toutefois, Ballanche a repris cette idée de la façon la plus originale. Que faut-il penser d'une telle conception ? Nous ne nous arrêterons pas au détail de cette organisation, fort discutable sans doute et à laquelle maintes modifications pourraient être apportées. Ce sont les principes sur lesquels s'est basé le *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois* qui sont dignes surtout d'être médités. Peut-être a-t-il eu tort de prétendre que le crime est une épreuve spéciale à laquelle la Providence condamne les criminels [2]; mais ces hommes que la société punit de la façon la plus sévère, ne sont-ils pas souvent, au point de vue moral, des barbares susceptibles d'être civilisés ? Se venger, la société n'en a pas plus le droit que l'individu ; punir est moins son affaire que celle du Créateur auquel on est bien obligé le plus souvent de renvoyer le soin de donner des récompenses ; rendre meilleurs, par la douceur de la charité la plus persévérante, ces êtres parfois si profondément pervertis, ne serait-ce pas vraiment digne de l'humanité ?

On objectera peut-être que ces hommes sont incorrigibles, et qu'il est, par conséquent, inutile d'entreprendre de les améliorer. Rien de plus faux pris absolument. L'expérience ne démontre-t-elle pas que, s'il est des coupables qui meurent sans manifester aucun bon sentiment, beaucoup du moins, au moment de l'heure suprême, ont de leur crime le regret le plus amer ? Ballan-

[1] Saint Augustin, lettre 133, et Saint-Simon, *le Nouveau Christianisme*

[2] Ballanche, *la Ville des Expiations*, livre III, § 3 et 4.

che ne niait pas que quelques-uns apporteraient de la résistance aux efforts entrepris pour les convertir ; il croyait pourtant que ce serait le très petit nombre [1].

Nous n'oserions demander la réalisation du rêve dont Ballanche vient de nous entretenir avec la science d'un habile architecte. Aussi bien que personne nous sentons les difficultés de toute sorte que l'on rencontrerait dans une telle Institution. A nous aussi, toutefois, il semble que, pour faciliter aux criminels repentants le retour vers le bien, la société devrait user d'une plus grande clémence. Il n'est pas du tout certain qu'en agissant ainsi on augmenterait le nombre des crimes. Pour l'affirmer, ne faudrait-il pas s'être fait de l'homme une opinion pessimiste à l'excès? Mais il est indubitable que la société grandirait au point de vue moral. Avec Ballanche, nous pensons qu'il faut, autant que possible, reculer devant les châtiments irrévocables. Le pardon des injures, l'application à convertir celui qui fait le mal, voilà deux admirables vertus chrétiennes qui sont, en même temps, deux indices non équivoques d'une réelle bonté.

[1] Ballanche, *la Ville des Expiations,* livre VI, § 3 et 4.

CHAPITRE III

IDÉES POLITIQUES DE BALLANCHE

Quelques principes politiques de Ballanche. — Comment il jugeait Bonaparte. — Sa manière de concevoir le gouvernement de la royauté. — Ses idées sur la liberté de conscience, sur la question des rapports de l'Eglise et de l'Etat, sur les Jésuites, sur la liberté de la presse, sur le droit de vote. — Un mot sur sa politique internationale.

La plupart des penseurs du XIX[e] siècle se sont sentis vivement attirés du côté de la politique et, à leurs préoccupations philosophiques, ils en ont ajouté d'autres relatives à la meilleure forme possible de gouvernement. Ballanche ne pouvait y échapper. En exposant sa philosophie, nous avons noté au passage quelques unes de ses opinions dans cet ordre d'idées, mais d'une façon nécessairement beaucoup trop incomplète. Recueillons donc, dans les œuvres de l'auteur de la *Palingénésie sociale*, les idées politiques qui s'y trouvent çà et là disséminées, cela achèvera de nous faire connaître l'homme et son œuvre.

Si Ballanche était persuadé que la condition parfois si misérable de l'humanité ne peut s'expliquer autrement que par une faute originelle, il pensait aussi que la marche ascensionnelle vers le progrès est « dans la nature de l'homme déchu et réhabilité[1] ». Selon lui, « les progrès de

[1] Ballanche, *Œuvres*, éd. in-8°, t. III, p. 413, *Réflexions diverses*.

la société sont naturels[1], et le premier devoir de celui qui la gouverne est de se mettre à la tête de ce mouvement, d'employer ses efforts à le bien diriger sans l'arrêter jamais. Car la société ne peut longtemps supporter la présence de ce qui n'est plus en harmonie avec son existence actuelle; il n'est pas possible de la faire longtemps rétrograder. Comme le corps repousse tout aliment qui n'est pas doué d'assimilation, ainsi elle rejette ce qui s'oppose à son progrès. C'est Dieu qui a mis en elle ce quelque chose d'inexorable.

Aux yeux de Ballanche, lorsqu'un Gouvernement obéit ainsi « à toutes les transformations que subissent les principes sociaux suivant les différentes phases de la civilisation », il représente la société dont il est appelé à diriger les destinées : c'est dans cette parfaite correspondance, entre la conduite d'un chef d'Etat et les aspirations sociales, que se trouve à la fois « le signe et le but d'une véritable mission[2] ». Et, bien que, par le seul fait de sa dignité, le souverain se trouve élevé au-dessus du peuple, « il faut qu'il soit dans l'esprit de ce peuple » ; sans cela il n'y aurait pas obéissance ou soumission ; il y aurait servitude.

Ballanche distinguait entre l'hérédité et la légitimité. La première, tout en étant naturelle, pourrait n'être pas légitime, disait-il, bien qu'il pût arriver aussi qu'elle se confondît avec la légitimité. Prise en elle-même, il la considérait comme « un droit de convention qui suppose le pacte primitif et qu'on est censé avoir admis comme une garantie de la stabilité, pour ne pas courir à chaque règne les chances d'une nouvelle révolution. Par conséquent, elle est fondée sur l'utilité des peuples. » La légi-

[1] Ballanche, *le Vieillard et le Jeune Homme*, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 413, et *Essai sur les Institutions sociales*, passim.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 415.

timité, au contraire, « suppose le droit divin ». Un prince légitime est toujours le représentant de la société; il la dirige vers ses destinées infailliblement progressives. S'il y manquait, cela ne pourrait durer. Et tel fut pour Ballanche l'arrêt sans appel qui vainquit Bonaparte[1].

Ballanche n'était donc pas républicain. Cela se comprend aisément : il avait vu de beaucoup trop près l'horreur des désordres révolutionnaires; sa mémoire avait conservé de tant de troubles de trop tristes et trop ineffaçables souvenirs pour qu'il pût jamais voir d'un œil satisfait une telle forme de gouvernement. Contrairement à J.-J. Rousseau, il expliquait l'origine du pouvoir par le droit divin et rejetait loin « le dogme insensé de la souveraineté du peuple[2] ». C'était tout à fait naturel chez un philosophe aussi profondément pénétré de la croyance à la Providence, et qui prétendait que Dieu lui-même avait imposé à l'homme l'état social. Bien plus, à l'en croire, ceux qui ont imaginé ce dogme ne furent même pas sincères : ils l'avaient inventé « pour expliquer certaines choses de la société ; maintenant, il est bien reconnu qu'il n'explique rien[3]. » Bien qu'il soit possible de considérer la société comme un fait, sans s'inquiéter nullement de son origine, il semblait à Ballanche que cette question ne peut être éludée, car il y a des conséquences trop graves à admettre telle doctrine de préférence à telle autre.

Les principes que nous venons d'exposer jusqu'ici ne sont, en vérité, aucunement incompatibles avec le gouvernement de l'empire, auquel Ballanche assista pendant une bonne partie de sa vie. Qui nous assure, en effet, que Bonaparte ne fut pas l'homme envoyé par la Providence pour représenter la société, imbue alors de principes

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, pp. 414 et 415.
[2] *Ibid.*, p. 404.
[3] *Ibid.*, t. I, *l'Homme sans nom*, p. 421.

révolutionnaires ? Il faut bien dire, cependant, que l'auteur de la *Palingénésie sociale* ne jugeait pas du tout les choses de cette façon. Il était loin d'être bonapartiste ; le gouvernement de Napoléon lui déplaisait : presque tous ses ouvrages en font foi. Ici, Bonaparte est désigné sous les noms d'« aventurier », de « soldat heureux qui a régné par le droit des baïonnettes ». Là, c'est un être « profondément égoïste... » qui eut toujours un « profond dédain pour l'espèce humaine ». Ailleurs, Ballanche nous dit que, si Bonaparte a été la plus forte individualité qui ait paru sur la terre; si « chez lui l'intelligence fut portée à son plus haut développement, le sentiment moral était resté en arrière, non relativement peut-être aux autres hommes, mais, sans aucun doute, relativement à lui-même. » C'est un blâme assez grave qui nous montre le peu d'estime dans lequel notre philosophe tenait l'Empereur[1].

Nous ne pouvons entreprendre de relever les nombreux passages des ouvrages de Ballanche, dans lesquels il est question de Bonaparte d'une manière plus ou moins désavantageuse. Ajoutons, toutefois, une dernière citation, assez curieuse et fort peu connue, tirée d'une des œuvres entièrement inédites de l'auteur de la *Palingénésie sociale*. Napoléon paraît y être jugé avec plus de soin, dans des lignes émues.

Délos, la Crète, la Samothrace furent, dit Ballanche, les berceaux de la civilisation de l'ancien monde. La Corse, l'Elbe, Sainte-Hélène, virent commencer et finir les destinées si singulières de celui qui voulut vaincre la civilisation.

Cet homme a traversé la terre, non en foulant sous ses pieds des peuples barbares, mais en foulant des peuples à qui la civilisation avait tout enseigné. Entre sa naissance et son premier exil, il a gagné

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, pp. 62, 320, 405, 447, 448, t. III, p. 121 et *passim*.

plus de batailles que tous les grands capitaines ensemble. Entre son premier et son second exil, il a conquis de nouveau l'empire, comme un autre aurait pris possession d'un héritage non disputé. Il est le seul qui puisse compter des Arbelles et des Actium comme d'autres comptent leurs combats. Plus d'un a joué le destin du monde et l'a gagné ou perdu une seule fois ; lui seul l'a gagné plusieurs fois ; à lui seul il a été donné de le perdre deux fois. Nous en avons été témoins. L'Europe tout entière s'est précipitée sur lui, et ce n'était pas trop, car elle n'a été sûre du triomphe que lorsque le vautour a eu fini de dévorer sa proie et que cette proie est entrée dans un solitaire tombeau.

Poésie des premiers âges, à ton tour, te voilà devenue de l'histoire.

L'empire romain, depuis les temps de Cincinnatus jusqu'au dernier Constantin, a été renfermé dans la courte vie d'un homme.

Les personnifications primitives représentaient les événements qui servirent à marquer les progrès de l'esprit humain. Le manteau symbolique fut placé sur les épaules des bienfaiteurs des hommes. Le Titan qui fut cloué sur les sommets du Caucase fut un génie civilisateur des hommes. Le nouveau Titan était venu ravir l'héritage des siècles ; il n'a point reçu l'apothéose, il se l'est donnée.

Il avait vaincu les rois de la terre avec les peuples ; et le jour où les peuples se sont retirés de lui, il est resté seul avec ses soldats. Il était seul ! Et les peuples et les rois étaient encore dans l'épouvante. Qui pouvait savoir si, dans sa prodigieuse destinée, Dieu ne tenait pas en réserve quelque Arbelles ou quelque Actium ? Qui sait sous quel joug aurait passé la reine des cités, s'il eût exécuté une seule fois le hardi projet annoncé deux fois, de faire de Paris son camp !

Rois et peuples, n'insultez point à la cendre de celui qui fut le maître de la terre ! Ne dédaignez point cette renommée qui fut si grande et qui restera plus grande encore !

Il n'a laissé qu'un nom, mais le plus grand de tous.

L'apothéose est le don des peuples ; mais qui pourrait l'enlever à celui qui eut assez de puissance pour se la donner à lui-même ?

Peuples de la terre, ne bénissez pas sa mémoire, car il ne vous a point enseigné les arts, vous les aviez ; vous ne teniez point de lui la science, il l'avait, au contraire, puisée au milieu de vous ; il ne vous avait point affranchis, vous l'étiez par vous-mêmes, il ne vous avait point donné vos lois et vos institutions, il les avait tournés contre vous. Ne bénissez donc pas sa mémoire, ne la maudissez pas

non plus ; respectez en lui la haute intelligence de l'homme, car cette haute intelligence, c'est vous.

Rois de la terre, que vous dirai-je?... Son tombeau est séparé de vous par l'Océan tout entier. Les mers immenses vous empêchent d'entendre le bruit de la vague qui vient à chaque instant se briser contre ce tombeau solitaire. Si, de temps en temps, il parvient à votre oreille quelque son importun et lointain, ce n'est qu'une illusion de vos épouvantes anciennes. La mort a soufflé sur cette couronne devant qui tombaient toutes les couronnes. Rois de la terre, ne le maudissez pas pour toutes les terreurs qu'il vous a causées. Pour vous, le mal est passé ; et le bien qu'il vous a fait reste seul. Dites-moi si sans lui vous auriez pu ressaisir le pouvoir du sceptre. Il vous a livré la liberté. Tenez-la enchaînée à l'égal d'un génie malfaisant. Redoublez de surveillance autour d'elle, multipliez les sentinelles, ensuite dormez en paix sur vos trônes comme durant l'ignoble siècle de Louis XV.

Cependant, je dois vous le dire, la liberté n'est point un génie malfaisant, c'est le don de Dieu.

Dormez toutefois. Il sera temps de vous réveiller lorsqu'une catastrophe sera inévitable. Au milieu de vos festins, vous verrez tout à coup des mots sinistres tracés par une main invisible sur les murs de vos palais. Qu'importe ? Vous aurez bu dans les coupes d'or; vous aurez dormi sur vos trônes. Vous aurez rêvé avec délices l'antique immobilité du vieil Orient. Vous aurez dit en souriant : Rien n'est plus facile que d'enchaîner la pensée! Les créatures humaines ne demandent qu'à servir. Les peuples sont des troupeaux. Le pouvoir fait ce qu'il veut. Voyez! Bonaparte n'était pas de la race des rois, et, pour régner, il a eu besoin d'un génie immense. Le sang qui coule dans nos veines nous dispense de génie. Nous pouvons à notre aise mépriser les sciences humaines. Nous pouvons commander l'ignorance, lorsque la science nous déplaît. Une seule science suffit au vil troupeau que nous foulons aux pieds : qu'il obéisse, c'est assez.

Voilà ce que disait aussi Bonaparte le jour où il a voulu être l'un de vous ; le jour où il a voulu que le sang des Césars coulât dans les veines de ses fils. Voyez où cette rare doctrine l'a conduit. Elle lui a donné un tombeau solitaire au milieu du vaste océan [1].

[1] Ballanche, *Elégie*, 2e partie, Manuscrits de la Ville de Lyon, n° 1806, premier carton, seconde enveloppe.

Mais si Ballanche détestait Bonaparte, à en croire Louis de Loménie, il n'en fut pas toujours ainsi. « J'ai été très consulaire, aurait dit Ballanche à l'auteur de la *Galerie des contemporains illustres*, mais pas du tout impérial ; j'ai vu avec bonheur la restauration de l'Eglise, mais j'ai été effrayé pour elle de la voir renaître pompeuse comme jadis et liée à l'Etat par la reconnaissance : je l'aurais mieux aimée libre de se relever sans appui et d'elle-même avec sa croix de bois. Le Consulat et l'Eglise hors de l'Etat, voilà quel était mon idéal en politique et en religion [1]. »

Ces lignes et les précédentes nous révèlent le secret de la haine de Ballanche pour Bonaparte : les conflits de l'Empereur avec le Saint-Siège, les quelques actes irréligieux de son gouvernement, son despotisme doivent être comptés pour une bonne part. Ne lisons-nous pas, en effet, dans les œuvres de l'auteur de la *Palingénèsie sociale*, ces paroles qui, à elles seules, le démontrent suffisamment : « La morale de la société n'est autre chose à présent que la morale même du christianisme. Cet homme qu'une île de la Méditerranée nous avait donné et qui paraissait né à une autre époque de la civilisation voulut méconnaître cette vérité [2]. » Et ces autres : « Il faut le dire, Bonaparte a voulu peser sur nous avec le pouvoir qui a précédé le christianisme ; et nous l'avons jugé avec les idées morales que le christianisme a données au monde. Bonaparte eut pour la religion une sorte de condescendance impie ; par un calcul plus impie encore, il ne voulait en faire qu'un moyen de police et d'asservissement. Il a cru quelques instants pouvoir la dominer, comme les

[1] De Loménie, *Galerie des Contemporains illustres*, t. III, article *Ballanche*.

[2] Ballanche, *le Vieillard et le Jeune Homme*, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 398.

législateurs des peuples païens avaient dominé les religions païennes[1].

Pour voir les choses avec plus de vérité, on doit ajouter aux motifs précédents l'horreur que Ballanche ressentit toujours pour la guerre dont, nous l'avons dit déjà, il entrevoyait, dans un prochain avenir, la complète disparition. Reconnaissons qu'à ce point de vue la conduite de Napoléon Ier ne pouvait guère lui donner satisfaction. Comment le doux *Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois* aurait-il pu aimer un prince aussi belliqueux et qui semble n'avoir jamais eu d'autre idéal que celui de marcher de conquête en conquête ?

Enfin, il ne faut pas oublier non plus le milieu où vécut Ballanche, cette société catholique et royaliste dans laquelle on avait parfois à se plaindre des sévérités de l'Empereur. Et l'on doit se rappeler aussi le très vif sentiment qu'avait notre philosophe de la continuité de la vie sociale. Ce fut sans doute ce profond respect des traditions qui lui fit dire ces paroles assez peu conformes à nos idées actuelles : « Les civilisations européennes sont toutes filles des traditions dont elles ne peuvent ni ne doivent s'affranchir[2]. »

Or, en France, le gouvernement de la tradition, c'est la royauté. Pour être conséquent avec lui-même, Ballanche devait donc être royaliste. Il l'était en réalité, bien qu'on trouve dans ses ouvrages quelques passages favorables à la démocratie ; celui, par exemple, où il met au nombre des signes de la légitimité le consentement tacite du peuple. Pour le démontrer, nous n'aurions qu'à transcrire maints endroits de ses œuvres où Ballanche déclare nettement son opinion, en particulier dans

[1] Ballanche, *Essai sur les Institutions sociales*, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 323.

[2] Ballanche, Préface de *l'Homme sans nom*, *Ibid.*, t. I, p. 306.

l'Homme sans nom et l'*Essai sur les Institutions sociales*. Il suffira de relever les quelques lignes suivantes qui expriment, d'une manière assez catégorique, ce que pensait l'auteur : « Un roi est précipité du trône, dit Ballanche, il n'en descend point. Le trône est usurpé, il n'est point cédé. Toute transaction est nulle ou, pour mieux dire, toute transaction est impossible[1]. »

Ballanche trouvait du reste que le gouvernement des rois avait toujours été de tous points à peu près irréprochable. Sans doute, le règne de Louis XV ne peut guère exciter notre admiration. Mais celui de Louis XIV, « que l'on est si souvent tenté d'accuser », ne mérite aucun blâme bien fondé. Remarquons-le, en effet, « la même raison qui faisait que le sentiment général de l'humanité n'existait pas, faisait aussi que le sentiment de la dignité de l'homme, abstraction faite du rang que chaque homme occupait, ne pouvait exister non plus[2]. » Le malheureux Louis XVI que la Révolution fit mourir sur l'échafaud ne resta pas davantage en arrière de son siècle, et il fut précipité du trône « avant la maturité de ses sages et vertueuses pensées[3] ».

Quant à Louis XVIII, au commencement de son règne du moins, étant donnée sa situation, il a choisi une ligne de conduite parfaite, que Ballanche prenait plaisir à admirer.

Il est juste de reconnaître l'exactitude de certaines observations de Ballanche, d'abord sur les règnes de Louis XIV et de Louis XVI, ensuite sur celui de Bonaparte, qui, on l'accordera sans conteste, ne fut pas irréprochable de tout point. Si l'on nous permet, cependant,

[1] Ballanche, *le Vieillard et le Jeune Homme*, 2e entretien, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 407.

[2] *Ibid.*, 5e entretien, pp. 448 et 449.

[3] Ballanche, *l'Homme sans nom* et les notes trouvées dans la maison du régicide, *passim*.

d'émettre une opinion purement spéculative sur le mode de gouvernement que Ballanche jugeait le meilleur, nous dirons qu'il n'y a point de raison pour que la royauté soit le seul gouvernement légitime. Le pouvoir souverain ne nous semble pas devoir être assimilé aux choses matérielles, dont l'héritage se transmet de père en fils. Ballanche a pressenti cette objection, puisqu'il a distingué entre l'hérédité et la légitimité. Le philosophe, bien qu'il se voie dans la nécessité de restreindre les cas où l'insurrection est permise, ne peut accepter, sans distinction aucune, cette pensée de Ballanche qu'il y a usurpation toutes les fois qu'un prince est précipité du trône.

On aurait grand tort de croire toutefois que Ballanche, comme Joseph de Maistre et de Bonald, désirait voir revenir l'ancien régime. Personne ne sentait mieux que lui combien le précédent ordre de choses avait été défectueux. Et, s'il eût désiré, sans doute, que l'humanité eût fait son évolution avec plus de lenteur et moins de violence, il n'était pas véritablement ennemi de la Révolution. La lecture de *l'Homme sans nom* tendrait à nous persuader que, à l'exemple de Joseph de Maistre, Ballanche vit quelque temps un châtiment divin dans cette révolution si terrible et une victime expiatoire dans l'infortuné Louis XVI. Mais l'*Essai sur les Institutions sociales* démontre qu'il savait reconnaître le bien qui était résulté de tant de désordres. A ses yeux, la nouvelle ère, si impatiemment attendue par l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, était commencée. Dans ces conditions, Ballanche ne pouvait être royaliste à la manière dont J. de Maistre l'a toujours été.

Ce qu'il voulait, c'était un royalisme plus libéral, à la fois plus favorable aux progrès de la civilisation et au bien-être de la société. A la vérité, d'importantes modifications s'imposaient dans la manière dont il faudrait gouverner à l'avenir, mais il crut voir son idéal réalisé

à l'avènement de la Restauration. Ce fut avec une explosion de joie naïve qu'il accepta la charte que donna Louis XVIII à son retour : il l'appelait tout uniment « la formule pour dégager l'inconnue », c'est-à-dire pour fixer la manière nouvelle dont les rois devraient gouverner. Bien différent de J. de Maistre que la Révolution avait aigri, il trouvait comme Mme de Staël que le régime constitutionnel était entièrement « admirable ». Et voici de l'excellence de ce régime une raison originale dont personne autre que Ballanche ne peut, à coup sûr, revendiquer la propriété.

Dans l'*Essai sur les Institutions sociales*, Ballanche attribue la Révolution au développement inégal que suivirent les mœurs et les opinions dans leur marche progressive. Ces dernières l'ayant emporté ont jeté le trouble dans toute l'organisation sociale. Tant de désordres n'auraient assurément pas eu lieu si les mœurs avaient pu maîtriser les opinions. Le progrès aurait été réalisé quand même, mais avec plus de sagesse et de modération. Eh bien, le Gouvernement constitutionnel répond à merveille à l'essence intime du corps social. La Chambre des députés représente les opinions dont la marche progressive est toujours rapide ; la Chambre des pairs représente les mœurs qui ont aussi une marche progressive mais plus lente ; la raison de son existence est de modérer le mouvement progressif de la première, « de lui imprimer une sage et prudente direction, c'est le pendule régulateur du mécanisme constitutionnel ». Bref, un tel Gouvernement pourrait se définir « un Gouvernement fondé sur l'opinion, car tout cet appareil, si simple et si compliqué en même temps, n'est qu'une méthode ingénieuse pour consulter à chaque instant l'opinion et, néanmoins, pour la consulter sans s'y asservir aveuglément, pour la dégager des passions qui peuvent l'obscurcir, pour la diriger elle-même, pour n'en recevoir des leçons ou des avertissements que lorsqu'elle

a été formée et mûrie, soit par les discussions des Chambres, soit par la liberté de la presse [1]. »

Quant au roi lui-même, sous ce régime constitutionnel, Ballanche voulait qu'il lui fût accordé une puissance assez grande, presque voisine de l'omnipotence, nous venons déjà de le montrer. « Le roi, dit-il, étant en dernier résultat, l'interprète légal et l'expression de la volonté générale, étant par sa nature et sa situation le représentant immuable et sacré de la société, doit être investi de tous les moyens qui peuvent lui révéler les besoins de cette société, qui peuvent le mettre en contact avec elle. Le roi, c'est la volonté ; les Chambres sont la raison du vouloir [2]. » En cela l'auteur de la *Palingénésie sociale* se montrait très conséquent avec sa théorie de l'origine divine du pouvoir. Aussi, n'est-on pas étonné davantage de lui voir émettre cette pensée, très capable de surprendre, au premier abord, quiconque ne connaîtrait pas sa doctrine : « Le roi, toujours enveloppé de son inviolabilité, ne peut se tromper, puisque la volonté royale n'est point celle d'un homme [3]. » Cependant, une telle assertion ne soutient pas l'examen. Peut-être Ballanche changea-t-il d'avis plus tard. Dans la *Palingénésie sociale*, il ne put, en effet, retenir quelques plaintes sur les entraves qu'apportent aux progrès de l'humanité ceux qui sont établis pour la diriger. A cette époque, sa pensée devait avoir subi, sans doute, une légère évolution.

Quoique très avancé pour son parti, *le Philosophe de l'Abbaye-aux-Bois* comprenait donc d'une tout autre manière que nous les devoirs d'un chef d'Etat. Même dans notre république, on pourrait trouver en quelque sorte le

[1] Ballanche, *le Vieillard et le Jeune Homme, Œuvres*, édit. in-8°, t. II, pp. 425, 427 et *passim* dans l'*Essai sur les Institutions sociales*.

[2] *Ibid.*, p. 427.

[3] *Ibid.*, p. 429.

régime constitutionnel, mais nous sommes loin de nous sentir portés à reconnaître, dans un souverain quel qu'il soit, le pouvoir vraiment autocratique que Ballanche a voulu lui attribuer. Conformément aux idées de J.-J. Rousseau, nous considérons ceux qui nous gouvernent plutôt comme des mandataires du peuple. Cette opinion, Ballanche ne l'a jamais partagée. Il ne voyait guère d'autres limites à la puissance royale que celles des concessions volontaires que le roi lui-même s'était imposées, concessions qui devaient ensuite l'obliger comme tout contrat oblige un honnête homme. « Le pouvoir, dit-il, se donne des limites qu'ensuite il ne peut plus franchir, image de Dieu imposant à l'univers des lois qui doivent subsister toujours[1]. » C'est dans ce même sens qu'il faut interpréter, selon nous, ces paroles extraites de *l'Homme sans nom :* « Le véritable titre de Louis XVIII a été le testament de son frère, de l'auguste victime ; le titre de la nation est la charte donnée par son roi ; ces deux actes ne peuvent se séparer. Déchirer l'un des deux, c'est les déchirer l'un et l'autre. Alors, on ne sait plus où s'est réfugié le droit ; la France passe sous la dictature du fait : hypothèse inadmissible, à moins d'une révolution rétrograde... »

Il ne semble pas impossible de se rendre exactement compte des causes psychologiques qui expliquent dans Ballanche la formation de ces dernières idées. A l'époque où il entreprit de communiquer au public ses quelques opinions politiques, on était encore trop près de l'ancienne monarchie pour que lui, si timide par nature, pût se déclarer partisan des opinions hardies de Rousseau. S'il aimait la royauté, son esprit trouvait, cependant, une satisfaction assez grande dans le nouvel ordre de choses créé par la Révolution ; tout naturellement, il devait rêver aux

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 430.

améliorations à établir pour faire supporter désormais l'ancien régime, en essayant de le maintenir. De même, ce fut, sans doute avec un peu de chauvinisme, le contrecoup produit par la Révolution française dans les autres nations qui fit adopter à Ballanche cette opinion, partagée auparavant par Joseph de Maistre, que la France est destinée par la Providence à marcher à la tête de la civilisation européenne [1].

C'en est assez sur les prérogatives du pouvoir considéré en lui-même ou dans ses représentants, maintenant que nous connaissons les droits essentiels que Ballanche attribuait à l'autorité souveraine, plaçons-nous au point de vue de ses rapports avec les gouvernés. Demandons-nous quelles libertés doivent avoir les citoyens suivant l'opinion de l'auteur de la *Palingénésie sociale?*

S'il est une liberté capitale dont Ballanche ne pouvait se dispenser de parler, c'est la liberté de conscience. La religion jette assez souvent la division parmi les hommes. Fréquemment — l'histoire en fait foi — ceux qui sont nés dans telle communion se déclarent ennemis de ceux qui ne partagent point leurs croyances. Si bien que tant de fréquentes persécutions pousseraient presque le psychologue à croire que l'intolérance est dans la nature de l'humanité. Au milieu de ces dissensions inévitables, quelle attitude, suivant Ballanche, le gouvernement doit-il avoir ?

Pour un certain nombre de philosophes religieux, contemporains de Ballanche, J. de Maistre, de Bonald, Lamennais [2], Bautain, etc., — nous relevons seulement

[1] Ballanche, *l'Homme sans nom*, *Œuvres*, édit. in-8°, t. I, p. 408. *Essai sur les Institutions sociales, passim*, J. de Maistre, *Considérations sur la France*, chap. II.

[2] Lamennais, *De la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*, Paris, 1816. Dans cet ouvrage, l'auteur demande même qu'on applique aux sacrilèges la peine des parricides. Plus tard, il se

quelques noms, les plus dignes de notoriété — la société étant chrétienne, l'Etat doit adopter la religion de la société et s'en faire le défenseur en s'appliquant à détruire les autres. C'est dans ces idées qu'était Louis XIV lorsqu'il commit l'énorme faute de la Révocation de l'Edit de Nantes.

De telles doctrines prêtent le flanc aux plus graves objections. C'est à bref délai la ruine de l'Etat même le plus prospère. Et, s'il nous est permis d'avoir notre franc-parler, nous dirons que la liberté de penser étant l'un des droits naturels de tout être raisonnable, jamais il ne peut être licite, même en faveur de la doctrine intrinsèquement la meilleure, de violenter la liberté d'autrui. Ballanche partageait ces idées, et il faut lui reconnaître le mérite de s'être montré dans sa politique partisan de la tolérance religieuse.

Comme les philosophes dont nous avons cité les noms, il trouve que la société est chrétienne : il nous l'a répété bien des fois sur tous les tons ; mais il pense que, si l'Etat veut avoir une religion, sa religion doit être composée de toutes les religions particulières. Toutefois, nous devons remarquer qu'il demandait pour le catholicisme une protection toute spéciale en France, parce que « l'expression du sentiment religieux du peuple français est la religion catholique ». Et selon lui, il y a lieu de distinguer entre la tolérance et l'indifférence [1]. La première,

montra plus libéral; et le Pape Grégoire XVI, dans l'Encyclique du 15 août 1832, où il condamnait les doctrines de *l'Avenir* traita d'opinion erronée et de délire la liberté de conscience dont, par un revirement d'idées, Lamennais s'était fait le défenseur. Le Souverain Pontife, en prononçant une telle sentence, a voulu blâmer, sans doute, plutôt les conséquences parfois funestes de ce droit imprescriptible de l'humanité que ce droit considéré en lui-même.

[1] Ballanche, *le Vieillard et le Jeune Homme*, 6e entretien. *Œuvres* ; édit. in-8o, t. II, pp. 121 et 464.

bien entendu, ne se confond pas avec la seconde. Si l'Etat doit être tolérant, c'est parce que « l'homme ne fait point sa religion et qu'il ne peut s'en donner une », c'est parce qu' « il n'y a point de religion fondée sur le mensonge : toutes sont l'expression du sentiment religieux, de la pensée divine communiquée à l'homme ; toutes ont cela de semblable, que toutes n'ont de puissance que par la foi ; toutes ont une sorte d'analogie avec les différentes langues, qui sont une image plus ou moins parfaite de la parole immatérielle et increéée[1]. » Quant aux raisons qui doivent le porter à montrer pour le christianisme une véritable prédilection, il semble que, d'après Ballanche, ce soient les nombreux bienfaits dont la société est redevable à cette religion : son excellence intrinsèque et son universalité. En effet, n'est-il pas possible de dire que la religion chrétienne est la religion de l'humanité ?

La question des rapports de l'Eglise et de l'Etat a été résolue de différentes manières. D'après certains penseurs l'Eglise doit être subordonnée à l'Etat ; pour d'autres, c'est l'Etat qui doit être subordonné à l'Eglise. Aucune de ces deux opinions n'est celle de Ballanche : il a adopté l'opinion intermédiaire, celle de l'indépendance des deux puissances, chacune dans leur sphère d'action. « Les sacerdoces de l'antiquité, a-t-il écrit, avaient la direction du monde social tout entier ; ils avaient la science, la police, l'administration politique, et ce fut l'âge primitif de la théocratie... Lorsque les sacerdoces chrétiens ont voulu s'investir de la prérogative qui ne fut point disputée aux sacerdoces de l'antiquité, ils l'ont usurpée, elle ne leur appartient point par la nature de leur institution[2]. » Et, à l'en croire, ce serait aux locutions impropres, ordinaire-

[1] Ballanche, *le Vieillard et le Jeune Homme, Œuvres,* édit. in-8°, t. II, pp. 455 et 456.

[2] *Ibid.*, t. III, pp. 375 et 376, *Réflexions diverses.*

ment en usage, qu'il faudrait attribuer l'opinion du plus grand nombre de ceux qui ont pensé d'une autre façon sur ce sujet. « Le mot autorité temporelle, dit Ballanche, est, à mon avis, une locution qui a été une source d'erreurs. L'autorité temporelle elle-même est une intelligence... Ne dirait-on pas que, à part l'autorité spirituelle, la société soit un être brutal ? Il n'en est point ainsi. L'autorité temporelle gouverne ce monde, composé d'êtres intelligents qui se manifestent par des organes ; l'autorité spirituelle nous prépare au monde futur. Il est certain que, si l'autorité temporelle était telle qu'elle est définie par certains théologiens ou par un phisophe sensualiste, il faudrait bien admettre l'ultramontanisme, puisque seul il spiritualiserait la société[1]. »

On pourrait ajouter que, se reportant aux luttes qui eurent lieu au moyen âge entre le Pontificat et l'Empire, Ballanche, dans ses *Réflexions diverses*, félicite les princes d'avoir résisté à Grégoire VII. En ce qui concerne les questions politiques dont s'occupe le gallicanisme, l'auteur de la *Palingénésie sociale*, — cela n'est pas douteux, — était donc gallican, et la Déclaration de 1682 lui paraissait n'avoir pu « être rédigée en articles que parce qu'elle nous régissait déjà[2] ». N'insistons pas davantage sur ce sujet ; demandons-nous plutôt quelles raisons poussèrent Ballanche à refuser au Pape la jouissance du souverain pouvoir.

Quelques-unes des citations précédentes permettent de penser qu'il ne voyait point de raison à ce que deux puissances, aussi différentes par nature que l'Etat et l'Eglise, fussent indistinctement confondues dans leurs attributions. Cela ne ressort-il pas des paroles précitées, dans lesquelles Ballanche, après avoir affirmé que l'Eglise

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 373.
[2] *Ibid.*, p. 366.

ayant son domaine propre ne doit pas s'immiscer du pouvoir temporel, prétend qu'elle usurperait ce pouvoir si elle venait à se l'attribuer, parce qu'il « ne lui appartient pas par la nature de son institution » ? Sans doute, cet argument est loin d'être nouveau, on l'avait déjà employé à l'époque de Louis XIV. En voici un, qui est original, et surtout beaucoup plus surprenant dans la bouche de Ballanche, de ce philosophe chrétien, si profondément pénétré de la nécessité du christianisme et si convaincu des progrès immenses dont lui est redevable la société. L'auteur de la *Palingénésie sociale* n'est-il pas allé jusqu'à dire : « Si Grégoire VII eût pu réaliser ses desseins, l'Europe serait devenue l'Orient[1] » ? Lui-même ne nous fait pas connaître les raisons qui l'ont poussé à porter un semblable jugement. Il est à croire que son opinion sur les récompenses et les peines de l'au-delà, opinion si différente des croyances de la religion chrétienne, est pour beaucoup dans un semblable jugement.

Tout en admettant l'indépendance réciproque de l'Eglise et de l'Etat, il semble toutefois que Ballanche a, dans certains cas, reconnu au pouvoir civil une puissance peu compatible avec les principes précédemment exposés : c'est le pouvoir de dissoudre ou d'expulser certaines associations religieuses. Le 16 juin 1828, le ministère Martignac lança contre les Jésuites ses fameuses ordonnances. Sans approuver « les rigueurs odieuses » dont l'expulsion des Jésuites fut environnée, « sans croire à toutes les accusations si peu dignes de foi dont ils furent l'objet », Ballanche ressentit peu de sympathie à leur égard. Il est même hors de doute qu'il approuvait la décision du Gouvernement interdisant à ces religieux l'éducation de la jeunesse. « Voudriez-vous confier, dit-il, l'éducation publique a des hommes réunis par un lien qui vous serait

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 372.

étranger, et livrer ainsi l'avenir de la société à des influences mystérieuses dont vous ne pouvez prévoir tous les résultats ? Des hommes qui auraient un pacte dont vous ignoreriez les conditions voudriez vous leur laisser falsifier à leur gré l'enseignement, fausser les doctrines, reconstruire les hiérarchies des rangs, fonder frauduleusement tont un ordre de choses contraire à votre ordre légal, fortifier l'autorité aux dépens du sens intime ? » Il trouvait que « Henri IV ne les avait rétablis que par terreur », et que Clément XIV avait eu grandement raison quand il essaya de les réprimer. Suivant Ballanche, en effet, cet ordre n'aurait été fondé « que pour arrêter les progrès du protestantisme, pour fixer la foi et non pour la développer », et « Ganganelli, abolissant l'ordre des Jésuites, est un général qui licencie ses armées lorsque la guerre est finie [1] ».

Avouons que ces idées étonnent un peu de la part de Ballanche, de ce philosophe qui nous a paru jusqu'ici libéral et partisan de la tolérance. Et nous n'avons pas encore cité tous les passages où il s'abandonne à sa mauvaise humeur. Voici, par exemple, une phrase non moins vive que les précédentes : « Je considère les Jésuites comme un instrument irrationnel, puisqu'ils n'ont ni traditions, ni corps de doctrine; cet instrument formerait de nous des automates chinois[2]. » Pourquoi Ballanche a-t-il donc montré à l'égard des Jésuites une telle sévérité ?

L'antipathie qu'il vient de manifester semble avoir son explication dans l'influence politique qu'ont eue ces religieux presque à toutes les époques, et dans le vœu d'absolue obéissance qu'ils font tous à leur supérieur conformément aux statuts de leur institution. « Les Jésuites, dit Ballanche, ont réellement gouverné. Ils ont régné au

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, pp. 371, 388, 394.
[2] *Ibid.*, p. 393.

Paraguay ; ils ont voulu même se maintenir par les armes. » Puis, les comparant aux Pythagoriciens, il ajoute : « La grande différence qu'il y a entre les Pythagoriciens et les Jésuites, c'est que les premiers étaient à la tête de toute la science de leur temps, qu'ils avaient pénétré dans tous les sanctuaires, qu'ils avaient une doctrine, et que les Jésuites sont sans corps de science et sans doctrine. Je dis qu'ils sont sans doctrine, parce que leur pensée profonde est un système et non une doctrine ; ils professent l'obéissance passive qui est l'abolition de l'homme. Les pythagoriciens avaient la prétention de gouverner les esprits en les dominant par l'ascendant de la philosophie ; les Jésuites veulent les gouverner en enchaînant leur liberté, en les dépouillant de la volonté[1]. »

Nous comprenons parfaitement qu'un vœu d'obéissance aveugle devait déplaire à un philosophe tel que Ballanche qui considérait l'humanité comme se faisant elle-même et comme incapable de progresser sans de nombreux et spontanés efforts. Cependant, pourquoi alors la plupart des autres congrégations religieuses ne tomberaient-elles pas sous le coup de la même condamnation ? Dans ses ouvrages, l'auteur de la *Palingénésie sociale* n'a jamais abouti à une conclusion semblable ; nous n'avons donc, en aucune façon, le droit de la lui attribuer. Peut-être s'est-il attaqué aux Jésuites à cause de leur influence plus considérable et de leur plus grande notoriété. Quand on remarque combien Ballanche était ami de la religion et de la tolérance, quand on se rappelle qu'il trouvait mauvaises toutes les raisons données de son temps pour repousser les Jésuites, et qu'il demandait de les faire entrer dans le droit commun[2], on est presque porté à croire qu'il a écrit

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 392.
[2] *Ibid.*, p. 388.

les quelques lignes précédentes dans un mouvement de mauvaise humeur.

Nous n'avons guère à insister ici sur les autres libertés du citoyen, car Ballanche en a parlé trop à la hâte et comme en passant.

Il admettait la liberté de la presse, et, dans une comparaison un peu étrange, il l'a assimilée « aux soupapes de sûreté des machines à vapeur ». « C'était un moyen, disait-il, d'obvier aux nombreux inconvénients qui doivent résulter du nouvel ordre de choses[1]. » Il voulait, sans doute, faire entendre par là que les plaintes des publicistes contre les gouvernements éclairent et consolident parfois ces gouvernements eux-mêmes, au lieu de les ébranler.

Ce principe, qui, au premier abord, paraît assez plausible, devient, lorsqu'on veut y réfléchir, fortement sujet à discussion. Si parfois, il est vrai, les plaintes des gouvernés éclairent les gouvernements, il arrive non moins souvent qu'elles les énervent et les affolent, parce qu'il n'est pas toujours facile de leur donner satisfaction. La plupart des souverains ne sont-ils pas d'un avis contraire à celui de Ballanche? Ne vaut-il pas mieux dire, semble-t-il, que la liberté de la presse est corrélative de la liberté de penser, inhérente à la personne humaine ; elle ne peut avoir alors d'autre limite que la justice, car il ne peut jamais être permis de faire du tort à autrui. Ballanche, assurément, pensait ainsi ; mais il n'a pas envisagé la question sous tous ses aspects, bien qu'il ne soit jamais demeuré indifférent, dans ses diverses théories, aux prescriptions de la morale.

Sur la question du vote, Ballanche partageait les idées du gouvernement de la Restauration. Le suffrage universel,

[1] Ballanche, *Essai sur les Institutions sociales. Œuvres*, édit. in-8°, t. II, pp. 189 et 190.

qui avait donné lieu à de si graves désordres, lui paraissait inadmissible. « On ne peut espérer, disait-il, une paisible unanimité. » Dès lors, de quel droit une portion du peuple imposerait-elle un souverain à l'autre portion ? « De quel droit sans la justice une majorité imposerait-elle des devoirs à une minorité ?... N'ai-je pas vu, en 1793, écrire dans les papiers publics, que la moitié plus un a le droit de tuer la moitié moins un, lorsque cette moitié est dissidente ? Ces terribles dialecticiens de la Terreur ne reculaient pas timidement devant les conséquences de leurs principes[1]. »

D'ailleurs, le suffrage universel n'est pour ainsi dire qu'un corollaire du dogme de la souveraineté du peuple, que Ballanche, nous l'avons vu, s'est toujours empressé de rejeter. Et le peuple ne lui semblait pas mériter tous les égards que certains politiciens demandaient de lui accorder. « Ne voyons-nous pas, dit Ballanche, qu'il n'obéit qu'aux passions du moment[2] ? » Au reste, il y a d'inévitables inégalités parmi les hommes et qui subsisteront toujours. « L'égalité ne sera pas même parmi les justes dans le séjour de la félicité qui leur est préparée, car il est dit dans l'évangile : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père : L'égalité est dans la société, sauf la différence des fortunes, sauf la différence des rangs, sauf la différence des facultés, sauf enfin l'inégalité[3]. »

Pour Ballanche, le principe à suivre dans les différentes circonstances où le prince se croit obligé de consulter ses sujets, c'est le suivant, *suffragia non sunt numeranda sed ponderanda ;* par suite, peu importe la majorité numérique. « Si l'on eût d'abord compris, dit-il, que la majorité ne doit pas être évaluée par le nombre des voix,

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. I, p. 421. et t. II, pp. 404 et 405.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 406.
[3] *Ibid.*, p. 128.

mais par la qualité des suffrages, on aurait évité beaucoup de crimes et on se serait épargné beaucoup d'embarras[1]. »

Ces lignes, à vrai dire, ne sembleraient pas abolir entièrement le suffrage universel, mais alors cette universalité devient illusoire; elle se transforme, comme Ballanche l'avait rêvé, en un moyen d'investigation pour se rendre compte des désirs de la société. Au reste, lorsque la Restauration promulgua une nouvelle loi électorale décidant que tout électeur devrait être âgé de trente ans au moins et payer trois cent francs de contributions directes, et que, pour être éligible, il faudrait avoir quarante ans et payer mille francs de contributions directes, Ballanche applaudit à cette innovation ; il essaya de montrer que le pouvoir souverain, en prenant cette décision, ne dépassait nullement les limites de son domaine[2].

Nous terminerons ce chapitre de la politique de Ballanche par quelques lignes fort rapides sur ce qu'on pourrait appeler sa politique internationale. Persuadé que l'Europe allait bientôt entrer dans une phase nouvelle de progrès, dans laquelle la charité aurait une efflorescence magnifique, l'auteur de la *Palingénésie sociale* en était venu à penser que des liens d'une fraternité indissoluble uniraient désormais toutes les nations. Par suite, plus de diplomatie difficile, plus de ces guerres terribles qui plongent dans le deuil même le peuple vainqueur. Il règnera désormais entre tous les hommes une si parfaite entente qu'ils ne formeront plus, pour ainsi dire, qu'une seule et même nation. « Trois limites seront reconnues pour marquer la diversité des nations : les mœurs, les langues, les bassins géographiques. Et les limites naturelles ne nuiront point à la grande unité du genre humain[3]. » Bien

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. II, p. 128.
[2] *Ibid.*, pp. 431 et 432.
[3] Ballanche, *Vision d'Hébal*, p. 101.

plus, la philanthropie les poussant à rechercher le bien de leurs semblables, tous les peuples aboliront la peine de mort, et enverront les criminels dans « la Ville des Expiations », en attendant qu'ils aient pu, eux aussi, en fonder une. « Il est certain, dit Ballanche, que la société n'a plus besoin à présent des cruelles garanties dont elle reste encore entourée, que peut-être elle en a toujours pris de trop fortes, et qu'ainsi, elle a donné lieu aux impies malédictions dont elle a été accablée dans tous les temps[1]. » Ballanche était intimement convaincu de cette pensée que « chaque peuple a une mission à remplir dans les vues de la Providence », et il espérait, — cela n'est pas douteux, — que sa patrie, si souvent initiatrice du monde, prendrait encore les devants dans ces divers progrès que la civilisation devait, selon lui, infailliblement réaliser[2].

Ces vaticinations ont assurément leur poésie et leur charme, mais, à y regarder de près, est-il probable qu'elles soient jamais réalisées? Il est permis de se montrer sceptique sur ce point. Ce n'est pas assurément que la réalisation de ces curieuses conceptions ne puisse être désirable, mais il semble néanmoins que ce soit une Europe idéale que l'auteur de la *Palingénésie sociale* a rêvée.

Bref, sa politique se ressent non seulement du milieu royaliste où il vécut, comme de ses tendances à la fois conservatrices et libérales, mais encore, on l'a vu, de sa puissante imagination. Elle n'est pas celle d'un grand politique, auquel de nombreuses et fortes réflexions ont appris à lire dans le fond des choses, cependant elle n'est pas exempte d'aperçus originaux. Ne sont-ce pas là autant de raisons différentes qui font qu'elle mérite d'être signalée ?

[1] *France littéraire de 1832*, Epilogue de *la Ville des Expiations* (Episode tiré du livre V, § 11). Voir aussi *passim* dans les *Œuvres de Ballanche.*

[2] *Ibid.*, t. II, pp. 25, 49, 51, etc., et t. III, p. 128.

CONCLUSION

Valeur de Ballanche. — Ses défauts empêcheront toujours de le ranger parmi les penseurs de premier ordre. Mais il mérite une place honorable à la suite des grands métaphysiciens ; leurs spéculations gagneraient, semble-t-il, à être complétées par les siennes.

Appelé en 1836 à faire un discours sur la tombe d'une jeune fille poète, que sa mère faisait exhumer du cimetière de Montparnasse, Ballanche prononça les paroles suivantes : « Elisa Mercœur a deux immortalités également assurées ; l'une que le monde ne peut refuser à un jeune talent, si noble, si pur. si élevé, sitôt éteint ; l'autre, plus certaine encore, plus haute et plus durable, puisqu'elle est à l'abri de toutes les vicissitudes humaines, celle que Dieu accorde aux créatures intelligentes qui ont bien usé de ses dons [1]. » Sans doute, « l'ange de la résurrection, qui va chercher partout pour l'accompagner dans les demeures éternelles, l'âme qui fut une fois revêtue de la dépouille mortelle dont elle s'est débarrassée [2], » se hâta de venir conduire, dans le séjour de l'immortalité, ce doux philosophe qui rêva pendant toute la durée de son existence aux choses hélas ! si mystérieuses de l'au-delà. Et il plaça peut être bien haut, dans ces « mondes successifs » auxquels Ballanche croyait, ce charmant penseur,

[1] Manuscrits de la Bibliothèque de la Ville de Lyon, f[s] Coste, n° 15671. *Discours prononcé par Ballanche à la translation des restes d'Elisa Mercœur du cimetière de Montparnasse à celui du Père-La Chaize, le matin du 18 mai 1836.*

[2] *Ibid.*

dont la vie fut à peu près exempte de l'orage des tumultueuses passions, qui tourmentent la plupart des hommes jusqu'à l'heure de ce repos qu'on appelle la mort. Mais, l'immortalité de la gloire, c'est-à-dire de ce souvenir respectueux que les hommes accordent au talent, au génie, Ballanche eut-il véritablement des titres à l'obtenir? C'est par la réponse à cette question que notre étude doit se terminer.

Il faut bien le reconnaître, un grave défaut dépare l'œuvre de l'auteur de la *Palingénésie sociale:* c'est le désordre incontestable de ses idées, trop souvent présentées sans beaucoup de méthode et avec incohérence. C'est à ces négligences que fait allusion M. Faguet quand il dit : « Rien n'est difficile, rien n'est impossible, — et je viens de m'en apercevoir, — comme de ramasser Ballanche en quelques idées générales approximativement intelligibles. Je ne crains pas de l'avoir trahi ; je suis sûr que je l'ai faussé, seulement à vouloir m'en rendre raison ; tout au moins, je l'ai certainement dénaturé, car sa nature est d'être insaisissable [1]. » Le savant auteur de cet article tombe sans doute dans l'exagération en disant que Ballanche ne peut être compris, mais il a raison quand il parle des difficultés que l'on rencontre dans cette étude, bien qu'il y ait peut-être encore quelque exagération à ce sujet.

Ballanche, d'ailleurs, a remarqué lui-même ce défaut de ses compositions. Ici, il parle de « l'irrégularité qui existe dans la marche graduelle de ses idées » ; là, il nous dit que « les *Prolégomènes* remuent toutes les idées sans les asseoir, sans presque les coordonner [2] ». En outre, dans les manuscrits inédits qu'il a laissés en mourant [3],

[1] *Revue des Deux-Mondes*, de janvier 1892, p. 66, article de E. Faguet.

[2] Ballanche, *Œuvres*, éd. in-8°, t. III, p. 331.

[3] Bibliothèque de la Ville de Lyon. Manuscrits de Ballanche, n° 1806 (1759) 1er carton, 2e enveloppe.

on trouve le curieux témoignage que voici. Ballanche suppose un colloque avec lui-même et l'un des vieillards attachés au temple de la partie ésotérique de « la Ville des Expiations ». Après maintes félicitations sur le travail qu'a dû coûter *Orphée,* « avoue au moins, lui dit le vieillard, que les matériaux dont tu t'es servi pour les *Prolégomènes* ont été entassés pêle-mêle par toi, et que tu as laissé à tes lecteurs le soin de les coordonner? Je ne voulais qu'imprimer un mouvement à leur esprit, répond Ballanche, et non leur imposer des opinions. Toutefois, ce mouvement est dans une direction nettement déterminée... Tu ne nieras point, continue le vieillard, que tes idées ne te soient venues successivement? J'ai dit moi-même, répond Ballanche, que je travaillais à ma propre initiation et que je désirais y associer mes lecteurs. »

Ne rejetons pas entièrement l'explication donnée par l'auteur de la *Palingénésie sociale.* Soit; il a recueilli au jour le jour les idées qui se présentaient à son esprit. Mais toute plausible que puisse paraître, au premier abord, une excuse aussi pleine de sincérité, nous ne pouvons l'admettre définitivement. Au fond, Ballanche était trop poète pour exposer ses pensées d'une manière méthodique.

L'une des meilleures preuves, c'est qu'il ne s'est guère occupé que de métaphysique et de philosophie de l'histoire. Chez lui, on ne trouve à peu près point de psychologie. C'est une grave lacune chez un philosophe, ce défaut, toutefois, chez un poète philosophe ; s'explique parfaitement. Les plus belles sources d'inspirations, qui puissent émouvoir un poète, n'est-ce point, en effet, la métaphysique qui les fournit?

D'ailleurs, sa conception de « la Ville des Expiations » est encore l'indice d'une telle qualité d'esprit. Un homme positif n'eût jamais imaginé une organisation sociale si étrange; il fallait être poète pour créer un tel état de perfection, pour rêver d'un tel idéal d'organisation sociale,

d'un idéal qui, pour n'être point cependant une pure utopie, ne se réalisera probablement jamais.

Quelle que puisse être l'origine de ce défaut, il a tant nui à la réputation de Ballanche qu'on ne lit plus guère aujourd'hui les ouvrages qu'il a composés. J.-J. Ampère, de Loménie, Victor de Laprade, Charles Lenormant, et d'autres habitués plus ou moins fidèles de l'Abbaye-aux-Bois avaient poussé trop loin l'admiration pour l'auteur de la *Palingénésie sociale*. Une réaction s'est opérée, excessive comme toute réaction a coutume de l'être. Et, confiant dans l'appréciation de quelques critiques sévères qui le lurent peut-être avec rapidité, on s'est appuyé sur le défaut d'ordonnance logique de ses œuvres pour le considérer comme un rêveur, comme un écrivain inintelligible, de médiocre importance, qui doit, sans doute, à la bonne fortune d'avoir vécu dans l'intimité de Mme Récamier et des écrivains célèbres qui se groupaient autour d'elle, la gloire attachée quelque temps à son nom.

Un tel jugement s'explique, en outre, par le genre dans lequel Ballanche a eu le tort de se cantonner, en ne s'occupant guère que de métaphysique. Car, le positivisme d'Auguste Comte a exercé et exerce encore une considérable influence sur les esprits. Les profondes abstractions philosophiques sont devenues quelque peu suspectes ; plus ou moins inconsciemment nous nous montrons défiants pour les recherches métaphysiques. Aussi, quand nous permettons à un écrivain de s'y livrer, nous demandons que sa méthode soit pleinement irréprochable et son style d'une parfaite clarté.

Malgré cette lacune, malgré l'incohérence de quelques-unes de ses compositions, deux défauts graves chez un philosophe, Ballanche n'était assurément pas dépourvu de talent, et l'on aurait grand tort de le perdre dans la foule des médiocres.

Dans ses œuvres littéraires, il a fait preuve d'une douce

et charmante sensibilité ; son style est le plus généralement d'une pureté irréprochable ; ses jugements d'une largeur de vue qui permet de le compter au nombre des précurseurs du romantisme.

En politique, il s'est montré des plus avancés de son camp, tout en s'efforçant de propager des idées modérées et progressives. Et, si quelques-unes de ses vaticinations n'ont pas été réalisées, beaucoup ont eu, cependant, une assez prompte réalisation.

En tout et toujours, il a voulu être un conciliateur faisant bon accueil aux idées nouvelles toutes les fois qu'elles lui ont paru nobles, généreuses, capables de hâter le progrès de l'humanité.

Comme philosophe, il ne faut point, sans doute, l'assimiler à Descartes, à Leibniz, à Kant, à ces génies éminents qui lui sont fort supérieurs par l'originalité de la pensée, la profondeur de l'analyse et la vigueur du raisonnement. Ballanche, cela est évident, n'est pas philosophe à leur manière, pas plus qu'à celle de Maine de Biran, de Victor Cousin, de Jouffroy. Lui-même le savait bien, puisque, dans un passage intéressant de ses *Réflexions diverses*, où l'on voit qu'il avait une haute opinion de l'importance de ses travaux, il paraît s'être rangé parmi les traditionalistes. « Voici, dit-il, un emblème de ce qu'avait fait la philosophie du XVIIIe siècle. A Vienne, on a cru pouvoir ôter les contreforts de l'église Saint-Maurice, et le voile du temple s'est déchiré d'un bout à l'autre. MM. de Maistre et de Lamennais ont voulu rétablir les contreforts démolis par le XVIIIe siècle. A mon tour, j'ai essayé de fonder la culée du pont, de donner des contreforts au temple[1]. » Comme ces derniers philosophes, Ballanche a, en effet, philosophé en consultant surtout la tradition, bien qu'il ait employé, on

[1] Ballanche, *Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 365.

l'a vu, une méthode moins exclusive et plus libérale.

Il est fort malaisé de dire à quel rang précis Ballanche doit être classé. A coup sûr, ce serait pousser trop loin la complaisance que de le mettre au nombre des philosophes de premier ordre. Mais, parmi les philosophes de second ordre, tels que la plupart de ceux avec lesquels nous l'avons comparé, c'est une place honorable qu'il faut lui donner, si on veut le juger à sa juste valeur.

Il a fait la synthèse des idées principales de son temps, en y ajoutant quelques pensées anciennes et quelques idées personnelles. On trouve, dans ses théories, de l'orientalisme, du christianisme, du Bonaldisme, du Saint-Simonisme, de Lamennaisienisme, etc. ; le tout combiné de manière à fonder un système dont nous avons essayé de montrer l'unité. Serait-ce donc là une entreprise indigne de nous intéresser? Ce qui prouve que, dans une certaine mesure, Ballanche a atteint son but, c'est qu'il eut des continuateurs, libres continuateurs sans doute, mais plus ou moins imitateurs quand même, comme nous avons essayé de le montrer.

L'élévation de ses pensées, la philantrophie qui l'anime, son style à peu près toujours pur et parfois si charmant, si mélodieux, voilà des titres qui doivent le préserver de l'oubli. Pourquoi ne lui appliquerait-on pas la parole de La Bruyère : « Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage ; il est bon et fait de main d'ouvrier[1] ». La lecture des écrits de Ballanche nous pousse à regarder l'univers avec un front plus serein ; elle nous porte davantage à l'amour de nos semblables, de ces compagnons d'exil et d'expiation qui, parfois, sont fort au-dessous de notre idéal, mais qu'il faut considérer, dans ce cas, suivant lui, comme des

[1] La Bruyère, *les Caractères*, chapitre *des Ouvrages de l'esprit.*

retardataires au point de vue intellectuel ou moral. Nous nous consolons un peu alors des misères de notre existence, au contact des croyances de l'auteur de la *Palingénésie sociale ;* nous nous sentons mieux disposés à souffrir le malheur avec la confiante résignation du sage. N'est-ce point là, en définitive, l'une des meilleures manières de se comporter pendant les quelques jours de notre vie passagère ?

Bien des penseurs de tous les temps ont proféré d'amères plaintes sur l'insouciance des hommes au sujet de leurs destinées après la mort. « Nous nous trouvons tout à coup en ce monde comme tombés des nues, a dit Fénelon : nous ne savons ni ce que nous sommes, ni d'où nous venons... ni où nous irons au sortir d'ici[1]. » Et le Père Gratry, dans le récit du rêve émouvant qui amena sa conversion, a prétendu que la plupart d'entre nous se désintéresse de ces terribles énigmes. « Voilà la vie, a-t-il dit, tous les hommes naissent et meurent ainsi depuis le commencement du monde. Les générations se succèdent, passent en courant et disparaissent... Les innombrables multitudes, depuis le commencement des siècles jusqu'à la fin, passent, passent comme des troupeaux qui vont à la boucherie sans le savoir. On passe sans s'informer de rien. On vit comme les moucherons qui bourdonnent et qui dansent dans un rayon de soleil. A quoi servent ces apparitions d'un instant au milieu de ce fleuve qui passe ? Pourquoi passe-t-on ? Pourquoi est-on venu ? A quoi bon tout ce qui existe[2]? » D'après l'auteur des *Sources*, c'est ce que l'on néglige généralement de se demander.

Un tel état d'âme n'est assurément pas l'état normal de l'humanité. Par sa nature, l'homme est un animal religieux tout aussi bien qu'un animal raisonnable ; il ne

[1] Fenelon, *Lettres sur la religion.*

[2] Gratry, *Sources*, le premier livre de la morale, chap. II.

peut vivre, *capite demisso*, suivant l'expression de Sénèque, en ne s'inquiétant pas plus que les animaux dépourvus d'intelligence de ce qu'il doit devenir après la mort. Jouffroy est bien plus dans le vrai quand il prétend que le pâtre lui-même, dans sa vie terre à terre, s'interroge un jour ou l'autre sur le problème de la destinée. Le Père Gratry aurait mieux fait de dire que le plus grand nombre des hommes, absorbés par les labeurs qu'exige la nécessité de pourvoir à leur subsistance, ou détournés des méditations sérieuses par l'enivrement des plaisirs, acceptent les solutions toutes faites que présente leur religion, et pensent, sans trop y réfléchir, comme leurs pères ont pensé. Toutes les diverses religions ne répondent-elles pas, en effet, à cette question si profondément intéressante ?

A l'élite, aux philosophes, ce n'est pas un tel reproche que l'on pourrait adresser. Les plus grands d'entre eux, Platon, Aristote, Descartes, Spinosa, Leibniz, Kant, et bien d'autres n'ont-ils pas été à la fois de profonds observateurs de l'âme humaine et de grands métaphysiciens ? En étudiant ces graves problèmes, quelques uns, il est vrai, se sont déclarés agnostiques. Et, aujourd'hui que les sciences positives sont particulièrement en honneur, bon nombre de penseurs — non pour cela dépourvus d'un grand mérite — les ont suivis. Il faut leur démontrer que les problèmes métaphysiques ne sont pas hors de notre portée. Mais les autres, les métaphysiciens convaincus, ceux qui ont essayé d'expliquer le sens de la vie humaine et de sonder l'avenir qui nous attend après la palingénésie du tombeau, sont-ils toujours arrivés à des solutions pleinement satisfaisantes ?

Non. Il nous semble, par exemple, que dans leurs diverses spéculations, beaucoup d'entre eux n'ont pas assez tenu compte de la faute originelle, de cette chute que la raison, privée même du secours des croyances traditionnelles, pourrait encore induire comme une des plus gran-

des probabilités. D'où il découle que l'on comprend mal, en lisant leurs écrits, comment il est possible de concilier avec l'infinie bonté d'un Dieu tout-puissant l'état parfois si profondément misérable de ses créatures. « Le premier fait qui se présente dans l'histoire du genre humain, dit Ballanche, est un dogme qu'il faut accepter comme on accepte un axiome dans les mathématiques. Ce premier fait est celui de l'homme entrant en possession de la responsabilité, celui du problème qui lui fut proposé pour lui faire acquérir la capacité du bien et du mal. » Et ailleurs : « Les souffrances de l'homme prouvent ses fautes, car ce n'est pas injustement que Dieu a infligé la souffrance[1]. »

Nous n'oserions leur proposer l'auteur de la *Palingénésie sociale*, comme un modèle et un guide infaillible, dans l'étude de ces problèmes métaphysiques si pleins d'intérêt, mais malheureusement toujours accompagnés de quelque mystère. Il a trop peu de méthode et de rigueur d'esprit. Que ces philosophes étudient cependant avec attention les ouvrages de Ballanche, peut-être trouveront-ils, dans le commerce de ce charmant penseur, une réponse assez vraisemblable à quelques-unes de ces questions passionnantes sur lesquelles parfois leur puissante intelligence a paru un peu faiblir.

[1] Ballanche, *Réflexions diverses Œuvres*, édit. in-8°, t. III, p. 403, et *la Ville des Expiations*, livre IV, § VII.

APPENDICE I

ŒUVRES DE BALLANCHE IMPRIMÉES EN VOLUMES

Du Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts, par P.-S. Ballanche. Avec cette épigraphe : « Omnes, tacito quodam sensu, sine ulla arte aut ratione, quæ sint in artibus ac rationibus recta ac prava, dijudicant « Cic., *de Or.*, lib 3. A Lyon, chez Ballanche et Barret, imprimeurs aux Halles de la Grenette, et à Paris, chez Callixte Volland libraire, quai des Augustins. An IX (1801) in-8° de 348 pages.

Lettres d'un jeune Lyonnais à un de ses amis, sur le passage de Notre-Saint-Père le Pape Pie VII à Lyon, le 19 novembre 1804, et sur son séjour dans la même ville les 17, 18 et 19 avril 1805, à son retour de Paris, suivies des discours adressés à Sa Sainteté, et d'une instruction sur les indulgences. Avec cette épigraphe : « Benedictus Dominus Deus Israël quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ. » A Lyon, de l'imprimerie de Ballanche père et fils, aux Halles de la Grenette, an XIII (1805).

Antigone, par M. P.-S. Ballanche, avec cette épigraphe : « Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt. » Virg., *Æn.*, I. A Paris, de l'imprimerie P. Didot l'aîné, imprimeur du roi, rue du Pont de Lodi n° 6, MDCCCXIV. Cet ouvrage in-8° est dédié à Son Altesse Royale Mme la duchesse d'Angoulême ; il contient 326 pages.

Compte rendu des travaux de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Lyon pendant l'année 1816, par M. Ballanche président. A Lyon, de l'imprimerie de Durand, successeur de Ballanche aux Halles de la Grenette, in-8° de 46 pages.

Essai sur les Institutions sociales dans leur rapport avec les idées nouvelles, par M. P.-S. Ballanche, avec cette épigraphe : « Nihil est enim illi principi Deo, qui omnem hunc mundum regit quod quidem in terris fiat, acceptius, quam concilia cœtusque hominum, jure sociati, quæ, civitates appellantur, harum rectores et conservatores hinc profecti, huc revertuntur : Cic., *Somn. Scip.* » A Paris, de l'imprimerie de P. Didot l'aîné (1818) in-8° de 420 pages.

Le Vieillard et le Jeune Homme, par M. P.-S. Ballanche, Paris (1819).

L'Homme sans nom, avec cette épigraphe : « Fata viam invenient » et l'*Elégie* sur la mort du duc de Berry, par M. P.-S. Ballanche. A Paris, chez P. Didot l'aîné, MDCCCXX, in-8° de 207 pages, tiré à 100 exemplaires, papier vélin.

Essai de Palingénésie sociale, par M. Ballanche, avec cette épigraphe : « Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo. » Virg., *Egl.*, IV. A Paris, de l'imprimerie de Jules Didot l'aîné in-8° (1827).

Œuvres de M. Ballanche de l'Académie de Lyon, 4 vol. in-8° Paris (1830), librairie de J. Barbezat, rue des Beaux-Arts, n° 6, et Genève, même maison, rue du Rhône, n° 117.

Vision d'Hébal, chef d'un clan écossais. Episode tiré de *la Ville des Expiations*, avec le nom de Ballanche à la fin de l'avertissement. Paris (1831). Imprimerie de J. Didot l'aîné, n° 6, rue du Pont de Lodi. In-8° de 123 pages.

La Ville des Expiations, trois épisodes, par Ballanche. Extrait de la *France littéraire*, 4ᵉ livraison, avril (1832). Paris, imprimerie Pinard, rue Daujon-Dauphine, in-8° de 24 pages (1832).

Œuvres de M. Ballanche de l'Académie de Lyon, 6 vol. in-18. Paris (1833), bureau de l'Encyclopédie des connaissances utiles, rue des Grands-Augustins, n° 18. Il est dit, sur le frontispice, que cette édition est en tout conforme à la grande édition in-8°.

Discours de réception à l'Académie française, prononcé dans la séance du 28 avril 1842. — in-4° Paris, (1842). Imprimerie Didot frères, 56, rue Jacob.

APPENDICE II

ŒUVRES DE BALLANCHE IMPRIMÉES DANS DES REVUES

Bulletin de Lyon.— Ballanche insérait fréquemment dans le *Bulletin de Lyon* des articles ayant rapport à ses affaires commerciales. Nous indiquerons ici, seulement, ceux qui ont un but ou une forme littéraire et méritent de nous intéresser. Numéro du 12 brumaire an XIII (année 1805), *Fragment sur les Pensées de Pascal.* Numéros 43 (du 28 mai 1808); 59 (du 23 juillet 1808); 68 (du 24 août 1808); 89 (du 5 novembre 1808); 103 (du 24 décembre 1808); 8 (du 28 janvier 1809): 75 (du 20 septembre 1809); 85 (du 25 octobre 1809.)

Fragments. — Ces huit fragments ont été recueillis par Ballanche qui les a placés à la fin du premier volume de ses *Œuvres*. L'auteur en a même ajouté un dernier en date du 31 mars 1830. Il n'a pas réimprimé de nouveaux fragments sur les *Pensées de Pascal.*

Le Correspondant du 10 août 1845, *Fragment sur Alexandrie*, par Ballanche (pp. 424-433).

La France littéraire. — Divers fragments de *la Ville des Expiations.*

Année 1832. *Palingénésie sociale; Epilogue*, t. I, pp. 236-247.

— — *La Ville des Expiations; épisodes tirés du livre* V, t II, pp. 66-88

— 1833. *Un tableau des traditions générales de l'humanité, telles qu'elles sont exposées dans les séances d'initiation de la même ville*, t. V, pp. 233-249.

Année 1834. *La Charité chrétienne prise pour base d'un nouveau régime pénitentiaire*, t. XI, pp. 5-31.
— — *Abolition de la peine de mort et de toute loi répressive*, t. XI, pp. 272-298.
— 1835. *Organisation de la Ville, et mode de réception de ceux qui y sont admis*, t. XIX.
La Ville des Expiations devait comprendre 9 livres.

Le Magasin pittoresque de 1833-1851 contient quelques pensées détachées des Œuvres de Ballanche. Tome premier (1833), pp. 59-311 ; VI (1138), p. 24; XVIII (1850), p. 239 : XIX (1851), p. 6.

Le Polonais, journal des intérêts de la Pologne. Paris, rue Notre-Dame-des-Victoires, 1833-1835 — 5 volumes in-8°.

Articles de Ballanche :

Observations à propos du catéchisme de Wilna sur le *culte dû à l'Autocrate de toutes les Russies*, t. I, pp. 122-123,
Variétés, ibid., pp. 242-244.
Un mot sur les confiscations en Pologne, ibid., pp. 266-269;
Pologne et Russie, t. II, 1834, pp. 108-145;
L'Avenir, ibid., pp. 211-241;
La Russie et la Pologne, ibid., pp. 28-30;
Un mot sur la question d'Orient, t. III, 1834, pp. 34-38;
Un mot au sujet des articles publiés dans le Polonais *sur l'avenir de la Russie et de l'Europe*, t. IV, 1835, pp. 273-337;
La Providence et le destin, ibid., pp. 181-243.
Providence et Destin, t. V, 1835, p. p. 1-3.

Revue européenne, t. VIII, avril 1834, n° XXXII.
Un article de Ballanche intitulé *Chateaubriand ; mémoires*.
Cet article a été inséré dans un ouvrage dont voici le titre : *Lectures des mémoires de M. de Chateaubriand ou recueil d'articles publiés sur ces mémoires avec des fragments originaux*, pp. 217-234, Paris, Lefèvre, 1834.

Revue de Paris, année 1829, trois fragments de la *Formule générale de l'histoire de tous les peuples appliquée à l'histoire du peuple romain*. Premier fragment — t. II, pp. 138-154; t. IV, pp. 129-150;

t. VI, pp. 70-98. La *Formule générale de l'histoire*.... devait comprendre l'étude des trois sécessions plébéiennes; le dernier fragment de la *Revue de Paris* s'arrête à la fin de la seconde.

Année 1832, décembre, *la Tapisserie fée*, pp. 225-234.

APPENDICE III

ŒUVRES INÉDITES DE BALLANCHE

Lettres écrites par Ballanche à Mme Récamier. Ces lettres sont au nombre de 158. Quelques-unes ont été publiées par Mme Lenormant, fille adoptive de Mme Récamier. Les autres, qui sont encore inédites, se trouvent entre les mains de M. Charles de Loménie, le fils de l'auteur de la *Galerie des Contemporains illustres.* Nous avions manifesté à M. de Loménie le désir de prendre, fût-ce même sur place, à Paris, connaissance de ces autographes. Nous avons eu le très vif regret de nous heurter à un refus.

M. de Loménie possède aussi de nombreuses lettres inédites de Mme de Staël à Mme Récamier, relatives au projet de mariage, que Mme Récamier caressait alors, du vivant même de M. Récamier, avec le prince Frédéric de Prusse. Ces lettres sont frappées de la même interdiction.

Toute cette correspondance contiendrait-elle donc de trop piquants détails?...

Lettres de Ballanche à Beuchot (1767-1851). Ces lettres sont de 1801 (an IX, 22 thermidor) à 1841. Elles sont au nombre de plusieurs centaines.

A la Bibliothèque Nationale, où elles sont conservées, on les a cataloguées dans quatre recueils sous la rubrique suivante « fonds français, nouvelles acquisitions », numéros 5194; 5195; 5196; 5197. — Le premier recueil a 225 pages; le second 253; le troisième 264; et le quatrième 336.

La *Bibliothèque de l'Académie de Lyon* possède comme manuscrits de Ballanche, divers rapports lus dans certaines séances de cette Société. Ces rapports sont au nombre de trois et n'ont que très peu d'importance.

Le premier traite des jeux floraux. *Cf.*, manuscrits de la Bibliothèque du Palais des Arts de Lyon, tome II, n° 123. Ballanche en fit la lecture le 20 juillet 1816.

Le second apprécie l'ouvrage de N.-S. Guillon, sur La Fontaine, comparé avec ses modèles et ses imitateurs. *Cf.*, manuscrits de la Bibliothèque du Palais des Arts, tome I, n° 125. Ballanche en fit la lecture dans la séance du 23 prairial, an XI.

La troisième porte sur un poème latin de Barret, ayant pour titre : *Una dies. Cf*, manuscrits de la Bibliothèque du Palais des Arts, tome II, n° 125. Ce rapport a été lu le 8 juillet 1806.

Mauuscrits de Ballanche conservés à la Bibliothèque de la Ville de Lyon. — Ces manuscrits sont catalogués sous le n° 1759 et classés dans cinq cartons, contenant chacun plusieurs enveloppes. Il y a vingt-deux enveloppes en tout. Dans le nouveau catalogue, ils portent les n°s 1806, 1807, 1808, 1809. 1810.

Premier carton.

Enveloppe n° 1[1]. — Note de Victor de Laprade sur l'origine du legs des papiers de Ballanche à la Ville de Lyon. Mme la comtesse d'Hautefeuille qui les détenait refusa longtemps de les communiquer à Victor de Laprade : elle jugeait *la Ville des Expiations* trop peu orthodoxe pour souffrir qu'elle fût imprimée. Après la mort de sa femme, M. le comte d'Hautefeuille, domicilié à Saint-Vrain, par Bourcy (Seine-et-Oise), en fit hommage à la Ville de Lyon.

Copie de sa lettre du 7 décembre 1862. Cette lettre a été insérée dans le n° 1758 de l'*Histoire monumentale de Lyon*, par Monfalcon (t. VII, 3e partie, p. 33).

Enveloppe n° 2. — Des ébauches de l'*Élégie* et de l'*Épilogue* qui devait la suivre. Le manuscrit, en partie autographe de *la Ville des Expiations*, précédé de la note suivante de Victor de Laprade : « *La Ville des Expiations ;* inachevée comme œuvre d'art, est complète comme expression des idées de l'auteur sur les points qu'il a

[1] Dans cette enveloppe, on lit que V. de Laprade avait obtenu de Mme Ch. Lenormant une copie des lettres de Ballanche à Mme Récamier et qu'il fit aussi copier pour lui les lettres de Ballanche à Camille Jordan et à Bredin, etc. J'ai déjà dit que la plupart de ces lettres avaient été imprimées. Je me suis adressé à la famille du poète lyonnais ; elle n'a pas pu me communiquer ces copies dont elle ignorait même l'existence.

voulu toucher. Elle n'a pas été imprimée en volumes; quelques fragments ont paru dans l'ancienne *Revue de Paris* et dans la *France littéraire*. Les feuilles imprimées, jointes au manuscrit et qui semblent avoir fait partie d'un volume, doivent leur origine à la coûteuse habitude qu'avait Ballanche de faire imprimer pour lui seul ses ouvrages à mesure qu'il les écrivait. Il corrigeait, refaisait, complétait sur des épreuves. » Les *Prolégomènes* de *la Ville des Expiations* se trouvent dans le tome III des œuvres complètes, pp. 181-231. (Paris, Barbezat, 1830, in-8°.)

Les livres V^e et VIe sont imprimés en in-8° et vont de la page 161 à la page 256. Il y a aussi quelques pages d'un in-16 (de la p. 73 à la p. 84), sur le troisième livre de *la Ville des Expiations*. Le livre VIIIe manque totalement.

Enveloppe n° 3. — Formule générale de l'histoire de tous les peuples, appliquée à l'histoire du peuple romain. — Prologue. Evolution plébéienne. Première sécession plébéienne. Année 259 de Rome. Le mont Aventin. — Seconde sécession plébéienne, Année 304 de Rome. Le mont Sacré. — Quelques pages de la troisième sécession plébéienne. Année 466 de Rome. Le mont Janicule. — En partie autographe. Comme nous l'avons signalé plus haut, l'ancienne *Revue de Paris* a publié quelques fragments de ce manuscrit inédit. On y trouve des feuilles d'impression (de la p. 84 à la p. 272) relatives aux deux premières sécessions et sur lesquelles Ballanche a indiqué au crayon des corrections à faire.

Deuxième carton.

Enveloppe n° 4. — De nouvelles ébauches de la troisième sécession, prologue, tableau épilogue. Manuscrit autographe.

Enveloppe n° 5. — Prospectus des œuvres de Ballanche. Autographe.

Enveloppe n° 6. — Quelques fragments manuscrits d'*Antigone* auxquels sont jointes des feuilles d'impression. L'œuvre manuscrite est autographe.

Enveloppe n° 7. — Manuscrit autographe d'une préface de *l'Homme sans nom* et dans laquelle se trouvent indiquées les différentes éditions de cet ouvrage.

Enveloppe n° 8. — Manuscrit relatif à l'*Essai de Palingénésie sociale*. Autographe.

Enveloppe n° 9. — Petit lexique sur quelques-uns des mots employés dans l'*Essai sur les Institutions sociales*. Autographe inédit.

Enveloppe n° 10. — Manuscrit relatif à Orphée. Autographe imprimé.

Enveloppe n° 11. — Nombreux défets intitulés : Hébal, Théodicée de l'histoire, *la Palingénésie sociale.* Fragments. Manuscrit autographe et imprimé.

Enveloppe n° 12. — Pressentiments. Quelques idées financières. Coup d'œil sur les idées anciennes et nouvelles. Autographes.

Troisième carton.

Enveloppe n° 13. — Brouillons et résidus relatifs à l'invention d'un moteur ou d'un système complet de pression de l'air et des liquides, appliqué aux locomotives, à la navigation, à l'élévation de l'eau. Manuscrit autographe, inédit, et dessins à la plume et au lavis. « Cette invention, dit Victor de Laprade, dans une note placée en tête du dossier, a dévoré la fortune de Ballanche. Il m'en disait lui-même ceci, très profond : « Mon idée n'est encore, comme toutes les autres inventions l'ont été d'abord, qu'à l'état de folie ; un autre après moi la reprendra et la rendra pratique. »

Enveloppe n° 14. — Fragments autographes d'un discours de réception de Ballanche à l'Académie française. Le même brouillon est répété jusqu'à six fois

Enveloppe n° 15. — Quelques réflexions autographes sur Dieu, le temps, l'espace, l'éternité.

Enveloppe n° 16. — Quelques lignes sur l'épopée lyonnaise, sur Bonaparte et Inès de Castro. Autographes inédits.

Enveloppe n° 17. — Etudes et notes sur divers sujets antiques. — Articles de journaux, projets d'articles. — *Les Fragments* (manuscrit et imprimé). — Variétés. — Essai sur la propriété littéraire. — Réflexions. — La Tapisserie-fée. — Vaucluse. — Mort d'un platonicien. — Lettres à Victor Considérant et au rédacteur du *Globe.* – Manuel d'un pythagoricien. — Autographes.

Quatrième carton.

Enveloppe n° 18. — Quelques fragments d'introduction sur le point de vue catholique de l'*Encyclopédie*, sur Bonaparte, sur la poésie. Autographe.

Enveloppe n° 19. — Résidus et brouillons sur divers sujets. Beaucoup de ces pages ne sont pas de la main de Ballanche.

Enveloppe n° 20. — Catéchisme sur le culte dû à l'autocrate de toutes les Russies, ou explication du quatrième commandement de Dieu relatif au pouvoir temporel, publié par ordre suprême à

l'usage des églises et institutions romaines dans l'empire de Russie. Traduction de l'imprimé (Wilna, 1832, in-18).

Enveloppe nº 21. — Notes sur diverses questions d'antiquité et d'histoire; elles paraissent être de la main de Fossati.

Cinquième carton.

Enveloppe nº 22. — 115 cahiers numérotés contenant des extraits et analyses de divers auteurs anciens : Vico, Homère, Cicéron, Lucien, Senèque, Appien, Plaute, Varus, Pythagore, etc., qui paraissent être de la même main que les précédents.

Enveloppe nº 23. — Carte de visite de Ballanche, cuivre et épreuves d'autres cartes.

1103. fonds Coste (15671). Ballanche, autographes.

Lettre de Ballanche, secrétaire adjoint de la Société des amis du commerce et des arts de Lyon, à M. d'Herbouville, préfet du Rhône. Lyon, 19 mars 1807. Autographe signé.

Lettre à M. Peyron, membre de ladite Société. Lyon, 11 juillet, sans année. Autographe signé. Intercalé par Monfalcon dans le nº 1758, tome IV, p. 307, de l'*Histoire monumentale de la Ville de Lyon*, fonds général.

Lettre de Ballanche père et fils, imprimeurs-libraires, au comte de Bondy, préfet du Rhône, Lyon, 6 juin 1810, autographe signé du fils.

Lettre à Mme Charles-Lenormant rendant compte d'une excursion à Dieppe; détails sur Mme Récamier. Ampère, Chateaubriand. Dieppe, 12 juillet 1835. Autographe signé.

Discours prononcé par M. Ballanche à la translation des restes d'Elisa Mercœur, du cimetière de Montparnasse à celui du Père-La Chaize, le matin du 18 mai 1836. Manuscrit autographe, intercalé par Monfalcon dans le nº 1758, t. IV, p. 301, de l'*Histoire monumentale de la Ville de Lyon*, fonds général.

Trois billets autographes signés. Les deux premiers ont été intercalés par Montfalcon dans le nº 1758, t. IV, pp. 303 et 305, de l'*Histoire monumentale de la Ville de Lyon*, fonds général.

Voici encore, Monsieur, un recommandé de Madame Récamier. Il avait été déjà recommandé par M. votre frère au précédent Préfet de la Seine.

Il se nomme Jean pierre Grenier. Il est sur les rangs pour obtenir une décoration, parcequ'il a été signalé pour avoir fait des actions d'éclat dans les journées de Juillet. Il s'est battu, ce qui est bien ; il a sauvé la vie à un homme ce qui est encore mieux. C'est un garde royal qu'il est parvenu à sauver, après l'avoir blessé lui-même.

M. Récamier s'intéressait à M. Grenier, et c'est là la cause de l'intérêt que Mad. Récamier prend à lui.

Il a été conducteur de diligences, et il ne l'est plus. Il est sans emploi. Il a une femme qui ne se porte pas trop bien. Il est très valide, et par conséquent fort en état de remplir un emploi qui exigerait de l'activité.

L'emploi qu'il a demandé, par la voie de M. votre frère, est une place d'Inspecteur dans les bois ou les charbons.

Si vous avez l'extrême bonté de le questionner sur ce dont il est capable, vous verrez bien de suite ce qu'il vous sera possible de faire pour lui.

En un mot, M. Grenier a de la probité, de l'activité, il s'est conduit courageusement et humainement dans les journées de juillet, il a besoin d'un emploi, il mérite une récompense : voilà toute son histoire.

De plus, il doit avoir un antécédent auprès de votre administration, puisqu'une demande a déjà été faite à son sujet par M. votre frère.

Mille et mille complimens, Monsieur, et veuillez bien recevoir l'expression de tous mes sentimens

Ballanche

Lundi 21 mars 1831

LETTRE AUTOGRAPHE DE BALLANCHE

Adressée à son compatriote Laurent DE JUSSIEU
Secrétaire général de la Préfecture de la Seine.

Madame,

Madame Récamier me charge de vous engager à dîner, dimanche prochain, chez elle, à Passy. Elle espère que ce jour pourra vous convenir. Dans le cas contraire, ayez, je vous prie, l'extrême bonté de m'écrire un mot.

J'ai beaucoup à courir aujourd'hui; et comme je ne serais pas sûr de vous rencontrer chez vous, je prends le parti de vous écrire au lieu de chercher à avoir l'honneur de vous voir pour vous transmettre l'invitation de Madame Récamier.

Agréez, je vous prie, Madame, l'expression de mes respectueux sentimens.

Ballanche

26 juin. 1836.

Lettre autographe de Ballanche

Adressée à Madame Mercœur

Voici que Madame Récamier
m'offre une place dans sa
loge pour La Esmeralda.

Vous comprendrez, Madame,
pourquoi ceci m'arrange et
me dérange. J'irai vous
rendre compte de cette représentation,
comme vous savez, fort extraordinaire.

Mille tendres respects

Ballanche

Lundi

LETTRE AUTOGRAPHE DE BALLANCHE

Adressée à Madame DE JUSSIEU

BIBLIOGRAPHIE

DE BALLANCHE

Ampère (Jean-Jacques), *Ballanche*. Paris, 1848.

Aubert (Albert), *Notice nécrologique sur Pierre-Simon Ballanche*, extrait du *Nécrologe universel du* XIXe *siècle*. Paris, 1847. Plon frères.

Barante (De), *Discours prononcé à l'Académie Française*, en réponse au discours de Ballanche, dans la séance du 28 avril 1842.

Bellin (Gaspar), *Notice historique sur la Société littéraire*. Lyon, 1861. Vingtrinier, 1er vol.

Biographie des hommes vivants, article *Ballanche*, t. I. Paris, septembre 1816.

Biographie générale de Firmin-Didot, publiée sous la direction du D^r Hœfer. Paris MDCCCLV, t. III, p. 291.

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, édit. Ed. Biré. Paris, Garnier, 1898; 6 vol. in-12, *passim* : I, VI et VII; II, 303, 336, 480, 489, 491, 506; IV, 374, 394, 410, 425, 466, 474; V, 434, 439; VI, 566, 568.

— *Préface des Etudes historiques*.

Cheuvreuse (Mme), *André-Marie et Jean-Jacques Ampère. Correspondance et souvenirs*, 2 vol., in-12. Paris.

La Chronique de l'Académie, article de G. de Molènes du 1er avril 1842, p. 496.

Le Constitutionnel, alors appelé *Journal du Commerce*.

— Article anonyme du 2 février 1816.

— Etude de Lemontey du 26 novembre 1818.

Le Correspondant, article de Ch. Lenormant du 25 juin 1847.

— Article de Jean Vaudon, *Ballanche à propos d'une œuvre inédite*, du 25 octobre et du 10 novembre 1883.

La Critique philosophique, article d'Eugène Blum. Numéro du 30 juin 1887.

DAMIRON, *Essai sur l'Histoire de la philosophie en France au* XIXe *siècle*, Paris, 1834, t. I, pp. 286-297.

Dictionnaire de la conversation, article de Philarète Chasles. Paris. Firmin-Didot, MDCCCLX, t. II, pp. 428.

Dictionnaire des sciences philosophiques, article de Charles.

ECHSTEIN (Le baron D'), *le Catholique*, t. IX, *Essai de Palingénésie sociale*. Paris, 1828.

FELETZ (DE), *Jugements historiques et littéraires*, relevé de l'article du *Journal des Débats* de 1802. Paris, 1840, p. 405.

FERRAZ, *Le Traditionalisme*. Paris, Didier, 1880, p. 269-292.

La France littéraire, article de A. Mazure. Paris, 1834, t. XI, p. 5-16.

La Grande Encyclopédie, t. V, Baillière-Belgioso, p. 148.

Le Globe, article de Lerminier, du samedi 3 juillet 1830, et du jeudi 14 octobre 1830.

Histoire de l'Académie de Lyon, Lyon, 1839, libr. Giberton et Brun, 2 vol. in-8°, *passim*.

Le Journal des Débats, article de l'abbé de Feletz, année 1802.

— Articles de Ch. Nodier du 29 janvier 1816, du 15 décembre 1818, du 9 octobre 1819.

— Etudes de Juré.

— Article de Desmousseaux de Givré sur *la Palingénésie sociale*, 27 juin 1830.

Le Journal du Temps, article sur *l'Homme sans nom* du 15 juillet 1830.

LAMARTINE (Alphonse DE), *Cours familier de littérature*, t. IX, Paris 1860.

LAPRADE (Victor DE), *Ballanche, sa vie et ses écrits*, Paris, 1848.

LENORMANT (Charles), l'article publié dans *le Correspondant* de 1847. Paris, 1848, in-8°.

LENORMANT (Mme Ch.), *Souvenirs et correspondance de Mme Réca mier*, Paris. Lévy, 2 vol., in-8°.

— *Mme Récamier et les amis de sa jeunesse*. Paris, Lévy, 1 vol., in-8°.

LOMÉNIE (Louis DE), *Galerie des Contemporains illustres par un homme de rien*, t. III. Paris 1841.

MERLET (Gustave), *Histoire de la philosophie sous le Premier Empire et la Restauration*.

NÈVE (Félix), *Eloge de Ballanche*, lu le 28 mai 1840 à la Société

littéraire de l'Université catholique de Louvain. Louvain, 1850. Imprimerie de Iekx et Geets. in-8°.

Nodier (Charles), *Mélanges de littérature et de critique*, relevé des trois articles du *Journal des Débats* sur *Antigone*, 2 vol., in-8°. Paris, Raymond, 1820, t. I, pp. 267-297.

Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*. Paris, 1896, *passim* p. 134, 313, 358, 450.

Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature française*, t. VIII, pp. 581-590, article d'Albert Cahen.

Pezzani (André), *Esquisse de la Philosophie de Ballanche*. Paris, A. Cadot, 1850.

La Quotidienne, article du 9 décembre 1815, par Malte-Brun.

Recueil de l'Académie des Jeux-Floraux, 1883-1884, article de Mgr Tolra de Bordas, in-8°, 1re partie, pp. 179-276, Toulouse, Imprimerie Douladoure-Privat.

Revue des Deux-Mondes, article de Barchou de Penhoen, année 1831, t. I, pp. 527-560.

— Article de Sainte-Beuve, année 1834. Cet article a été reproduit dans les œuvres de ce critique.

— Article d'Emile Faguet de janvier 1893, t. CXV. Cet article a été reproduit dans l'ouvrage intitulé : *Politiques et Moralistes du* XIXe *siècle*, pp. 133-174. Paris, 1898.

Revue Nationale, article de septembre 1847 par Ott.

Revue Nouvelle, *Hommage à la mémoire de Ballanche* par Ch. Jourdain, 1er août 1847.

Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II, *Portraits littéraires*, t. I et II, *Œuvres (passim)*, t. XI et XIV.

Saint-Priest, *Discours à l'Académie* du 17 janvier 1850, et *Réponse* de Dupaty.

N. B. — Il y aurait encore à ajouter un écrit publié à Toulouse, sur Ballanche, par Léonce de Lavergne. Cet ouvrage, qui parut du vivant même de l'auteur de la *Palingénésie sociale*, est signalé par J.-J Ampère dans l'opuscule cité plus haut, p. 163. Je n'ai pu le découvrir ni à Paris (Bibliothèques Nationale, Mazarine, des Archives, etc.), ni à Toulouse.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

(1808-1817)

CHAPITRE V

(1817-1823)

CHAPITRE VI

(1823-1842)

CHAPITRE VII

(1842-1847)

CHAPITRE VIII

APERÇU GÉNÉRAL SUR LES ÉCRITS DE BALLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

LA PHILOSOPHIE DE BALLANCHE

LIVRE PREMIER

Sa méthode et sa métaphysique.

CHAPITRE PREMIER

QUELS SONT LES OUVRAGES PHILOSOPHIQUES DE BALLANCHE ? EXPOSÉ ET CRITIQUE DE SA MÉTHODE

CHAPITRE II

SA MÉTAPHYSIQUE

CHAPITRE III

SA MÉTAPHYSIQUE *(suite)*

CHAPITRE IV

BALLANCHE ET L'ORTHODOXIE ; SES IDÉES MÉTAPHYSIQUES A TRAVERS L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

CHAPITRE V

CONTINUATEURS DU SYSTÈME MÉTAPHYSIQUE DE BALLANCHE

LIVRE DEUXIÈME

Philosophie de l'histoire de l'humanité et politique de Ballanche.

CHAPITRE PREMIER

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ D'APRÈS BALLANCHE

CHAPITRE II

LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ D'APRÈS BALLANCHE

(suite et fin)

CHAPITRE III

IDÉES POLITIQUES DE BALLANCHE

CONCLUSION

VALEUR DE BALLANCHE

APPENDICE I

APPENDICE II

APPENDICE III

Lyon. — Imp. A. Rey, 4, rue Gentil. — 29386

ERRATA

Page 38, *Sommaire*, ligne 3, *au lieu de :* elle rentre, *lisez :* elle entre; même observation pour la *Table des matières*, page 366, ligne 3.

— 60, ligne 29, *au lieu de :* l'origine du pouvoir, par exemple, *lisez :* l'origine du pouvoir par exemple.

— 64, ligne 10, *au lieu de :* sanctuaire, *lisez :* sanctuaire. »

— 80, ligne 7, *au lieu de :* excitaient, *lisez :* excitait.

— 99, ligne 23, *au lieu de :* tous [3], *lisez :* tous [2].

— 102, ligne 14, *au lieu de :* sommes., *lisez :* sommes,

— 116, ligne 23, *au lieu de :* sollitude, *lisez :* solitude.

— 125, ligne 8, *au lieu de :* supplées, *lisez :* suppléés.

— 159, *note 1, au lieu de : uvres, lisez : Œuvres.*

— 160, § *II*, ligne 4, *au lieu de :* tourmentront, *lisez :* tourmenteront.

— 166, ligne 16, *au lieu de :* acceptation, *lisez :* acception.

— 169, ligne 29, *au lieu de :* fidèles, *lisez :* fideles.

— 198, ligne 18, *au lieu de :* la passage, *lisez :* le passage.

— 201, ligne 27, *au lieu de :* incrustable, *lisez :* inscrutable.

— 217, ligne 15, *au lieu de :* partriarcal, *lisez :* patriarcal.

— 222, lignes 4 et 5, *au lieu de :* pour, fonder, *lisez :* pour fonder.

— 223, ligne 9, *au lieu de :* eomme, *lisez :* comme.

— 245, ligne 10, *au lieu de :* les témoignages, *lisez :* le témoignage.

— 302, ligne 6, *au lieu de :* éclaire, *lisez :* éclairé.

— 307, note 5, *au lieu de : Noms de la préfecture, lisez : Nom de la préfecture.*

— 307, ligne 24, *au lieu de :* venir de là [1], *lisez :* venir de là [2].

